PERRIN
Ministre

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
SCAFFALE 15
PLUTEO VI
N.° CATENA 4
N. 2. 15. VI. 4.

REGISTRATO

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME TROISIEME.

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

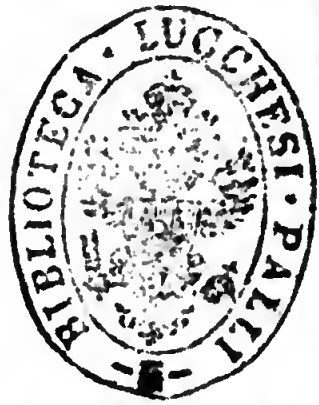
AVEC

DES COMMENTAIRES,

ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Edition, augmentée.

TOME TROISIEME.



M DCC. LXXVI.

LA SUITE DU *MENTEUR*, COMÉDIE.

Repréſentée en 1644.

PRÉFACE.

LA *ſuite du Menteur* ne réuſſit point. Serait-il permis de dire qu'avec quelques changemens, elle ferait au théatre plus d'effet que le *Menteur* même? L'intrigue de cette ſeconde piéce eſpagnole, eſt beaucoup plus intéreſſante que la première. Dès que l'intrigue attache, le ſuccès ne dépend plus que de quelques embelliſſemens, de quelques convenances, que peut-être *Corneille* négligëa trop dans les derniers actes de cette piéce.

ÉPITRE.

MONSIEUR,

Je vous avais bien dit que le MENTEUR *ne ſerait pas le dernier emprunt ou larcin que je ferais chez les Eſpagnols : En voici une ſuite qui eſt encore tirée du méme original, & dont Lope a traité le ſujet ſous le titre de* Amar ſine ſaber aquien. *Elle n'a pas été ſi heureuſe au théatre que l'autre, quoique plus remplie de beaux ſentimens & de beaux vers. Ce n'eſt pas que j'en veuille accuſer ni le défaut des acteurs, ni le mauvais jugement du peuple : la faute en eſt toute à moi, qui devais mieux prendre mes meſures, & choiſir des ſujets plus répondans au goût de mon auditoire. Si j'étais*

de ceux qui tiennent que la poéſie a pour but de profiter auſſi-bien que de plaire, je tâcherais de vous perſuader que celle-ci eſt beaucoup meilleure que l'autre, à cauſe que Dorante y paraît beaucoup plus honnête homme, & donne des exemples de vertu à ſuivre; au-lieu qu'en l'autre il ne donne que des imperfections à éviter: mais pour moi, qui tiens avec Ariſtote & Horace, que notre art n'a pour but que le divertiſſement, j'avoue qu'il eſt ici bien moins à eſtimer qu'en la première comédie, puiſqu'avec ſes mauvaiſes habitudes il a perdu preſque toutes ſes graces, & qu'il ſemble avoir quitté la meilleure part de ſes agrémens lorſqu'il a voulu ſe corriger de ſes défauts. Vous me direz que je ſuis bien injurieux au métier qui me fait connaître, d'en ravaler le but ſi bas que de le réduire à plaire au peuple, & que je ſuis bien hardi tout enſemble de prendre pour garant de mon opinion les deux maîtres dont ceux du parti contraire ſe fortifient. A cela je vous dirai que ceux-là méme qui mettent ſi haut le but de l'art ſont injurieux à l'artiſan, dont ils ravalent d'autant plus le mérite, qu'ils penſent relever la dignité de ſa profeſſion; parce que s'il eſt obligé de prendre ſoin de l'utile, il évite ſeulement une faute quand il s'en acquitte, & n'eſt digne

d'aucune louange. C'eſt mon Horace qui me l'apprend :

Vitavi denique culpam,
Non laudem merui.

En effet, MONSIEUR, vous ne loueriez pas beaucoup un homme pour avoir réduit un poëme dramatique dans l'unité de jour & de lieu, parce que les loix du théatre le lui preſcrivent, & que ſans cela ſon ouvrage ne ſerait qu'un monſtre. Pour moi, j'eſtime extrémement ceux qui mélent l'utile au délectable, & d'autant plus qu'ils n'y ſont pas obligés par les régles de poéſie : je ſuis bien aiſe de dire avec notre docteur :

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

Mais je dénie qu'ils faillent contre ces régles, lorſqu'ils ne l'y mélent pas, & les blâme ſeulement de ne s'être pas propoſé un objet aſſez digne d'eux, ou ſi vous me permettez de parler un peu chrétiennement, de n'avoir pas eu aſſez de charité pour prendre l'occaſion de donner en paſſant quelque inſtruction à ceux qui les écoutent, ou qui les liſent : mais pourvu qu'ils aient trouvé le moyen de plaire, ils ſont quittes envers leur art ; & s'ils péchent, ce n'eſt pas contre lui, c'eſt contre les bonnes mœurs,

& contre leur auditoire. Pour nous faire voir le ſentiment d'Horace là-deſſus, je n'ai qu'à répéter ce que j'en ai déjà pris ; puiſqu'il ne tient pas qu'on ſoit digne de louange, quand on n'a fait que s'acquitter de ce qu'on doit, & qu'il en donne tant à celui qui joint l'utile à l'agréable, il eſt aiſé de conclure qu'il tient que celui-là fait plus qu'il n'était obligé de faire. Quant à Ariſtote, je ne crois pas que ceux du parti contraire aient d'aſſez bons yeux pour trouver le mot d'utilité dans tout ſon art poétique : quand il recherche la cauſe de la poéſie, il ne l'attribue qu'au plaiſir que les hommes reçoivent de l'imitation ; & comparant l'une à l'autre les parties de la tragédie, il préfère la fable aux mœurs, ſeulement pour ce qu'elle contient tout ce qu'il y a d'agréable dans le poëme ; & c'eſt pour cela qu'il l'appelle l'ame de la tragédie. Cependant quand on y méle quelque utilité, ce doit être principalement dans cette partie qui regarde les mœurs, & que ce grand homme toutefois ne tient point du tout néceſſaire, puiſqu'il permet de la retrancher entiérement, & demeure d'accord qu'on peut faire une tragédie ſans mœurs. Or pour ne vous pas donner mauvaiſe impreſſion à la comédie du MENTEUR

qui a donné lieu à cette ſuite, que vous pourriez juger être ſimplement faite pour plaire, & n'avoir pas ce noble mélange de l'utilité, d'autant qu'elle ſemble violer une autre maxime qu'on veut tenir pour indubitable, touchant la récompenſe des bonnes actions, & la punition des mauvaiſes, il ne ſera peut-être pas hors de propos que je vous diſe là-deſſus ce que je penſe. Il eſt certain que les actions de Dorante ne ſont pas bonnes moralement, n'étant que fourbes & menteries; & néanmoins il obtient enfin ce qu'il ſouhaite, puiſque la vraie Lucrèce eſt en cette piéce ſa dernière inclination. Ainſi ſi cette maxime eſt une véritable règle du théatre, j'ai failli; & ſi c'eſt en ce point ſeul que conſiſte l'utilité de la poéſie, je n'y en ai point mélé. Pour le premier, je n'ai qu'à vous dire que cette règle imaginaire eſt entiérement contre la pratique des anciens; & ſans aller chercher des exemples parmi les Grecs, Sénèque qui en a tiré preſque tous ſes ſujets, nous en fournira aſſez. Médée brave Jaſon après avoir brûlé le palais royal, fait périr le roi & ſa fille, & tué ſes enfans. Dans la Troade, Ulyſſe précipite Aſtyanax, & Pyrrhus immole Polixène, tous deux impunément. Dans Agamemnon il eſt aſſaſſiné par ſa femme, & par ſon

adultère qui s'empare de ſon trône, ſans qu'on voie tomber de foudre ſur leurs têtes. Atrée même dans le Thyeſte triomphe de ſon miſérable frère, après lui avoir fait manger ſes enfans : & dans les comédies de Plaute & de Térence, que voyons-nous autre choſe que de jeunes fous qui après avoir par quelque tromperie tiré de l'argent de leurs pères pour dépenſer à la ſuite de leurs amours déréglées, ſont enfin richement mariés ; & des eſclaves qui après avoir conduit toute l'intrigue, & ſervi de miniſtres à leurs débauches, obtiennent leurs libertés pour récompenſe ? Ce ſont des exemples qui ne ſeraient non plus propres à imiter que les mauvaiſes fineſſes de nôtre Menteur. Vous me demanderez en quoi donc conſiſte cette utilité de la poéſie, qui en doit être un des grands ornemens, & qui relève ſi haut le mérite du poëte quand il en enrichit ſon ouvrage ? J'en trouve deux à mon ſens, l'une empruntée de la morale, l'autre qui lui eſt particulière. Celle-là ſe rencontre aux ſentences & réflexions que l'on peut adroitement ſemer preſque partout : celle-ci en la naïve peinture des vices & des vertus. Pourvu qu'on les ſache mettre en leur jour, & les faire connaître par leurs véritables caractères, celle-ci ſe feront aimer, quoique

malheureuſes, & ceux-là ſe feront déteſter, quoique triomphans. Et comme le portrait d'une laide femme ne laiſſe pas d'être beau, & qu'il n'eſt pas beſoin d'avertir que l'original n'en eſt pas aimable, pour empécher qu'on l'aime, il en eſt de méme de nôtre peinture parlante; quand le crime eſt bien peint de ſes couleurs, quand les imperfections ſont bien figurées, il n'eſt pas beſoin d'en faire voir un mauvais ſuccès à la fin pour avertir qu'il ne les faut pas imiter: Et je m'aſſure que toutes les fois que le MENTEUR *a été repréſenté, bien qu'on l'ait vu ſortir du théatre pour aller épouſer l'objet de ſes derniers deſirs, il n'y a eu perſonne qui ſe ſoit propoſé ſon exemple pour acquérir une maîtreſſe, & qui n'ait pris toutes ſes fourbes, quoiqu'heureuſes, pour des friponneries d'écolier, dont il faut qu'on ſe corrige avec ſoin, ſi l'on veut paſſer pour honnéte homme. Je vous dirais qu'il y a encore une autre utilité propre à la tragédie, qui eſt la purgation des paſſions: mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler, puiſque ce n'eſt qu'une comédie que je vous préſente. Vous y pourrez rencontrer en quelques endroits ces deux ſortes d'utilités dont je vous viens d'entretenir. Je vou-*

drais que le peuple y eût trouvé autant d'agréable, afin que je vous púſſe préſenter quelque choſe qui eût mieux atteint le but de l'art. Telle qu'elle eſt, je vous la donne, auſſi-bien que la première, & demeure de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur,
CORNEILLE.

ACTEURS.

DORANTE.

CLITON, valet de Dorante.

CLEANDRE, gentilhomme de Lyon.

MELISSE, ſœur de Cléandre.

PHILISTE, ami de Dorante, & amoureux de Méliſſe.

LYSE, femme de chambre de Méliſſe.

Un prévôt.

La ſcène eſt à Lyon.

Mes yeux, que vois-je? Où fuis-je? Etes-vous des Flateurs ?

Digitized by Google

LA SUITE DU MENTEUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. (a)

DORANTE, CLITON.

Dorante paraît écrivant dans une prison, & le géolier ouvrant la porte à Cliton, & le lui montrant.

CLITON.

AH! monsieur, c'est donc vous?

DORANTE.

Cliton, je te revois!

(a) Dès les premiers vers, un grand intérêt commence. *Dorante* est en prison après avoir disparu le jour de ses noces. Il est vrai qu'il n'a eu aucune raison de s'enfuir quand il allait se marier; que c'est un caprice impardonnable; que ce caprice même le rend un peu mépriſable; mais il est en prison; sa maîtresse a épousé son père; ce père est mort: tout cela excite beaucoup de curiosité. C'est une chose à laquelle il ne faut jamais manquer dans les expositions. Toute première scène qui ne donne pas envie de voir les autres ne vaut rien.

CLITON.

Je vous trouve, monſieur, dans la maiſon du roi!
Quel charme, quel déſordre, ou quelle raillerie
Des priſons de Lyon fait votre hôtellerie?

DORANTE.

Tu le ſauras tantôt : mais qui t'amène ici?

CLITON.

Les ſoins de vous chercher.

DORANTE.

Tu prends trop de ſouci;
Et bien qu'après deux ans ton devoir s'en aviſe,
Ta rencontre me plaît, j'en aime la ſurpriſe;
Ce devoir, quoique tard, enfin s'eſt éveillé.

CLITON.

Et qui ſavait, monſieur, où vous étiez allé?
Vous ne nous témoigniez qu'ardeur & qu'allégreſſe,
Qu'impatiens deſirs de poſſéder Lucrèce;
L'argent était touché, les accords publiés,
Le feſtin commandé, les parens conviés,
Les violons choiſis, ainſi que la journée :
Rien ne ſemblait plus sûr qu'un ſi proche hyménée;
Et parmi ces apprêts, la nuit d'auparavant
Vous sûtes faire gille, & fendîtes le vent.
Comme il ne fut jamais d'éclipſe plus obſcure,
Chacun ſur ce départ forma ſa conjecture;
Tous s'entre-regardaient, étonnés, ébahis;
L'un diſait; *Il eſt jeune, il veut voir le pays*;
L'autre; *Il s'eſt allé battre, il a quelque querelle*;
L'autre d'une autre idée embrouillait ſa cervelle;
Et tel vous ſoupçonnait de quelque guériſon

(*b*) D'un mal privilégié dont je tairai le nom.
Pour moi, j'écoutais tout, & (*c*) mis dans mon caprice,
Qu'on ne devinait rien que par votre artifice.
Ainſi ce qui chez eux prenaît plus de crédit,
M'était auſſi ſuſpect, que ſi vous l'euſſiez dit;
Et tout ſimple & doucet, ſans chercher de fineſſe,
(*d*) Attendant le boiteux, je conſolais Lucrèce.

DORANTE.

Je l'aimais, je te jure, & pour la poſſéder
Mon amour mille fois voulut tout haſarder;
Mais quand j'eus bien penſé que j'allais à mon âge
Au ſortir de Poitiers entrer au mariage,
Que j'eus conſidéré ces chaînes de plus près,
Son viſage à ce prix n'eut plus pour moi d'attraits.
L'horreur d'un tel lien m'en fit de la maîtreſſe;

(*b*) *D'un mal privilégié dont je tairai le nom.* Il faut plaindre un ſiècle où l'on préſentait ſur le théatre de ces idées qui font rougir. De plus, *privilégié* doit être de cinq ſyllabes, & *Corneille* le fait de quatre.

(*c*) Je *mis dans mon caprice*, ne peut ſignifier, *je mis dans ma tête, dans ma fantaiſie, dans mon imagination, dans mon eſprit*; on n'a pas le caprice comme on a une faculté de l'ame; on peut bien avoir un caprice dans ſon idée, mais on n'a point une idée dans ſon caprice.

(*d*) *Attendant le boiteux.* Ancienne façon de parler, qui ſignifie *le tems*, parce que les anciens figuraient le tems ſous l'emblême d'un vieillard boiteux qui avait des ailes, pour faire voir que le mal arrive trop vîte, & le bien trop lentement.

Nous ne remarquerons pas dans cette piéce toutes les fautes de langage; elles ſont en très-grand nombre: mais c'eſt aſſez d'avertir qu'en général il ne faut pas imiter le ſtyle de cet ouvrage trop négligé. Il me ſemble que la meilleure manière de s'inſtruire eſt d'obſerver ſoigneuſement les fautes des bons écrits, parce qu'elles pourraient être d'un exemple dangereux; & de remarquer les beautés des piéces moins heureuſes, parce que d'ordinaire ces beautés ſont perdues.

Je crus qu'il fallait mieux employer ma jeuneſſe ;
Et que quelques appas qui puſſent me ravir,
C'était mal en uſer que ſi-tôt m'aſſervir.
Je combats toutefois, mais le tems qui s'avance
Me fait précipiter en cette extravagance ;
Et la tentation de tant d'argent touché,
M'achève de pouſſer où j'étais trop penché.
Que l'argent eſt commode à faire une folie !
L'argent me fait réſoudre à courir l'Italie :
Je pars de nuit en poſte, & d'un ſoin diligent
Je quitte la maîtreſſe, & j'emporte l'argent.
Mais, dis-moi, que fit-elle ? & que dit lors ſon père ?
Le mien, ou je me trompe, était fort en colère ?

CLITON.

D'abord de part & d'autre on vous attend ſans bruit ;
Un jour ſe paſſe, deux, trois, quatre, cinq, ſix, huit ;
Enfin n'eſpérant plus, on éclate, on foudroie ;
Lucrèce par dépit témoigne de la joie,
Chante, danſe, diſcourt, rit, mais ſur mon honneur
Elle enrageait, monſieur, dans l'ame, & de bon cœur.
Ce grand bruit s'accommode, & pour plâtrer l'affaire
La pauvre délaiſſée épouſe votre père ;
Et rongeant dans ſon cœur ſon déplaiſir ſecret,
D'un viſage content prend le change à regret.
L'éclat d'un tel affront l'ayant trop décriée,
Il n'eſt à ſon avis que d'être mariée ;
Et comme en un naufrage on ſe prend où l'on peut,
En fille obéiſſante elle veut ce qu'on veut.
Voilà donc le bon homme enfin à ſa ſeconde,
C'eſt-à-dire qu'il prend la poſte à l'autre monde ;

Un

Un peu moins de deux mois le met dans le cercueil.

DORANTE.

J'ai ſu ſa mort à Rome, où j'en ai pris le deuil.

CLITON.

Elle a laiſſé chez vous un diable de ménage.
Ville priſe d'aſſaut n'eſt pas mieux au pillage :
La veuve & les couſins, chacun y fait pour ſoi,
Comme fait un traitant pour les deniers du roi ;
Où qu'ils jettent la main, ils font rafles entières ;
Ils ne pardonnent pas même au plomb des goutières ;
Et ce ſera beaucoup ſi vous trouvez chez vous,
Quand vous y rentrerez, deux gons, & quatre cloux.
J'apprends qu'on vous a vu cependant à Florence.
Pour vous donner avis je pars en diligence ;
Et je ſuis étonné qu'en entrant dans Lyon
Je vois courir du peuple avec émotion ;
Je veux voir ce que c'eſt ; & je vois, ce me ſemble,
Pouſſer dans la priſon quelqu'un qui vous reſſemble :
On m'y permet l'entrée, & vous trouvant ici,
Je trouve en même tems mon voyage accourci.
Voilà mon aventure, apprenez-moi la vôtre.

DORANTE.

La mienne eſt bien étrange, on me prend pour un autre.

CLITON.

J'euſſe oſé le gager. Eſt-ce meurtre, ou larcin ?

DORANTE.

Suis-je fait en voleur, ou bien en aſſaſſin ?
Traître, en ai-je l'habit, ou la mine, ou la taille ?

CLITON.

Connaît-on à l'habit aujourd'hui la canaille ?

Et n'eſt-il point, monſieur, à Paris de filous,
Et de taille & de mine auſſi bonnes que vous ?

DORANTE.

Tu dis vrai, mais écoute. Après une querelle
Qu'à Florence un jaloux me fit pour quelque belle,
J'eus avis que ma vie y courait du danger :
Ainſi donc ſans trompette il fallut déloger.
Je pars ſeul & de nuit, & prends ma route en France,
Où ſi-tôt que je ſuis en pays d'aſſurance,
Comme d'avoir couru je me ſens un peu las,
J'abandonne la poſte, & viens au petit pas.
Approchant de Lyon je vois dans la campagne...

CLITON *bas.*

N'aurons-nous point ici de guerres d'Allemagne ?

DORANTE.

Que dis-tu ?

CLITON.

Rien, monſieur, je gronde entre mes dents
Du malheur qui ſuivra ces rares incidens;
J'en ai l'ame déjà toute préoccupée.

DORANTE.

Donc à deux cavaliers je vois tirer l'épée;
Et pour en empêcher l'événement fatal,
Je cours la mienne au poing, & deſcends de cheval.
L'un & l'autre voyant à quoi je me prépare,
Se hâtent d'achever avant qu'on les ſépare,
Preſſent ſans perdre tems, ſi bien qu'à mon abord
D'un coup que l'un allonge il bleſſe l'autre à mort.
Je me jette au bleſſé, je l'embraſſe, & j'eſſaie
Pour arrêter ſon ſang de lui bander ſa plaie;

L'autre, ſans perdre tems en cet événement,
Saute ſur mon cheval, le preſſe vivement,
Diſparaît, & mettant à couvert le coupable,
Me laiſſe auprès du mort faire le charitable.
Ce fut en cet état, les doigts de ſang ſouillés,
Qu'au bruit de ce duel trois ſergens éveillés,
Tout gonflés de l'eſpoir d'une bonne lipée,
Me découvrirent ſeul, & la main à l'épée.
Lors ſuivant du métier le ſerment ſolemnel,
Mon argent fut pour eux le premier criminel;
Et s'en étant ſaiſis aux premières approches,
Ces meſſieurs pour priſon lui donnèrent leurs poches;
Et moi, non ſans couleur, encore qu'injuſtement,
Je fus conduit par eux en cet appartement.
Qui te fais ainſi rire, & qu'eſt-ce que tu penſes?

CLITON.

Je trouve ici, monſieur, beaucoup de circonſtances,
Vous en avez ſans doute un tréſor infini;
Votre hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourni;
Et le cheval ſurtout vaut en cette rencontre
Le piſtolet enſemble, & l'épée, & la montre.

DORANTE.

Je me ſuis bien défait de ces traits d'écolier
Dont l'uſage autrefois m'était ſi familier;
Et maintenant, Cliton, je vis en honnête homme.

CLITON.

Vous êtes amendé du voyage de Rome;
Et votre ame en ce lieu réduite au repentir
Fait mentir le proverbe en ceſſant de mentir!
Ah! j'aurais plutôt cru...

DORANTE.

Le tems m'a fait connaître
Quelle indignité c'eſt, & quel mal en peut naître.

CLITON.

Quoi ? ce duel, ces coups ſi juſtement portés,
Ce cheval, ces ſergens...

DORANTE.

Autant de vérités.

CLITON.

J'en ſuis fâché pour vous, monſieur, & ſurtout d'une
Que je ne compte pas à petite fortune.
Vous êtes priſonnier, & n'avez point d'argent ;
Vous ſerez criminel.

DORANTE.

Je ſuis trop innocent.

CLITON.

Ah! monſieur, ſans argent eſt-il de l'innocence ?

DORANTE.

Fort peu, mais dans ces murs Philiſte a pris naiſſance ;
Et comme il eſt parent des premiers magiſtrats,
Soit d'argent, ſoit d'amis, nous n'en manquerons pas.
J'ai ſu qu'il eſt en ville, & lui venais d'écrire,
Lorſqu'ici le concierge eſt venu t'introduire.
Va lui porter ma lettre.

CLITON.

Avec un tel ſecours
Vous ſerez innocent avant qu'il ſoit deux jours.
Mais je ne comprends rien à ces nouveaux myſtères :
Les filles doivent être ici fort volontaires,
Juſques dans la priſon elles cherchent les gens. (*e*)

SCENE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

CLITON *à Lyſe.*

IL ne fait que ſortir des mains de trois ſergens;
Je t'en veux avertir : un fol eſpoir le trouble;
Il cajole des mieux, mais il n'a pas le double.

LYSE.

J'en apporte pour lui.

CLITON.

Pour lui ! tu m'as dupé;
Et je doute ſans toi ſi nous aurions ſoupé.

LYSE *montrant une bourſe.*

Avec ce paſſeport ſuis-je la bien venue ?

CLITON.

Tu nous as à tous deux donné dedans la vue.

LYSE.

Ai-je bien pris mon tems ?

CLITON.

Le mieux qu'il ſe pouvait.
C'eſt une honnête fille, & Dieu nous la devait.
Monſieur, écoutez-la.

DORANTE.

Que veut-elle ?

(e) La dernière partie de cette première ſcène me paraît d'un très-grand mérite. Il y a cependant quelques fautes de langage.

LYSE.

Une dame
Vous offre en cette lettre un cœur tout plein de flamme.

DORANTE.

Une dame ?

CLITON.

Liſez ſans faire de façons :
Dieu nous aime, monſieur, comme nous ſommes bons:
Et ce n'eſt pas là tout, l'amour ouvre ſon coffre ;
Et l'argent qu'elle tient vaut bien le cœur qu'elle offre.

DORANTE *lit.*

Au bruit du monde qui vous conduiſait priſonnier, j'ai mis les yeux à la fenêtre, & vous ai trouvé de ſi bonne mine, que mon cœur eſt allé dans la même priſon que vous, & n'en veut point ſortir tant que vous y ſerez. Je ferai mon poſſible pour vous en tirer au plutôt. Cependant obligez-moi de vous ſervir de ces cent piſtoles que je vous envoie ; vous en pouvez avoir beſoin en l'état où vous êtes, & il m'en demeure aſſez d'autres à votre ſervice.

Cette lettre eſt ſans nom.

CLITON.

(*à Lyſe.*) Les mots en ſont français.
Dis-moi, ſont-ce louis, ou piſtoles de poids ?

DORANTE.

Tais-toi.

LYSE *à Dorante.*

Pour ma maîtreſſe il eſt de conſéquence
De vous taire deux jours ſon nom & ſa naiſſance ;
Ce ſecret trop tôt ſu peut la perdre d'honneur.

DORANTE.

Je ſerai cependant aveugle en mon bonheur?
Et d'un ſi grand bienfait j'ignorerai la ſource?

CLITON *à Dorante.*

Curioſité bas, prenons toujours la bourſe.
Souvent c'eſt perdre tout que vouloir tout ſavoir.

LYSE *à Dorante.*

Puis-je la lui donner?

CLITON *à Lyſe.*

Donne, j'ai tout pouvoir,
Quand même ce ſerait le tréſor de Veniſe.

DORANTE.

Tout beau, tout beau, Cliton, il nous faut...

CLITON.

Lâcher priſe?
Quoi, c'eſt ainſi, monſieur...

DORANTE.

Parleras-tu toujours?

CLITON.

Et voulez-vous du ciel renvoyer le ſecours?

DORANTE.

Accepter de l'argent porte en ſoi quelque honte.

CLITON.

Je m'en charge pour vous, & la prends pour mon compte.

DORANTE *à Lyſe.*

Ecoute un mot.

CLITON *à part.*

Je tremble, il va la refuſer.

DORANTE.

Ta maîtreſſe m'oblige.

CLITON.

Il en veut mieux uſer.

Oyons.

DORANTE.

Sa courtoiſie eſt extrême & m'étonne :

Mais...

CLITON.

Le diable de mais !

DORANTE.

Mais qu'elle me pardonne...

CLITON *à part.*

Je me meurs, je ſuis mort.

DORANTE.

Si j'en change l'effet,

Et reçois comme un prêt le don qu'elle me fait.

CLITON.

Je ſuis reſſuſcité, prêt, ou don, ne m'importe.

DORANTE.

(*à Cliton.*) (*à Lyſe.*)

Prends. Je le lui rendrai même avant que je ſorte.

(CLITON *à Lyſe.*)

Ecoute un mot. Tu peux t'en aller à l'inſtant,

Et revenir demain avec encore autant.

Et vous, monſieur, ſongez à changer de demeure.

Vous ſerez innocent avant qu'il ſoit une heure.

DORANTE.

(*à Cliton.*) (*à Lyſe.*)

Ne me romps plus la tête ; & toi, tarde un moment ;

J'écris à ta maîtreſſe un mot de compliment.

(*Dorante va écrire ſur la table.*)

CLITON.

Dirons-nous cependant deux mots de guerre enſemble ?

LYSE.

Diſons.

CLITON.

Contemple-moi.

LYSE.

Toi ?

CLITON.

Oui, moi. Que t'en ſemble ? Dis.

LYSE.

Que tout verd & rouge, ainſi qu'un perroquet,
Tu n'es que bien en cage, & n'as que du caquet.

CLITON.

Tu ris. Cette action, qu'eſt-elle ?

LYSE.

Ridicule.

CLITON.

Et cette main ?

LYSE.

De taille à bien ferrer la mule.

CLITON.

Cette jambe, ce pied ?

LYSE.

Si tu ſors des priſons,
Dignes de t'inſtaller aux petites maiſons.

CLITON.

Ce front ?

LYSE.

Eſt un peu creux.

CLITON.

Cette tête?

LYSE.

Un peu folle.

CLITON.

Ce ton de voix enfin avec cette parole?

LYSE.

Ah! c'eſt là que mes ſens demeurent étonnés;
Le ton de voix eſt rare auſſi-bien que le nez.

CLITON.

Je meure, ton humeur me ſemble ſi jolie,
Que tu me vas réſoudre a faire une folie.
Touche, je veux t'aimer, tu feras mon ſouci;
Nos maîtres font l'amour, nous le ferons auſſi.
J'aurai mille beaux mots tous les jours à te dire;
Je coucherai de feux, de ſanglots, de martyre;
Je te dirai, *Je meurs, je ſuis dans les abois,*
Je brûle....

LYSE.

Et tout cela de ce beau ton de voix?
Ah! ſi tu m'entreprends deux jours de cette ſorte,
Mon cœur eſt déconfit, & je me tiens pour morte:
Si tu me veux en vie, affaiblis ces attraits,
Et retiens pour le moins la moitié de leurs traits.

CLITON.

Tu ſais même charmer alors que tu te moques.
Gouverne doucement l'ame que tu m'excroques.
On a traité mon maître avec moins de rigueur,

On n'a pris que la bourſe, & tu prends juſqu'au cœur.

LYSE.

Il eſt riche ton maître?

CLITON.

Aſſez.

LYSE.

Et gentilhomme?

CLITON.

Il le dit.

LYSE.

Il demeure?

CLITON.

A Paris.

LYSE.

Et ſe nomme?

DORANTE *fouillant dans la bourſe.*

Porte-lui cette lettre, & reçois....

CLITON *lui retenant le bras.*

Sans compter?

DORANTE.

Cette part de l'argent que tu viens d'apporter.

CLITON.

Elle n'en prendra pas, monſieur, je vous proteſte.

LYSE.

Celle qui vous l'envoie en a pour moi de reſte.

CLITON.

Je vous le diſais bien, elle a le cœur trop bon.

LYSE.

Lui pourrais-je, monſieur, apprendre votre nom?

DORANTE.

Il eſt dans mon billet ; mais prends, je t'en conjure.

CLITON.

Vous faut-il dire encore que c'eſt lui faire injure ?

LYSE.

Vous perdez tems, monſieur, je ſais trop mon devoir.
Adieu, dans peu de tems je viendrai vous revoir,
Et porte tant de joie à celle qui vous aime,
Qu'elle rapportera la réponſe elle-même.

CLITON.

Adieu, belle railleuſe.

LYSE.

Adieu, cher babillard. (*f*)

(*f*) S'il ne s'agiſſait dans cette ſcène que d'une femme qui a vu paſſer un priſonnier, qui ſans le connaître devient amoureuſe de lui, qui lui déclare ſa paſſion en lui envoyant de l'argent, ce ne ſerait qu'une aventure incroyable & indécente de nos anciens romans : & ce qui n'eſt ni décent, ni vraiſemblable, ne peut jamais plaire. Mais cette *Méliſſe* ne fait que ſon devoir, en faiſant une démarche ſi extraordinaire; elle obéit à ſon frère, pour lequel *Dorante* eſt en priſon ; elle s'égaye même en obéiſſant, car elle n'eſt point encore épriſe de *Dorante* ; elle veut à la fois le ſervir comme elle le doit, l'embarraſſer un peu, & voir en même tems s'il eſt digne qu'on s'attache à lui. Tout cela eſt à la fois noble, intéreſſant, & du haut comique. On ne peut que louer l'auteur eſpagnol de cette belle invention ; mais il eût fallu y mettre plus d'art & de ménagement.

Les plaiſanteries du valet, & l'avidité pour l'argent ſont très-groſſières. On n'a que trop long-tems avili la comédie par ce bas comique, qui n'eſt point du tout comique. Ces ſcènes de valets & de ſoubrettes ne ſont bonnes que quand elles ſont abſolument néceſſaires à l'intérêt de la piéce, & quand elles renouent l'intrigue : elles ſont inſipides dès qu'on ne les introduit que pour remplir le vuide de la ſcène ; & cette inſipidité, jointe à la baſſeſſe des diſcours, déshonorent un théatre fait pour amuſer & pour inſtruire les honnêtes gens.

SCENE III.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

CETTE fille eſt jolie; elle a l'eſprit gaillard.

CLITON.

J'en eſtime l'humeur, j'en aime le viſage;
Mais plus que tous les deux j'adore ſon meſſage.

DORANTE.

C'eſt celle dont il vient qu'il en faut eſtimer;
C'eſt elle qui me charme, & que je veux aimer.

CLITON.

Quoi, vous voulez, monſieur, aimer cette inconnue?

DORANTE.

Oui, je la veux aimer, Cliton.

CLITON.

Sans l'avoir vue?

DORANTE.

Un ſi rare bienfait en un beſoin preſſant
S'empare puiſſamment d'un cœur reconnaiſſant;
Et comme de ſoi-même il marque un grand mérite,
Deſſous cette couleur il parle, il ſollicite,
Peint l'objet auſſi beau qu'on le voit généreux;
Et ſi l'on n'eſt ingrat, il faut être amoureux.

CLITON.

Votre amour va toujours d'un étrange caprice.
Dès l'abord autrefois vous aimâtes Clarice:
Celle-ci ſans vouloir; mais, monſieur, votre nom

Lui deviez-vous apprendre, & ſi-tôt ?

DORANTE.

Pourquoi non ?
J'ai cru le devoir faire, & l'ai fait avec joie.

CLITON.

Il eſt plus décrié que la fauſſe monnoie.

DORANTE.

Mon nom ?

CLITON.

Oui, dans Paris en langage commun
Dorante & le Menteur à préſent ce n'eſt qu'un ;
Et vous y poſſédez ce haut degré de gloire,
Qu'en une comédie on a mis votre hiſtoire.

DORANTE.

En une comédie ?

CLITON.

Et ſi naïvement,
Que j'ai cru, la voyant, voir un enchantement.
On y voit un Dorante avec votre viſage ;
On le prendrait pour vous, il a votre air, votre âge,
Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint,
Et paraît comme vous adroit au dernier point.
Comme à l'événement j'ai part à la peinture.
Après votre portrait on produit ma figure.
Le héros de la farce, un certain Jodelet,
Fait marcher après vous votre digne valet :
Il a juſqu'à mon nez, & juſqu'à ma parole ;
Et nous avons tous deux appris en même école.
C'eſt l'original même, il vaut ce que je vaux ;
Si quelqu'autre s'en mêle, on peut s'inſcrire en faux ;

Et tout autre que lui dans cette comédie
N'en fera jamais voir qu'une fauſſe copie
Pour Clarice & Lucrèce, elles en ont quelque air:
Philiſte avec Alcippe y vient vous accorder:
Votre feu père même eſt joué ſous le maſque.

DORANTE.

Cette piéce doit être & plaiſante & fantaſque.
Mais ſon nom?

CLITON.

Votre nom de guerre? LE MENTEUR.
Les vers en ſont-ils bons? fait-on cas de l'auteur?

CLITON.

(g) La piéce a réuſſi, quoique faible de ſtyle,
Et d'un nouveau proverbe elle enrichit la ville;
De ſorte qu'aujourd'hui preſque en tous les quartiers,
On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.
Et pour moi, c'eſt bien pis, je n'oſe plus paraître;
Ce maraud de farceur m'a fait ſi bien connaître,
Que les petits enfans, ſitôt qu'on m'apperçoit,
Me courent dans la rue, & me montrent au doigt;
Et chacun rit de voir les courtauds de boutique,
Groſſiſſant à l'envi leur chienne de muſique,

(g) *La piéce a réuſſi, quoique faible de ſtyle &c.* Cette tirade, & toute cette ſcène durent plaire beaucoup en leur tems; elles rappellaient au public l'idée d'un ouvrage qui avait extrêmement réuſſi. Beaucoup de vers du *Menteur* avaient paſſé en proverbes; & même près de cent ans après un homme de la cour, contant à table des anecdotes très-fauſſes, comme il n'arrive que trop ſouvent, un des convives ſe tournant vers le laquais de cet homme, lui dit, *Cliton, donnez à boire à votre maître.*

Se rompre le goſier, dans cette belle humeur,
A crier après moi, LE VALET DU MENTEUR.
Vous en riez vous-même.

DORANTE.

Il faut bien que j'en rie.

CLITON.

Je n'y trouve que rire, & cela vous décrie,
Mais ſi bien, qu'à préſent voulant vous marier,
Vous ne trouveriez pas la fille d'un huiſſier,
Pas celle d'un recors, pas d'un cabaret même.

DORANTE.

Il faut donc avancer près de celle qui m'aime.
Comme Paris eſt loin, ſi je ne ſuis déçus,
Nous pourrons réuſſir avant qu'elle ait rien ſus.
Mais quelqu'un vient à nous, & j'entends du murmure.

SCENE IV.

Le Prévôt, CLEANDRE, DORANTE, CLITON.

CLÉANDRE *au prévôt.*

AH! je ſuis innocent, vous me faites injure.

LE PREVOT *à Cléandre.*

Si vous l'êtes, monſieur, ne craignez aucun mal;
Mais comme enfin le mort était votre rival,
Et que le priſonnier proteſte d'innocence,
Je dois ſur ce ſoupçon vous mettre en ſa préſence.

CLEANDRE *au prévôt.*

Et ſi pour s'affranchir il oſe me charger?

LE PREVOT *à Cléandre.*

La juſtice entre vous en ſaura bien juger.
Souffrez paiſiblement que l'ordre s'exécute.
(*à Dorante.*)
Vous avez vu, monſieur, le coup qu'on vous impute;
Voyez ce cavalier, en ferait-il l'auteur?

CLEANDRE *bas.*

Il va me reconnaître. Ah, Dieu! je meurs de peur.

DORANTE *au prévôt.*

Souffrez que j'examine à loiſir ſon viſage.
(*bas.*)
C'eſt lui, mais il n'a fait qu'en homme de courage;
Ce ſerait lâcheté, quoi qu'il puiſſe arriver,
De perdre un ſi grand cœur quand je puis le ſauver:
Ne le découvrons point.

CLEANDRE *bas.*

Il me connaît, je tremble.

DORANTE *au prévôt.*

Ce cavalier, monſieur, n'a rien qui lui reſſemble ;
L'autre eſt de moindre taille, il a le poil plus blond,
Le teint plus coloré, le viſage plus rond,
Et je le connais moins, tant plus je le contemple.

CLEANDRE *bas.*

O généroſité qui n'eut jamais d'exemple !

DORANTE.

L'habit même eſt tout autre.

LE PREVOT.

Enfin ce n'eſt pas lui ?

DORANTE.

Non, il n'a point de part au duel d'aujourd'hui.

LE PREVOT *à Cléandre.*

Je ſuis ravi, monſieur, de voir votre innocence
Aſſurée à préſent par ſa reconnaiſſance ;
Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir ;
Excuſez la rigueur qu'a voulu mon devoir.
Adieu.

CLEANDRE *au prévôt.*

Vous avez fait le dû de votre office. (*h*)

(*h*) Cette ſcène n'eſt-elle pas très-vraiſemblable, très-attachante ? *Dorante* n'y joue-t-il pas le rôle d'un homme généreux ? N'inſpire-t-il pas pour lui un grand intérêt ? La ſituation n'eſt-elle pas des plus heureuſes ? Ne tient-elle pas les eſprit en ſuſpens ? Je doute qu'il y ait au théatre une piéce mieux commencée.

SCENE V.

DORANTE, CLEANDRE. CLITON.

DORANTE *à Cléandre.*

MON cavalier, pour vous je me fais injuſtice,
Je vous tiens pour brave homme, & vous reconnais bien;
Faites votre devoir, comme j'ai fait le mien.

CLÉANDRE.

Monſieur....

DORANTE.

Point de replique, on pourrait nous entendre.

CLEANDRE.

Sachez donc ſeulement qu'on m'appelle Cléandre,
Que je fais mon devoir, que j'en prendrai ſouci,
Et que je périrai pour vous tirer d'ici.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

N'Eſt-il pas vrai, Cliton, que c'eût été dommage
De livrer au malheur ce généreux courage?
J'avais entre mes mains, & ſa vie, & ſa mort;
Et je me viens de voir arbitre de ſon ſort.

CLITON.

Quoi? c'eſt-là donc, monſieur....

DORANTE.

Oui, c'eſt-là le coupable.

CLITON.

L'homme à votre cheval?

DORANTE.

Rien n'eſt ſi véritable.

CLITON.

Je ne ſais où j'en ſuis, & deviens tout confus.
Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne mentiez plus?

DORANTE.

J'ai vu ſur ſon viſage un noble caractère,
Qui me parlant pour lui m'a forcé de me taire;
Et d'une voix connue entre les gens de cœur
M'a dit qu'en le perdant je me perdrais d'honneur.
J'ai cru devoir mentir pour ſauver un brave homme.

CLITON.

Et c'eſt ainſi, monſieur, que l'on s'amende à Rome ? (*i*)
Je me tiens au proverbe ; oui, courez, voyagez ;
Je veux être guenon ſi jamais vous changez :
Vous mentirez toujours, monſieur, ſur ma parole.
Croyez-moi que Poitiers eſt une bonne école ;
Pour le bien du public je veux le publier ;
Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier.

DORANTE.

Je ne mens plus, Cliton, je t'en donne aſſurance ;
Mais en un tel ſujet l'occaſion diſpenſe.

CLITON.

Vous en prendrez autant comme vous en verrez.
Menteur vous voulez vivre, & menteur vous mourrez ;
Et l'on dira de vous pour oraiſon funèbre :
C'était en menterie une auteur très-célèbre,
Qui ſut y rafiner de ſi digne façon,
Qu'aux maîtres du métier il en eût fait leçon ;
Et qui tant qu'il vécut, ſans craindre aucune riſque,
Aux plus forts d'après lui put donner quinze & biſque.

DORANTE.

Je n'ai plus qu'à mourir, mon épitaphe eſt fait,

(*i*) *Cliton* fait fort mal de ne pas approuver un menſonge ſi noble ; & *Dorante* perd ici une belle occaſion de faire voir qu'il eſt des cas où il ſerait infame de dire la vérité. Quel cœur ſerait aſſez lâche pour ne point mentir quand il s'agit de ſauver la vie & l'honneur d'un père, d'un parent, d'un ami ? Il y avait là de quoi faire de très-beaux vers.

Et tu m'érigeras en cavalier parfait.
Tu ferais violence à l'humeur la plus triſte :
Mais ſans plus badiner, va-t-en chercher Philiſte ;
Donne lui cette lettre ; & moi, ſans plus mentir,
Avec les priſonniers j'irai me divertir.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉLISSE, LYSE.

MELISSE *tenant une lettre ouverte dans ſa main.*

CERTES il écrit bien, ſa lettre eſt excellente.

LYSE.

Madame, ſa perſonne eſt encor plus galante:
Tout eſt charmant en lui, ſa grace, ſon maintien...

MELISSE.

Il ſemble que déjà tu lui veuilles du bien.

LYSE.

J'en trouve, à dire vrai, la rencontre ſi belle,
(*a*) Que je voudrais l'aimer ſi j'étais demoiſelle.

(*a*) *Que je voudrais l'aimer ſi j'étais demoiſelle.* C'eſt préciſément ce que dit *Antoine* à *Céſar* dans la tragédie de Pompée; *Et ſi j'étais Céſar je la voudrais aimer.* Cette idée ridicule dans le tragique, eſt ici à ſa place. On peut remarquer d'ailleurs, que quand il s'agit d'amour, il y a une infinité de vers qui conviennent également au comique & au tragique. Tout ce qui eſt naturel & tendre peut également s'employer dans les deux genres; mais ce qui n'eſt que familier ne doit jamais appartenir qu'au genre comique.

Le grand défaut de ce tems-là, était de ne pas diſtinguer ces nuances. On n'y parvint que fort tard, quand le goût épuré de la cour de *Louis XIV*, l'eſprit de *Racine*, & la critique de *Boileau*, eurent enfin poſé ces bornes qu'il était ſi difficile

Il eſt riche, & de plus, il demeure à Paris,
Où des dames, dit-on, eſt le vrai paradis;
Et ce qui vaut bien mieux que toutes ces richeſſes,
Les maris y ſont bons, & les femmes maîtreſſes;
Je vous le dis encor, je m'y paſſerais bien;
Et ſi j'étais ſon fait, il ferait fort le mien.

MELISSE.

Tu n'es pas dégoûtée. Enfin, Lyſe, ſans rire,
C'eſt un homme bien fait?

LYSE.

Plus que je ne puis dire.

MELISSE.

A ſa lettre il paraît qu'il a beaucoup d'eſprit;
Mais dis-moi, parle-t-il auſſi-bien qu'il écrit?

LYSE.

Pour lui faire en diſcours montrer ſon éloquence,
Il lui faudrait des gens de plus de conſéquence;
C'eſt à vous d'éprouver ce que vous demandez.

MELISSE.

Et que croit-il de moi?

LYSE.

Ce que vous lui mandez,
Que vous l'avez tantôt vu par notre fenêtre,
Que vous l'aimez déjà.

MELISSE.

Cela pourrait bien être.

de connaître, & qu'il eſt ſi aiſé de paſſer. On doit avouer que c'eſt un mérite qui ne fut guère connu qu'en France. L'amour n'a été traité ſur aucun autre théatre comme il doit l'être. Les auteurs tragiques, de toutes les autres nations, ont toujours fait parler leurs amans en poëtes.

LYSE.

Sans l'avoir jamais vu ?

MELISSE.

J'écris bien ſans le voir.

LYSE.

(*b*) Mais vous ſuivez d'un frère un abſolu pouvoir,
Qui vous ayant conté par quel bonheur étrange
Il s'eſt mis à couvert de la mort de Florange,
Se ſert de cette feinte, en cachant votre nom,
Pour lui donner ſecours dedans votre priſon.
L'y voyant, en ſa place, il fait ce qu'il doit faire.

MELISSE.

Je n'écrivais tantôt qu'à deſſein de lui plaire.
Mais, Lyſe, maintenant j'ai pitié de l'ennui
D'un homme ſi bien fait qui ſouffre pour autrui;
Et par quelques moyens que je vienne d'écrire,
Il eſt de mon honneur de ne m'en pas dédire.
La lettre eſt de ma main, elle parle d'amour:
S'il ne ſait qui je ſuis, il peut l'apprendre un jour.
Un tel gage m'oblige à lui tenir parole:
Ce qu'on met par écrit paſſe un amour frivole.
Puiſqu'il a du mérite, on ne m'en peut blâmer;
Et je lui dois mon cœur, s'il daigne l'eſtimer.
Je m'en forme en idée une image ſi rare,
Qu'elle pourrait gagner l'ame la plus barbare.
L'amour en eſt le peintre, & ton rapport flatteur
En fournit les couleurs à ce doux enchanteur.

(*b*) *Mais vous ſuivez d'un frère un abſolu pouvoir.* Cela juſtifie entiérement le procédé de *Méliſſe*; cela rend ſon rôle intéreſſant. Tout annonce juſqu'ici une piéce parfaite pour la conduite. Nous ne parlons point des fautes de ſtyle,

LYSE.

Tout comme vous l'aimez vous verrez qu'il vous aime :
Si vous vous engagez, il s'engage de même,
Et ſe forme de vous un tableau ſi parfait,
Que c'eſt lettre pour lettre, & portrait pour portrait.
Il faut que votre amour plaiſamment s'entretienne.
Il ſera votre idée, & vous ſerez la ſienne.
L'alliance eſt mignarde, & cette nouveauté
Sur-tout dans une lettre aura grande beauté,
Quand vous y ſouſcrirez pour Dorante, ou Méliſſe,
Votre très-humble idée à vous rendre ſervice.
Vous vous moquez, madame, & loin d'y conſentir,
Vous n'en parlez ainſi que pour vous divertir.

MELISSE.

Je ne me moque point.

LYSE.

Et que fera, madame,
Cet autre cavalier dont vous poſſédez l'ame,
Votre amant ?

MELISSE.

Qui ?

LYSE.

Philiſte.

MELISSE.

Ah ! ne préſume pas
Que ſon cœur ſoit ſenſible au peu que j'ai d'appas ;
Il fait mine d'aimer, mais ſa galanterie
N'eſt qu'un amuſement, & qu'une raillerie.

LYSE.

Il eſt riche, & parent des premiers de Lyon.

MELISSE.

Et c'eſt ce qui le porte à plus d'ambition.
S'il me voit quelquefois, c'eſt comme par ſurpriſe.
Dans ſes civilités on dirait qu'il mépriſe,
Qu'un ſeul mot de ſa bouche eſt un rare bonheur,
Et qu'un de ſes regards eſt un excès d'honneur.
L'amour même d'un roi me ſerait importune,
S'il fallait la tenir à ſi haute fortune.
La ſienne eſt un tréſor qu'il fait bien d'épargner;
L'avantage eſt trop grand, j'y pourrais trop gagner.
Il n'entre point chez nous, & quand il me rencontre,
Il ſemble qu'avec peine à mes yeux il ſe montre,
Et prend l'occaſion avec une froideur
Qui craint en me parlant d'abaiſſer ſa grandeur.

LYSE.

Peut-être il eſt timide, & n'oſe davantage.

MELISSE.

S'il craint, c'eſt que l'amour trop avant ne l'engage.
Il voit ſouvent mon frère, & ne parle de rien.

LYSE.

Mais vous le recevez, ce me ſemble, aſſez bien.

MELISSE.

Comme je ne ſuis pas en amour des plus fines,
Faute d'autre j'en ſouffre, & je lui rends ſes mines;
Mais je commence à voir que de tels cajoleurs
Ne font qu'effaroucher les partis les meilleurs;
Et ne dois plus ſouffrir qu'avec cette grimace
D'un véritable amant il occupe la place.

LYSE.

Je l'ai vu pour vous voir faire beaucoup de tours.

MÉLISSE.

Qui l'empêche d'entrer, & me voir tous les jours?
Cette façon d'agir eſt-elle plus polie?
Croit-il...

LYSE.

Les amoureux ont chacun leur folie.
La ſienne eſt de vous voir avec tant de reſpect,
Qu'il paſſe pour ſuperbe, & vous devient ſuſpect;
Et la vôtre un dégoût de cette retenue,
Qui vous fait mépriſer la perſonne connue.
Pour donner votre eſtime, & chercher avec ſoin
L'amour d'un inconnu parce qu'il eſt de loin.

SCENE II.

CLEANDRE, MELISSE, LYSE.

CLÉANDRE.

ENVERS ce priſonnier as-tu fait cette feinte,
Ma ſœur?

MÉLISSE.

Sans me connaître, il me croit l'ame atteinte,
Que je l'ai vu conduire en ce triſte ſéjour,
Que ma lettre & l'argent ſont des effets d'amour;
Et Lyſe qui l'a vu m'en dit tant de merveilles,
Qu'elle fait preſque entrer l'amour par les oreilles.

CLÉANDRE.

Ah, ſi tu ſavais tout!

MÉLISSE.

Elle ne laiſſe rien ;
Elle en vante l'eſprit, la taille, le maintien,
Le viſage attrayant, & la façon modeſte.

CLÉANDRE.

Ah, que c'eſt peu de choſe au prix de ce qui reſte !

MÉLISSE.

Que reſte-t-il à dire ? un courage invaincu ?

CLÉANDRE.

C'eſt le plus généreux qui jamais ait vécu ;
C'eſt le cœur le plus noble, & l'ame la plus haute...

MÉLISSE.

Quoi, vous voulez, mon frère, ajouter à ſa faute,
Percer avec ſes traits un cœur qu'elle a bleſſé,
Et vous-même achever ce qu'elle a commencé ?

CLÉANDRE.

Ma ſœur, à peine ſais-je encore comme il ſe nomme,
Et je ſais qu'on n'a vu jamais plus honnête homme,
Et que ton frère enfin périrait aujourd'hui,
Si nous avions affaire à tout autre qu'à lui.
Quoique notre partie ait été ſi ſecrète
Que j'en duſſe eſpérer une sûre retraite,
Et que Florange & moi, comme je t'ai conté,
Afin que ce duel ne pût être éventé,
Sans prendre de ſeconds, l'euſſions faite de ſorte,
Que chacun pour ſortir choiſit diverſe porte,
Que nous n'euſſions enſemble été vus de huit jours ;
Que preſque tout le monde ignorât nos amours,
Et que l'occaſion me fût ſi favorable,
Que je vis l'innocent ſaiſi pour le coupable.

Je crois te l'avoir dit, qu'il nous vint ſéparer.
Et que ſur mon cheval je ſus me retirer.
Comme je me montrais, afin que ma préſence
Donnât lieu d'en juger une entière innocence,
Sur un bruit épandu que le défunt & moi
D'une même beauté nous adorions la loi,
Un prévôt ſoupçonneux me ſaiſit dans la rue,
Me mène au priſonnier, & m'expoſe à ſa vue.
Juge quel trouble j'eus de me voir en ces lieux:
Ce cavalier me voit, m'examine des yeux,
Me reconnaît, je tremble encore à te le dire;
Mais apprends ſa vertu, chère ſœur, & l'admire.
Ce grand cœur ſe voyant mon deſtin en la main,
Devient pour me ſauver à ſoi-même inhumain;
Lui qui ſouffre pour moi ſait mon crime, & le nie;
Dit que ce qu'on m'impute eſt une calomnie,
Dépeint le criminel de toute autre façon,
Oblige le prévôt à ſortir ſans ſoupçon,
Me promet amitié, m'aſſure de ſe taire.
Voilà ce qu'il a fait, vois ce que je dois faire.

MELISSE.

L'aimer, le ſecourir, & tous deux avouer
Qu'une telle vertu ne ſe peut trop louer.

CLÉANDRE.

Si je l'ai plaint tantôt de ſouffrir pour mon crime,
Cette pitié, ma ſœur, était bien légitime:
Mais ce n'eſt plus pitié, c'eſt obligation;
Et le devoir ſuccède à la compaſſion.
Nos plus puiſſans ſecours ſont pleins d'ingratitude,
Mets à les redoubler ton ſoin & ton étude;

Sous ce même prétexte, & ces déguiſemens
Ajoute à ton argent perles & diamans :
Qu'il ne manque de rien, & pour ſa délivrance
Je vais de mes amis faire agir la puiſſance.
Que ſi tous leurs efforts ne peuvent le tirer,
Pour m'acquitter vers lui j'irai me déclarer.
Adieu. De ton côté prends ſouci de me plaire,
Et vois ce que tu dois à qui te ſauve un frère.

MELISSE.

Je vous obéirai très-ponctuellement. (*c*)

SCENE III.

MELISSE, LYSE.

LYSE.

VOUS pouviez dire encore très-volontairement ;
Et la faveur du ciel vous a bien conſervée,
Si ces derniers diſcours ne vous ont achevée.
Le parti de Philiſte a de quoi s'appuyer ;
Je n'en ſuis plus, madame, il n'eſt bon qu'à noyer ;
Il ne valut jamais un cheveu de Dorante.
Je puis vers la priſon apprendre une courante ?

MELISSE.

Oui, tu peux te réſoudre encore à te croter.

(*c*) Cette ſcène redouble encore l'intérêt. L'amour de *Méliſſe* fondé ſur la reconnaiſſance, dut être attendriſſant. Les ſcènes ſuivantes ſoutiennent cet intérêt dans toute ſa force, malgré les fautes du ſtyle,

LYSE.

Quels de vos diamans me faut-il lui porter ?

MELISSE.

Mon frère va trop vîte, & ſa chaleur l'emporte
Juſqu'à connaître mal des gens de cette ſorte.
Auſſi comme ſon but eſt différent du mien,
Je dois prendre un chemin fort éloigné du ſien.
Il eſt reconnaiſſant, & je ſuis amoureuſe :
Il a peur d'être ingrat, & je veux être heureuſe.
A force de préſens il ſe croit acquitter ;
Mais le redoublement ne fait que rebuter.
Si le premier oblige un homme de mérite,
Le ſecond l'importune, & le reſte l'irrite ;
Et paſſé le beſoin, quoiqu'on lui puiſſe offrir,
C'eſt un accablement qu'il ne ſaurait ſouffrir.
L'amour eſt libéral, mais c'eſt avec adreſſe :
Le prix de ſes préſens eſt en leur gentilleſſe ;
Et celui qu'à Dorante exprès tu vas porter,
Je veux qu'il le dérobe au-lieu de l'accepter.
Ecoute une pratique aſſez ingénieuſe.

LYSE.

Elle doit être belle, & fort myſtérieuſe.

MÉLISSE.

Au-lieu de diamans dont tu viens de parler,
Avec quelques douceurs il faut le régaler.
Entrer ſous ce prétexte, & trouver quelque voie
Par où ſans que j'y ſois tu faſſes qu'il me voie.
Porte-lui mon portrait, & comme ſans deſſein
Fais qu'il puiſſe aiſément le ſurprendre en ton ſein :
Feinds lors pour le r'avoir un déplaiſir extrême ;

S'il

S'il le rend, c'en eſt fait, s'il le retient, il m'aime.

LYSE.

A vous dire le vrai, vous en ſavez beaucoup.

MÉLISSE.

L'amour eſt un grand maître, il inſtruit tout d'un coup.

LYSE.

Il vient de vous donner de belles tablatures.

MELISSE.

Viens quérir mon portrait avec des confitures.
Comme pourra Dorante en uſer bien ou mal,
Nous réſoudrons après touchant l'original.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON, *dans la priſon.*

DORANTE.

VOILA, mon cher ami, la véritable hiſtoire
D'une aventure étrange & difficile à croire;
Mais puiſque je vous vois, mon ſort eſt aſſez doux.

PHILISTE.

L'aventure eſt étrange & bien digne de vous;
Et ſi je n'en voyais la fin trop véritable,
J'aurais bien de la peine à la trouver croyable.
Vous me ſeriez ſuſpect, ſi vous étiez ailleurs.

CLITON.

Ayez pour lui, monſieur, des ſentimens meilleurs;

Il s'eſt bien converti dans un ſi long voyage ;
C'eſt tout un autre eſprit ſous le même viſage ;
Et tout ce qu'il débite eſt pure vérité,
S'il ne ment quelquefois par généroſité.
C'eſt le même qui prit Clarice pour Lucrèce,
Qui fit jaloux Alcipe avec ſa noble adreſſe ;
Et malgré tout cela, le même toutefois,
Depuis qu'il eſt ici n'a menti qu'une fois.

PHILISTE.

En voudrais-tu jurer ?

CLITON.

Oui, monſieur, & j'en jure
Par le dieu des menteurs dont il eſt créature ;
Et s'il vous faut encore un ſerment plus nouveau,
Par l'hymen de Poitiers & le feſtin ſur l'eau.

PHILISTE.

Laiſſant là ce badin, ami, je vous confeſſe
Qu'il me ſouvient toujours de vos traits de jeuneſſe
Cent fois en cette ville aux meilleures maiſons
J'en ai fait un bon conte en déguiſant les noms ;
J'en ai ri de bon cœur, & j'en ai bien fait rire ;
Et quoique maintenant je vous entende dire,
Ma mémoire toujours me les vient préſenter,
Et m'en fait un rapport qui m'invite à douter.

DORANTE.

Formez en ma faveur de plus ſaines penſées ;
Ces petites humeurs ſont auſſi-tôt paſſées ;
Et l'air du monde change en bonnes qualités
Ces teintures qu'on prend aux univerſités.

PHILISTE.

Dès-lors, à cela près, vous étiez en eſtime
D'avoir une ame noble, & grande, & magnanime.

CLITON.

Je le diſais dès-lors, ſans cette qualité
Vous n'euſſiez pu jamais le payer de bonté.

DORANTE.

Ne te tairas-tu point?

CLITON.

Dis-je rien qu'il ne ſache?
Et fais-je à votre nom quelque nouvelle tache?
N'était-il pas, monſieur, avec Alcippe & vous,
Quand ce feſtin en l'air le rendit ſi jaloux?
Lui qui fut le témoin du conte que vous fîtes,
Lui qui vous ſépara lorſque vous vous battîtes,
Ne ſait-il pas encore les plus ruſés détours
Dont votre eſprit adroit bricola vos amours!

PHILISTE.

Ami, ce flux de langue eſt trop grand pour ſe taire;
Mais ſans plus l'écouter parlons de notre affaire.
Elle me ſemble aiſée, & j'oſe me vanter
Qu'aſſez facilement je pourrai l'emporter:
Ceux dont elle dépend ſont de ma connaiſſance,
Et même à la plupart je touche de naiſſance.
Le mort était d'ailleurs fort peu conſidéré,
Et chez les gens d'honneur on ne l'a point pleuré.
Sans perdre plus de tems ſouffrez que j'aille apprendre
Pour en venir à bout quel chemin il faut prendre.
Ne vous chagrinez point cependant en priſon,
On aura ſoin de vous comme en votre maiſon,

CLITON.

Tant pis,
Duſſiez-vous enrager, c'eſt ce que je vous dis.
Si fréquente ambaſſade, & maîtreſſe inviſible,
Sont de ma conjecture une preuve infaillible.
Voyons ce qu'elle veut, & ſi ſon paſſeport
Eſt auſſi bien fourni comme au premier abord.

DORANTE.

Veux-tu qu'à tous momens il pleuve des piſtoles?

CLITON.

Qu'avons-nous ſans cela beſoin de ſes paroles?

SCENE VI.

DORANTE, LYSE, CLITON.

DORANTE *à Lyſe.*

JE ne t'eſpérais pas ſi ſoudain de retour.

LYSE.

Vous jugerez par-là d'un cœur qui meurt d'amour.
De vos civilités ma maîtreſſe eſt ravie;
Elle ſerait venue, elle en brûlait d'envie;
Mais une compagnie au logis la retient;
Elle viendra bientôt, & peut-être elle vient;
Et je me connais mal à l'ardeur qui l'emporte,
Si vous ne la voyez même avant que je ſorte.
Acceptez cependant quelque peu de douceurs,
Fort propre en ces lieux à conforter les cœurs;
Les ſéches ſont deſſous, celles-ci ſont liquides.

CLITON.

Les amours de tantôt me ſemblaient plus ſolides.
Si tu n'as autre choſe, épargne mieux tes pas,
Cette inégalité ne me ſatisfait pas.
Nous avons le cœur bon, & dans nos aventures
Nous ne fûmes jamais hommes à confitures.

LYSE.

Badin, qui te demande ici ton ſentiment?

CLITON.

Ah! tu me fais l'amour un peu bien rudement.

LYSE.

Eſt-ce à toi de parler? que n'attends-tu ton heure?

DORANTE.

Saurons-nous cette fois ſon nom, ou ſa demeure?

LYSE.

Non pas encor ſi-tôt.

DORANTE.

Mais te vaut-elle bien?
Parle-moi franchement, & ne déguiſe rien.

LYSE.

A ce compte, monſieur, vous me trouvez paſſable?

DORANTE.

Je te trouve de taille & d'eſprit agréable,
Tant de grace en l'humeur, & tant d'attraits aux yeux,
Qu'à te dire le vrai je ne voudrais pas mieux;
Elle me charmera pourvu qu'elle te vaille.

LYSE.

Ma maîtreſſe n'eſt pas tout-à-fait de ma taille,
Mais elle me ſurpaſſe en eſprit, en beauté,
Autant & plus encore, monſieur, qu'en qualité.

DORANTE.

Tu fais adroitement couler ta flatterie.
Que ce bout de ruban a de galanterie!
Je veux le dérober, mais qu'eſt-ce qui le ſuit?

LYSE.

Rendez-le-moi, monſieur, j'ai hâte, il s'en va nuit.

DORANTE.

Je verrais ce que c'eſt.

LYSE.

C'eſt une mignature.

DORANTE.

Oh le charmant portrait! l'adorable peinture!
Elle eſt faite à plaiſir.

LYSE.

Après le naturel.

DORANTE.

Je ne crois pas jamais avoir rien vu de tel.

LYSE.

Ces quatre diamans dont elle eſt enrichie
Ont ſous eux quelque feuille, ou mal nette, ou blanchie;
Et je cours de ce pas y faire regarder.

DORANTE.

Et quel eſt ce portrait?

LYSE.

Le faut-il demander?
Et doutez-vous ſi c'eſt ma maîtreſſe elle-même?

DORANTE.

Quoi, celle qui m'écrit?

LYSE.

Oui, celle qui vous aime;

A l'aimer tant ſoit peu vous l'auriez deviné.

DORANTE.

Un ſi rare bonheur ne m'eſt pas deſtiné ;
Et tu me veux flatter par cette fauſſe joie.

LYSE.

Quand je dis vrai, monſieur, je prétends qu'on me croie.
Mais je m'amuſe trop, l'orfèvre eſt loin d'ici ;
Donnez-moi, je perds tems.

DORANTE.

Laiſſe-moi ce ſouci ;
Nous avons un orfèvre arrêté pour ſes dettes
Qui ſaura tout remettre au point que tu ſouhaites.

LYSE.

Vous m'en donnez, monſieur.

DORANTE.

Je te le ferai voir.

LYSE.

A-t-il la main fort bonne?

DORANTE.

Autant qu'on peut l'avoir.

LYSE.

Sans mentir?

DORANTE.

Sans mentir.

CLITON.

Il eſt trop jeune, il n'oſe.

LYSE.

Je voudrais bien pour vous faire ici quelque choſe,
Mais vous le montrerez.

DORANTE.

Non, à qui que ce ſoit.

LYSE.

Vous me ferez chaſſer ſi quelqu'autre le voit.

DORANTE.

Va, dors en ſûreté.

LYSE.

Mais enfin à quand rendre?

DORANTE.

Dès demain.

LYSE.

Demain donc je viendrai le reprendre:
Je ne puis me réſoudre à vous déſobliger.

CLITON *à Dorante.*

Elle ſe met pour vous en un très-grand danger.
(*à Lyſe.*)
Dirons-nous rien nous deux?

LYSE.

Non.

CLITON.

Comme tu mépriſes!

LYSE.

Je n'ai pas le loiſir d'entendre tes ſottiſes.

CLITON.

Avec cette rigueur tu me feras mourir.

LYSE.

Peut-être à mon retour je ſaurai te guérir;
Je ne puis mieux pour l'heure, adieu. (*d*)

(*d*) Cette ſcène du portrait n'eſt-elle pas encore très-ingénieuſe? Les menteries que fait *Dorante* dans cette piéce ne ſont plus d'une étourderie ridicule comme dans la première; elles ſont pour la plupart dictées par l'honneur, ou par la galanterie; elles rendent le *Menteur* infiniment aimable.

SCENE VII.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

TOUT me ſuccède.

DORANTE.

Viens, Cliton, & regarde. Eſt-elle vieille, ou laide?
Voit-on des yeux plus vifs? Voit-on des traits plus doux?

CLITON.

Je ſuis un peu moins dupe, & plus futé que vous.
C'eſt un leurre, monſieur, la choſe eſt toute claire;
Elle a fait tout du long les mines qu'il faut faire.
On amorce le monde avec de tels portraits,
Pour les faire ſurprendre on les apporte exprès;
On s'en fâche, on fait bruit, on vous les redemande,
Mais on tremble toujours de crainte qu'on les rende;
Et pour dernière adreſſe une telle beauté
Ne ſe voit que de nuit & dans l'obſcurité,
De peur qu'en un moment l'amour ne s'eſtropie,
A voir l'original ſi loin de ſa copie.
Mais laiſſons ce diſcours qui peut vous ennuyer.
Vous ferai-je venir l'orfèvre priſonnier?

DORANTE.

Simple, n'as-tu point vu que c'était une feinte,
Un effet de l'amour dont mon ame eſt atteinte?

CLITON.

Bon, en voici déjà de deux en même jour,
Par devoir d'honnête homme, & par effet d'amour.
Avec un peu de tems nous en verrons bien d'autres.
Chacun a ſes talens, & ce ſont là les vôtres.

DORANTE.

Tais-toi, tu m'étourdis de tes ſottes raiſons.
Allons prendre un peu l'air dans la cour des priſons.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, DORANTE, CLITON.

Cet acte ſe paſſe dans la priſon.

DORANTE.

JE vous en prie encore, diſcourons d'autre choſe,
Et ſur un tel ſujet ayons la bouche cloſe :
On peut nous écouter, & vous ſurprendre ici;
Et ſi vous vous perdez, vous me perdez auſſi.
La parfaite amitié que pour vous j'ai conçue,
Quoiqu'elle ſoit l'effet d'une première vue,
Joint mon péril au vôtre, & les unit ſi bien,
Qu'au cours de votre ſort elle attache le mien.

CLÉANDRE.

N'ayez aucune peur, & ſortez d'un tel doute.
J'ai des gens là-dehors qui gardent qu'on n'écoute,
Et je puis vous parler en toute ſûreté
De ce que mon malheur doit à votre bonté.
Si d'un bienfait ſi grand qu'on reçoit ſans mérite
Qui s'avoue inſolvable aucunement s'acquitte ;
Pour m'acquitter vers vous autant que je le puis,
J'avoue, & hautement, monſieur, que je le ſuis :
Mais ſi cette amitié par l'amitié ſe paie,

Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraie.
La vôtre la devance à peine d'un moment,
Elle attache mon ſort au vôtre également;
Et l'on n'y trouvera que cette différence,
Qu'en vous elle eſt faveur, en moi reconnaiſſance.

DORANTE.

N'appellez point faveur ce qui fut un devoir.
Entre les gens de cœur il ſuffit de ſe voir.
Par un effort ſecret de quelque ſympathie
L'un à l'autre auſſitôt un certain nœud les lie:
Chacun d'eux ſur ſon front porte écrit ce qu'il eſt,
Et quand on lui reſſemble, on prend ſon intérêt.

CLITON.

Par exemple, voyez, aux traits de ce viſage
Mille dames m'ont pris pour homme de courage;
Et ſitôt que je parle, on devine à demi
Que le ſexe jamais ne fut mon ennemi.

CLÉANDRE.

Cet homme a de l'humeur.

DORANTE.

C'eſt un vieux domeſtique,
Qui, comme vous voyez, n'eſt plus mélancolique.
A cauſe de ſon âge il ſe croit tout permis;
Il ſe rend familier avec tous mes amis,
Mêle partout ſon mot, & jamais, quoiqu'on die,
Pour donner ſon avis il n'attend qu'on l'en prie.
Souvent il importune, & quelquefois il plaît.

CLÉANDRE.

J'en voudrais connaître un de l'humeur dont il eſt.

CLITON.

Croyez qu'à le trouver vous auriez de la peine;
Le monde n'en voit pas quatorze à la douzaine;
Et je jurerais bien, monſieur, en bonne foi,
Qu'en France il n'en eſt point que Jodelet & moi.

DORANTE.

Voilà de ſes bons mots les galantes ſurpriſes:
Mais qui parle beaucoup dit beaucoup de ſottiſes;
Et quand il a deſſein de ſe mettre en crédit,
Plus il y fait d'effort, moins il ſait ce qu'il dit.

CLITON.

On appelle cela des vers à ma louange.

CLÉANDRE.

Preſqu'inſenſiblement nous avons pris le change.
Mais, revenons, monſieur, à ce que je vous dois.

DORANTE.

Nous en pourrons parler encor quelqu'autre fois:
Il ſuffit pour ce coup.

CLÉANDRE.

Je ne ſaurais vous taire,
En quel heureux état ſe trouve votre affaire.
Vous ſortirez bientôt, & peut-être demain:
Mais un ſi prompt ſecours ne vient pas de ma main,
Les amis de Philiſte en ont trouvé la voie;
J'en dois rougir de honte au milieu de ma joie;
Et je ne ſaurais voir, ſans être un peu jaloux,
Qu'il m'ôte les moyens de m'employer pour vous.
Je cède avec regret à cet ami fidèle;
S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zèle;
Et vous m'obligerez en ſortant de priſon,

De me faire l'honneur de prendre ma maiſon.
Je n'attends point le tems de votre délivrance,
De peur qu'encor un coup Philiſte me devance;
Comme il m'ôte aujourd'hui l'eſpoir de vous ſervir,
Vous loger eſt un bien que je lui veux ravir.

DORANTE.

C'eſt un excès d'honneur que vous me voulez rendre,
Et je croirais faillir de vouloir m'en défendre.

CLÉANDRE.

Je vous en reprierai quand vous pourrez ſortir;
Et lors nous tâcherons à vous bien divertir,
Et vous faire oublier l'ennui que je vous cauſe.
Auriez-vous cependant beſoin de quelque choſe?
Vous êtes voyageur, & pris par des ſergens;
Et quoique ces meſſieurs ſoient fort honnêtes gens,
Il en eſt quelques-uns...

CLITON.

Les ſiens en ſont du nombre;
Ils ont en le prenant pillé juſqu'à ſon ombre;
Et n était que le ciel a ſu le ſoulager,
Vous le verriez encor fort net & fort léger:
Mais comme je pleurais ſes triſtes aventures,
Nous avons reçu lettre, argent, & confitures.

CLÉANDRE.

Et de qui?

DORANTE.

Pour le dire il faudrait deviner.
Jugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer.
Une dame m'écrit, me flatte, me régale,

Me

Me promet une amour qui n'eut jamais d'égale,
Me fait force préſens...

CLEANDRE.

Et vous viſite?

DORANTE.

Non.

CLEANDRE.

Vous ſavez ſon logis?

DORANTE.

Non, pas même ſon nom.
Ne ſoupçonnez-vous point ce que ce pourrait être?

CLEANDRE.

A moins que de la voir je ne la puis connaître.

DORANTE.

Pour un ſi bon ami je n'ai point de ſecret.
Voyez, connaiſſez-vous les traits de ce portrait?

CLEANDRE.

Elle ſemble éveillée, & paſſablement belle;
Mais je ne vous en puis dire aucun nouvelle;
Et je ne connais rien à ces traits que je vois.
Je vais vous préparer une chambre chez moi.
Adieu. (*a*)

(*a*) Cette ſcène ne dément en rien le mérite des deux premiers actes. N'eſt-ce pas l'invention du monde la plus heureuſe, de faire ſecourir *Dorante* par ſon rival *Philiſte*, & de préparer ainſi le plus grand embarras?

J'écarte, comme je l'ai déjà dit, tous les petits défauts de langage, les plaiſanteries qui ne ſont plus de mode; je ne m'arrête qu'à la marche de la piéce qui me paraît toujours parfaite. La manière dont *Méliſſe* envoie à *Dorante* ſon portrait, celle dont il le prend, ce portrait montré à un homme qui paraît ſurpris & fâché de le voir: encore une fois, y a-t-il rien de mieux ménagé & de plus agréable dans aucune piéce de théatre?

SCENE II.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

CE bruſque adieu marque un trouble dans l'ame.
Sans doute il la connaît.

CLITON.

C'eſt peut-être ſa femme.

DORANTE.

Sa femme ?

CLITON.

Oui, c'eſt ſans doute elle qui vous écrit;
Et vous venez de faire un coup d'un grand eſprit.
Voilà de vos ſecrets, & de vos confidences.

DORANTE.

Nomme-les par leur nom, dis de mes imprudences.
Mais ſerait-ce en effet celle que tu me dis ?

CLITON.

Envoyez vos portraits à de tels étourdis,
Ils gardent un ſecret avec extrême adreſſe.
C'eſt ſa femme, vous dis-je, ou du moins ſa maîtreſſe.
Ne l'avez-vous pas vu tout changé de couleur ?

DORANTE.

Je l'ai vu comme atteint d'une vive douleur,
Faire de vains efforts pour cacher ſa ſurpriſe.
Son déſordre, Cliton, montre ce qu'il déguiſe.
Il a pris un prétexte à ſortir promptement,

Sans ſe donner loiſir d'un mot de compliment.

CLITON.

Qu'il ſera dangereux rencontrer ſa colère !
Il va tout renverſer ſi l'on le laiſſe faire ;
Et je vous tiens pour mort ſi ſa fureur ſe croît:
Mais ſurtout ſes valets peuvent bien marcher droit ;
Malheureux le premier qui fâchera ſon maître !
Pour autres cent louis je ne voudrais pas l'être.

DORANTE.

La choſe eſt ſans remède, en ſoit ce qui pourra ;
S'il fait tant le mauvais, peut-être on le verra.
Ce n'eſt pas qu'après tout, Cliton, ſi c'eſt ſa femme,
Je ne ſache étouffer cette naiſſante flamme ;
Ce ſerait lui prêter un fort mauvais ſecours,
Que lui ravir l'honneur en conſervant ſes jours ;
D'une belle action j'en ferais une noire.
J'en ai fait mon ami, je prends part à ſa gloire ;
Et je ne voudrais pas qu'on pût me reprocher
De ſervir un brave homme au prix d'un bien ſi cher.

CLITON.

Et s'il eſt ſon amant ?

DORANTE.

Puiſqu'elle me préfère,
Ce que j'ai fait pour lui vaut bien qu'il me défère ;
Sinon, il a du cœur, il en ſait bien les loix,
Et je ſuis réſolu de défendre ſon choix :
Tandis pour un moment trêve de raillerie,
Je veux entretenir un peu ma rêverie.

(*Il prend le portrait de Mélisſe.*)

Merveille qui m'as enchanté,

Portrait à qui je rends les armes,
As-tu bien autant de bonté
Comme tu me fais voir de charmes?
Hélas! aulieu de l'eſpérer,
Je ne fais que me figurer
Que tu te plains à cette belle,
Que tu lui dis mon procédé,
Et que je te fus infidelle,
Si-tôt que je t'eus poſſédé.
Garde mieux le ſecret que moi,
Daigne en ma faveur te contraindre:
Si j'ai pu te manquer de foi,
C'eſt m'imiter que de t'en plaindre.
Ta colère en me puniſſant
Te fait criminel d'innocent,
Sur toi retombent les vengeances....

CLITON *lui ôtant le portrait.*

Vous ne dites, monſieur, que des extravagances,
Et parlez juſtement le langage des fous.
Donnez, j'entretiendrai ce portrait mieux que vous;
Je veux vous en montrer de meilleures méthodes,
Et lui faire des vœux plus courts & plus commodes.
Adorable & riche beauté,
Qui joins les effets aux paroles,
Merveille qui m'as enchanté
Par tes douceurs & tes piſtoles,
Sache un peu mieux les partager;
Et ſi tu nous veux obliger
A dépeindre aux races futures
L'éclat de tes faits inouis,

Garde pour toi les confitures,
Et nous accable de louis.
Voilà parler en homme.

DORANTE.

Arrête tes saillies,
Ou va du moins ailleurs débiter tes folies.
Je ne suis pas toujours d'humeur à t'écouter.

CLITON.

Et je ne suis jamais d'humeur à vous flatter;
Je ne vous puis souffrir de dire une sottise;
Par un double intérêt je prends cette franchise.
L'un, vous êtes mon maître, & j'en rougis pour vous;
L'autre, c'est mon talent, & j'en deviens jaloux.

DORANTE.

Si c'est-là ton talent, ma faute est sans exemple.

CLITON.

Ne me l'enviez point, le vôtre est assez ample;
Et puisqu'enfin le ciel m'a voulu départir
Le don d'extravaguer, comme à vous de mentir,
Comme je ne mens point devant votre excellence,
Ne dites à mes yeux aucune extravagance,
N'entreprenez sur moi, non plus que moi sur vous.

DORANTE.

Tais-toi, le ciel m'envoie un entretien plus doux.
L'ambassade revient.

CLITON.

Que nous apporte-t-elle ?

DORANTE.

Maraud, veux-tu toujours quelque douceur nouvelle ?

CLITON.

Non pas, mais le paſſé m'a rendu curieux ;
Je lui regarde aux mains un peu plutôt qu'aux yeux. (*b*)

SCENE III.

DORANTE, MELISSE *déguiſé en ſervante, cachant ſon viſage ſous une coëffe*, CLITON, LYSE.

CLITON *à Lyſe.*

MONTRE tonpaſſe port. Quoi tu viens les mains vuides?
(*à Dorante.*)
Ainſi détruit le tems les biens les plus ſolides,
Et moins d'un jour réduit tout votre heur & le mien,
Des louis aux douceurs, & des douceurs à rien.

LYSE.

Si j'apportai tantôt, à préſent je demande.

DORANTE.

Que veux-tu ?

LYSE.

Ce portrait que je veux qu'on me rende.

DORANTE.

As-tu pris du ſecours pour faire plus de bruit ?

(*b*) Ces ſcènes avec *Cliton*, ces ſtances ſur un portrait, cette parodie des ſtances par *Cliton*, peuvent avoir nui à la piéce. Ces défauts ſeraient bien aiſés à corriger.

LYSE.

J'amène ici ma ſœur, parce qu'il s'en va nuit.
Mais vous penſez en vain chercher une défaite.
Demandez-lui, monſieur, quelle vie on m'a faite.

DORANTE.

Quoi, ta maîtreſſe ſait que tu me l'as laiſſé?

LYSE.

Elle s'en eſt doutée, & je l'ai confeſſé.

DORANTE.

Elle s'en eſt donc miſe en colère?

LYSE.

Et ſi forte,
Que je n'oſe rentrer ſi je ne le rapporte:
Si vous vous obſtinez à me le retenir,
Je ne ſais dès ce ſoir, monſieur, que devenir:
Ma fortune eſt perdue, & dix ans de ſervice.

DORANTE.

Ecoute, il n'eſt pour toi choſe que je ne fiſſe.
Si je te nuis ici, c'eſt avec grand regret;
Mais on aura mon cœur avant que ce portrait.
Va dire de ma part à celle qui t'envoie,
Qu'il fait tout mon bonheur, qu'il fait tout ma joie;
Que rien n'approcherait de mon raviſſement,
Si je le poſſédais de ſon conſentement;
Qu'il eſt l'unique bien où mon eſpoir ſe fonde;
Qu'il eſt le ſeul tréſor qui me ſoit cher au monde:
Et quant à ta fortune, il eſt en mon pouvoir
De la faire monter par-delà ton eſpoir.

LYSE.

Je ne veux point de vous, ni de vos récompenſes.

DORANTE.

Tu me dédaignes trop.

LYSE.

Je le dois.

CLITON.

Tu l'offenſes.

Mais voulez-vous, monſieur, me croire & vous venger ?
Rendez-lui ſon portrait pour la faire enrager.

LYSE.

O le grand habile homme ! il y connaît fineſſe.
C'eſt donc ainſi, monſieur, que vous tenez promeſſe ?
Mais puiſqu'auprès de vous j'ai ſi peu de crédit,
Demandez à ma ſœur ce qu'elle m'en a dit,
Et ſi c'eſt ſans raiſon que j'ai tant d'épouvante.

CLITON.

Tu verras que ta ſœur ſera plus obligeante :
Mais ſi ce grand courroux lui donne autant d'effroi,
Je ferai tout autant pour elle que pour toi.

LYSE.

N'importe, parlez-lui, du moins vous ſaurez d'elle
Avec quelle chaleur j'ai pris votre querelle.

DORANTE *à Méliſſe.*

Son ordre eſt-il ſi rude ?

MÉLISSE.

Il eſt aſſez exprès,
Mais ſans mentir, ma ſœur vous preſſe un peu de près.
Quoiqu'elle ait commandé, la choſe a deux viſages.

CLITON.

Comme toutes les deux jouent leurs perſonnages !

MÉLISSE.

Souvent tout cet effort à ravoir un portrait
N'eſt que pour voir l'amour par l'état qu'on en fait.
C'eſt peut-être après tout le deſſein de madame.
Ma ſœur, non plus que moi, ne lit pas dans ſon ame.
En ces occaſions il fait bon haſarder ;
Et de force ou de gré, je ſaurais le garder.
Si vous l'aimez, monſieur, croyez qu'en ſon courage
Elle vous aime aſſez pour vous laiſſer ce gage ;
Ce ſerait vous traiter avec trop de rigueur,
Puiſqu'avant ce portrait on aura votre cœur ;
Et je la trouverais d'une humeur bien étrange,
Si je ne lui faiſais accepter cet échange.
Je l'entreprends pour vous, & vous répondrai bien
Qu'elle aimera ce gage autant comme le ſien.

DORANTE.

O ciel ! & de quel nom faut-il que je te nomme ?

CLITON.

Ainſi font deux ſoldats logés chez le bon homme ;
Quand l'un veut tout tuer, l'autre rabat les coups ;
L'un jure comme un diable, & l'autre file doux.
Les belles, n'en déplaiſe à tout votre grimoire,
Vous vous entr'entendez comme larrons en foire.

MELISSE.

Que dit cet inſolent ?

DORANTE.

C'eſt un fou qui me ſert.

CLITON.

Vous dites que...

DORANTE *à Cliton.*

Tais-toi, ta ſottiſe me perd.
(*à Méliſſe.*)
Je ſuivrai ton conſeil, il m'a rendu la vie.

LYSE.

Avec ſa complaiſance à flatter votre envie,
Dans le cœur de madame elle croit pénétrer;
Mais ſon front en rougit, & n'oſe ſe montrer.

MELISSE *ſe découvrant.*

Mon front n'en rougit point, & je veux bien qu'il voie.
D'où lui vient ce conſeil qui lui rend tant de joie.

DORANTE.

Mes yeux, que vois-je? où ſuis-je? êtes-vous des flatteurs?
Si le portrait dit vrai, les habits ſont menteurs.
Madame c'eſt ainſi que vous ſavez ſurprendre?

MELISSE.

C'eſt ainſi que je tâche à ne me point méprendre,
A voir ſi vous m'aimez, & ſavez mériter
Cette parfaite amour que je vous veux porter.
Ce portrait eſt à vous, vous l'avez ſu défendre,
Et de plus ſur mon cœur vous pouvez tout prétendre;
Mais par quelque motif que vous l'euſſiez rendu,
L'un & l'autre à jamais était pour vous perdu;
Je retirais le cœur en retirant ce gage;
Et vous n'euſſiez de moi jamais vu que l'image.
Voilà le vrai ſujet de mon déguiſement.
Pour ne rien haſarder j'ai pris ce vêtement
Pour entrer ſans ſoupçon, pour en ſortir de même,
Et ne me point montrer qu'ayant vu ſi l'on m'aime.

DORANTE.

Je demeure immobile, & pour vous repliquer,
Je perds la liberté même de m'expliquer.
Surpris, charmé, confus d'une telle merveille,
Je ne ſais ſi je dors, je ne ſais ſi je veille,
Je ne ſais ſi je vis, & je ſais toutefois
Que ma vie eſt trop peu pour ce que je vous dois;
Que tous mes jours uſés à vous rendre ſervice,
Que tout mon ſang pour vous offert en ſacrifice,
Que tout mon cœur brûlé d'amour pour vos appas,
Envers votre beauté ne m'acquitteraient pas.

MÉLISSE.

Sachez pour arrêter ce diſcours qui me flatte,
Que je n'ai pu moins faire à moins que d'être ingrate.
Vous avez fait pour moi plus que vous ne ſavez;
Et je vous dois bien plus que vous ne me devez.
Vous m'entendrez un jour, à préſent je vous quitte;
Et malgré mon amour je romps cette viſite;
Le ſoin de mon honneur veut que j'en uſe ainſi;
Je crains à tous momens qu'on me ſurprenne ici;
Encor que déguiſée on pourrait me connaître.
Je vous puis cette nuit parler par la fenêtre,
Du moins ſi le concierge eſt homme à conſentir,
A force de préſens, que vous puiſſiez ſortir.
Un peu d'argent fait tout chez les gens de la ſorte.

DORANTE.

Mais après que les dons m'auront ouvert la porte,
Où dois-je vous chercher?

MELISSE.

Ayant ſu la maiſon,

Vous pourriez aiſément vous informer du nom ;
Encor un jour ou deux il me faut vous le taire ;
Mais vous n'êtes pas homme à me vouloir déplaire.
Je loge en Belle-cour, environ au milieu,
Dans un grand pavillon. N'y manquez pas. Adieu.

DORANTE.

Donnez quelque ſignal pour plus certaine adreſſe.

LYSE.

Un linge ſervira de marque plus expreſſe.
J'en prendrai ſoin.

MELISSE.

On ouvre, & quelqu'un vous vient voir.
Si vous m'aimez, monſieur....

(*Elles baiſſent toutes deux leurs coëffes.*)

DORANTE.

Je ſais bien mon devoir.
Sur ma diſcrétion prenez toute aſſurance. (*c*)

(*c*) Cette ſcène où *Méliſſe* voilée vient voir ſi on lui rendra ſon portrait, devait être d'autant plus agréable que les femmes alors étaient en uſage de porter un maſque de velours, ou d'abaiſſer leurs coëffes quand elles ſortaïent à pied. Cette mode venait d'Eſpagne, ainſi que la plupart de nos comédies.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON.

PHILISTE.

AMI, notre bonheur paſſe notre eſpérance.
Vous avez compagnie ? Ah, voyons, s'il vous plait.

DORANTE.

Laiſſez-les s'échapper, je vous dirai qui c'eſt.
Ce n'eſt qu'une lingère, allant en Italie,
Je la vis en paſſant, & la trouvai jolie ;
Nous fîmes connaiſſance, & me ſachant ici,
Comme vous le voyez, elle en a pris ſouci.

PHILISTE.

Vous trouvez en tous lieux d'aſſez bonnes fortunes.

DORANTE.

Celle-ci pour le moins n'eſt pas des plus communes.

PHILISTE.

Elle vous ſemble belle, à ce compte ?

DORANTE.

A ravir.

PHILISTE.

Je n'en ſuis point jaloux.

DORANTE.

M'y voulez-vous ſervir ?

PHILISTE.

Je ſuis trop mal-adroit pour un ſi noble rôle.

DORANTE.

Vous n'avez ſeulement qu'à dire une parole.

PHILISTE.

Qu'une ?

DORANTE.

Non. Cette nuit j'ai promis de la voir,
Sûr que vous obtiendrez mon congé pour ce ſoir.
Le concierge eſt à vous.

PHILISTE.

C'eſt une affaire faite.

DORANTE.

Quoi, vous me refuſez un mot que je ſouhaite ?

PHILISTE.

L'ordre, tout au contraire, en eſt déjà donné;
Et votre eſprit trop prompt n'a pas bien deviné.
Comme je vous quittais avec peine à vous croire,
Quatre de mes amis m'ont conté votre hiſtoire.
Ils marchaient après vous deux ou trois mille pas;
Ils vous ont vu courir, tomber le mort à bas,
L'autre vous démonter, & fuir en diligence:
Ils ont vu tout cela de ſur une éminence,
Et n'ont connu perſonne, étant trop éloignés.
Voilà quoiqu'il en ſoit tous nos procès gagnés.
Et plus tôt de beaucoup que je n'oſais prétendre.
Je n'ai point perdu tems, & les ai fait entendre,
Si bien que ſans chercher d'autre éclairciſſement,
Vos juges m'ont promis votre élargiſſement.
Mais quoiqu'il ſoit conſtant qu'on vous prend pour un autre,
Il faudra caution, & je ſerai la vôtre;
Ce ſont formalités que pour vous dégager
Les juges, diſent-ils ſont tenus d'exiger;
Mais ſans doute ils en font ainſi que bon leur ſemble.

Tandis ce ſoir chez moi nous ſouperons enſemble ;
Dans un moment ou deux vous y pourrez venir ;
Nous aurons tout loiſir de nous entretenir ;
Et vous prendrez le tems de voir votre lingère.
Ils m'ont dit toutefois qu'il ſerait néceſſaire
De coucher pour la forme un moment en priſon,
Et m'en ont ſur le champ rendu quelque raiſon ;
Mais c'eſt ſi peu mon jeu que de telles matières,
Que j'en perds auſſi-tôt les plus belles lumières.
Vous ſortirez demain, il n'eſt rien de plus vrai ;
C'eſt tout ce que j'en aime, & tout ce que j'en ſais.

DORANTE.

Que ne vous dois-je point pour de ſi bons offices ?

PHILISTE.

Ami, ce ne ſont là que de petits ſervices.
Je voudrais pouvoir mieux, tout me ſerait fort doux.
Je vais chercher du monde à ſouper avec vous.
Adieu. Je vous attends au plus tard dans une heure. (*d*)

(*d*) On pouvait tirer un plus grand parti de l'aventure de *Philiſte*, qui rencontre ſa maîtreſſe dans la priſon de *Derante*. Ce coup de théatre qui pouvait fournir les ſituations les plus intéreſſantes, ne produit qu'un menſonge auſſi plat qu'inutile. Tout ſe borne à faire paſſer *Méliſſe* pour une lingère. L'intrigue pouvait redoubler, & elle eſt affaiblie ; l'intérêt ceſſe dès qu'il n'y a plus de danger ; le comique ceſſe auſſi, dès qu'il n'eſt plus dans les ſituations ; & voilà ce qui perd une piéce, que quelques changemens pouvaient rendre excellente.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

TU ne dis mot, Cliton.

CLITON.

Elle eſt belle, ou je meure.

DORANTE.

Elle te ſemble belle?

CLITON.

Et ſi parfaitement,
Que j'en ſuis même encor dans le raviſſement.
Encor dans mon eſprit je la vois, & l'admire;
Et je n'ai ſu depuis trouver le mot à dire.

DORANTE.

Je ſuis ravi de voir que mon élection
Ait enfin mérité ton approbation.

CLITON.

Ah, plût à Dieu, monſieur, que ce fût la ſervante!
Vous verriez comme quoi je la trouve charmante,
Et comme pour l'aimer je ferais le mutin.

DORANTE.

Admire en cet amour la force du deſtin.

CLITON.

J'admire bien plutôt votre adreſſe ordinaire,
Qui change en un moment cette dame en lingère.

DORANTE.

C'était néceſſité dans cette occaſion,
De crainte que Philiſte eût quelque viſion,
S'en formât quelque idée, & la pût reconnaître.

CLITON.

Cette métamorphoſe eſt de vos coups de maître.
Je n'en parlerai plus, monſieur, que cette fois;
Mais en un demi-jour comptez déjà pour trois.
Un coupable honnête homme, un portrait, une dame,
A ſon premier métier rendent ſoudain votre ame,
Et vous ſavez mentir par généroſité,
Par adreſſe d'amour, & par néceſſité.
Quelle converſion!

DORANTE.

Tu fais bien le ſévère.

CLITON.

Non, non, à l'avenir je fais vœu de m'en taire,
J'aurais trop à compter.

DORANTE.

Conſerver un ſecret,
Ce n'eſt pas tant mentir qu'être amoureux diſcret;
L'honneur d'une maîtreſſe aiſément y diſpoſe.

CLITON.

Ce n'eſt qu'autre prétexte, & non pas autre choſe.
Croyez-moi, vous mourrez, monſieur, dans votre peau,
Et vous mériterez cet illuſtre tombeau,
Cette digne oraiſon que n'aguère j'ai faite:
Vous vous en ſouvenez, ſans que je la répéte.

DORANTE.

Pour de pareils ſujets peut-on s'en garantir?

Et toi-même à ton tour ne crois-tu point mentir ?
L'occaſion convie, aide, engage, diſpenſe ;
Et pour ſervir un autre on ment ſans qu'on y penſe.

CLITON.

Si vous m'y ſurprenez, étrillez-y-moi bien.

DORANTE.

Allons trouver Philiſte, & ne jurons de rien.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELISSE, LYSE.

MÉLISSE.

J'En tremble encore de peur, & n'en ſuis pas remiſe.

LYSE.

Auſſi bien comme vous je penſais être priſe.

MÉLISSE.

Non, Philiſte n'eſt fait que pour m'incommoder.
Voyez ce qu'en ces lieux il venait demander,
S'il eſt heure ſi tard à faire une viſite.

LYSE.

Un ami véritable à toute heure s'acquitte;
Mais un amant fâcheux, ſoit de jour, ſoit de nuit,
Toujours à contretems à nos yeux ſe produit;
Et depuis qu'une fois il commence à déplaire,
Il ne manque jamais d'occaſion contraire:
Tant ſon mauvais deſtin ſemble prendre de ſoins
A mêler ſa préſence où l'on la veut le moins.

MÉLISSE.

Quel déſordre eût-ce été, Lyſe, s'il m'eût connue!

LYSE.

Il vous aurait donné fort avant dans la vue.

MÉLISSE.

Quel bruit & quel éclat n'eût point fait ſon courroux !

LYSE.

Il eût été peut-être auſſi honteux que vous.
Un homme un peu content & qui s'en fait accroire,
Se voyant mépriſé rabat bien de ſa gloire ;
Et ſurpris qu'il en eſt en telle occaſion,
Toute ſa vanité tourne en confuſion.
Quand il a de l'eſprit, il ſait rendre le change ;
Loin de s'en émouvoir, en raillant il ſe venge,
Affecte de mépris, comme pour reprocher
Que la perte qu'il fait ne vaut pas s'en fâcher ;
Tant qu'il peut il témoigne une ame indifférente.
Quoiqu'il en ſoit enfin, vous avez vu Dorante ;
Et fort adroitement je vous ai miſe en jeu.

MÉLISSE.

Et fort adroitement tu m'as fait voir ſon feu.

LYSE.

Hé bien, mais que vous ſemble encore du perſonnage ?
Vous en ai-je trop dit ?

MÉLISSE.

J'en ai vu davantage.

LYSE.

Avez-vous du regret d'avoir trop haſardé ?

MÉLISSE.

Je n'ai qu'un déplaiſir, d'avoir ſi peu tardé.

LYSE.

Vous l'aimez ?

MÉLISSE.

Je l'adore.

LYSE.

Et croyez qu'il vous aime ?

MÉLISSE.

Qu'il m'aime, & d'une amour comme la mienne extrême.

LYSE.

Une première vue, un moment d'entretien,
Vous fait ainſi tout croire, & ne douter de rien?

MÉLISSE.

(*a*) Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre,
Lyſe, c'eſt un accord bientôt fait que le nôtre:
Sa main entre les cœurs, par un ſecret pouvoir,
Séme l'intelligence avant que de ſe voir;
Il prépare ſi bien l'amant & la maîtreſſe,
Que leur ame au ſeul nom s'émeut & s'intéreſſe.
On s'eſtime, on ſe cherche, on s'aime en un moment:
Tout ce qu'on s'entredit perſuade aiſément;
Et ſans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
La foi ſemble courir au-devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beaucoup;
Les yeux plus éloquens font tout voir tout d'un coup;
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous inſtruiſent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en diſent.

(*a*) *Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre, &c.* Si la *Suite du Menteur* eſt tombée, ces vers ne le ſont pas; preſque tous les connaiſſeurs les ſavent par cœur. C'eſt la même penſée qu'on voit dans *Rodogune*; & cela prouve que les mêmes choſes conviennent quelquefois à la comédie & à la tragédie; mais la comédie a ſans doute plus de droit à ces petits morceaux naïfs & galans. Celui-ci a toujours paſſé pour achevé. Il n'y a que ce vers, *Et ſans s'inquiéter de mille peurs frivoles*, qui dépare un peu ce joli couplet.

Nous avons déjà remarqué combien la rime entraîne de mauvais vers, & avec quel ſoin il faut empêcher que de deux vers il y en ait un pour le ſens, & l'autre pour la rime.

LYSE.

(*b*) Si, comme dit Sylvandre, un ame en ſe formant,
Ou deſcendant du ciel, prend d'une autre l'aiman,
La ſienne a pris le vôtre, & vous a rencontrée.

MÉLISSE.

Quoi, tu lis les romans?

LYSE.

Je puis bien lire Aſtrée,
Je ſuis de ſon village, & j'ai de bons garans
Qu'elle & ſon Céladon étaient de mes parens.

MÉLISSE.

Quelle preuve en as-tu?

LYSE.

Ce vieux ſaule, madame,
Où chacun d'eux cachait ſes lettres & ſa flamme,
Quand le jaloux Sémire en fit un faux témoin;
Du pré de mon grand-père il fait encore le coin;
Et l'on m'a dit que c'eſt un infaillible ſigne,
Que d'un ſi rare hymen je viens en droite ligne.
Vous ne m'en croyez pas.

MÉLISSE.

De vrai c'eſt un grand point.

LYSE.

Aurais-je tant d'eſprit, ſi cela n'était point?

(*b*) *Si comme dit Silvandre.* Tout ce qui ſuit eſt une alluſion au roman de l'*Aſtrée* du marquis d'*Urfé*; roman qui eut en France beaucoup de réputation & de cours ſous les règnes de *Henri IV*, & de *Louis XIII*, & quon liſait encore, même dans les beaux jours de *Louis XIV*, ſur la foi de ſa réputation. Toutes ces alluſions ſont toujours froides au théâtre, parce qu'elles ne ſont point liées au nœud de la piéce; ce n'eſt que de la converſation, ce n'eſt que de l'eſprit; & toute beauté étrangère eſt un défaut.

D'où viendrait cette adreſſe à faire vos meſſages,
A jouer avec vous de ſi bons perſonnages,
Ce tréſor de lumière & de vivacité,
Que d'un ſang amoureux que j'ai d'eux hérité ?

MELISSE.

Tu le diſais tantôt, chacun a ſa folie ;
Les uns l'ont importune, & la tienne eſt jolie.

SCENE II.

CLEANDRE, MELISSE, LYSE.

CLEANDRE.

JE viens d'avoir querelle avec un priſonnier,
Ma ſœur.

MELISSE.

Avec Dorante, avec ce cavalier,
Dont vous tenez l'honneur, dont vous tenez la vie ?
Qu'avez-vous fait ?

CLEANDRE.

Un coup dont tu ſeras ravie.

MELISSE.

Qu'à cette lâcheté je puiſſe conſentir!

CLEANDRE.

Bien plus, tu m'aideras à le faire mentir.

MELISSE.

Ne le préſumez pas, quelque eſpoir qui vous flatte ;
Si vous êtes ingrat, je ne puis être ingrate.

CLEANDRE.

Tu ſembles t'en fâcher ?

MELISSE.

Je m'en fâche pour vous.
D'un mot il peut vous perdre, & je crains ſon courroux.

CLEANDRE.

Il eſt trop généreux, & d'ailleurs la querelle,
Dans les termes qu'elle eſt, n'eſt pas ſi criminelle.
Ecoute. Nous parlions des dames de Lyon;
Elles ſont aſſez mal en ſon opinion;
Il confeſſe de vrai qu'il a peu vu la ville,
Mais il ſe l'imagine en beautés fort ſtérile,
Et ne peut ſe réſoudre à croire qu'en ces lieux
La plus belle ait de quoi captiver de bons yeux.
Pour l'honneur du pays j'en nomme trois ou quatre;
Mais à moins que de voir il n'en veut rien rabattre;
Et comme il ne le peut étant dans la priſon,
J'ai cru par un portrait le mettre à la raiſon;
Et ſans chercher plus loin ces beautés qu'on admire,
Je ne veux que le tien pour le faire dédire.
Me le dénieras-tu, ma ſœur, pour un moment ?

MÉLISSE.

Vous me jouez, mon frère, aſſez acortement;
La querelle eſt adroite & bien imaginée.

CLÉANDRE.

Non, je m'en ſuis vanté, ma parole eſt donnée.

MELISSE.

S'il faut ruſer ici, j'en ſais autant que vous,
Et vous ſerez bien fin ſi je ne romps vos coups.
Vous penſez me ſurprendre, & je n'en fais que rire;

Dites donc tout d'un coup ce que vous voulez dire.

CLEANDRE.

Hé bien, je viens de voir ton portrait en ſes mains.

MELISSE.

Et c'eſt ce qui vous fâche ?

CLEANDRE.

Et c'eſt dont je me plains.

MELISSE.

J'ai cru vous obliger, & l'ai fait pour vous plaire.
Votre ordre était exprès.

CLEANDRE.

Quoi, je te l'ai fait faire ?

MELISSE.

Ne m'avez-vous pas dit : *ſous ces déguiſemens*
Ajoute à ton argent perles & diamans ?
Ce ſont vos propres mots, & vous en êtes cauſe.

CLEANDRE.

Hé quoi, de ce portrait diſent-ils quelque choſe ?

MELISSE.

Puiſqu'il eſt enrichi de quatre diamans,
N'eſt-ce pas obéir à vos commandemens ?

CLEANDRE.

C'eſt fort bien expliquer le ſens de mes prières ;
Mais, ma ſœur, ces faveurs ſont un peu ſingulières ;
Qui donne le portrait promet l'original.

MELISSE.

C'eſt encore votre ordre, ou je m'y connais mal.
Ne m'avez-vous pas dit : *prends ſouci de me plaire,*
Et vois ce que tu dois à qui te ſauve un frère ?
Puiſque vous lui devez, & la vie, & l'honneur,

Pour vous en revancher, dois-je moins que mon cœur ?
Et doutez-vous encore à quel point je vous aime,
Quand pour vous acquitter je me donne moi-même ?

CLEANDRE.

Certes, pour m'obéir avec plus de chaleur
Vous donnez à mon ordre une étrange couleur,
Et prenez un grand ſoin de bien payer mes dettes ;
Non que mes volontés en ſoient mal ſatisfaites ;
Loin d'éteindre ce feu je voudrais l'allumer,
Qu'il eût de quoi vous plaire, & voulût vous aimer,
Je tiendrais à bonheur de l'avoir pour beau-frère ;
J'en cherche les moyens, j'y fais ce qu'on peut faire ;
Et c'eſt à ce deſſein qu'au ſortir de priſon
Je viens de l'obliger à prendre ma maiſon,
Afin que l'entretien produiſe quelques flammes,
Qui forment doucement l'union de vos ames.
Mais vous ſavez trouver des chemins plus aiſés ;
Sans ſavoir s'il vous plait, ni ſi vous lui plaiſez,
Vous penſez l'engager en lui donnant ces gages,
Et lui donnez ſur vous de trop grands avantages.
Que ſera-ce, ma ſœur, ſi quand vous le verrez,
Vous n'y rencontrez pas ce que vous eſpérez ?
Si quelque averſion vous prend pour ſon viſage ?
Si le vôtre le choque, ou qu'un autre l'engage ?
Et que de ce portrait donné légérement
Il érige un trophée à quelque objet charmant ?

MELISSE.

Sans l'avoir jamais vu je connais ſon courage.
Qu'importe après cela quel en ſoit le viſage ?
Tout le reſte m'en plaît ; ſi le cœur en eſt haut,

Et ſi l'ame eſt parfaite, il n'a point de défaut.
Ajoutez que vous-même après votre aventure
Ne m'en avez pas fait une laide peinture;
Et comme vous devez vous y connaître mieux,
Je m'en rapporte à vous, & choiſis par vos yeux.
N'en doutez nullement, je l'aimerai, mon frère;
Et ſi ces faibles traits n'ont point de quoi lui plaire,
S'il aime en autre lieu, n'en appréhendez rien,
Puiſqu'il eſt généreux, il en uſera bien.

CLÉANDRE.

Quoi qu'il en ſoit, ma ſœur, ſoyez plus retenue,
Alors qu'à tous momens vous ſerez à ſa vue.
Votre amour me ravit, je veux le couronner;
Mais ſouffrez qu'il ſe donne avant que vous donner.
Il ſortira demain, n'en ſoyez point en peine.
Adieu, je vais une heure entretenir Climène. (*c*)

(*c*) Pour n'avoir pas ſu mettre en œuvre l'amour de *Méliſſe* & le don de ſon portrait, la piéce languit. Cette ſcène de *Cléandre* & de *Méliſſe* n'eſt qu'ingénieuſe. Toutes ces petites fineſſes refroidiſſent les ſpectateurs; il faut attacher dans la comédie comme dans la tragédie, quoique par des moyens abſolument différens. Il faut que le cœur ſoit occupé; il faut qu'on deſire & qu'on craigne; les ſituations doivent être vives, c'eſt ici tout le contraire.

SCENE III.

MÉLISSE, LYSE.

LYSE.

Vous en voilà défaite & quitte à bon marché.
Encor eſt-il traitable alors qu'il eſt fâché.
Sa colère a pour vous une douce méthode ;
Et ſur la remontrance il n'eſt pas incommode.

MELISSE.

Auſſi qu'ai-je commis pour en donner ſujet ?
Me ranger à ſon choix ſans ſavoir ſon projet,
Deviner ſa penſée, obéir par avance,
Sont-ce, Lyſe, envers lui des crimes d'importance ?

LYSE.

Obéir par avance eſt un jeu délicat.
Dont tout autre que lui ferait un mauvais plat.
Mais ce nouvel amant dont vous faites votre ame,
Avec un grand ſecret ménage votre flamme ;
Devait-il expoſer ce portrait à ſes yeux ?
Je le tiens indiſcret.

MELISSE.

Il n'eſt que curieux.
Et ne montrerait pas ſi grande impatience,
S'il me conſidérait avec indifférence ;
Outre qu'un tel ſecret peut ſouffrir un ami.

LYSE.

Mais un homme qu'à peine il connaît à demi ?

MELISSE.

Mon frère lui doit tant, qu'il a lieu d'en attendre
Tout ce que d'un ami tout autre peut prétendre.

LYSE.

L'amour excuſe tout dans un cœur enflammé;
Et tout crime eſt léger dont l'auteur eſt aimé.
Je ſerais plus ſévère, & tiens qu'à juſte titre
Vous lui pouvez tantôt en faire un bon chapitre.

MELISSE.

Ne querellons perſonne, & puiſque tout va bien,
De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien.

LYSE.

Que vous avez de peur que le marché n'échappe!

MÉLISSE.

Avec tant de façons que veux-tu que j'atrappe?
Je poſſéde ſon cœur, je ne veux rien de plus,
Et je perdrais le tems en débats ſuperflus.
Quelquefois en amour trop de fineſſe abuſe.
S'excuſera-t-il mieux que mon cœur ne l'excuſe?
Allons, allons l'attendre; & ſans en murmurer,
Ne penſons qu'aux moyens de nous en aſſurer.

LYSE.

Vous ferez-vous connaître?

MELISSE.

Oui, s'il ſait de mon frère
Ce que juſqu'à préſent j'avais voulu lui taire;
Sinon, quand il viendra prendre ſon logement,
Il ſe verra ſurpris plus agréablement. (*d*)

(*d*) Cette ſcène augmente l'ennui.

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

DORANTE.

ME reconduire encor ! Cette cérémonie
D'entre les vrais amis devrait être bannie.

PHILISTE.

Juſques en Belle-cour je vous ai reconduit,
Pour voir une maîtreſſe en faveur de la nuit.
Le tems eſt aſſez doux, & je la vois paraître
En de ſemblables nuits ſouvent à la fenêtre.
J'attendrai le haſard un moment en ce lieu,
Et vous laiſſe aller voir votre lingère. Adieu.

DORANTE.

Que je vous laiſſe ici de nuit ſans compagnie !

PHILISTE.

C'eſt faire à votre tour trop de cérémonie.
Peut-être qu'à Paris j'aurais beſoin de vous ;
Mais je ne crains ici ni rivaux, ni filoux.

DORANTE.

Ami, pour des rivaux, chaque jour en fait naître ;
Vous en pouvez avoir, & ne les pas connaître.
Ce n'eſt pas que je veuille entrer dans vos ſecrets,
Mais nous nous tiendrons loin en confidens diſcrets.
J'ai du loiſir aſſez.

PHILISTE.

Si l'heure ne vous preſſe,
Vous ſaurez mon ſecret touchant cette maîtreſſe;
Elle demeure, ami, dans ce grand pavillon.

CLITON *bas.*

Tout ſe prépare mal à cet échantillon.

DORANTE.

Eſt-ce où je penſe voir un linge qui voltige?

PHILISTE.

Juſtement.

DORANTE.

Elle eſt belle?

PHILISTE.

Aſſez.

DORANTE.

Et vous oblige?

PHILISTE.

Je ne ſaurais encor, s'il faut tout avouer,
Ni m'en plaindre beaucoup, ni beaucoup m'en louer.
Son accueil n'eſt pour moi ni trop doux, ni trop rude;
Il eſt, & ſans faveur, & ſans ingratitude;
Et je la vois toujours dedans un certain point,
Qui ne me chaſſe pas, & ne l'engage point.
Mais je me trompe fort, ou ſa fenêtre s'ouvre.

DORANTE.

Je me trompe moi-même, ou quelqu'un s'y découvre.

PHILISTE.

J'avance; approchez-vous, mais ſans ſuivre mes pas;

Et prenez un détour qui ne vous montre pas :
Vous jugerez quel fruit je puis eſpérer d'elle ;
Pour Cliton, il peut faire ici la ſentinelle.

DORANTE *à Cliton, après que Philiſte eſt éloigné.*

Que me vient-il de dire, & qu'eſt-ce que je vois ?
Cliton, ſans doute il aime en même lieu que moi.
O ciel, que mon bonheur eſt de peu de durée !

CLITON.

S'il prend l'occaſion qui vous eſt préparée,
Vous pouvez diſputer avec votre valet,
A qui mieux de vous deux gardera le mulet.

DORANTE.

Que de confuſion & de trouble en mon ame !

CLITON.

Allez prêter l'oreille aux diſcours de la dame ;
Au bruit que je ferai prenez bien votre tems,
Et nous lui donnerons de jolis paſſe-tems.

(*Dorante va aupres de Philiſte.*) (e)

(e) Tout eſt manqué.

SCENE

SCENE V.

MELISSE, LYSE *à la fenêtre*, PHILISTE, DORANTE, CLITON.

MÉLISSE.

EST-ce vous ?

PHILISTE.

Oui, madame.

MÉLISSE.

Ah, que je ſuis ravie !
Que mon ſort cette nuit devient digne d'envie !
Certes je n'oſais plus eſpérer ce bonheur.

PHILISTE.

Manquerais-je à venir où j'ai laiſſé mon cœur ?

MÉLISSE.

Qu'ainſi je ſois aimée, & que de vous j'obtienne
Une amour ſi parfaite, & pareille à la mienne !

PHILISTE.

Ah, s'il en eſt beſoin, j'en jure, & par vos yeux.

MÉLISSE.

Vous revoir en ce lieu m'en perſuade mieux ;
Et ſans autre ſerment, cette ſeule viſite
M'aſſure d'un bonheur qui paſſe mon mérite.

CLITON.

A l'aide.

MÉLISSE.

J'ois du bruit.

CLITON.

A la force, au ſecours.

PHILISTE.

C'eſt quelqu'un qu'on maltraite, excuſez, ſi j'y cours.
Madame, je reviens.

CLITON *s'éloignant toujours derrière le théatre.*

On m'égorge, on me tue.
Au meurtre.

PHILISTE.

Il eſt déjà dans la prochaine rue.

DORANTE.

C'eſt Cliton, retournez, il ſuffira de moi.

PHILISTE.

Je ne vous quitte point, allons.

(*Ils ſortent tous deux.*)

MÉLISSE.

Je meurs d'effroi.

CLITON *derrière le théatre.*

Je ſuis mort.

MÉLISSE.

Un rival lui fait cette ſurpriſe.

LYSE.

C'eſt plutôt quelque ivrogne, ou quelque autre ſottiſe,
Qui ne méritait pas rompre votre entretien.

MÉLISSE.

Tu flattes mes deſirs. (*f*).

(*f*) C'eſt encore pis; cette *Méliſſe* qui prend *Philiſte* ſon amant pour *Dorante*, ce *Cliton* qui crie au ſecours, font tomber la piéce.

SCENE VI.

DORANTE, MELISSE, LYSE.

DORANTE.

MADAME, ce n'eſt rien :
Des marauds dont le vin embrouillait la cervelle,
Vuidaient à coup de poing une vieille querelle ;
Ils étaient trois contre un, & le pauvre battu
A crier de la ſorte exerçait ſa vertu.
(*bas.*)
Si Cliton m'entendait, il compterait pour quatre.

MÉLISSE.

Vous n'avez donc point eu d'ennemis à combattre ?

DORANTE.

Un coup de plat d'épée a tout fait écouler.

MÉLISSE.

Je mourais de frayeur vous y voyant aller.

DORANTE.

Que Philiſte eſt heureux ! qu'il doit aimer la vie !

MÉLISSE.

Vous n'avez pas ſujet de lui porter envie.

DORANTE.

Vous lui parliez n'aguère en termes aſſez doux.

MÉLISSE.

Je penſe d'aujourd'hui n'avoir parlé qu'à vous.

DORANTE.

Vous ne lui parliez pas avant tout ce vacarme ?

SCENE VII.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE.

AMI, vous m'avez tôt quitté!

DORANTE.

Sachant fort peu la ville, & dans l'obſcurité,
En moins de quatre pas j'ai tout perdu de vue;
Et m'étant égaré dès la première rue,
Comme je ſais un peu ce que c'eſt que l'amour,
J'ai cru qu'il vous fallait attendre en Belle-cour;
Mais je n'ai plus trouvé perſonne à la fenêtre.
Dites-moi cependant qui maſſacrait ce traître,
Qui le faiſait crier?

PHILISTE.

A quelque mille pas
Je l'ai rencontré ſeul tombé ſur des platras.

DORANTE.

Maraud, ne criais-tu que pour nous mettre en peine?

CLITON.

Souffrez encore un peu que je reprenne haleine.
Comme à Lyon le peuple aime fort le laquais,
Et leur donne ſouvent de dangereux paquets,
Deux coquins me trouvant tantôt en ſentinelle,
Ont laiſſé choir ſur moi leur haine naturelle;
Et ſi-tôt qu'ils ont vu mon habit rouge & verd...

DORANTE.

Quand il eſt nuit ſans lune, & qu'il fait tems couvert,
Connaît-on les couleurs? Tu donnes une bourde.

CLITON.

Ils portaient ſous le bras une lanterne ſourde.
C'était fait de ma vie, ils me traînaient à l'eau;
Mais ſentant du ſecours ils ont craint pour leur peau.
Et jouant des talons tous deux en gens habiles,
Ils m'ont fait trébucher ſur un monceau de tuiles
Chargé de tant de coups, & de poing, & de pié,
Que je croïs tout au moins en être eſtropié.
Puiſſai-je voir bientôt la canaille noyée!

PHILISTE.

Si j'euſſe pu les joindre, ils me l'uſſent payée,
L'heureuſe occaſion dont je n'ai pu jouir,
Et que cette ſottiſe a fait évanouir.
Vous en êtes témoin, cette belle adorable
Ne me pourrait jamais être plus favorable;
Jamais je n'en reçus d'accueil ſi gracieux;
Mais j'ai bientôt perdu ces momens précieux.
Adieu. Je prendrai ſoin demain de votre affaire.
Il eſt ſaiſon pour vous de voir votre lingère.
Puiſſiez-vous recevoir dans ce doux entretien
Un plaiſir plus ſolide, & plus long que le mien!

SCENE VIII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

CLITON, ſi tu le peux, regarde-moi ſans rire.

CLITON.

J'entends à demi mot, & ne m'en puis dédire.
J'ai gagné votre mal.

DORANTE.

Hé bien! l'occaſion?

CLITON.

Elle fait le menteur ainſi que le larron.
Mais ſi j'en ai donné, c'eſt pour votre ſervice.

DORANTE.

Tu l'as bien fait courir avec cet artifice.

CLITON.

Si je ne fuſſe chu, je l'euſſe mené loin;
Mais ſurtout j'ai trouvé la lanterne au beſoin;
Et ſans ce prompt ſecours votre feinte importune
M'eût bien embarraſſé de votre nuit ſans lune.
Sachez une autre fois que ces difficultés
Ne ſe propoſent point qu'entre gens concertés.

DORANTE.

Pour le mieux éblouir je faiſais le ſévère.

CLITON.

C'était un jeu tout propre à gâter le myſtère.
Dites-moi cependant, êtes-vous ſatisfait?

D'ORANTE.

Autant comme on peut l'être.

CLITON.

En effet ?

DORANTE.

En effet.

CLITON.

Et Philiſte ?

DORANTE.

Il ſe tient comblé d'heur & de gloire ;
Mais on l'a pris pour moi dans une nuit ſi noire :
On s'excuſe du moins avec cette couleur.

CLITON.

Ces fenêtres toujours vous ont porté malheur.
Vous y prîtes jadis Clarice pour Lucrèce ;
Aujourd'hui même erreur trompe cette maîtreſſe ;
Et vous n'avez point eu de pareils rendez-vous,
Sans faire une jalouſe, ou devenir jaloux.

DORANTE.

Je n'ai pas lieu de l'être, & n'en ſors pas fort triſte.

CLITON.

Vous pourrez maintenant ſavoir tout de Philiſte.

DORANTE.

Cliton, tout au contraire, il me faut l'éviter.
Tout eſt perdu pour moi s'il me va tout conter.
De quel front oſerais-je, après ſa confidence,
Souffrir que mon amour ſe mît en évidence ?
Après les ſoins qu'il prend de rompre ma priſon,
Aimer en même lieu ſemble une trahiſon.
Voyant cette chaleur qui pour moi l'intéreſſe,

Je rougis en ſecret de ſervir ſa maîtreſſe,
Et crois devoir du moins ignorer ſon amour,
Juſqu'à ce que le mien ait pu paraître au jour.
Déclaré le premier, je l'oblige à ſe taire ;
Ou ſi de cette flamme il ne ſe peut défaire,
Il ne peut refuſer de s'en remettre au choix
De celle dont tous deux nous adorons les loix.

CLITON.

Quand il vous préviendra, vous pouvez le défendre,
Auſſi-bien contre lui comme contre Cléandre.

DORANTE.

Contre Cleandre & lui je n'ai pas même droit ;
Je dois autant à l'un comme l'autre me doit ;
Et tout homme d'honneur n'eſt qu'en inquiétude,
Pouvant être ſuſpect de quelque ingratitude.
Allons nous repoſer, la nuit & le ſommeil
Nous pourront inſpirer quelque meilleur conſeil.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSE, CLITON.

CLITON.

Nous voici bien logés, Lyſe, & ſans raillerie
Je ne ſouhaitais pas meilleure hôtellerie.
Enfin nous voyons clair à ce que nous faiſons;
Et je puis à loiſir te conter mes raiſons.

LYSE.

Tes raiſons ? c'eſt-à-dire autant d'extravagances?

CLITON.

Tu me connais déjà !

LYSE.

Bien mieux que tu ne penſes.

CLITON.

J'en débite beaucoup.

LYSE.

Tu ſais les prodiguer.

CLITON.

Mais ſais-tu que l'amour me fait extravaguer ?

LYSE.

En tiens-tu donc pour moi ?

CLITON.

J'en tiens, je le confeſſe.

LYSE.

Autant comme ton maître en tient pour ma maîtreſſe ?

CLITON.

Non pas encor ſi fort, mais dès ce même inſtant
Il ne tiendra qu'à toi que je n'en tienne autant ;
Tu n'as qu'à l'imiter pour être autant aimée.

LYSE.

Si ſon ame eſt en feu, la mienne eſt enflammée ;
Et je crois juſqu'ici ne l'imiter pas mal.

CLITON.

Tu manques, à vrai dire, encor au principal.

LYSE.

Ton ſecret eſt obſcur.

CLITON.

Tu ne veux pas l'entendre ;
Vois quelle eſt ſa méthode, & tâche de la prendre.
Ses attraits tout-puiſſans ont des avant-coureurs
Encore plus ſouverains à lui gagner les cœurs.
Mon maître ſe rendit à ton premier meſſage ;
Ce n'eſt pas qu'en effet je n'aime ton viſage,
Mais l'amour aujourd'hui dans les cœurs les plus vains
Entre moins par les yeux qu'il ne fait par les mains ;
Et quand l'objet aimé voit les ſiennes garnies,
Il voit en l'autre objet des graces infinies.
Pourrais-tu te réſoudre à m'attaquer ainſi ?

LYSE.

J'en voudrais être quitte à moins d'un grand merci.

CLITON.

Écoute, je n'ai pas une ame intéreſſée,

Et je te veux ouvrir le fond de ma penſée.
Aimons-nous but à but, ſans ſoupçons, ſans rigueur,
Donnons ame pour ame, & rendons cœur pour cœur.

LYSE.

J'en veux bien à ce prix.

CLITON.

Donc ſans plus de langage,
Tu veux bien m'en donner quelque baiſer pour gage?

LYSE.

Pour l'ame, & pour le cœur, tant que tu le voudras,
Mais pour le bout du doigt, ne le demande pas;
Un amour délicat hait ces faveurs groſſières,
Et je t'ai bien donné des preuves plus entières.
Pourquoi me demander des gages ſuperflus?
Ayant l'ame & le cœur, que te faut-il de plus?

CLITON.

J'ai le goût fort groſſier en matière de flamme.
Je ſais que c'eſt beaucoup qu'avoir le cœur & l'ame;
Mais je ne ſais pas moins qu'on a fort peu de fruit,
Et de l'ame & du cœur, ſi le reſte ne ſuit.

LYSE.

Hé, quoi, pauvre ignorant, ne ſais-tu pas encore
Qu'il faut ſuivre l'humeur de celle qu'on adore,
Se rendre complaiſant, vouloir ce qu'elle veut?

CLITON.

Si tu n'en veux changer, c'eſt ce qui ne ſe peut.
De quoi me guériraient ces gages invincibles?
Comme j'ai l'eſprit lourd, je les veux plus ſenſibles;
Autrement, marché nul.

LYSE.

Ne deſeſpère point,
Chaque choſe à ſon ordre, & tout vient à ſon point;
Peut-être avec le tems nous pourrons nous connaître.
Apprends-moi cependant qu'eſt devenu ton maître?

CLITON.

Il eſt avec Philiſte allé remercier
Ceux que pour ſon affaire il a voulu prier.

LYSE.

Je crois qu'il eſt ravi de voir que ſa maîtreſſe
Eſt la ſœur de Cléandre, & devient ſon hôteſſe.

CLITON.

Il a raiſon de l'être, & de tout eſpérer.

LYSE.

Avec toute aſſurance il peut ſe déclarer;
Autant comme la ſœur le frère le ſouhaite;
Et s'il l'aime en effet, je tiens la choſe faite.

CLITON.

Ne doute point s'il l'aime après qu'il meurt d'amour.

LYSE.

Il ſemble toutefois fort triſte à ſon retour. (*a*)

(*a*) Ces ſcènes où le valets ſont l'amour à l'imitation de leurs maitres, ſont enfin proſcrites du théatre avec beaucoup de raiſon. Ce n'eſt qu'une parodie baſſe & dégoûtante des premiers perſonnages.

SCENE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

DORANTE.

TOUT eſt perdu, Cliton, il faut plier bagage.

CLITON.

Je fais ici, monſieur, l'amour de bon courage;
Au-lieu de m'y troubler, allez en faire autant.

DORANTE.

N'en parlons plus.

CLITON.

Entrez, vous dis-je, on vous attend.

DORANTE.

Que m'importe?

CLITON.

On vous aime.

DORANTE.

Hélas!

CLITON.

On vous adore.

DORANTE.

Je le ſais.

CLITON.

D'où vient donc l'ennui qni vous dévore?

DORANTE.

Que je te trouve heureux!

CLITON.

Le deſtin m'eſt ſi doux,
Que vous avez ſujet d'en être fort jaloux.
Alors qu'on vous carreſſe à grands coups de piſtoles,
J'obtiens tout doucement paroles pour paroles.
L'avantage eſt fort rare, & me rend fort heureux.

DORANTE.

Il faut partir, te dis-je.

CLITON.

Oui, dans un an, ou deux.

DORANTE.

Sans tarder un moment.

LYSE.

L'amour trouve des charmes
A donner quelquefois de pareilles alarmes.

DORANTE.

Lyſe, c'eſt tout de bon.

LYSE.

Vous n'en avez pas lieu.

DORANTE.

Ta maîtreſſe ſurvient, il faut lui dire adieu.
Puiſſe en ſes belles mains ma douleur immortelle
Laiſſer toute mon ame en prenant congé d'elle !

SCENE III.

DORANTE, MELISSE, LYSE. CLITON.

MÉLISSE.

AU bruit de vos ſoupirs, tremblante & ſans couleur,
Je viens ſavoir de vous mon crime, ou mon malheur,
Si j'en ſuis le ſujet, ſi j'en ſuis le remède,
Si je puis le guérir, ou s'il faut que j'y cède;
Si je dois, ou vous plaindre, ou me juſtifier,
Et de quels ennemis il faut me défier.

DORANTE.

De mon mauvais deſtin qui ſeul me perſécute.

MÉLISSE.

A ſes injuſtes loix que faut-il que j'impute?

DORANTE.

Le coup le plus mortel dont il m'eût pu frapper.

MÉLISSE.

Eſt-ce un mal que mes yeux ne puiſſent diſſiper?

DORANTE.

Votre amour le fait naître, & vos yeux le redoublent

MÉLISSE.

Si je ne puis calmer les ſoucis qui vous troublent,
Mon amour avec vous ſaura les partager.

DORANTE.

Ah, vous les aigriſſez, les voulant ſoulager!
Puis-je voir tant d'amour avec tant de mérite,

Et dire ſans mourir qu'il faut que je vous quitte?

MÉLISSE.

Vous me quittez! ô ciel! mais, Lyſe, ſoutenez,
Je ſens manquer la force à mes ſens étonnés.

DORANTE.

Ne croiſſez point ma plaie, elle eſt aſſez ouverte;
Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte.
Ce grand excès d'amour que font voir vos douleurs,
Triomphe de mon cœur ſans vaincre mes malheurs.
On ne m'arrête pas pour redoubler mes chaînes,
On redouble ma flamme, on redouble mes peines:
Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraſer,
Me donnent ſeulement plus de fers à briſer.

MÉLISE.

Donc à m'abandonner votre ame eſt réſolue?

DORANTE.

Je cède à la rigueur d'une force abſolue.

MÉLISSE.

Votre manque d'amour vous y fait conſentir.

DORANTE.

Traitez moi de volage, & me laiſſez partir;
Vous me ferez plus douce, en m'étant plus cruelle.
Je ne pars toutefois que pour être fidelle.
A quelque loi par là qu'il me faille obéir,
Je m'en révolterais, ſi je pouvais trahir.
Sachez-en le ſujet, & peut-être, madame,
Que vous-même avouerez, en liſant dans mon ame,
Qu'il faut plaindre Dorante au lieu de l'accuſer,
Que plus il quitte en vous, plus il eſt à priſer;

Et que tant de faveurs deſſus lui répandues,
Sur un indigne objet ne ſont pas deſcendues.
Je ne vous redis point combien il m'était doux
De vous connaître enfin, & de loger chez vous,
Ni comme avec tranſport je vous ai rencontrée :
Par cette porte, hélas ! mes maux ont pris entrée,
Par ce dernier bonheur mon bonheur ſe détruit,
Ce funeſte départ en eſt l'unique fruit ;
Et ma bonne fortune à moi-même contraire,
Me fait perdre la ſœur par la faveur du frère.
Le cœur enflé d'amour & de raviſſement.
J'allais rendre à Philiſte un mot de compliment ;
Mais lui tout auſſi-tôt ſans le vouloir entendre,
Cher ami, m'a-t-il dit, *vous logez chez Cléandre*,
Vous aurez vu ſa ſœur, je l'aime, & vous pouvez
Me rendre beaucoup plus que vous ne me devez.
En faveur de mes feux parlez à cette belle ;
Et comme mon amour a peu d'accès chez elle ;
Faites l'occaſion quand je vous irai voir.
A ces mots je frémis ſous l'horreur du devoir.
Par ce que je lui dois jugez de ma misère,
Voyez ce que je puis, & ce que je dois faire.
Ce cœur qui le trahit, s'il vous aime aujourd'hui,
Ne vous trahit pas moins s'il vous parle pour lui.
Ainſi pour n'offenſer ſon amour, ni le vôtre,
Ainſi pour n'être ingrat ni vers l'un, ni vers l'autre,
J'ôte de votre vue un amant malheureux,
Qui ne peut plus vous voir ſans vous trahir tous deux ;
Lui, puiſqu'à ſon amour j'oppoſe ma préſence,
Vous, puiſqu'en ſa faveur je m'impoſe ſilence.

MÉLISSE.

C'eſt à Philiſte donc que vous m'abandonnez ?
Ou plutôt c'eſt Philiſte à qui vous me donnez ?
Votre amitié trop ferme, ou votre amour trop lâche,
M'ôtant ce qui me plaît, me rend ce qui me fâche?
Que c'eſt à contre-tems faire l'amant diſcret,
Qu'en ces occaſions conſerver un ſecret !
Il fallait découvrir.... mais, ſimple, je m'abuſe ;
Un amour ſi léger eût mal ſervi d'excuſe ;
Un bien acquis ſans peine eſt un tréſor en l'air ;
Ce qui coûte ſi peu ne vaut pas en parler :
La garde en importune, & la perte en conſole ;
Et pour le retenir c'eſt trop qu'une parole.

DORANTE.

Quelle excuſe, madame, & quel remerciment !
Et quel compte eût-il fait d'un amour d'un moment,
Allumé d'un coup d'œil? car lui dire autre choſe :
Lui conter de vos feux la véritable cauſe ;
Que je vous ſauve un frère, & qu'il me doit le jour,
Que la reconnaiſſance a produit votre amour,
C'était mettre en ſa main le deſtin de Cléandre,
C'était trahir ce frère en voulant vous défendre,
C'était me repentir de l'avoir conſervé,
C'était l'aſſaſſiner après l'avoir ſauvé ;
C'était déſavouer ce généreux ſilence
Qu'au péril de mon ſang garda mon innocence,
Et perdre, en vous forçant à ne plus m'eſtimer,
Toutes les qualités qui vous firent m'aimer.

MÉLISSE.

Hélas ! tout ce diſcours ne ſert qu'à me confondre.

Je n'y puis conſentir, & ne ſais qu'y répondre.
Mais je découvre enfin l'adreſſe de vos coups;
Vous parlez pour Philiſte, & vous faites pour vous.
Vos dames de Paris vous rappellent vers elles;
Nos provinces pour vous n'en ont pas d'aſſez belles.
Si dans votre priſon vous avez fait l'amant,
Je ne vous y ſervais que d'un amuſement.
A peine en ſortez-vous que vous changez de ſtyle;
Pour quitter la maîtreſſe il faut quitter la ville.
Je ne vous retiens plus, allez.

DORANTE.

Puiſſe à vos yeux
M'écraſer à l'inſtant la colère des cieux,
Si j'adore autre objet que celui de Méliſſe,
Si je conçois des vœux que pour votre ſervice,
Et ſi pour d'autres yeux on m'entend ſoupirer,
Tant que je pourrai voir quelque lieu d'eſpérer!
Oui, madame, ſouffrez que cet amour perſiſte,
Tant que l'hymen engage, ou Méliſſe, ou Philiſte.
Juſques-là les douceurs de votre ſouvenir,
Avec un peu d'eſpoir ſauront m'entretenir:
J'en jure par vous-même, & ne ſuis point capable
D'un ſerment, ni plus ſaint, ni plus inviolable.
Mais j'offenſe Philiſte avec un tel ſerment;
Pour guérir vos ſoupçons je nuis à votre amant.
J'effacerai ce crime avec cette prière,
Si vous devez le cœur à qui vous ſauve un frère.
Vous ne devez pas moins au généreux ſecours
Dont tient le jour celui qui conſerva ſes jours.
Aimez en ma faveur un ami qui vous aime,

Et poſſédez Dorante en un autre lui-même.
Adieu. Contre vos yeux c'eſt aſſez combattu,
Je ſens à leurs regards chanceler ma vertu ;
Et dans le triſte état où mon ame eſt réduite,
Pour ſauver mon honneur je n'ai plus que la fuite. (*b*)

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, MELISSE, LYSE, CLITON.

PHILISTE.

AMI, je vous rencontre aſſez heureuſement.
Vous ſortez ?

DORANTE.

Oui, je ſors, ami, pour un moment.
Entrez, Méliſſe eſt ſeule, & je pourrais vous nuire.

PHILISTE.

Ne m'échappez donc point avant que m'introduire.
Après ſur le diſcours vous prendrez votre tems ;
Et nous ſerons ainſi l'un & l'autre contens.
Vous me ſemblez troublé.

DORANTE.

J'ai bien raiſon de l'être.
Adieu.

(*b*) Cette ſcène pouvait faire un très-grand effet, & ne le fait point. Les plus beaux ſentimens n'attendriſſent jamais quand ils ne ſont pas amenés, préparés par une ſituation preſſante, par quelque coup de théatre, par quelque choſe de vif & d'animé.

PHILISTE.

Vous ſoupirez, & voulez diſparaître!
De Méliſſe, ou de vous, je ſaurai vos malheurs.
Madame, puis-je.... ô ciel! elle-même eſt en pleurs!
Je ne vois des deux parts que des ſujets d'alarmes.
D'où viennent ces ſoupirs, & d'où naiſſent vos larmes?
Quel accident vous fâche, & le fait retirer?
Qu'ai-je à craindre pour vous, ou qu'ai-je à déplorer?

MÉLISSE.

Philiſte, il eſt tout vrai.... mais retenez Dorante;
Sa préſence au ſecret eſt la plus importante.

DORANTE.

Vous me perdez, madame.

MÉLISSE.

Il faut tout haſarder
Pour un bien qu'autrement je ne puis plus garder.

LYSE.

Cléandre entre.

MÉLISSE.

Le ciel à propos nous l'envoie.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, PHILISTE, CLEANDRE, MELISSE, LYSE, CLITON.

CLEANDRE.

MA ſœur, auriez-vous cru ?.. vous montrez peu de joie!
En ſi bon entretien qui vous peut attriſter?

MÉLISSE *à Cléandre.*

J'en contais le ſujet, vous pouvez l'écouter.
(*à Philiſte.*)
Vous m'aimez, je l'ai ſu de votre propre bouche,
Je l'ai ſu de Dorante ; & votre amour me touche,
Si trop peu pour vous rendre un amour tout pareil,
Aſſez pour vous donner un fidèle conſeil.
Ne vous obſtinez plus à chérir une ingrate ;
J'aime ailleurs, c'eſt en vain qu'un faux eſpoir vous flatte.
J'aime, & je ſuis aimée, & mon frère y conſent ;
Mon choix eſt auſſi beau que mon amour puiſſant.
Vous l'auriez fait pour moi, ſi vous étiez mon frère.
C'eſt Dorante, en un mot, qui ſeul a pu me plaire.
Ne me demandez point ni quelle occaſion,
Ni quel tems entre nous a fait cette union,
S'il la faut appeller, ou ſurpriſe, ou conſtance,
Je ne vous en puis dire aucune circonſtance.
Contentez-vous de voir que mon frère aujourd'hui
L'eſtime & l'aime aſſez pour le loger chez lui,

Et d'apprendre de moi que mon cœur ſe propoſe
Le change & le tombeau pour une même choſe.
Lorſque notre deſtin nous ſemblait le plus doux,
Vous l'avez obligé de me parler pour vous,
Il l'a fait, & s'en va pour vous quitter la place :
Jugez par ce diſcours quel malheur nous menace.
Voilà cet accident qui le fait retirer ;
Voilà ce qui le trouble, & qui me fait pleurer ;
Voilà ce que je crains, & voilà les alarmes
D'où viennent ſes ſoupirs, & d'où naiſſent mes larmes.

PHILISTE.

Ce n'eſt pas là, Dorante, agir en cavalier.
Sur ma parole encore vous êtes priſonnier ;
Votre liberté n'eſt qu'une priſon plus large ;
Et je réponds de vous s'il ſurvient quelque charge.
Vous partez cependant, & ſans m'en avertir !
Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir.

DORANTE.

Allons, je ſuis tout prêt d'y laiſſer une vie
Plus digne de pitié qu'elle n'était d'envie ;
Mais après le bonheur que je vous ai cédé,
Je méritais peut-être un plus doux procédé.

PHILISTE.

Un ami tel que vous n'en mérite point d'autre.
Je vous dis mon ſecret, vous me cachez le vôtre ;
Et vous ne craignez point d'irriter mon courroux,
Lorſque vous me jugez moins généreux que vous !
Vous pouvez me céder un objet qui vous aime ;

Et j'ai le cœur trop bas pour vous traiter de même,
Pour vous en céder un à qui l'amour me rend,
Sinon trop mal voulu, du moins indifférent!
Si vous avez pu naître, & noble, & magnanime,
Vous ne me deviez pas tenir en moindre eſtime.
Malgré notre amitié je m'en dois reſſentir.
Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir.

CLÉANDRE.

Vous prenez pour mépris ſon trop de déférence,
Dont il ne faut tirer qu'une pleine aſſurance,
Qu'un ami ſi parfait que vous oſez blâmer,
Vous aime plus que lui ſans vous moins eſtimer.
Si pour lui votre foi ſert aux juges d'ôtage,
Permettez qu'auprès d'eux la mienne la dégage;
Et ſortant du péril d'en être inquiété,
Remettez-lui, monſieur, toute ſa liberté.
Ou ſi mon mauvais ſort vous rend inexorable,
Aulieu de l'innocent arrêtez le coupable.
C'eſt moi qui me ſus hier ſauver ſur ſon cheval,
Après avoir donné la mort à mon rival.
Ce duel fut l'effet de l'amour de Climène,
Et Dorante ſans vous ſe fût tiré de peine,
Si devant le prévôt ſon cœur trop généreux
N'eut voulu méconnaître un homme malheureux.

PHILISTE.

Je ne demande plus quel ſecret a pu faire
Et l'amour de la ſœur, & l'amitié du frère;
Ce qu'il a fait pour vous eſt digne de vos ſoins.
Vous lui devez beaucoup, vous ne rendez pas moins.

D'un plus haut ſentiment la vertu n'eſt capable ;
Et puiſque ce duel vous avait fait coupable,
Vous ne pouviez jamais envers un innocent
Etre plus obligé, ni plus reconnaiſſant.
Je ne m'oppoſe point à votre gratitude ;
Et ſi je vous ai mis en quelque inquiétude,
Si d'un ſi prompt départ j'ai paru me piquer,
Vous ne m'entendiez pas ; & je vais m'expliquer.
On nomme une priſon le nœud de l'hyménée :
L'amour même a des fers dont l'ame eſt enchaînée ;
Vous les rompiez pour moi, je n'y puis conſentir.
Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir.

DORANTE.

Ami, c'eſt-là le but qu'avait votre colère ?

PHILISTE.

Ami, je fais bien moins que vous ne vouliez faire.

CLEANDRE.

Comme à lui je vous dois & la vie & l'honneur.

MÉLISSE.

Vous m'avez fait trembler pour croître mon bonheur.

PHILISTE *à Méliſſe.*

J'ai voulu voir vos pleurs pour mieux voir votre flamme,
Et la crainte a trahi les ſecrets de votre ame.
Mais quittons déſormais des complimens ſi vains.
(*à Cléandre.*)
Votre ſecret, monſieur, eſt sûr entre mes mains ;
Recevez-moi pour tiers d'une amitié ſi belle ;
Et croyez qu'à l'envis je vous ſerai fidelle.

CLITON *ſeul.*

Ceux qui ſont las debout ſe peuvent aller ſeoir ;
Je vous donne en paſſant cet avis, & bon ſoir. (*c*)

[*c*] Cette ſcène eſt encore manquée. L'auteur n'a point fait de *Philiſte* l'uſage qu'il en pouvait faire. Un rival ne doit jamais être un perſonnage épiſodique & inutile. *Philiſte* eſt froid ; & c'eſt, comme on l'a dit ſi ſouvent, le plus grand des défauts. Ce refrain, *Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir*, eſt encore plus froid que le caractère de *Philiſte* ; & cette petite fineſſe anéantit tout le mérite que pouvait avoir *Philiſte* en ſe ſacrifiant pour ſon ami.

Je ne ſais ſi je me trompe ; mais en donnant de l'ame à ce caractère, en mettant en œuvre la jalouſie, en retranchant quelques mauvaiſes plaiſanteries de *Cliton*, on ferait de cette piéce un chef-d'œuvre.

Fin du cinquième & dernier acte.

EXAMEN

DE LA SUITE DU MENTEUR. (*)

L'EFFET de cette piéce n'a pas été ſi avantageux que celui de la précédente, bien qu'elle ſoit mieux écrite. L'original eſpagnol eſt de Lope de Vegue ſans contredit, & a ce défaut que ce n'eſt que le valet qui fait rire, au-lieu qu'en l'autre les principaux agrémens ſont dans la bouche du maître. L'on a pu voir par les divers ſuccès, quelle différence il y a entre les railleries ſpirituelles d'un honnête homme de bonne humeur, & les bouffonneries froides d'un plaiſant à gages. L'obſcurité que fait en celle-ci le rapport à l'autre, a pu contribuer quelque choſe à ſa diſgrace, y ayant beaucoup de choſes qu'on ne peut entendre, ſi l'on n'a l'idée préſente du MENTEUR. Elle a encor quelques défauts particuliers. Au ſecond acte Cléandre raconte à ſa ſœur la généroſité de Dorante qu'on a vu au premier, contre la maxime, qu'il ne faut jamais faire raconter ce que le ſpectateur a déjà vu. Le cinquième eſt trop ſérieux pour une piéce ſi enjouée, & n'a rien de plaiſant que la première ſcène entre un valet & une ſervante. Cela plaît ſi fort en Eſpagne, qu'ils font ſouvent parler bas les amans de condition, pour donner lieu à ces ſortes de gens de s'entredire des badinages ; mais en France ce n'eſt pas le goût de l'auditoire. Leur entretien eſt plus ſupportable au premier acte pendant que Dorante écrit, car il ne

* Le lecteur doit être averti que tous ces examens à la fin des piéces ſont de *Pierre Corneille*.

faut jamais laiſſer le théatre ſans qu'on y agiſſe, & l'on n'y agit qu'en parlant. Ainſi Dorante qui écrit ne le remplit pas aſſez; & toutes les fois que cela arrive, il faut fournir l'action par d'autres gens qui parlent. Le ſecond débute par une adreſſe digne d'être remarquée, & dont on peut former cette règle, que quand on a quelque occaſion de louer une lettre, un billet, ou quelqu'autre piéce éloquente ou ſpirituelle, il ne faut jamais la faire voir; parce qu'alors c'eſt une propre louange que le poëte ſe donne à ſoi-même; & ſouvent le mérite de la choſe répond ſi mal aux éloges qu'on en fait, que j'ai vu des ſtances préſentées à une maîtreſſe, qu'elle vantait d'une haute excellence, bien qu'elles fuſſent très-médiocres; & cela devenait ridicule. Méliſſe loue ici la lettre que Dorante lui a écrite; & comme elle ne l'a point, l'auditeur a lieu de croire qu'elle eſt auſſi bien faite qu'elle le dit. Bien que d'abord cette piéce n'eût pas grande approbation, quatre ou cinq ans après la troupe du marais la remit ſur le théatre avec un ſuccès plus heureux; mais aucune des troupes qui courent les provinces ne s'en eſt chargée. Le contraire eſt arrivé de * *Théodore*, que les troupes de Paris n'y ont point rétablie depuis ſa diſgrace, mais que celles des provinces y ont fait aſſez paſſablement réuſſir.

* Il ne faut jamais juger d'une piéce par les ſuccès des premières années, ni à Paris, ni en province; le tems ſeul met le prix aux ouvrages; & l'opinion réfléchie des bons juges eſt à la longue l'arbitre du goût du public.

POMPÉE,

TRAGÉDIE.

Jouée en 1644, tirée de l'édition que PIERRE CORNEILLE donna alors lui-même, avec les imitations de Lucain au bas des pages.

A MONSEIGNEUR
L'ÉMINENTISSIME CARDINAL
MAZARIN.

MONSEIGNEUR,

Je préſente le grand Pompée *à votre éminence, c'eſt-à-dire, le plus grand perſonnage de l'ancienne Rome, au plus illuſtre de la nouvelle. Je mets ſous la protection du premier miniſtre de notre jeune roi, un héros qui dans ſa bonne fortune fut le protecteur de beaucoup de rois, & qui dans ſa mauvaiſe eut encor des rois pour ſes miniſtres. Il eſpère de la généroſité de V. E. qu'elle ne dédaignera pas de lui conſerver cette ſeconde vie que j'ai táché de lui redonner, & que lui rendant cette juſtice qu'elle fait rendre par tout le royaume, elle le vengera pleinement de la mauvaiſe politique de la cour d'Egypte. Il l'eſpère, & avec raiſon, puiſque dans le peu de ſéjour qu'il a fait en France, il a déjà ſu de la voix publique, que les maximes dont vous vous ſervez pour la conduite de cet état, ne ſont point fondées ſur d'autres principes que ſur ceux de la vertu. Il a ſu d'elle les obligations que vous a la France de l'avoir choiſie pour votre ſeconde mère, qui vous eſt d'autant plus redevable, que les grands ſervices que vous lui rendez ſont de purs effets*

de votre inclination & de votre zèle, & non pas des devoirs de votre naiſſance. Il a ſu que Rome s'eſt acquittée envers notre jeune monarque de ce qu'elle devait à ſes prédéceſſeurs, par le préſent qu'elle lui a fait de votre perſonne. Il a ſu d'elle enfin que la ſolidité de votre prudence, & la netteté de vos lumières enfantent des conſeils ſi avantageux pour le gouvernement, qu'il ſemble que ce ſoit vous à qui par un eſprit de prophétie notre Virgile ait adreſſé ce vers il y a plus de ſeize ſiècles,

Tu regere imperio populos, Romane memento.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que ce grand homme a appris en apprenant à parler français,

Pauca, ſed à pleno venientia pectore veri.

Et comme la gloire de V. E. eſt aſſurée ſur la fidélité de cette voix publique, je n'y mêlerai point la faibleſſe de mes penſées, ni la rudeſſe de mes expreſſions, qui pourraient diminuer quelque choſe de ſon éclat; & je n'ajouterai rien aux célèbres témoignages qu'elle vous rend, qu'une profonde vénération pour les hautes qualités qui vous les ont acquis, avec une proteſtation très-ſincère & très-inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE V. E.

Le très-humble, très-obéiſſant,
& très-fidèle ſerviteur,
CORNEILLE.

REMERCIMENT
A MONSIEUR LE CARDINAL
MAZARIN.

NON, tu n'es point ingrate, ô maîtreſſe du monde,
Qui de ce grand pouvoir (*a*) ſur la terre & ſur l'onde,
Malgré l'effort des tems, retiens ſur nos autels
Le ſouverain empire, & des droits immortels.
Si de tes vieux héros j'aime encor la mémoire,
Tu relèves mon nom (*b*) ſur l'aile de leur gloire;
Et ton noble génie en mes vers mal tracé,
Par ton nouveau héros m'en a récompenſé.
C'eſt toi, grand cardinal, (*c*) homme au-deſſus de l'homme,
Rare don qu'à la France ont fait le ciel & Rome:
C'eſt toi, dis-je, ô héros, ô cœur vraiment romain,
Dont Rome, en ma faveur, vient d'emprunter la main.
Mon honneur n'a point eu de douteuſe apparence;
Tes dons ont devancé même mon eſpérance;
Et ton cœur généreux m'a ſurpris d'un bienfait
Qui ne m'a pas coûté ſeulement un ſouhait.
La grace s'affaiblit quand il faut qu'on l'attende;

[*a*] *Sur la terre & ſur l'onde* eſt devenu, comme on l'a déjà remarqué, un lieu commun qu'il n'eſt plus permis d'employer.

[*b*] *Sur l'aile de leur gloire.* On dirait bien, *ſur l'aile de la gloire*, parce que la gloire eſt perſonnifiée; mais *leur gloire* ne peut l'être.

[*c*] *Homme au-deſſus de l'homme* eſt bien fort pour le cardinal *Mazarin*. Que dirait-on de plus des *Antonins*?

Tel penſe l'acheter alors qu'il la demande :
(*d*) Et c'eſt je ne ſais quoi d'abaiſſement ſecret,
Où quiconque a du cœur ne conſent qu'à regret.
C'eſt un terme honteux que celui de prière ;
Tu me l'as épargné, tu m'as fait grace entière.
Ainſi l'honneur ſe mêle au bien que je reçois.
Qui donne comme toi, donne plus d'une fois.
Son don marque une eſtime & plus pure & plus pleine ;
Il attache les cœurs d'une plus forte chaîne ;
Et prenant nouveau prix de la main qui le fait,
Sa façon de bien faire eſt un ſecond bienfait.
(*e*) Ainſi le grand Auguſte autrefois dans ta ville
Aimait à prévenir l'attente de Virgile :
Lui que j'ai fait revivre, & qui revit en toi,
En uſait envers lui, comme tu fais vers moi.
Certes dans la chaleur que le ciel nous inſpire,
Nos vers diſent ſouvent plus qu'ils ne penſent dire ;
Et ce feu qui ſans nous pouſſe les plus heureux,
Ne nous explique pas tout ce qu'il fait par eux.
Quand j'ai peint un Horace, un Auguſte, un Pompée,
Aſſez heureuſement ma muſe s'eſt trompée ;
Puiſque, ſans le ſavoir, avecque leur portrait,
(*f*) Elle tirait du tien un admirable trait.
Leurs plus hautes vertus qu'étale mon ouvrage,
N'y font que prendre un rang pour former ton image.
Quand j'aurai peint encor tous ces vieux conquérans,

[*d*] *C'eſt je ne ſais quoi d'abaiſſement* n'eſt pas français.

[*e*] *Ainſi le grand Auguſte.* Il eſt triſte que *Corneille* ait comparé *Mazarin* & *Montauron* à *Auguſte*.

[*f*] *Elle tirait du tien un admirable trait.* Il eſt encore plus triſte qu'il tire un admirable trait du portrait du cardinal *Mazarin*, en peignant *Horace*, *Céſar* & *Pompée*.

(g) Les Scipions vainqueurs, & les Catons mourans,
Les Pauls, les Fabiens; alors de tous enſemble
On en verra ſortir un tout qui te reſſemble;
Et l'on raſſemblera de leurs pompeux débris,
Ton ame, & ton courage, épars dans mes écrits.
Souffre donc que pour guide au travail qui me reſte,
J'ajoute ton exemple à cette ardeur céleſte;
Et que de tes vertus le portrait ſans égal
S'achève de ma main ſur ſon original.
Quand j'étudie en toi ces ſentimens illuſtres,
Qu'a conſervé ton ſang à travers tant de luſtres,
Et que le ciel propice, & les deſtins amis
De tes fameux Romains en ton ame ont tranſmis;
Alors de tes couleurs peignant les aventures,
J'en porterai ſi haut les brillantes peintures,
Que ta Rome elle-même, admirant mes travaux,
N'en reconnaîtra plus les vieux originaux,
Et ſe plaindra de moi de voir ſur eux gravées
Les vertus qu'à toi ſeul elle avait réſervées;

[g] *Les Scipions* achèvent cette étonnante flatterie. *Boileau* avait en vue ces fauſſes louanges prodiguées à un miniſtre, quand il dit à monſieur de *Seignelai*:

Si pour faire ſa cour à ton illuſtre père,
Seignelai, quelque auteur d'un faux zèle emporté,
Au-lieu de peindre en lui la noble activité,
La ſolide vertu, la vaſte intelligence,
Le zèle pour ſon roi, l'ardeur, la vigilance,
La conſtante équité, l'amour pour les beaux-arts,
Lui donnait des vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et pouvant juſtement l'égaler à Mécène,
Le comparait au fils de Pélée ou d'Alcmène:
Ses yeux d'un tel diſcours faiblement éblouis,
Bientôt dans ce tableau reconnaîtraient Louis.

Horace avait dit la même choſe dans ſa ſeizième épître du premier livre;

Si quis bella tibi terra pugnata marique.

Cependant qu'à l'éclat de tes propres clartés
Tu te reconnaîtras ſous des noms empruntés.
Mais ne te laſſe point d'illuminer mon ame,
(*h*) Ni de prêter ta vie à conduire ma flamme ;
Et de ces grands ſoucis que tu prends pour mon roi,
Daigne encor quelquefois deſcendre juſqu'à moi.
(*i*) Délaſſe en mes écrits ta noble inquiétude ;
Et tandis que ſur elle appliquant mon étude,
J'emploierai pour te plaire, & pour te divertir,
Les talens que le ciel m'a voulu départir,
Reçois avec les vœux de mon obéiſſance,
Ces vers précipités par ma reconnaiſſance.
L'impatient tranſport de mon reſſentiment,
N'a pu, pour les polir, m'accorder un moment.
S'ils ont moins de douceur, ils en ont plus de zèle ;
Leur rudeſſe eſt le ſceau d'une ardeur plus fidèle :
Et ta bonté verra, dans leur témérité,
Avec moins d'ornement, plus de ſincérité.

(*h*) *Ni de prêter ta vie à conduire ma flamme.* On ne prête point une vie à conduire une flamme. Il veut dire, *ne ceſſe d'échauffer mon génie par tes illuſtres actions.*

(*i*) *Délaſſe en mes écrits ta noble inquiétude.* On ſe délaſſe de ſes travaux par des écrits agréables. On ne délaſſe point une inquiétude.

Ajoutons à ces remarques, qu'on peut trop flatter un cardinal, & faire des tragédies pleines de ſublime.

PRÉFACE
DE CORNEILLE,
AU LECTEUR.

SI je voulais faire ici ce que j'ai fait en mes derniers ouvrages, & te donner le texte ou l'abrégé des auteurs dont cette hiſtoire eſt tirée, afin que tu puſſes remarquer en quoi je m'en ſerais écarté pour l'accommoder au théatre, je ferais un avant-propos dix fois plus long que mon poëme, & j'aurais à rapporter des livres entiers de preſque tous ceux qui ont écrit l'hiſtoire romaine. Je me contenterai de t'avertir que celui dont je me ſuis le plus ſervi, a été le poëte Lucain, dont la lecture m'a rendu ſi amoureux de la force de ſes penſées & de la majeſté de ſon raiſonnement, qu'afin d'en enrichir notre langue, j'ai fait cet effort pour réduire en poëme dramatique, ce qu'il a traité en épique. Tu trouveras ici cent ou deux cents vers traduits ou imités de lui, que tu reconnaîtras aux mêmes marques que tu as déjà reconnu ce que j'ai emprunté de D. Guillin de Caſtro dans le *Cid*. J'ai tâché de ſuivre ce grand homme dans le reſte, & de pren-

dre ſon caractère quand ſon exemple m'a manqué ; ſi je ſuis demeuré bien loin derrière, tu en jugeras. Cependant j'ai cru ne te déplaire pas de te donner ici trois paſſages qui ne viennent pas mal à mon ſujet. Le premier eſt une épitaphe de Pompée, prononcée par Caton dans Lucain. Les deux autres ſont deux peintures de Pompée & de Céſar, tirées de Velleius Paterculus. Je les laiſſe en latin, de peur que ma traduction n'ôte trop de leur grace & de leur force. Les dames ſe les feront expliquer.

EPITAPHIUM

POMPEII MAGNI.

Cato apud Lucanum libro 9.

CIVIS obit (inquit) *multo majoribus impar*
Noſſe modum juris, ſed in hoc tamen utilis ævo:
Cui non ulla fuit juſti reverentia, ſalva
Libertate potens & ſolus plebe parata
Privatus ſervire ſibi; rectorque Senatus,
Sed regnantis erat: nil belli jure popoſcit,
Quæque dari voluit, voluit ſibi poſſe negari.
Immodicas poſſedit opes, ſed plura retentis
Intulit: Invaſit ferrum, ſed ponere norat:
Prætulit arma togæ, ſed pacem armatus amavit,
Juvit ſumpta ducem, juvit dimiſſa poteſtas,
Caſta domus, luxuque carens, corruptaque nunquam.
Fortuna Domini, clarum & venerabile nomen
Gentibus, & multum noſtræ quod proderat urbi;
Olim vera fides, Sylla Marioque receptis
Libertatis obit, Pompeio rebus adempto,
Nunc & ficta perit: non jam regnare pudebit,
Nec color imperii, nec frons erit ulla Senatus.
O felix, cui ſumma dies fuit obvia victo,
Et cui quærendos Pharium ſcelus obtulit enſes!
Forſitan in ſoceri potuiſſet vivere regno.
Scire mori ſors prima viris, ſed proxima cogi.
Et mihi, ſi fatis aliena in jura venimus.
Da talem, Fortuna, Jubam: non deprecor hoſti
Servari, dum me ſervet cervice reciſa.

ICON POMPEII MAGNI.

Vellejus Paterculus lib. 2.

FUIT hic genitus matre Lucilia, ſtirpis Senatoriæ, forma excellens, non ea qua flos commendatur ætatis, ſed quæ ex dignitate conſtantiaque in illam conveniens amplitudinem, fortunam quoque ejus ad ultimum vitæ comitata eſt diem: innocentia eximius, ſanctitate præcipuus, eloquentia medius; potentiæ quæ honoris cauſa ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidiſſimus: dux bello peritiſſimus: civis in toga (niſi ubi vereretur ne quem haberet parem) modeſtiſſimus, amicitiarum tenax, in offenſis exorabilis, in reconcilianda gratia fideliſſimus, in accipienda ſatisfactione facillimus, potentia ſua nunquam aut raro ad impotentiam uſus, pæne omnium votorum expers, niſi numeraretur inter maxima, in civitate libera dominaque gentium, indignari, cum omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conſpicere.

ICON C. CÆSARIS.

Idem, Ibidem.

Hic nobiliſſima Juliorum genitus familia, & quod inter omnes antiquiſſimos conſtabat, ab Anchiſe ac Venere ducens genus, forma omnium civium excellentiſſimus, vigore animi acerrimus, munificentia effuſiſſimus, animo ſuper humanam & naturam & fidem evectus, magnitudine cogitationum, celeritate bellandi, patientia periculorum. Magno illi Alexandro, ſed ſobrio, neque iracondo, ſimillimus: qui denique ſemper & ſomno & cibo in vitam, non in voluptatem uteretur.

ACTEURS.

JULES-CÉSAR.

MARC-ANTOINE.

CORNÉLIE, femme de Pompée.

LÉPIDE.

PTOLOMÉE, roi d'Egypte.

CLÉOPATRE, ſœur de Ptolomée.

PHOTIN, gouverneur du roi d'Egypte.

ACHILLAS, lieutenant-général des armées du roi d'Egypte.

SEPTIME, tribun romain à la ſolde du roi d'Egypte.

CHARMION, dame d'honneur de la reine.

ACHORÉE, écuyer de la reine.

Troupe de Romains.

Troupe d'Egyptiens.

La ſcène eſt à Alexandrie, dans le palais royal de Ptolomée.

O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI

POMPÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. (a)

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMÉE.

LE deſtin ſe déclare, & nous venons d'entendre.
Ce qu'il a réſolu du beau-père & du gendre.
Quand les dieux étonnés ſemblaient ſe partager,
Pharſale a décidé ce qu'ils n'oſaient juger.

(a) Que devant Troye en flamme Hécube déſolée
Ne vienne point pouſſer une plainte annoulée,
Ni ſans raiſon décrire en quels affreux pays
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Boileau, art poëtique.

A plus forte raiſon, un roi d'Egypte qui n'a point vu Pharſale, & à qui cette guerre eſt étrangère, ne doit point dire que les dieux étaient étonnés en ſe partageant, qu'ils n'oſaient juger, & que la bataille a jugé pour eux. Dès qu'on reconnaît des dieux, on doit con-

Ses fleuves teints de ſang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ſes champs empeſtés confuſément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs ſuprêmes,
Que la nature force à ſe venger eux-mêmes,
Et de leurs troncs pourris exhale dans les vents
De quoi faire la guerre au reſte des vivans,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée
(5) Juſtifiant Céſar & condamnant Pompée,
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que ſa fortune laſſe abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, & laiſſe à la mémoire
Des changemens du ſort une effroyable hiſtoire.
Il fuit, lui qui toujours triomphant & vainqueur
Vit ſes proſpérités égaler ſon grand cœur;
Il fuit & dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes;
Et contre ſon beau-père ayant beſoin d'aſyles,
(c) Sa déroute orgueilleuſe en cherche aux mêmes lieux,

venir qu'ils ont jugé par la bataille même. *Ces champs empeſtés, ces montagnes de morts qui ſe vengent, ces débordemens de parricides, ces troncs pourris* étaient notés par *Boileau*, comme un exemple d'enflure & de déclamation. Il fallait dire ſimplement,

Le deſtin ſe déclare; & le droit de l'épée
Juſtifiant Céſar a condamné Pompée.

C'était parler en roi. Les vers ampoulés ne conviennent pas dans un conſeil d'état. Il n'y a donc qu'à retrancher des vers ſonores & inutiles, pour que la piéce commence noblement; car l'ampoulé n'eſt pas plus noble que convenable.

[b] *Juſtifiant Céſar.* Il y avait dans la première édition, *juſtifie Céſar & condamne Pompée.* On ne trouve guère dans toutes les piéces de *Corneille*, que cette ſeule faute contre les règles de notre verſification.

[c] *Sa déroute orgueilleuſe*
En cherche aux mêmes lieux,
Où contre les Titans en trouvèrent les dieux.

Où contre les Titans en trouvèrent les dieux :
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant ſauvé le ciel, ſauvera bien la terre ;
Et dans ſon déſeſpoir à la fin ſe mêlant,
(*d*) Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.
Oui, Pompée avec lui porte le ſort du monde,
Et veut que notre Egypte en miracles féconde,
(*e*) Serve à ſa liberté de ſépulcre, ou d'appui,
Et relève ſa chûte, ou trébuche ſous lui.
C'eſt de quoi, mes amis, nous avons à réſoudre.
Il apporte en ces lieux les palmes, ou la foudre :
S'il couronne le père, il haſarde le fils ;
Et nous l'ayant donnée, il expoſe Memphis.
Il faut, ou recevoir, ou hâter ſon ſupplice,
Le ſuivre, ou le pouſſer dedans le précipice.
L'un me ſemble peu sûr, l'autre peu généreux ;

Une déroute orgueilleuſe, qui cherche un aſyle, ne préſente ni une idée vraie, ni une idée nette. *Où les dieux en trouvèrent contre les Titans*, eſt une idée qui pourrait être admiſe dans une ode, où le poëte ſe livre à l'enthouſiaſme ; mais dans un conſeil, on parle ſérieuſement. De plus, *Pompée* ſerait ici le dieu, & *Céſar* le Titan ; & ſi une comparaiſon poétique était une raiſon, c'en ſerait une en faveur de *Pompée*.

[*d*] *Pourra prêter l'épaule au monde chancelant* eſt dans ce même genre de déclamation ampoulée. *Lucain* lui-même n'eſt pas tombé dans ce défaut. Obſervez que dans cette déclamation, *prêter l'épaule*, eſt du genre familier. Enfin, un climat qui *prête l'épaule*, forme une image trop incohérente. Comment l'auteur de *Cinna* put-il ſe livrer à un pareil Phébus ? c'eſt qu'il y eut de mauvais critiques, qui ne trouvèrent pas les beaux vers de *Cinna* aſſez relevés ; c'eſt que de ſon tems on n'avait ni connaiſſance, ni goût ; cela eſt ſi vrai, que *Boileau* fut le premier qui fit connaître combien ce commencement eſt défectueux.

[*e*] *Serve à ſa liberté de ſépulcre ou d'appui. Appui*, n'eſt pas l'oppoſé de *ſépulcre* ; mais c'eſt une très-légère faute.

Et je crains d'être injuſte & d'être malheureux.
Quoique je faſſe enfin, la fortune ennemie
M'offre bien des périls, ou beaucoup d'infamie;
C'eſt à moi de choiſir, c'eſt à vous d'aviſer
A quel choix vos conſeils me doivent diſpoſer.
Il s'agit de Pompée, & nous aurons la gloire
(*f*) D'achever de Céſar, ou troubler la victoire;
(*g*) Et jamais potentat n'a vu ſous le ſoleil
Matière plus illuſtre agiter ſon conſeil.

PHOTIN.

(*h*) Sire, quand par le fer les choſes ſont vuidées,
La juſtice & le droit ſont de vaines idées;
Et qui veut être juſte (*i*) en de telles ſaiſons,
* *Balance le pouvoir & non pas les raiſons.*

Voyez

* *Metiri ſua regna decet, vireſque fateri.*

[*f*] *D'achever de Céſar ou troubler la victoire.* On peut dire également ici *de troubler*, ou *troubler*, parce que le *de* répété eſt déſagréable. Mais *troubler* n'eſt pas le mot propre; une *victoire troublée* n'a pas un ſens aſſez déterminé, aſſez clair.

[*g*] Dans les éditions ſubſéquentes, il y a:

Et je puis dire enfin que jamais potentat
N'eut à délibérer d'un ſi grand coup d'état.

L'uſage veut aujourd'hui que *délibérer* ſoit ſuivi de *ſur*; mais le *de* eſt auſſi permis. On délibéra du ſort de *Jacques II* dans le conſeil du prince d'Orange. Mais je crois que la règle eſt de pouvoir employer le *de*, quand on ſpécifie les intérêts dont on parle. On *délibère* aujourd'hui *de* la néceſſité, ou *ſur* la néceſſité d'envoyer des ſecours en Allemagne; on *délibère ſur* de grands intérêts, *ſur* des points importans.

[*h*] *Sire, quand par le fer les choſes ſont vuidées. Les choſes vuidées*, n'eſt pas du ſtyle noble. De plus on vuide un procès, une querelle. On ne vuide pas une choſe.

[*i*] *En de telles ſaiſons* eſt pour la rime. *Balance le pouvoir, & non pas les raiſons.* Il veut dire, *examine ce qu'il peut*, & non pas *ce qu'il doit*; mais il ne l'exprime pas. On ne balance point le pouvoir; cette expreſſion eſt impropre & obſcure, & c'eſt préciſément les raiſons politiques qu'on balance.

Voyez donc votre force, & regardez Pompée,
Sa fortune abattue & ſa valeur trompée.
* *Céſar n'eſt pas le ſeul qu'il fuie en cet état,*
Il fuit & le reproche & les yeux du ſénat,
(*k*) *Dont plus de la moitié piteuſement étale*
Une indigne curée aux vautours de Pharſale.
Il fuit Rome perdue, (*l*) il fuit tous les Romains,
A qui par ſa défaite il met les fers aux mains.
** *Il fuit le déſeſpoir des peuples & des princes,*
Qui veut venger ſur lui le ſang de leurs provinces,
Leurs états & d'argent & d'hommes épuiſés,
Leurs trônes mis en cendre, & leurs ſceptres briſés.
Auteur des maux de tous, il eſt à tous en bute,
(*m*) Et fuit le monde entier écraſé ſous ſa chûte.
Le défendrez-vous ſeul contre tant d'ennemis ?
L'eſpoir de ſon ſalut en lui ſeul était mis :
Lui ſeul pouvait pour ſoi, cédez alors qu'il tombe.
*** *Soutiendrez-vous un faix ſous qui Rome ſuccombe,*

* *Nec ſoceri tantum arma fugit, fugit ora Senatus,*
Cujus Theſſalicas ſaturat pars magna volucres.
** *Et metuit gentes quas uno in ſanguine miſtas*
Deſeruit, regeſque timet quorùm omnia merſit.
*** *Tu, Ptolomæe, potes Magni fulcire ruinam*
Sub qua Roma cadit ?

[*k*] *Dont plus de la moitié piteuſement étale*
Une indigne curée aux vautours de Pharſale.
Piteuſement, *curée*, expreſſions baſſes en poéſie.

[*l*] *Rome perdue.* n'eſt pas le mot propre ; on ne fuit pas ce qu'on a perdu.

[*m*] *Et fuit le monde entier écraſé ſous ſa chûte.* Comment peut-on fuir l'univers écraſé ? comment & où fuir quand on eſt écraſé avec cet univers ? cette métaphore n'eſt pas plus juſte qu'un *climat qui prête l'épaule.*

Sous qui tout l'univers ſe trouve foudroyé, (*n*)
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé?
* *Quand on veut ſoutenir ceux que le ſort accable,*
A force d'être juſte on eſt ſouvent coupable;
** *Et la fidélité qu'on garde imprudemment,*
Après un peu d'éclat traîne un long châtiment,
(*o*) Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
Pour être glorieux ne ſont pas moins ſenſibles.
Sire, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,
*** *Rangez-vous du parti des deſtins & des dieux;*
Et ſans les accuſer d'injuſtice ou d'outrage, (*p*)
**** *Puiſqu'ils ſont les heureux, adorez leur ouvrage;*
Quels que ſoient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéir perdez le malheureux.
(*q*) Preſſé de toutes parts des colères céleſtes,
Il en vient (*r*) deſſus vous faire fondre les reſtes;

* *Jus & fas multos faciunt Ptolomæ nocentes.*
** *Dat pœnas laudata fides, cum ſuſtinet, (inquit)*
Quos fortuna premit.
*** ——— *Fatis accede Deiſque.*
**** *Et cole felices. Miſeros fuge.*

[*n*] *Foudroyé. Un faix ſous qui l'on ſe trouve foudroyé*, eſt encore une de ces figures fauſſes, une de ces images incohérentes qu'on ne peut admettre. Un faix ne foudroie pas.

(*o*) *Trouve un noble revers, dont les coups invincibles.* Ces termes ne paraîtront pas juſtes à ceux qui exigent la pureté du langage, & la juſteſſe des figures. En effet, un coup n'eſt pas invincible, parce qu'un coup ne combat pas.

(*p*) Accuſe-t-on les deſtins d'outrage?

(*q*) *Preſſé de toutes parts des colères céleſtes. Colère* ſubſtantif, n'admet pas le pluriel.

(*r*) *Deſſus vous* eſt une faute contre la langue, & *faire fondre* en eſt une contre l'harmonie. Et quelle expreſſion que les *reſtes des colères!*

* *Et ſa tête qu'à peine il a pu dérober,*
Toute prête de choir cherche avec qui tomber.
(*s*) Sa retraite chez vous en effet n'eſt qu'un crime ;
(*t*) Elle marque ſa haine & non pas ſon eſtime ;
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port ; (*u*)
Et vous pouvez douter s'il eſt digne de mort ?
** *Il devait mieux remplir nos vœux & notre attente,*
Faire voir ſur ſes nerfs la victoire flottante :
(*x*) Il n'eût ici trouvé que joie & que feſtins ;
Mais puiſqu'il eſt vaincu, qu'il s'en prenne aux deſtins.
*** *J'en veux à ſa diſgrace, & non à ſa perſonne.*
J'exécute à regret ce que le ciel ordonne ;
Et du même poignard pour Céſar deſtiné

* *Poſtquam nulla manet rerum fiducia, quærit*
Cum qua gente cadat.
** ——————— *Votis tua fovimus arma.*
*** *Hoc ferrum, quod fata jubent proferre, paravi,*
Non tibi, ſed victo. Feriam tua viſcera, Magne,
Malueram ſoceri.

(*s*) *Sa retraite chez vous en effet n'eſt qu'un crime*, &c. La retraite de *Pompée* peut-elle être repréſentée comme un crime & comme un effet de ſa haine contre *Ptolomée*? eſt-ce ainſi que s'exprime un miniſtre d'état? n'eſt-ce point aller au-delà du but? tout le reſte de ce morceau eſt d'une beauté achevée; & plus le fonds du diſcours eſt naturel & vrai, plus les exagérations emphatiques ſont déplacées.

(*t*) *Elle marque ſa haine & non pas ſon eſtime.* Cette exagération d'un miniſtre d'état eſt trop évidemment fauſſe. Eſt-ce une preuve de haine que de demander un aſyle?

(*u*) *En venant prendre port* expreſſion trop triviale pour la tragédie.

(*x*) *Il n'eût ici trouvé que joie & que feſtins.* On pourrait encore dire que *joie & feſtins* ne ſont pas l'expreſſion convenable dans la bouche d'un miniſtre d'état. C'eſt ainſi qu'on parlerait de la réception d'une bourgeoiſe.

Je perce en ſoupirant ſon cœur infortuné.
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de ſa tête
Mettre à l'abri la vôtre & parer la tempête. (*y*)
Laiſſez nommer ſa mort un injuſte attentat ;
La juſtice n'eſt pas une vertu d'état.
* (*z*) *Le choix des actions ou mauvaiſes ou bonnes*
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes.
(*a*) Le droit des rois conſiſte à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'art de régner.
** *Quand on craint d'être injuſte, on a toujours à craindre* ;
Et qui veut tout pouvoir, doit oſer tout enfreindre,
(*b*) Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,

* *Sceptrorum vis tota perit, cum pendere juſta*
Incipit.

** ——— *Semper metuet quem ſæva pudebunt.*

(*y*) On ne pare point une tempête.

(*z*) *Le choix des actions, ou mauvaiſes, ou bonnes,*
Ne fait qu'anéantir le pouvoir des couronnes.

Ces deux vers obſcurs & entortillés affaiblifſent cette tirade. C'eſt d'ailleurs trop retourner, trop répéter la même choſe.

(*a*) *Le droit des rois conſiſte à ne rien épargner.* Cette maxime horrible n'eſt point du tout convenable ici ; il ne s'agit point du droit des rois contre d'autres rois, ni avec leurs ſujets ; il ne s'agit que de mériter la faveur de *Céſar*. *Ptolomée* eſt lui-même une eſpèce de ſujet, un vaſſal à qui on propoſe de flatter ſon maître par une action infame. Ainſi la dernière partie du diſcours de *Photin* péche contre la raiſon autant que contre la morale.

(*b*) *Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,*
Et voler ſans ſcrupule au crime qui le ſert.

C'eſt ce qu'on a dit quelquefois des miniſtres ; mais ils ne parlent jamais ainſi. Un homme qui veut faire paſſer ſon avis, ne lui donne point de ſi abominables couleurs. La St. Barthelemi même ne fut point préſentée dans le conſeil de *Charles IX* comme un crime, mais comme une ſévérité néceſſaire. La tragédie eſt une imitation des mœurs, & non pas une amplification de rhétorique.

Cette faute de *Corneille* a perdu pluſieurs auteurs. Leurs perſonnages débitent avec un enthouſiaſme de poëte, des ma-

Et voler ſans ſcrupule au crime qui le ſert ;
C'eſt-là mon ſentiment ; Achillas & Septime
S'attacheront peut-être à quelque autre maxime.
Chacun a ſon avis, mais quelque ſoit le leur,
Qui frappe le vaincu, ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Sire, Photin dit vrai ; mais quoique de Pompée
Je voie & la fortune & la valeur trompée,

ximes atroces, & de fades lieux communs d'horreurs inſipides, qui ſéduiſent quelquefois le parterre dans un roman barbarement dialogué. On a récité ſur le théatre ces vers :

Chacun a ſes vertus ainſi qu'il a ſes dieux.
Le ſceptre abſout toujours la main plus coupable.
Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux.
Telle eſt donc de ces lieux l'influence cruelle
Que juſqu'à la vertu s'y rendra criminelle.
Oui, lorſque de ſes ſoins la juſtice eſt l'objet,
Elle y doit emprunter le ſecours du forfait.
Vertu ! c'eſt à ce prix qu'on te doit dédaigner.

Voilà des ſentences dignes de la Grève, dont pluſieurs de nos piéces ont été remplies : voilà les vers barbares dignes de ces maximes qui ont retenti ſur nos théatres. Nous avons vu une mère amoureuſe de ſon fils qui diſait hardiment,

Dieux qui m'abandonnez à ces honteux tranſports ;
N'en attendez, cruels, ni douleurs ni remords.
Je ne tiens mon amour que de votre colère.
Mais pour vous en punir je prétends m'y complaire.

Les dieux qui *n'attendent pas douleur* de cette vieille, & qui ſont punis par la *complaiſance* de la vieille dans ſon inceſte, doivent être bien étonnés ; & les gens de goût doivent l'être bien davantage, de la vogue qu'ont eue pendant quelque tems ces infamies abſurdes écrites en Gaulois.

Nous avons entendu dans *Catilina* des vers encore plus révoltans & plus ridicules.

Qu'il ſoit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Il ſera toujours grand s'il eſt impénétrable.
Tel on déteſte avant que l'on adore après.

Ce n'eſt que depuis quelque tems que le parterre a ſenti l'horreur & le ridicule de ces maximes. *Narciſſe* dans *Britannicus* ne dit point à *Néron*, commettez un crime, c'eſt à vous qu'il appartient d'en faire. Il ne débite aucune de ces maximes d'un vain déclamateur.

Je regarde ſon ſang comme un ſang précieux,
Qu'au milieu de Pharſale ont reſpecté les dieux:
Non qu'en un coup d'état je n'approuve le crime;
Mais s'il n'eſt néceſſaire, il n'eſt point légitime:
Et quel beſoin ici d'une extrême rigueur?
* *Qui n'eſt point au vaincu ne craint point le vainqueur*
Neutre juſqu'à préſent, vous pouvez l'être encore;
(*c*) Vous pouvez adorer Céſar, ſi l'on l'adore:
(*d*) Mais quoique vos encens le traitent d'immortel,
Cette grande victime eſt trop pour ſon autel;
Et ſa tête immolée au dieu de la victoire,
Imprime à votre nom une tache trop noire.
Ne le pas ſecourir ſuffit ſans l'opprimer.
(*e*) En uſant de la ſorte on ne vous peut blâmer.
Vous lui devez beaucoup. Par lui Rome animée
A fait rendre le ſceptre au feu roi Ptolomée;
Mais la reconnaiſſance & l'hoſpitalité
Sur les ames des rois n'ont qu'un droit limité:
Quoique doive un monarque, & dût-il ſa couronne,

* *Quidquid non fuerit Magni dum bella gerentur*
Nec victoris erit.

(*c*) *Vous pouvez adorer Céſar, ſi l'on l'adore.* Il faut éviter ces ſyllabes déſagréables de *l'on la.*

(*d*) *Mais quoique vos encens le traitent d'immortel. Encens* ne ſouffre point le pluriel. On offre de l'encens aux immortels, mais l'encens ne traite point d'immortel.

On peut obſerver ici qu'en aucune langue les métaux, les minéraux, les aromates, n'ont jamais de pluriel. Ainſi, chez toutes les nations on offre de l'or, de l'encens, de la mirrhe, & non des *ors*, des *encens*, des *mirrhes.*

(*e*) *En uſant de la ſorte, on ne vous peut blâmer* n'eſt ni français, ni noble. On dit dans le langage familier, *en uſer de la ſorte*, mais non pas *uſer de la ſorte.*

Il doit à ſes ſujets encore plus qu'à perſonne;
(*f*) Et ceſſe de devoir quand la dette eſt d'un rang
A ne point l'acquitter qu'aux dépens de leur ſang.
S'il eſt juſte d'ailleurs que tout ſe conſidère,
Que haſardait Pompée en ſervant vo're père?
Il ſe voulut par-là faire voir tout-puiſſant,
Et vit croître ſa gloire en le rétabliſſant.
(*g*) Il le ſervit enfin, mais ce fut de la langue;
La bourſe de Céſar fit plus que ſa harangue.
Sans ſes mille talens, Pompée & ſes diſcours
Pour rentrer en Egypte étaient un froid ſecours. (*h*)
Qu'il ne vante donc plus ſes mérites frivoles,
Les effets de Céſar valent bien ſes paroles;
Et ſi c'eſt un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,
(*i*) Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
Ainſi vous le pouvez & devez reconnaître.

(*f*) *Et ceſſe de devoir quand*
la dette eſt d'un rang
A ne point l'acquitter qu'aux
dépens de leur ſang.

Une dette eſt trop forte, trop grande, elle n'eſt pas d'un rang *à ne point l'acquitter qu'aux*; ce *point* eſt de trop, jamais on ne l'emploie que dans le ſens abſolu: *je n'irai point, je n'irai qu'à cette condition.*

(*g*) *Il le ſervit enfin, mais*
ce fut de la langue.
La bourſe de Céſar fit plus
que ſa harangue.

La langue, *la bourſe*, ſont des expreſſions trop familières. Voyez comme il eſt difficile de dire noblement les petites choſes, & comme il eſt aiſé de traiter les autres avec emphaſe. Le grand art des vers conſiſte à n'être jamais ni ampoulé, ni bas.

(*h*) *Un ſecours* n'eſt ni chaud ni froid. Le mot propre eſt ſouvent difficile à rencontrer, & quand il eſt trouvé la gêne du vers & de la rime empêche qu'on ne l'emploie.

(*i*) *Comme il parla pour*
vous, vous parlerez pour lui;
Ainſi vous le pouvez, & devez
reconnaître.

On reconnaît un bienfait, mais non pas la perſonne. *Je vous reconnais*, n'eſt pas français, & ne forme point de ſens, à moins qu'il ne ſignifie au propre. *Je ne vous remettais pas, & je vous reconnais*; ou bien, *je reconnais là votre caractère.*

Le recevoir chez vous, c'eſt recevoir un maître,
Qui tout vaincu qu'il eſt, bravant le nom de roi,
Dans vos propres états vous donnerait la loi.
Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez ſa tête;
S'il le faut toutefois, ma main eſt toute prête.
Je ſais obéir, ſire, & je ſerais jaloux
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME. (*k*)

Sire, je ſuis Romain, je connais l'un & l'autre.
Pompée a beſoin d'aide, il vient chercher la vôtre.
Vous pouvez comme maître abſolu de ſon ſort
Le ſervir, le chaſſer, le livrer vif ou mort.
Des quatre le premier vous ſerait trop funeſte;
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reſte.
Le chaſſer, c'eſt vous faire un puiſſant ennemi,
Sans obliger par-là le vainqueur qu'à demi,
Puiſque c'eſt lui laiſſer, & ſur mer & ſur terre, (*l*)
La ſuite d'une longue & difficile guerre,
Dont peut-être tous deux également laſſés
Se vengeraient ſur vous de tous les maux paſſés.
Le livrer à Céſar n'eſt que la même choſe: (*m*)

(*k*) *Septime.* Le raiſonnement de *Septime* eſt encore plus fort que celui d'*Achillas.* Cette ſcène eſt au fond parfaitement traitée, & à quelques fautes près, (qu'on eſt toujours obligé de remarquer pour l'utilité des jeunes gens & des étrangers,) elle eſt très-forte de raiſonnement.

(*l*) Il faut éviter autant qu'on peut ces hémiſtiches trop communs, *& ſur mer & ſur terre* qui ne ſont que pour la rime, & qui font tout languir, *laiſſer ſuite d'une guerre* n'eſt pas français.

(*m*) *N'eſt que la même choſe* expreſſion trop familière & trop triviale. De plus livrer *Pompée* à *Céſar* n'eſt pas la même choſe que le renvoyer. Il y a une différence immenſe entre laiſſer un homme en liberté & le mettre dans les mains de ſon ennemi.

Il lui pardonnera, s'il faut qu'il en diſpoſe;
Et s'armant à regret de généroſité,
D'une fauſſe clémence il fera vanité;
Heureux de l'aſſervir en lui donnant la vie,
Et de plaire par-là même à Rome aſſervie;
Cependant que forcé d'épargner ſon rival,
(*n*) Auſſi-bien qu'à Pompée il vous voudra du mal.
Il faut le délivrer du péril & du crime,
(*o*) Aſſurer ſa puiſſance & ſauver ſon eſtime,
Et du parti contraire en ce grand chef détruit,
Prendre ſur vous la honte, & lui laiſſer le fruit.
C'eſt-là mon ſentiment, ce doit être le vôtre:
Par-là vous gagnez l'un & ne craignez plus l'autre.
Mais ſuivant d'Achillas le conſeil haſardeux,
Vous n'en gagnez pas un, & les perdez tous deux.

PTOLOMÉE.

(*p*) N'examinons donc plus la juſtice des cauſes,

(*n*) *Auſſi bien qu'à Pompée il vous voudra du mal. Il vous voudra du mal*, eſt une expreſſion de comédie.

(*o*) *Aſſurer ſa puiſſance, & ſauver ſon eſtime. Sauver ſon eſtime*, ne forme aucun ſens. Veut-il dire que *Ptolomée* conſervera l'eſtime qu'on a pour *Céſar*, ou l'eſtime que *Céſar* a pour *Ptolomée*, ou l'eſtime que *Céſar* fait de lui-même? dans les trois cas, *ſauver l'eſtime* eſt trop impropre. *J'évite d'être long, & je deviens obſcur.*

(*p*) *N'examinons donc plus la juſtice des cauſes,*
Et cédons au torrent qui traîne toutes choſes.

Des cauſes eſt un terme de barreau. *Toutes choſes*, eſt trop proſaïque, quoique dans les délibérations la poéſie tragique ne doive point s'élever au-deſſus de la proſe ſoutenue; & d'ailleurs, *toutes choſes*, & *la même choſe*, dans une page, eſt d'un ſtyle trop négligé. On ne peut trop répéter qu'on eſt dans l'obligation de remarquer ces fautes, de peur que les jeunes gens qui n'auraient pas la même excuſe que *Corneille*, n'imitent des défauts qu'on devait lui pardonner, mais qu'on ne pardonne plus aujourd'hui.

Et cédons au torrent qui traîne toutes choſes.
Je paſſe au plus de voix, & de mon ſentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
Aſſez & trop long-tems l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme.
(*q*) Abattons ſa ſuperbe, avec ſa liberté;
Dans le ſang de Pompée éteignons ſa fierté;
Tranchons l'unique eſpoir où tant d'orgueil ſe fonde;
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde.
Conſentons au deſtin qui les veut mettre aux fers;
Et prêtons-lui la main pour venger l'univers.
Rome, tu ſerviras; & ces rois que tu braves,
Et que ton inſolence oſe traiter d'eſclaves,
Adoreront Céſar avec moins de douleur,
Puiſqu'il ſera ton maître auſſi-bien que le leur.
Allez donc, Achillas, allez avec Septime
(*r*) Nous immortaliſer par cet illuſtre crime.

(*q*) *Abattons ſa ſuperbe, avec ſa liberté.* La *ſuperbe* ne ſe dit plus dans la poéſie noble; il eſt aiſé d'y ſubſtituer *orgueil*. On n'abat point la liberté, on la détruit; rien n'eſt beau ſans le mot propre.

Ces remarques ne portent point ſur l'eſſentiel de la piéce; mais il faut avertir de tout les lecteurs qui veulent s'inſtruire, & ceux qui nous font l'honneur d'apprendre notre langue.

(*r*) *Nous immortaliſer par cet illuſtre crime.* Cette penſée eſt trop emphatique. *Ptolomée* peut-il dire qu'il s'immortaliſera par un aſſaſſinat? Cette illuſion qu'il ſe fait, eſt-elle bien dans la nature? les raiſons qu'il en apporte ſont-elles de vraies raiſons? Les nations ſeront-elles moins eſclaves, pour être eſclaves du maître de Rome? S'exprimer ainſi c'eſt ſubſtituer une amplification de rhétorique à la ſolidité d'un conſeil d'état. Quel eſt le ſouverain qui dirait, Allons nous immortaliſer par un illuſtre crime? La tragédie doit être l'imitation embellie de la nature. Ces défauts dans le détail n'empêchent pas que le fonds de cette première ſcène ne ſoit une des plus belles expoſitions qu'on ait vues ſur aucun théatre. Les anciens

Qu'il plaiſe au ciel ou non, laiſſe m'en le ſouci.
Je croîs qu'il veut ſa mort, puiſqu'il l'amène ici.

ACHILLAS.

Sire, je crois tout juſte alors qu'un roi l'ordonne.

PTOLOMÉE.

Allez, & hâtez-vous d'aſſurer ma couronne;
Et vous reſſouvenez que je mets en vos mains
Le deſtin de l'Egypte, & celui des Romains.

n'ont rien qui en approche; elle eſt auguſte, intéreſſante, importante; elle entre tout d'un coup en action; les autres expoſitions ne font qu'inſtruire du ſujet de la piéce, celle-ci en eſt le nœud: placez la dans quelque acte que vous vouliez, elle ſera toujours attachante. C'eſt la ſeule qui ſoit dans ce goût.

SCENE II.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

PHOTIN, ou je me trompe, ou ma ſœur eſt déçue.
(s) De l'abord de Pompée elle eſpère autre iſſue.
Sachant que de mon père il a le teſtament,
Elle ne doute point de ſon couronnement;
Elle ſe croit déjà ſouveraine maîtreſſe
(t) D'un ſceptre partagé que ſa bonté lui laiſſe;
Et ſe promettant tout de leur vieille amitié,
(u) De mon trône dans l'ame elle prend la moitié,
(x) Où de ſon vain orgueil les cendres rallumées
(y) Pouſſent déjà dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Sire, c'eſt un motif que je ne diſais pas,
Qui devait de Pompée avancer le trépas.

(s) *De l'abord de Pompée elle eſpère autre iſſue. Autre iſſue* ne ſe dit que dans le ſtyle comique. Il faut dans le ſtyle noble, *une autre iſſue.* On ne ſupprime les articles & les pronoms que dans ce familier qui approche du ſtyle marotique. Sentir joie, faire mauvaiſe fin, &c. Obſervez encore qu'*iſſue* n'eſt pas le mot propre. Un abord n'a point d'*iſſue.* Il faut toujours ou le mot propre ou une métaphore noble.

(t) *D'un ſceptre partagé que ſa bonté lui laiſſe.* On ne ſait par la conſtruction à quoi ſe rapporte, *ſa bonté.*

(u) *De mon trône dans l'ame elle prend la moitié.* Ce mot, *prend*, n'eſt pas aſſez noble.

(x) *Où de ſon vain orgueil les cendres rallumées.* Jamais un orgueil n'eut de cendres.

(y) *Pouſſent déjà dans l'air de nouvelles fumées.* Ces fumées pouſſées par les cendres de l'orgueil ne ſont guère plus admiſſibles. Tout ce qui n'eſt pas naturel doit être banni de la poéſie & de la proſe.

Sans doute il jugerait de la ſœur & du frère
Suivant le teſtament (1) du feu roi votre père,
Son hôte & ſon ami, (*a*) qui l'en voulut ſaiſir :
(*b*) Jugez après cela de votre déplaiſir.
Ce n'eſt pas que je veuille, en vous parlant contre elle;
Rompre les ſacrés nœuds d'une amour fraternelle;
Du trône & non du cœur je la veux éloigner;
(*c*) Car c'eſt ne régner pas qu'être deux à régner.
Un roi qui s'y réſout, eſt mauvais politique;
Il détruit ſon pouvoir quand il le communique;
Et les raiſons d'état.... mais, ſire, la voici.

(1).... *Du feu roi votre père.*
Son hôte, & ſon ami.
Le *feu roi votre père* eſt trop proſaïque, & il y a un emjambement que les règles de notre poéſie ne ſouffrent point dans le ſtyle ſérieux des vers alexandrins.

(*a*) *Qui l'en voulut ſaiſir.* C'eſt un terme de chicane. Ma partie eſt ſaiſie de ce teſtament. On a ſaiſi ma partie de ces piéces.

(*b*) *Jugez aprés cela de votre déplaiſir.* Ce vers n'a pas un ſens clair. Eſt-ce du déplaiſir qu'a eu *Ptolomée*? On ne peut dire à un homme, Jugez de la peine que vous avez eue : eſt-ce du déplaiſir qu'il aura? il fallait donc l'exprimer, & dire, Jugez de votre déplaiſir ſi *Pompée* venait mettre *Cléopatre* ſur le trône. De plus, cette raiſon de *Photin* peut être allégué contre *Céſar* bien plus que contre *Pompée.*

(*c*) *Etre deux à régner.* C'eſt exprimer baſſement ce qui demande de l'élévation.

SCENE III.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, PHOTIN.

CLEOPATRE.

SIRE, Pompée arrive, & vous êtes ici?

PTOLOMÉE.

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas & Septime.

CLEOPATRE.

(*d*) Quoi, Septime à Pompée, à Pompée Achillas!

PTOLOMÉE.

Si ce n'eſt aſſez d'eux, allez, ſuivez leurs pas.

CLEOPATRE.

Donc pour le recevoir c'eſt trop que de vous-même?

PTOLOMÉE.

Ma ſœur, je dois garder l'honneur du diadême.

CLEOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en ſouvenez
Que pour baiſer la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux pieds d'un ſi grand homme.

PTOLOMÉE.

Au ſortir de Pharſale eſt-ce ainſi qu'on le nomme?

(*d*) *Quoi, &c.* Ce vers en dit plus que vingt n'en pourraient dire. La ſimple expoſition des choſes eſt quelquefois plus énergique que les grands mouvemens de l'éloquence. Voilà le véritable dialogue de la tragédie : il eſt ſimple, mais plein de force; il fait penſer plus qu'il ne dit. *Corneille* eſt le premier qui ait eu l'idée de cette vraie beauté; mais elle eſt très-difficile à ſaiſir, & il ne l'a pas toujours employée.

CLEOPATRE.

Fût-il dans ſon malheur de tous abandonné,
Il eſt toujours Pompée, & vous a couronné.

PTOLOMÉE.

(e) Il n'en eſt plus que l'ombre, & couronna mon père,
Dont l'ombre & non pas moi lui doit ce qu'il eſpère;
S'il veut, il peut aller deſſus ſon monument
Recevoir ſes devoirs & ſon remercîment.

CLEOPATRE.

Après un tel bienfait, c'eſt ainſi qu'on le traite!

PTOLOMÉE.

Je m'en ſouviens, ma ſœur, & je vois ſa défaite.

CLEOPATRE.

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE.

Le tems de chaque choſe ordonne & fait le prix.
Vous qui l'eſtimez tant, allez lui rendre hommage;
(f) Mais ſongez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLEOPATRE.

Il peut faire naufrage, & même dans le port?

(e) *Il n'en eſt plus que l'ombre.* Donc c'eſt à l'*ombre* de mon père à le payer. Quel raiſonnement! & quel mauvais jeu de mots!

(f) *Mais ſongez qu'au port même il peut faire naufrage.* *Ptolomée* ne commet-il pas ici une indiſcrétion, en faiſant entendre à ſa ſœur dont il ſe défie, qu'il va faire aſſaſſiner *Pompée*? ne doit-il pas craindre qu'elle ne l'en avertiſſe? Je ne crois pas qu'il ſoit permis de mettre ſur la ſcène tragique, un prince imprudent & indiſcret, à moins d'une grande paſſion qui excuſe tout. L'imprudence & l'indiſcrétion peuvent être jouées à la comédie; mais ſur le théatre tragique, il ne faut peindre que des défauts nobles. *Britannicus* brave *Néron* avec la hauteur imprudente d'un jeune prince paſſionné; mais il ne dit pas ſon ſecret à *Néron* imprudemment.

Quoi? vous auriez osé lui préparer la mort?

PTOLOMÉE.

J'ai fait ce que les dieux m'ont inspiré de faire,
Et que pour mon état j'ai trouvé nécessaire.

CLEOPATRE.

Je ne le vois que trop, Photin & ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils :
Ces ames que le ciel ne forma que de boue....

PHOTIN.

Ce sont de nos conseils, oui, madame, & j'avoue....

CLEOPATRE.

Photin, je parle au roi, vous répondrez pour tous
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE.

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine ;
Je sais votre innocence, & je connais sa haine ;
(*g*) Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir.

CLEOPATRE.

S'il est, sire, encore tems de vous en repentir,
Affranchissez-vous d'eux & de leur tyrannie,
Rappellez la vertu par leur conseils bannie,
(*h*) Cette haute vertu dont le ciel & le sang
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLOMÉE.

(*g*) *Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir.* Oyez ne se dit plus. L'usage fait tout.

(*h*) *Cette haute vertu dont le ciel & le sang,*
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

Le ciel & le sang qui enflent le cœur de vertu, n'est pas une expression convenable. Le mot d'*enfler* est fait pour l'orgueil. On pourrait encore dire, *enfler d'une vaine espérance.*

PTOLOMÉE.

Quoi ? d'un frivole eſpoir déjà préoccupée,
Vous me parlez en reine en parlant de Pompée ;
Et d'un faux zèle ainſi votre orgueil revêtu
Fait agir l'intérêt ſous le nom de vertu ?
Confeſſez-le, ma ſœur, vous ſauriez vous en taire,
(*i*) N'était le teſtament du feu roi notre père ;
Vous ſavez qui le garde.

CLEOPATRE.

Et vous ſaurez auſſi
Que la ſeule vertu me fait parler ainſi,
Et que ſi l'intérêt m'avait préoccupée,
J'agirais pour Céſar, & non pas pour Pompée.
Apprenez un ſecret que je voulais cacher,
Et ceſſez déſormais de me rien reprocher.
Quand ce peuple inſolent qu'enferme Alexandrie,
Fit quitter au feu roi ſon trône & ſa patrie ;
Et que par ces mutins chaſſé de ſon état,
(*k*) Il fut juſques à Rome implorer le ſénat ;

(*i*) *N'était le teſtament du feu roi notre père. N'était* eſt une expreſſion du ſtyle le plus familier, & priſe encore du bareau. *Le feu roi notre père*, deux fois répété, n'eſt pas d'un ſtyle aſſez châtié. Ces façons de parler ne ſont plus permiſes. La poéſie ne doit pas être enflée, mais elle ne doit pas être trop familière. C'eſt une obſervation qu'on eſt obligé de faire ſouvent. C'eſt un défaut trop grand dans cette piéce que ce mêlange continuel d'enflure & de familiarité.

(*k*) *Il fut juſques à Rome implorer le ſénat. Il fut implorer* ; c'était une licence qu'on prenait autrefois. Il y a même encore pluſieurs perſonnes qui diſent, Je fus le voir, je fus lui parler ; mais c'eſt une faute, par la raiſon qu'on *va* parler, qu'on *va* voir ; on n'*eſt* point parler, on n'*eſt* point voir. Il faut donc dire, *j'allai le voir, j'allai lui parler, il alla l'implorer*. Ceux qui tombent dans cette faute ne diraient pas, Je *fus* lui remontrer, je *fus* lui faire appercevoir.

Il nous mena tous deux pour toucher ſon courage, (*l*)
Vous aſſez jeune encore, moi déjà dans un âge
Où ce peu de beauté que m'ont donné les cieux,
D'un aſſez vif éclat faiſait briller mes yeux.
(*m*) Céſar en fut épris, & du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire;
Mais voyant contre lui le ſénat irrité,
Il fit agir Pompée & ſon autorité.
Ce dernier nous ſervit à ſa ſeule prière,
Qui de leur amitié fut la preuve dernière:
Vous en ſavez l'effet, & vous en jouiſſez.
Mais pour un tel amant ce ne fut pas aſſez.
Après avoir pour nous employé ce grand homme,
Qui nous gagna ſoudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut ſeconder les efforts, (*n*)
(*o*) Et nous ouvrant ſon cœur, nous ouvrit ſes tréſors.
(*p*) Nous eûmes de ſes feux encore en leur naiſſance,

(*l*) Quand on parle du courage de *Céſar*, on entend toujours ſa valeur. Mais ici *Cléopatre* entend ſon ame, ſon cœur. Le mot de *courage* était entendu en ce ſens du tems de *Corneille*, nous avons vu que *Félix* dit à *Pauline*, *ton courage était bon.*

(*m*) *Céſar en fut épris.* Il n'eſt guère dans les bienſéances, qu'une princeſſe parle ainſi devant des miniſtres. La décence eſt une des premières loix de notre théatre; on n'y peut manquer qu'en faveur du grand tragique, dans les occaſions où la paſſion ne ménage plus rien.

(*n*) Que veut dire *en ſeconder les efforts?* Eſt-ce aux efforts des voix de Rome que cet *en* ſe rapporte? Sont-ce les efforts de l'amour de ce grand homme? Cet *en* eſt également vicieux dans l'un & l'autre ſens.

(*o*) *Ouvrir ſon cœur & ſes tréſors*, ſemble un jeu de mots. Tout ce qui a l'air de pointe eſt l'oppoſé du ſtyle ſérieux.

(*p*) *Nous eûmes de ſes feux les nerfs de la guerre.* Cette expreſſion n'eſt pas françaiſe: qu'eſt-ce qu'un nerf qu'on a d'un feu? l'idée eſt plus répréhenſible que l'expreſſion. Une

Et les nerfs de la guerre, & ceux de la puiſſance ;
Et les mille talens qui lui ſont encore dus,
Remirent en nos mains tous nos états perdus.
Le roi qui s'en ſouvint à ſon heure fatale,
Me laiſſa comme à vous la dignité royale ;
Et par ſon teſtament qui doit ſervir de loi,
Me rendit une part de ce qu'il tint de moi.
C'eſt ainſi qu'ignorant d'où vint ce bon office,
Vous appellez faveur ce qui n'eſt que juſtice ;
Et l'oſez accuſer d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMÉE.

(*q*) Certes, ma ſœur, le conte eſt fait avec adreſſe.

CLEOPATRE.

Céſar viendra bientôt, & j'en ai lettre expreſſe ; (*r*)
Et peut-être aujourd'hui vos yeux ſeront témoins
De ce que votre eſprit s'imagine le moins.
Ce n'eſt pas ſans ſujet que je parlais en reine.
Je n'ai reçu de vous que mépris & que haine ; (*s*)
(*t*) Et de ma part du ſceptre indigne raviſſeur,

femme ne ſe vante point ainſi d'avoir un amant ; cela n'eſt permis que dans les rôles comiques.

(*q*) *Certes, ma ſœur, le conte eſt fait avec adreſſe.*
. . . . . *Et j'en ai lettre expreſſe.*

Ces vers ſont de la pure comédie.

Cette ſcène eût été bien plus belle, ſi *Cléopatre* n'eût fait parler que ſa fierté & ſa vertu, & ſi elle ne ſe fût point vantée que *Céſar* était amoureux d'elle.

(*r*) *J'en ai lettre expreſſe.* Style familier & bourgeois.

(*s*) On ne dit point, *Je n'ai reçu que haine.* On ne reçoit point haine. C'eſt un barbariſme.

(*t*) *Part du ſceptre* eſt haſardé, parce qu'on ne coupe point un ſceptre en deux. Mais cette figure qui ne préſente rien de louche & d'obſcur, eſt très-admiſſible.

Vous m'avez plus traitée en eſclave qu'en ſœur;
Même pour éviter des effets plus ſiniſtres,
Il m'a fallu flatter vos inſolens miniſtres,
Dont j'ai craint juſqu'ici le fer, ou le poiſon;
Mais Pompée ou Céſar m'en va faire raiſon;
Et quoiqu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne.
Cependant mon orgueil vous laiſſe à démêler
(*u*) Quel était l'intérêt qui me faiſait parler.

(*u*) Elle ne laiſſe point à démêler; elle le fait entendre trop nettement.

SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

QUE dites-vous, ami, de cette ame orgueilleuſe ?

PHOTIN.

(*x*) Sire, cette ſurpriſe eſt pour moi merveilleuſe;
Je n'en ſais que penſer, (*y*) & mon cœur étonné
D'un ſecret que jamais il n'aurait ſoupçonné,
(*z*) Inconſtant & confus dans ſon incertitude,
Ne ſe réſout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE.

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN.

(*a*) Il faudrait faire effort,
Si nous l'avions ſauvé, pour conclure ſa mort.
Cléopatre vous hait, elle eſt fière, elle eſt belle;

(*x*) *Sire, cette ſurpriſe eſt pour moi merveilleuſe. Merveilleuſe*, pour *étonnante, ſurprenante*, eſt du ſtyle de la comédie; l'on ne peut dire, *une ſurpriſe étonnante, merveilleuſe*; ce n'eſt pas la ſurpriſe qui eſt merveilleuſe, c'eſt la choſe qui ſurprend.

(*y*) *Et mon cœur étonné. Mon cœur*, n'eſt pas le mot propre, on ne l'emploie que dans le ſentiment. Le cœur n'a jamais de part aux réflexions politiques. Il fallait, *mon eſprit*. De plus, quand on vient de dire qu'on eſt ſurpris, il ne faut pas ajouter qu'on eſt étonné.

(*z*) *Inconſtant & confus, &c. Inconſtant*, eſt encore moins convenable. *Le cœur inconſtant*, n'exprime point du tout un homme embarraſſé.

(*a*) *Il faudrait faire effort pour conclure.* C'eſt le contraire de ce que *Photin* veut dire. Il ne faudrait point d'effort pour conclure la mort de *Pompée*: on aurait une raiſon de plus pour la conclure: il faudrait s'efforcer de la hâter.

Et ſi l'heureux Céſar a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée eſt l'unique préſent
Qui vous faſſe contr'elle un rempart ſuffiſant.

PTOLOMÉE.

Ce dangereux eſprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice eſt peu contre un ſi grand ſervice.

PTOLOMÉE.

Mais ſi tout grand qu'il eſt, il cède à ſes appas?

PHOTIN.

Il la faudra flatter, mais ne m'en croyez pas;
Et pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
(*b*) Conſultez-en encore Achillas & Septime.

PTOLOMÉE.

(*c*) Allons donc les voir faire, & montons à la tour;
Et nous en réſoudrons enſemble à leur retour.

(*b*) *Conſultez-en encore Achillas & Septime. En encore*: on doit éviter ce baillement, ces *hiatus* de ſillabes, déſagréables à l'oreille.

Cet acte ne finit point avec la pompe & la nobleſſe qu'on attendait du commencement.

(*c*) *Allons donc les voir faire*, eſt du ton bourgeois, & l'acte a commencé dans un ſtyle emphatique. Il faut autant qu'on le peut, finir un acte par de beaux vers, qui faſſent naître l'impatience de voir l'acte ſuivant.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLEOPATRE.

(*a*) JE l'aime, mais l'éclat d'une ſi belle flamme,
Quelque brillant qu'il ſoit, n'éblouit point mon ame,
Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur (*b*)
(*c*) Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.
Auſſi qui l'oſe aimer porte une ame trop haute,
Pour ſouffrir ſeulement le ſoupçon d'une faute;
(*d*) Et je le traiterais avec indignité,
Si j'aſpirais à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi! vous aimez Céſar, & ſi vous étiez crue,
L'Egypte pour Pompée armerait à ſa vue,

(*a*) *Je l'aime, mais l'éclat &c.* Ce ſentiment de *Cléopatre* eſt fort beau; mais on affaiblit toujours ſon propre ſentiment quand on l'exprime par des maximes générales.

(*b*) Les héroïnes de *Corneille* parlent toujours de leur vertu.

(*c*) *Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.* Il ſemble par la conſtruction, que le vaincu brûle pour le vainqueur. Toutes ces négligences ſont pardonnables à *Corneille*, mais ne le feraient pas à d'autres; c'eſt pour cette raiſon que je les remarque ſoigneuſement.

(*d*) *Et je le traiterais avec indignité*, ne dit pas ce que *Cléopatre* veut dire. Son idée eſt qu'elle ſerait indigne de *Céſar*, ſi elle ne penſait pas noblement. *Traiter avec indignité*, ſignifie, *maltraiter, accabler d'opprobre.*

En prendrait la défense, & par un prompt secours
Du destin de Pharsale arrêterait le cours !
L'amour certes sur vous a bien peu de puissance.

CLÉOPATRE.

(*e*) Les princes ont cela de leur haute naissance.
Leur ame dans leur sang prend des impressions
Qui (*f*) dessous leur vertu rangent leurs passions.
(*g*) Leur générosité soumet tout à leur gloire :
(*h*) Tout est illustre en eux, quand ils osent se croire ;
Et si le peuple y voit quelques déréglemens,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentimens.
Ce malheur de Pompée achève sa ruine.
Le roi l'eût secouru, mais Photin l'assassine :
Il croit cette ame basse & ce monstre sans foi ;
Mais s'il croyait la sienne, il agirait en roi. (*i*)

CHARMION.

Ainsi donc de César l'amante & l'ennemie....

CLÉOPATRE.

Je lui garde une flamme exempte d'infamie,
Un cœur digne de lui.

(*e*) *Les princes ont cela de leur haute naissance. Les princes ont cela*, gâte la noblesse de cette idée. C'est ici le lieu de rapporter le sentiment du marquis de *Vauvenargue*. *Les héros de Corneille*, dit-il, *parlent toujours trop, & pour se faire connaître. Ceux de Racine se font connaître parce qu'ils parlent.* Cette réflexion est très-juste. Les vaines maximes, les lieux communs, disent toujours peu de chose ; & un mot qui échappe à propos, qui part du cœur, qui peint le caractère, en dit bien davantage.

(*f*) *Dessous leur vertu.* Cette expression n'est pas heureuse.

(*g*) *Leur générosité soumet tout à leur gloire*, a un sens trop vague, qui ôte à ce couplet sa précision, & lui dérobe par conséquent sa force.

(*h*) *Tout est illustre*, n'est pas le mot propre. C'est *noble* qu'il fallait.

(*i*) Ce dernier vers est beau, & semble demander grace pour les autres.

CHARMION.

Vous poſſédez le ſien?

CLEOPATRE.

Je crois le poſſéder.

CHARMION.

Mais le ſavez-vous bien?

CLEOPATRE.

Apprends qu'une princeſſe aimant ſa renommée,
(*k*) Quand elle dit qu'elle aime, eſt sûre d'être aimée;
(*l*) Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris,
N'oſeraient l'expoſer aux hontes d'un mépris.
Notre ſéjour à Rome enflamma ſon courage:
Là j'eus de ſon amour le premier témoignage;
Et depuis juſqu'ici chaque jour ſes couriers
M'apportent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.
Partout, en Italie, aux Gaules, en Eſpagne,

(*k*) *Quand elle dit qu'elle aime.* Il y avait d'abord:

Quand elle avoue aimer, s'aſſure d'être aimée.

Voilà encore une maxime générale, qui a même le défaut de n'être pas vraie; car l'infante du *Cid* avoue qu'elle aime, & n'en eſt pas plus aimée. *Hermione* eſt dans la même ſituation. Il eſt vrai que ſi une princeſſe diſait publiquement qu'elle aime & qu'elle n'eſt point aimée, elle pourrait être avilie; mais il n'eſt pas vrai qu'une princeſſe n'avoue à ſa confidente ſa paſſion, que quand elle eſt sûre d'être aimée. En général il faut s'interdire ce ton didactique dans une tragédie. On doit le plus qu'on peut mettre les maximes en ſentiment. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'amour de *Cléopatre* eſt très-froid, & contre les loix de la tragédie; il n'inſpire ni terreur, ni pitié: ce n'eſt préciſément que de la galanterie, ſans aucun intérêt; & cette galanterie eſt des plus indécentes. C'eſt un très-grand défaut.

(*l*) *Et que les plus beaux feux*
dont ſon cœur ſoit épris
N'oſeraient l'expoſer aux
hontes d'un mépris.

Soit épris eſt un ſoléciſme; mais *de beaux feux qui expoſent à des hontes*, ſont pis qu'un ſoléciſme.

La fortune le ſuit, & l'amour l'accompagne.
(*m*) Son bras ne dompte point de peuples, ni de lieux,
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux;
Et de la même main dont il quitte l'épée,
Fumante encore du ſang des amis de Pompée,
(*n*) Il trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif
Dans ſon champ de victoire il ſe dit mon captif.
(*o*) Oui, tout victorieux il m'écrit de Pharſale;
Et ſi ſa diligence à ſes feux eſt égale,
(*p*) Ou plutôt ſi la mer ne s'oppoſe à ſes feux,

(*m*) *Son bras ne dompte point de peuples, ni de lieux. Lieux* après *peuples*, eſt inutile & languiſſant. *Un bras qui dompte des lieux*, révolte l'eſprit & l'oreille.

(*n*) *Il trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif. Céſar* qui trace des ſoupirs d'un ſtyle plaintif, n'eſt point *Céſar*; & ce ridicule augmente encore par celui de l'expreſſion. On ne parlerait pas autrement de *Corridon* dans une églogue. Eſt-il poſſible qu'on ait dit que *Corneille* a banni la galanterie de ſes piéces! Il ne l'a traitée que trop. Elle était alors la baſe de tous les ouvrages d'imagination. *Horace Coclès* chante à l'écho dans *Clélie*, & fait des anagrammes. Tout héros eſt galant. Remarquons que *Dacier* dans ſes notes ſur l'art poétique d'*Horace* cenſura fortement la plupart de ces fautes où *Corneille* tombe trop ſouvent. Il rapporte pluſieurs vers dont il fait la critique. Le ſeul amour du bon goût le portait à cette juſte ſévérité dans un tems où il ne ſemblait pas encore permis de cenſurer un homme preſqu'univerſellement applaudi. *Boileau* avait bien fait ſentir que *Corneille* péchait ſouvent par le ſtyle, par l'obſcurité des penſées, quelquefois par leur fauſſeté, par l'inégalité, par des termes bas, & par des expreſſions ampoulées. Mais il le diſait avec ménagement, juſqu'a ce qu'enfin dans ſon art poétique il alla juſqu'à dire;

Et ſi le roi des Huns ne lui charme l'oreille
Traiter de viſigots tous les vers de *Corneille*.

Il n'aurait jamais parlé ainſi de *Racine*, le ſeul qui eut toujours un ſtyle noble & pur.

(*o*) *Oui, tout victorieux.* Il faut dire; *Oui, tout vainqueur qu'il eſt.*

(*p*) *Ou plutôt ſi la mer ne s'oppoſe à ſes feux.* Cette oppoſition de la *mer* & des *feux* eſt un jeu de mots puérile, auquel l'auteur n'a peut-être pas penſé. Ce n'eſt pas aſſez de ne pas chercher ces petiteſſes,

L'Egypte le va voir me préſenter ſes vœux.
Il vient, ma Charmion, juſques dans nos murailles,
Chercher auprès de moi le prix de ſes batailles,
M'offrir toute ſa gloire, & ſoumettre à mes loix
Et le cœur & la main qui les donnent aux rois:
(q) Si bien que ma rigueur, ainſi que le tonnerre,
Peut faire un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

(r) J'oſerais bien jurer que vos divins appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas;
Et que le grand Céſar n'a rien qui l'importune,
(s) Si vos ſeules rigueurs ont droit ſur ſa fortune.
Mais quelle eſt votre attente, & que prétendez-vous,
Puiſque d'une autre femme il eſt déjà l'époux,
Et qu'avec Calphurnie un paiſible hyménée

il faut prendre garde que le lecteur ne puiſſe les ſoupçonner.

(q) *Si bien que ma rigueur, ainſi que le tonnerre.* L'expreſſion familière *ſi bien que*, eſt à peine tolérée dans la comédie. La rigueur d'une femme comparée au tonnerre, eſt d'un gigantesque puérile. Un tonnerre qui fait un malheureux eſt petit. Le tonnerre fait pis, il tue; & les rigueurs de *Cléopatre* qui tueraient *Céſar* comme le tonnerre, ſont quelque choſe de plus outré, de plus faux, & de plus choquant que les exagérations de tous nos romans. On ne peut trop s'élever contre ce faux goût.

(r) *J'oſerais bien jurer que vos divins appas*, eſt un diſcours de ſoubrette. Mais *Cléopatre* qui eſpère avoir un enfant de *Céſar*, s'exprime en femme abandonnée.

(s) *Si vos ſeules rigueurs ont droit ſur ſa fortune.* Toutes ces expreſſions ſont fauſſes & alembiquées. Des rigueurs n'ont point de droit, elles n'en ont point ſur la fortune de *Céſar*; & ce Céſar *qui n'a rien qui importune* eſt comique. J'avoue qu'on eſt étonné de tant de fautes, quand on y regarde de près. Remarquons-les, puiſqu'il faut être utile; mais ſongeons toujours que *Corneille* a des beautés admirables; & que s'il a bronché dans la carrière, c'eſt lui qui l'a ouverte en quelque façon, puiſqu'il a ſurpaſſé ſes contemporains juſqu'à l'époque d'*Andromaque*.

Par des liens ſacrés tient ſon ame enchaînée?

CLEOPATRE.

Le divorce aujourd'hui ſi commun aux Romains
Peut rendre en ma faveur tous ces obſtacles vains:
Céſar en ſait l'uſage & la cérémonie;
Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLEOPATRE.

Peut-être mon bonheur ſaura mieux l'arrêter;
(*t*) Peut-être mon amour aura quelque avantage
Qui ſaura mieux que moi ménager ſon courage.
Mais laiſſons au haſard ce qui peut arriver;
Achevons cet hymen, s'il ſe peut achever;
Ne dura-t-il qu'un jour, ma gloire eſt ſans ſeconde,
D'être du moins un jour la maîtreſſe du monde.
J'ai de l'ambition, & ſoit vice, ou vertu,
Mon cœur ſous ſon fardeau veut bien être abattu.
J'en aime la chaleur, & la nomme ſans ceſſe
La ſeule paſſion digne d'une princeſſe.
Mais je veux que la gloire anime ſes ardeurs,
Qu'elle mène ſans honte au faîte des grandeurs;

(*t*) *Peut être mon amour aura quelque avantage*
Qui ſaura mieux que moi ménager ſon courage.

Son amour qui a un avantage, lequel ménagera mieux le courage de *Céſar* qu'elle-même, eſt une idée obſcure exprimée obſcurément.

Il y avait auparavant:

Et ſi jamais le ciel favoriſait ma couche
De quelque rejetton de cette illuſtre ſouche,
Cette heureuſe union de mon ſang & du ſien
Unirait à jamais ſon deſtin & le mien

L'auteur retrancha ces vers qui préſentaient une image révoltante.

Et je la déſavoue alors que ſa manie
Nous préſente le trône avec ignominie.
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encore Pompée & ſuivre mon devoir;
(*u*) Ne pouvant rien de plus pour ſa vertu ſéduite,
Dans mon ame en ſecret je l'exhorte à la fuite,
Et voudrais qu'un orage écartant ſes vaiſſeaux,
Malgré lui l'enlevât aux mains de ſes bourreaux.
Mais voici de retour le fidèle Achorée,
Par qui j'en apprendrai (*x*) la nouvelle aſſurée.

(*u*) *Ne pouvant rien de plus pour ſa vertu ſéduite.* Il ſemble par la phraſe qu'il s'agiſſe de la vertu ſéduite de *Pompée*; & c'eſt de la vertu ſéduite de l'ame de *Cléopatre*, *Je l'exhorte à la fuite dans mon ame.* Cette expreſſion n'eſt pas heureuſe. Mais ſi *Cléopatre* veut ſecourir *Pompée* que ne lui dépêche-t-elle un exprès pour l'avertir de ſon danger? Elle en dit trop, quand elle ne fait rien.

(*x*) *La nouvelle aſſurée.* On apprend des nouvelles sûres, & non une nouvelle aſſurée. On dit bien, *cette nouvelle m'a été aſſurée par tels & tels.*

SCENE II. (y)

CLEOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLEOPATRE.

EN eſt-ce déjà fait, & nos bords malheureux
Sont-ils déjà ſouillés d'un ſang ſi généreux ?

ACHORÉE.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage ;
J'ai vu la trahiſon, (z) j'ai vu toute ſa rage ;
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le ſort : (a)
J'ai vu dans ſon malheur la gloire de ſa mort ; (b)
Et puiſque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez & plaignez ſon trépas. (c)

(y) Si *Cléopatre*, au-lieu de parler en femme galante, avait ſu donner de la nobleſſe à ſon amour pour *Céſar*, & montrer en même tems la plus grande reconnaiſſance pour *Pompée*, & une véritable crainte de ſa mort, le récit d'*Achorée* ferait bien un autre effet. Le cœur n'eſt point aſſez ému quand le récit des infortunes n'eſt fait qu'à des perſonnes indifférentes. Le nom de *Pompée*, & de beaux vers, ſuppléent à l'intérêt qui manque. *Cléopatre* a montré aſſez d'envie de ſauver *Pompée*, pour que le récit qu'on lui fait la touche ; mais non pas pour que ce récit ſoit un coup de théatre, non pas pour qu'il faſſe répandre des larmes.

(z) La rage de la trahiſon!

(a) On tranche la vie, on tranche la tête, on ne tranche point un ſort.

(b) *La gloire d'une mort !* Et cette *gloire* deux fois répétée ! quelle négligence ?

(c) On n'admire point un *trépas*. Mais la manière héroïque dont un homme eſt mort. Cependant cette expreſſion eſt une beauté & non une faute. C'eſt une figure très-admiſſible.

Ses trois vaiſſeaux en rade avaient mis voile bas ;
Et voyant dans le port préparer nos galères,
Il croyait que le roi touché de ſes misères,
Par un beau ſentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute ſa cour le venait recevoir ;
* *Mais voyant que ce prince* (d) *ingrat à ſes mérites*
N'envoyait qu'un eſquif rempli de ſatellites,
Il ſoupçonne dès-lors (e) *ſon manquement de foi,*
Et ſe laiſſe ſurprendre à quelque peu d'effroi.
Enfin voyant nos bords & notre flotte en armes,
Il condamne ſoudain ces indignes alarmes,
Et penſe ſeulement, dans ce preſſant ennui,
A ne haſarder pas Cornélie avec lui :
** *N'expoſons*, lui dit-il, *que cette ſeule tête*
A la réception que l'Egypte m'apprête ;
Et tandis que moi ſeul j'en courrai le danger,

* *Quippe fides ſi pura foret, &c.*
Venturum tota Pharium cum claſſe tyrannum.

** ——— *Longeque à littore eaſus*
Expectate meos & in hac cervice tyranni
Explorate fidem.

(d) *Ingrat à ſes mérites.* Nous diſons, *ingrat envers quelqu'un*, & non pas, *ingrat à quelqu'un.* Aujourd'hui que la langue ſemble commencer à ſe corrompre, & qu'on s'étudie à parler un jargon ridicule, on ſe ſert du mot impropre *vis-à-vis.* Pluſieurs gens de lettres ont été ingrats *vis-à-vis de moi*, au lieu d'*envers moi.* Cette compagnie s'eſt rendue difficile *vis-à-vis du roi*, au-lieu d'*envers le roi* ou *avec le roi.* Vous ne trouverez le mot *vis-à-vis* employé en ce ſens dans aucun auteur claſſique du ſiècle de *Louis XIV.*

(e) *Son manquement de foi. Manquement*, n'eſt plus d'uſage ; nous diſons, *manque.* Et ce *manque de foi* eſt une expreſſion trop faible pour exprimer l'horrible perfidie que *Pompée* ſoupçonne.

Songe à prendre la fuite afin de me venger.
Le roi Juba nous garde une foi plus ſincère ;
Chez lui tu trouveras & mes fils & ton père ;
Mais quand tu les verrais deſcendre chez (*f*) *Pluton,*
Ne déſeſpère point du vivant de Caton.
Il dit, & cependant que leur amour conteſte,
Achillas à ſon bord joint ſon eſquif funeſte.
* *Septime ſe préſente, & lui tendant la main,*
Le ſalue empereur, en langage romain ;
Et comme député de ce jeune monarque,
Paſſez, ſeigneur, dit-il, *paſſez dans cette barque ;*
Les ſables & les bancs cachés deſſous les eaux,
Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaiſſeaux.
Ce héros voit la fourbe, & (*g*) s'en moque dans l'ame.
Il reçoit les adieux des ſiens, & de ſa femme,
Leur défend de le ſuivre, & s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnait les états.
La même majeſté ſur ſon viſage empreinte
Entre ces aſſaſſins montre un eſprit ſans crainte ;
Sa vertu toute entière à la mort le conduit :
Son affranchi Philippe eſt le ſeul qui le ſuit ;

C'eſt

* *Romanus Pharia miles de puppe ſalutat*
Septimius.

(*f*) *Pompée* ne ſe ſervit certainement pas de cette figure ; *deſcendre chez Pluton.* Il ne faut pas faire parler un héros en poëte.

(*g*) *Il s'en moque dans l'ame. s'en moque*, eſt comique & trivial. Je ne ſais pourquoi *Corneille* feint que *Pompée* s'apperçoit du deſſein de *Septime* ; car s'il le devine, il ne doit pas quitter ſon vaiſſeau, dans lequel ſans doute il a des ſoldats. Il doit prendre le chemin de Carthage.

C'eſt de lui que j'ai ſu ce que je viens de dire;
Mes yeux ont vu le reſte, & mon cœur en ſoupire,
Et croit que Céſar même à de ſi grands malheurs (*a*)
Ne pourra refuſer des ſoupirs & des pleurs.

CLEOPATRE.

N'épargnez pas les miens, achevez, Achorée,
L'hiſtoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

ACHORÉE.

On l'amène, & du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entr'eux daigne l'entretenir;
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Enfin l'eſquif aborde, on l'invite à deſcendre;
Il ſe lève, & ſoudain par derrière (*i*) Achillas,
Comme pour commencer tirant ſon coutelas,
Septime & trois des ſiens, lâches enfans de Rome,
Percent à coups preſſés les flancs de ce grand homme,
Tandis qu'Achillas même, épouvanté d'horreur,
(*k*) De ces quatre enragés admire la fureur.

CLEOPATRE.

Vous qui livrez la terre aux diſcordes civiles,
Si vous vengez ſa mort, dieux, épargnez nos villes.
N'imputez rien aux lieux, reconnaiſſez les mains.
Le crime de l'Egypte eſt fait par des Romains.
Mais que fait & que dit ce généreux courage?

(*h*) *Un cœur qui croit.* Cela ne ſerait pas ſouffert aujourd'hui.

[*i*] *Par derrière.* Cela eſt d'une proſe trop baſſe.

[*k*] *De ces quatre enragés admire la fureur. Ces quatre enragés* eſt aujourd'hui du bas comique; il ne l'était pas alors. *Enragé* faiſait le même effet que l'*arrabiato* des Italiens, & l'*enragd'* des Anglais. *Admire* eſt inſoutenable.

ACHORÉE.

* *D'un des pans de ſa robe il couvre ſon viſage,*
A ſon mauvais deſtin en aveugle obéit,
(*l*) *Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,*
De peur qu'il ne ſemblât contre une telle offenſe
Implorer d'un coup d'œil ſon aide & ſa vengeance.
** *Aucun gémiſſement à ſon cœur échappé,*
Ne le montre en mourant (m) *digne d'être frappé* :
(*n*) Immobile en leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau ſa vie & ce qu'on dira d'elle ;
Et tient la trahiſon que le roi leur preſcrit,
Trop au-deſſous de lui pour y prêter l'eſprit. (*o*)
Sa vertu dans leur crime augmente ainſi ſon luſtre,

* *Involvit vultus, atque indignatus apertum*
Fortunæ præbere caput, tunc lumina preſſit.
** ——— *Nullo gemitu conſenſit ad ictum.*

(*l*) *Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit.* J'ai vu autrefois admirer ce vers ; & depuis, j'ai vu tous les connaiſſeurs le condamner comme une exagération, comme un vain ornement, & même comme une penſée fauſſe. On peut dédaigner de regarder un ami perfide ; mais dédaigner de regarder le ciel, parce qu'on ſe ſuppoſe trahi par le ciel, cela eſt d'un capitan plutôt que d'un héros.

(*m*) *Digne d'être frappé.* N'eſt-ce pas là encore une fauſſe idée ? Pourquoi *Pompée* aurait-il été *digne d'être frappé*, s'il eût gémi ? Et que veut dire *digne d'être frappé?* Quelle enflure ? quelle fauſſe grandeur ?

[*n*] *Immobile en leurs coups, &c. Immobile* n'a & ne peut avoir de régime. Car en toute langue ; on n'eſt immobile, ni à quelque choſe, ni en quelque choſe.

[*o*] Quoi *Pompée* ne daigne pas ſonger qu'on l'aſſaſſine ? Quoi ! il ne daigne pas *prêter l'eſprit* à vingt coups de poignard qu'il reçoit ! il n'y a rien au monde de plus faux, de plus romaneſque. Et *cette vertu qui augmente ainſi ſon luſtre dans leur crime !* Quelles peines l'auteur ſe donne pour montrer de l'eſprit faux & pour s'expliquer en énigmes !

* *Et* (p) *ſon dernier ſoupir eſt un ſoupir illuſtre,*
Qui de cette grande ame achevant les deſtins,
Etale tout Pompée aux yeux des aſſaſſins.
** *Sa tête ſur les bords de la barque penchée,* (q)
Par le traître Septime indignement tranchée,
Paſſe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainſi qu'un grand trophée après de grands combats!
Et pour combler enfin ſa tragique aventure,
*** *On donne à ce héros la mer pour ſépulture,*
Et le tronc ſous les flots roule dorſénavant
Au gré de la fortune & de l'onde & du vent.
A ce ſpectacle affreux la triſte Cornélie...

CLEOPATRE.

Dieux! en quels déplaiſirs eſt-elle enſevelie!

ACHORÉE.

Ayant toujours ſuivi ce cher époux des yeux,

* *Seque probat moriens.*
** *Septimius retegit ſciſſo velamine vultus*
Collaque in obliquo ponit languentia roſtro,
Tunc nervos venaſque ſecat. ———
Vindicat hoc Pharius dextra geſtare ſatelles.
*** *Littora Pompeium feriunt, truncuſque vadoſis*
Hunc illuc jactatur aquis.

[p] *Et ſon dernier ſoupir eſt un ſoupir illuſtre &c.* Ce mot *illuſtre* ne peut convenir à un *ſoupir*; de plus, un *ſoupir* n'eſt-il pas une eſpèce de gémiſſement? *Achorée* vient de dire que *Pompée* n'a pouſſé aucun gémiſſement. Et comment un *ſoupir* peut-il *étaler tout Pompée*? Corneille a voulu traduire le *ſeque probat moriens* de *Lucain*. *Il prouve en mourant qu'il eſt Pompée.* Ce peu de mots eſt vrai, ſimple & noble; mais un *ſoupir illuſtre* n'eſt pas tolérable.

(q) Eſt-ce la barque ou la tête qui eſt penchée?

Je l'ai vue élever ſes (r) triſtes mains aux cieux ;
* *Puis cédant auſſi-tôt à la douleur plus forte,*
Tomber dans ſa galère évanouie, ou morte.
Les ſiens en ce déſaſtre à force de ramer,
L'éloignent du rivage & regagnent la mer ;
Mais ſa fuite eſt mal sûre, & l'infame Septime,
Qui ſe voit dérober la moitié de ſon crime,
Afin de l'achever, prend ſix vaiſſeaux au port,
Et pourſuit ſur les eaux Pompée après ſa mort.
Cependant Achillas porte au roi ſa conquête :
Tout le peuple tremblant en détourne la tête.
Un effroi général offre à l'un ſous ſes pas
Des abymes ouverts pour venger ce trépas ;
L'autre entend le tonnerre, & chacun ſe figure
Un déſordre ſoudain de toute la nature ;
Tant l'excès du forfait troublant leurs jugemens,
Préſente à leur terreur l'excès des châtimens.
Philippe d'autre part montrant ſur le rivage,
Dans une ame ſervile, un généreux courage,
Examine d'un œil & d'un ſoin curieux,
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
(s) Dans quelque urne chétive en ramaſſer la cendre,

* ——— *Interque ſuorum*
Lapſa manus, rapitur trepida fugiente carina.

[r] On ſait bien que des mains ne ſont point triſtes. Cependant cette épithète peut être ſoufferte en poéſie, & ſurtout dans cette occaſion.

[s] *Dans quelque urne chétive en ramaſſer la cendre.* Le mot de *chétive* ne paſſerait pas aujourd'hui. Il me paraît qu'il fait ici un très-bel effet, par l'oppoſition d'une fin ſi déplorable, à la grandeur paſſée de *Pompée*.

Et d'un peu de pouſſière élever un tombeau
A celui qui du monde eut le ſort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on pourſuit Cornélie,
On voit d'ailleurs Céſar venir de Theſſalie.
Une flotte paraît qu'on a peine à compter...

CLEOPATRE.

C'eſt lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchans, voici venir la foudre:
(*t*) Cléopatre a de quoi vous mettre tous en poudre.
Céſar vient, elle eſt reine, & Pompée eſt vengé;
La tyrannie eſt bas, & le ſort eſt changé.
(*u*) Admirons cependant le deſtin des grands hommes,
Plaignons-les, & par eux jugeons ce que nous ſommes.
Ce prince d'un ſénat maître de l'univers,
De qui l'heur ſemblait être au-deſſus du revers,
(*x*) Lui que ſa Rome a vu plus craint que le tonnerre,

[*t*] *Cléopatre a de quoi vous mettre tous en poudre. Cléopatre a de quoi.* On évite aujourd'hui de tels hémiſtiches. La ſituation n'en eſt pas moins intéreſſante, rien n'eſt plus grand que ce moment où *Pompée* périt, où *Cornélie* fuit, & où *Céſar* arrive.

On évite aujourd'hui ces lieux communs, *mettre en poudre*, qui n'étaient employés que pour rimer *à foudre*.

[*u*] *Admirons cependant.* Cela ſerait froid en toute autre occaſion. On eſt peu touché quand on ſe prépare ainſi, quand on s'arrange pour faire des réflexions. Il vaudrait mieux montrer plus de ſentiment.

[*x*] *Plus craint que le tonnerre.* On voit bien là le miſérable eſclavage de la rime. Ce *tonnerre* n'eſt mis que pour rimer à *terre*; on s'eſt imaginé, grace à ces malheureuſes rimes ſi ſouvent rebattues, qu'il n'y avait que tonnerre & guerre qui puſſent rimer à terre, à cauſe des deux *rr*, qui ſe trouvent dans ces mots. On n'a pas fait réflexion que ce double *r* ne ſe prononce pas. *Abhorre* qui a deux *r*, rime très-bien avec *adore* & *honore* qui n'en ont qu'un. L'uſage fait tout, mais c'eſt un uſage bien condamnable de ſe donner des entraves ſi ridicules. La rime eſt faite pour l'oreille. On prononce *terre* comme *père*, *mère*, & puiſqu'*abhorre* rime avec *adore*, *terre* doit rimer avec *mère*.

Triompher en trois fois des trois parts de la terre ;
Et qui voyait encor en ces derniers haſards,
L'un & l'autre conſul ſuivre ſes étendarts ;
Si-tôt que d'un malheur ſa fortune eſt ſuivie,
Les monſtres de l'Egypte ordonnent de ſa vie.
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
Arbitres ſouverains d'un ſi noble deſtin.
Un roi qui de ſes mains a reçu la couronne,
A ces peſtes de cour lâchement l'abandonne.
Ainſi finit Pompée, & peut-être qu'un jour
(*y*) Céſar éprouvera même ſort à ſon tour.
Rendez l'augure faux, dieux, qui voyez mes larmes,
Et ſecondez partout & mes vœux & ſes armes !

CHARMION.

Madame, le roi vient qui pourra vous ouïr.

[*y*] *Céſar éprouvera* Cette idée eſt fort belle, & d'autant plus convenable, que le jour même on conſpire contre *Céſar*.

SCENE III.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, CHARMION,

PTOLOMÉE.

SAVEZ-VOUS le bonheur dont nous allons jouir,
Ma ſœur ?

CLEOPATRE.

Oui, je le ſais, le grand Céſar arrive.
Sous les loix de Photin je ne ſuis plus captive.

PTOLOMÉE.

Vous haiſſez toujours ce fidèle ſujet ?

CLEOPATRE.

(?) Non, mais en liberté je ris de ſon projet.

PTOLOMÉE.

Quel projet faiſait-il dont vous puſſiez vous plaindre ?

CLEOPATRE.

J'en ai ſouffert beaucoup, & j'avais plus à craindre.
Un ſi grand politique eſt capable de tout ;
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il réſout.

[?] Le ſpectateur eſt indigné qu'après la mort du grand *Pompée*, dont il eſt rempli, *Ptolomée* & *Cléopatre* s'amuſent à parler de *Photin*, & que *Cléopatre* diſe en vers de comédie, qu'elle *rit de ſon projet*.

Non, mais en liberté je ris de ſon projet. Il faut, autant qu'on le peut, fixer toujours l'attention du public ſur les grands objets, & parler peu des petits, mais avec dignité.

Cette froide ſcène devient encore moins tragique par les petites ironies du frère & de la ſœur.

PTOLOMÉE.

Si je ſuis ſes conſeils, j'en connais la prudence.

CLEOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOMÉE.

Pour le bien de l'état tout eſt juſte en un roi.

CLEOPATRE.

Ce genre de juſtice eſt à craindre pour moi ;
Après ma part du ſceptre à ce titre uſurpée,
Il en coûte la vie & la tête (*a*) à Pompée.

PTOLOMÉE.

Jamais un coup d'état ne fut mieux entrepris.
Le voulant ſecourir Céſar nous eût ſurpris.
Vous voyez ſa vîteſſe, & l'Egypte troublée,
Avant qu'être en défenſe, en ſerait accablée :
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur
Offrir en ſûreté mon trône & votre cœur.

CLEOPATRE.

(*b*) Je ferai mes préſens, n'ayez ſoin que des vôtres,
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOMÉE.

Les vôtres ſont les miens, étant de même ſang.

CLEOPATRE.

Vous pouvez dire encore, étant de même rang,
Etant rois l'un & l'autre ; & toutefois je penſe

[*a*] Quand on dit *la vie, la tête* eſt de trop.

(*b*) *Je ferai mes préſens, n'ayez ſoin que des vôtres. Je ferai mes préſens*, eſt de la dernière indécence, ſurtout dans la bouche d'une femme galante. *N'ayez ſoin que des vôtres*, paraît encore plus inſupportable, quand il s'agit de la tête de *Pompée*.

Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOMÉE.

Oui, ma ſœur, car l'état dont mon cœur eſt content,
Sur quelques bords du Nil bien à peine s'étend :
Mais Céſar à vos loix ſoumettant ſon courage,
Vous va faire régner ſur le Gange & le Tage.

CLEOPATRE.

J'ai de l'ambition, mais je la ſais régler ;
Elle peut m'éblouir, & non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange.
(*c*) Je connais ma portée, & ne prends point le change.

PTOLOMÉE.

L'occaſion vous rit, & vous en uſerez.

CLEOPATRE.

Si je n'en uſe bien, vous m'en accuſerez.

PTOLOMÉE.

J'en eſpère beaucoup, vu l'amour qui l'engage.

CLEOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage ;
Mais quelque occaſion qui me rie aujourd'hui,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui ;

(*c*) *Je connais ma portée, & ne prends point le change...*
Et je ſuis bonne ſœur ſi vous m'êtes bon frère...
Vous montrez cependant un peu bien du mépris, &c. Tout cela eſt d'un comique ſi froid, que pluſieurs perſonnes ſont étonnées que *Corneille* ait pu paſſer ſi rapidement du pathétique & du ſublime, à ce ſtyle bourgeois, & qu'il n'ait point eu quelque ami qui l'ait fait appercevoir de ces diſparates. On l'a déjà dit : *Corneille* n'était plus le même quand il n'était plus ſoutenu par la majeſté du ſujet ; & il ne vivait pas dans un tems où l'on connût encore toutes les bienſéances du dialogue, la pureté du ſtyle, l'art, auſſi néceſſaire que difficile, de dire les petites choſes avec une nobleſſe élégante. On ne peut trop répéter que la plupart des défauts de *Corneille* ſont ceux de ſon ſiècle.

Je ne garde pour vous ni haine, ni colère ;
Et je ſuis bonne ſœur, ſi vous m'êtes bon frère. (*d*)

PTOLOMÉE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris. (*e*)

CLEOPATRE.

Le tems de chaque choſe ordonne & fait le prix.

PTOLOMÉE.

Votre façon d'agir le fait aſſez connaître.

CLEOPATRE.

Le grand Céſar arrive, & vous avez un maître.

PTOLOMÉE.

Il l'eſt de tout le monde, & je l'ai fait le mien.

CLEOPATRE.

Allez lui rendre hommage, & j'attendrai le ſien.
Allez, ce n'eſt pas trop pour lui que de vous-même ;
Je garderai pour vous l'honneur du diadême.
Photin vous vient aider à le bien recevoir ;
Conſultez avec lui quel eſt votre devoir.

(*d*) Vers de comédie, *Vous m'êtes bon frère*, & mauvais vers.

[*e*] Vers de comédie, & qui n'eſt pas français, *Un peu bien du mépris ?*

SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

J'AI ſuivi tes conſeils; mais plus je l'ai flattée,
Et plus dans l'inſolence elle s'eſt emportée; (*f*)
Si bien qu'enfin outré de tant d'indignités,
(*g*) Je m'allais emporter dans les extrémités.
Mon bras dont ſes mépris forçaient la retenue,
N'eût plus conſidéré Céſar, ni ſa venue,
Et l'eût miſe en état, malgré tout ſon appui,
De ſe plaindre à Pompée (*h*) auparavant qu'à lui.
L'arrogante! à l'ouir elle eſt déjà ma reine;
Et ſi Céſar en croit ſon orgueil & ſa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle eſt ſon cher objet,
De ſon frère & ſon roi je deviens ſon ſujet.
Non, non, prévenons-la, c'eſt faibleſſe d'attendre
Le mal qu'on voit venir ſans pouvoir s'en défendre.
Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner:
Otons-lui les moyens de plaire & de régner;

[*f*] *Elle s'eſt emportée dans l'inſolence*, eſt un barbariſme & un ſoléciſme. Il faut, *juſqu'à l'inſolence elle s'eſt emportée.*

(*g*) *Je m'allais emporter dans les extrémités.* On s'emporte à quelque extrémité & non dans les extrémités. *Ptolomée* doit-il dire qu'il a été tenté de tuer ſa ſœur? Il me ſemble qu'au théatre on ne doit parler de meurtre que dans les grandes paſſions, ou dans les grands intérêts, & non pas après une ſcène d'ironie & de picoterie.

(*h*) *Auparavant qu'à lui* n'eſt pas français. Cet adverbe abſolu n'admet aucune relation, aucun régime. Il faut, *avant qu'à lui.*

Et ne permettons pas qu'après tant de bravades
Mon ſceptre ſoit le prix (*i*) d'une de ſes œillades.

PHOTIN.

Sire, ne donnez point de prétexte à Céſar,
(*k*) Pour attacher l'Egypte aux pompes de ſon char.
Ce cœur ambitieux, qui par toute la terre
Ne cherche qu'à porter l'eſclavage & la guerre,
Enflé de ſa victoire & des reſſentimens
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amans, (*l*)
Quoique vous ne rendiez que juſtice à vous-même,
Prendrait l'occaſion de venger ce qu'il aime;
Et pour s'aſſujettir & vos états & vous,
Imputerait à crime un ſi juſte courroux.

PTOLOMÉE.

Si Cléopatre vit, s'il la voit, elle eſt reine.

PHOTIN.

Si Cléopatre meurt, votre perte eſt certaine.

PTOLOMÉE.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me ſauver.

PHOTIN.

(*m*) Pour la perdre avec joie il faut vous conſerver.

PTOLOMÉE.

Quoi? pour voir ſur ſa tête éclater ma couronne?
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,

[*i*] *D'une de ſes œillades*, eſt du ſtyle comique. On peut trouver de telles obſervations minutieuſes; mais elles ſont faites pour les étrangers. Il ne faut rien ometre.

[*k*] Attacher l'Egypte à des pompes!

(*l*) *Aux vrais amans!* Un miniſtre d'état & même un ſcélérat qui parle de vrais amans, & des reſſentimens qu'une perte imprime aux vrais amans!

[*m*] *Pour la perdre avec joie.* Cet *avec joie* eſt ridicule. Il devait dire pour la perdre ſans vous nuire, pour vous venger avec ſûreté.

(*n*) Paſſe, paſſe plutôt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une ſœur.
Quelques feux que d'abord il lui faiſe paraître,
Il partira bientôt, & vous ſerez le maître.
L'amour à ſes pareils ne donne point d'ardeur, (*o*)
Qui ne cède aiſément aux ſoins de leur grandeur.
Il voit encore l'Afrique & l'Eſpagne occupées
Par Juba, Scipion & les jeunes Pompées;
Et le monde à ſes loix n'eſt point aſſujetti,
Tant qu'il verra durer ces reſtes du parti.
Au ſortir de Pharſale un ſi grand capitaine
Saurait mal ſon métier, s'il laiſſait prendre haleine,
Et s'il donnait loiſir à des cœurs ſi hardis
(*p*) De relever du coup dont ils ſont étourdis.
(*q*) S'il les vainc, s'il parvient où ſon deſir aſpire,
Il faut qu'il aille à Rome établir ſon empire,
Jouir de ſa fortune & de ſon attentat,
Et changer à ſon gré la forme de l'état.
Jugez durant ce tems ce que vous pourrez faire.
Sire, voyez Céſar, forcez-vous à lui plaire;
Et lui déférant tout, veuillez vous ſouvenir
Que les événemens régleront l'avenir.
Remettez en ſes mains (*r*) trône, ſceptre, couronne,

[*n*] *Paſſe p[illegible]* Il faut avoir l'attention d'éviter ces façons de parler employées dans le ſtyle bas, *paſſe paſſe* fait un effet ridicule.

(*o*) *L'amour* qui donne de *l'ardeur!*

[*p*] *De relever.* On relève de maladie, on ne relève pas d'un coup.

(*q*) *S'il les vainc.* Evitez toujours ces ſyllabes rudes & ſéches.

[*r*] *Trône, ſceptre, couronne.* Ce ne ſont point trois choſes différentes, c'eſt la même idée ſous trois diverſes figures : c'eſt un pléonaſme, une négligence.

Et ſans en murmurer ſouffrez qu'il en ordonne.
Il en croira ſans doute ordonner juſtement,
En ſuivant du feu roi l'ordre & le teſtament;
L'importance d'ailleurs de ce dernier ſervice
Ne permet pas d'en craindre une entière injuſtice.
Quoiqu'il en faſſe enfin, feignez d'y conſentir,
Louez ſon jugement, & le laiſſez partir.
Après, quand nous verrons le tems propre aux vengeances,
Nous aurons & la force & les intelligences.
Juſques-là réprimez ces tranſports violens
Qu'excitent d'une ſœur les mépris inſolens.
Les bravades enfin ſont des diſcours frivoles;
Et qui ſonge aux effets, néglige les paroles.

PTOLOMÉE.

Ah! tu me rends la vie, & le ſceptre à la fois.
Un ſage conſeiller eſt le bonheur des rois.
Cher appui de mon trône, allons ſans plus attendre
Offrir tout à Céſar, afin de tout reprendre;
Avec toute ma flotte allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs (*s*) ſéduire ſon pouvoir.

(*s*) *Séduire ſon pouvoir.* Notre langue ne permet guère qu'on applique à des choſes inanimées des verbes qui ne ſont appropriés qu'à des choſes animées. On ſéduit un homme; & par une métaphore très-juſte, on ſéduit ſa paſſion. Mais quand on ſéduit un homme puiſſant, ce n'eſt pas ſon pouvoir qu'on ſéduit. Cette impropriété de termes eſt ſouvent ce qui révolte le lecteur, ſans qu'il s'apperçoive d'où naît ſon dégoût. Les poëtes, comme *Boileau* & *Racine*, qui n'emploient jamais que des métaphores juſtes, qui écrivent toujours purement, ſont lus de tout le monde; & il n'y a pas un ſeul de leurs vers, que les amateurs ne reliſent [illegible] fois, & ne ſachent par [illegible]ur: mais on ne lit des autres que quelques endroits de génie, dont la beauté ſupérieure s'élève au-deſſus des règles de la ſyntaxe, & de la correction du ſtyle.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE. (a)

CHARMION, ACHORÉE.

CHARMION.

OUI, tandis que le roi va lui-même en perſonne
Juſqu'aux pieds de Céſar (b) proſterner ſa couronne,
Cléopatre s'enferme en ſon appartement :
Et ſans s'en émouvoir attend ſon compliment.
Comment nommerez-vous (c) une humeur ſi hautaine ?

ACHORÉE.

Un orgueil noble & juſte, & digne d'une reine,
Qui ſoutient avec cœur & magnanimité
L'honneur de ſa naiſſance & de ſa dignité.
Lui pourrai-je parler ?

[a] *Corneille* dans l'examen de *Pompée*, dit qu'on a trouvé mauvais qu'*Achorée* faſſe le récit intéreſſant qui ſuit, à une ſimple ſuivante. Il donne pour réponſe que cette ſuivante tient lieu de la reine ; mais encore une fois, les récits intéreſſans ne doivent être faits qu'aux principaux perſonnages. On eſt mécontent de voir une ſuivante qui dit que ſa maîtreſſe, *dans ſon appartement, de Céſar attend le compliment ſans s'en émouvoir*. Ces ſcènes inutiles & par conſéquent froides prouvent que preſque toutes les tragédies françaiſes ſont trop longues. On les appelle des ſcènes de *rempliſſage*. Ce mot eſt leur condamnation.

(b) *Proſterner ſa couronne.* On ne proſterne point une couronne ; on ſe proſterne, on dépoſe une couronne ; on la dépoſe aux pieds, & non juſqu'aux pieds.

(c) *Une humeur ſi hautaine. Humeur* n'eſt pas plus noble que *beau préſent*.

CHARMION.

Non, mais elle m'envoie
Savoir à cet abord (*d*) ce qu'on a vu de joie,
Ce qu'à (*e*) ce beau préſent Céſar a témoigné,
S'il en a rendu grace, ou s'il l'a dédaigné,
S'il traite avec douceur, s'il (*f*) traite avec empire;
Ce qu'à nos aſſaſſins enfin il a pu dire.

ACHORÉE.

La tête de Pompée a produit des effets
(*g*) Dont ils n'ont pas ſujet d'être fort ſatisfaits.
Je ne ſais ſi Céſar prendrait plaiſir à feindre;
Mais pour eux, juſqu'ici je trouve lieu de craindre:
S'ils aimaient Ptolomée, ils l'ont fort mal ſervi.
Vous l'avez vu partir, & moi je l'ai ſuivi.
Ses vaiſſeaux en bon ordre (*h*) ont éloigné la ville,
Et pour joindre Céſar n'ont avancé qu'un mille.
(*i*) Il venait à plein voile, & ſi dans les haſards
Il éprouva toujours la faveur de ſon Mars,
Sa flotte qu'à l'envi favoriſait Neptune,
Avait le vent (*k*) en poupe, ainſi que ſa fortune.

Dès

(*d*) *Ce qu'on a vu de joie*, ne peut ſe dire dans le ſtyle tragique, quoique ce ſoit une ſuivante qui parle.

(*e*) *Ce beau préſent*, eſt comique.

[*f*] *Traite* exige un régime; ce verbe n'eſt neutre que lorſqu'on parle d'un traiteur.

(*g*) *Dont il n'ont pas ſujet d'être fort ſatisfaits.* Ce vers eſt un peu de comédie.

(*h*) *Ont éloigné la ville* eſt un ſoléciſme. Il fallait *ſe ſont éloignés de*, ou plutôt une autre expreſſion, un autre tour.

[*i*] *Il venait à plein voile*, eſt un ſoléciſme; *Voile* de vaiſſeau a toujours été féminin; *Voile* qui couvre, maſculin.

(*k*) *En poupe ainſi que ſa fortune.* N'eſt-ce pas là une une réflexion inutile, & en même tems trop recherchée? Pourquoi dire que ſon vaiſſeau avait le vent en poupe? Pourquoi comparer la fortune de *Céſar* à ce vaiſſeau? Quel rapport de ces idées avec la ré-

Dès le premier abord notre prince étonné
Ne s'eſt plus ſouvenu de ſon front couronné:
Sa frayeur a paru ſous ſa fauſſe allégreſſe;
Toutes ſes actions ont ſenti la baſſeſſe.
J'en ai rougi moi-même, & me ſuis plaint à moi,
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de roi:
Et Céſar qui liſait ſa peur ſur ſon viſage,
Le flattait par pitié pour lui donner courage.
Lui d'une voix tombante offrant ce don fatal,
Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, *de rival;*
Ce que n'ont pu les dieux dans votre Theſſalie,
Je vais mettre en vos mains Pompée & Cornélie;
En voici déjà l'un, & pour l'autre elle fuit,
Mais avec ſix vaiſſeaux (l) un des miens la pourſuit.
A ces mots Achillas découvre cette tête;
Il ſemble qu'à parler encore elle s'apprête;
* *Qu'à ce nouvel affront un reſte de chaleur*
En ſanglots mal formés exhale ſa douleur.
Sa bouche encore ouverte & ſa vue égarée
Rappellent ſa grande ame à peine ſéparée;
** *Et ſon courroux mourant fait un dernier effort*

* ——— *atque os in murmura pulſant*
Singultus animæ.
** *Iratamque Deis faciem.*

ception dont il s'agit?

La peinture de l'humiliation de *Ptolomée* eſt admirable, parce qu'elle eſt vraie. Celle de la tête de *Pompée* qui ſemble s'apprêter à parler, n'eſt pas ſi vraie. Cela ſent le poëte, & dès-lors on n'eſt plus ſi touché. Un mort n'a pas la vue égarée.

(*l*) *Un des miens.* Il ſemble que ce ſoit un de ſes vaiſſeaux, & *Ptolomée* entend un de ſes officiers. Ces mépriſes ſont aſſez communes dans notre langue; il faut y prendre garde ſoigneuſement.

Pour reprocher aux dieux ſa défaite & ſa mort.
** *Céſar à cet aſpect comme frappé du foudre,* (*m*)
Et comme ne ſachant (*n*) *que croire, ou que réſoudre,*
Immobile, & les yeux ſur l'objet attachés,
Nous tient aſſez long-tems ſes ſentimens cachés:
Et je dirai, ſi j'oſe (*o*) en faire conjecture,
Que par un mouvement commun à la nature,
(*p*) Quelque maligne joie en ſon cœur s'élevait,
Dont ſa gloire indignée à peine le ſauvait.
L'aiſe de voir la terre à ſon pouvoir ſoumiſe
Chatouillait malgré lui ſon ame avec ſurpriſe;
Et de cette douceur ſon eſprit combattu
Avec un peu d'effort raſſurait ſa vertu.
S'il aime ſa grandeur, il hait la perfidie;
Il ſe juge en autrui, ſe tâte, s'étudie,
Conſulte à ſa raiſon ſa joie & ſes douleurs,
** *Examine, choiſit, laiſſe couler des pleurs.*
Et forçant ſa vertu d'être encore la maîtreſſe,
Se montre généreux par un trait de faibleſſe.
*** *Enſuite il fait ôter ce préſent de ſes yeux,*

* *Non primo Cæſar damnavit munera vultu*
——— *vultus dum crederet, hæſit.*
** ——— *lachrymas non ſponte cadentes Effudit.*
*** *Auffer ab aſpectu noſtro funeſta ſatelles,*
Regis dona tui.

(*m*) Ce n'eſt pas un coup de foudre pour *Céſar* que la mort de *Pompée.*

(*n*) *Que croire.* Il doit ſavoir certainement *que croire* en voyant la tête de *Pompée.*

[*o*] *En faire conjecture.* Expreſſion un peu triviale.

(*p*) *Quelque maligne joie.* Quelle peinture & quelle vérité! que ces grands traits effacent de fautes! rien n'eſt plus beau que cette tirade. Elle fait voir en même tems qu'il fallait mettre ce récit intéreſſant dans la bouche d'un perſonnage plus important qu'*Achorée.*

Lève les mains enſemble & les regards aux cieux,
Lâche deux ou trois mots contre cette inſolence ;
Puis tout triſte & penſif il s'obſtine au ſilence,
Et même à ſes Romains ne daigne repartir
Que d'un regard farouche & d'un profond ſoupir.
Enfin ayant pris terre avec trente cohortes,
Il ſe ſaiſit du port, il ſe ſaiſit des portes,
(q) Met des gardes partout, & des ordres ſecrets,
Fait voir ſa défiance ainſi que ſes regrets,
Parle d'Egypte en maître, & de ſon adverſaire
Non plus comme ennemi, mais comme ſon beau-père.
Voilà ce que j'ai vu.

CHARMION.

Voilà ce qu'attendait,
Ce qu'au juſte Oſiris la reine demandait.
Je vais bien la ravir avec cette nouvelle. (r)
Vous, continuez-lui ce ſervice fidelle.

ACHORÉE.

Qu'elle n'en doute point. Mais Céſar vient, allez,
Peignez-lui bien nos gens pâles & déſolés ;
Et moi, ſoit que l'iſſue en ſoit douce, ou funeſte,
J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reſte.

(q) *Met des gardes partout & des ordres ſecrets.* Cela eſt impropre. On met des gardes & on donne des ordres.

(r) Vers familier de comédie. *La ravir avec une nouvelle.*

SCENE II.

CESAR, PTOLOMÉE, LEPIDE, PHOTIN, ACHORÉE, ſoldats Romains, ſoldats Egyptiens.

PTOLOMÉE.

SEIGNEUR, montez au trône, & commandez ici.

CESAR.

(*s*) Connaiſſez-vous Céſar, de lui parler ainſi?
Que m'offrirait de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le trône égal à l'infamie? (*t*)
Certes Rome à ce coup pourrait bien ſe vanter
D'avoir eu juſte lieu de me perſécuter,
Elle qui d'un même œil les donne & les dédaigne,

[*s* [*Connaiſſez-vous Céſar, de lui parler ainſi &c.* Beaucoup de bon juges ont trouvé que *Céſar* affecte ici un peu trop de rodomontade, que la véritable grandeur eſt plus ſimple, que les Romains ne regardaient point le trône comme une infamie, qu'ils avaient au contraire aboli chez eux le nom de roi, comme trop dangereux a Rome; que les Romains n'avaient aucun mépris pour un roi d'Egypte; que *Céſar* joue un peu ſur le mot; que quand *Ptolomée* lui dit, *Montez au trône*, il veut dire ſeulement, Soyez ici le maître, & non pas, Faites-vous couronner roi d'Egypte: qu'enfin *Céſar* répond à un compliment très-raiſonnable par des hauteurs qui ſentent plus la vanité que la grandeur. Ces critiques peuvent être fondées; mais peut-être eſt-il néceſſaire d'enfler un peu la grandeur romaine ſur le théatre, comme on place des figures coloſſales dans de vaſtes enceintes. Il eſt bien certain que quand *Ptolomée* dit à Céſar, *Commandez ici*, il ne lui dit pas, Prenez le titre de roi d'Egypte, au-lieu de celui d'*imperator* de *conſul* de *triumvir*; mais *Céſar* veut humilier *Ptolomée*. Le ſpectateur eſt charmé de voir ce roi abaiſſé & confondu, & les reproches ſur la mort de *Pompée* ſont admirables.

Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verſe en nos cœurs avec l'ame & le ſang,
Et la haine du nom, & le mépris du rang,
C'eſt ce que de Pompée il vous fallait apprendre.
(*u*) S'il en eût aimé l'offre, il eût ſu s'en défendre;
Et le trône & le roi ſe ſeraient annoblis
A ſoutenir la main qui les a rétablis.
Vous euſſiez pu tomber, mais tout couvert de gloire.
Votre chûte eût valu la plus haute victoire;
Et ſi votre deſtin n'eût pu vous en ſauver,
Céſar eût pris plaiſir à vous en relever.
Vous n'avez pu former une ſi noble envie.
Mais quel droit aviez-vous ſur cette illuſtre vie?
Que vous devait ſon ſang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez reſpect au moindre des Romains? (*x*)
* *Ai-je vaincu pour vous dans le champ de Pharſale?*
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis ſur eux en ce dernier effort

* *Ergo in Theſſalicis Pellæo fecimus arvis*
Jus gladio?

(*t*) Jamais on n'a tenu *le trône égal à l'infamie*; il n'y a là qu'un faux air de grandeur & tout faux air eſt puérile. *Céſar* tenait ſi peu le trône égal à l'infamie, qu'il voulut depuis être reconnu roi. Les Romains craignaient chez eux la royauté, mais le trône ailleurs n'était point infame.

(*u*) *S'il en eût aimé l'offre, il eût ſu s'en défendre.* Ce vers n'eſt pas trop intelligible; le reſte fait un très-bel effet.

Ptolomée joue là un indigne rôle; mais on aime à voir un roi abaiſſé devant *Céſar*. Lorſque *Corneille* fait parler *Ptolomée*, les vers ſont faibles; *Céſar* s'exprime fortement; tel était le génie de *Corneille*. Le ſublime de *Céſar* paſſe juſques dans l'ame du lecteur.

(*x*) Cela n'eſt pas vrai, puiſque *Ptolomée* avait des chevaliers Romains à ſon ſervice.

La puiſſance abſolue & de vie & de mort ?
* *Moi qui n'ai jamais pu la ſouffrir à Pompée,*
La ſouffrirai-je en vous ſur lui-même uſurpée ?
Et que de mon bonheur vous ayez abuſé
Juſqu'à plus attenter que je n'aurais oſé ?
De quel nom après tout penſez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du ſouverain de Rome ;
Et qui ſur un ſeul chef lui fait bien plus d'affront (y)
Que ſur tant de milliers ne fit le roi de Pont ?
** *Penſez-vous que j'ignore, ou que je diſſimule,*
(z) *Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de ſcrupule*
Et que s'il eût vaincu, votre eſprit complaiſant
Lui faiſait de ma tête un ſemblable préſent ?
*** *Graces à ma victoire, on me rend des hommages,*
Où ma fuite eût reçu toutes ſortes d'outrages,
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur.
Si Céſar en jouit, ce n'eſt que par bonheur.
Amitié dangereuſe, & redoutable zèle,
Qui règle la fortune, & qui tourne avec elle !
Mais parlez, c'eſt trop être interdit & confus.

PTOLOMÉE.

Je le ſuis, il eſt vrai, ſi jamais je le fus,

* *Non tuleram Magnum mecum Romana regentem,*
Te, Ptolemæe, feram ?
** ——— *Nec fallere vos me*
Credite victorem, nobis quoque tale paratum
Littoris hoſpitium.
*** ——— *Ne ſic mea colla gerantur*
Theſſaliæ fortuna facit.

(y) Un coup qui fait affront ſur un chef, n'eſt pas élégant.

(z) Cela eſt beau, parce que cela eſt vrai. Il n'y a là ni déclamation ni enflure.

Et vous même avouerez que j'ai ſujet de l'être.
Etant né ſouverain, je vois ici mon maître :
Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant,
Où (*a*) je n'ai point encor agi qu'en commandant,
Je vois une autre cour, ſous une autre puiſſance,
Et ne puis plus agir qu'avec obéiſſance.
De votre ſeul aſpect je me ſuis vu ſurpris ;
Jugez ſi vos diſcours me rendent mes eſprits ;
Jugez par quels moyens je puis ſortir d'un trouble
Que forme le reſpect, que la crainte redouble ;
Et ce que vous peut dire un prince épouvanté
De voir tant de colère & tant de majeſté.
Dans cet étonnement dont mon ame eſt frappée,
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me ſouvient pourtant que s'il fut notre appui,
Nous vous dûmes dès-lors autant & plus qu'à lui.
Votre faveur pour nous éclata la première ;
Tout ce qu'il fit après fut à votre prière.
Il émut le ſénat pour des rois outragés,
Que ſans cette prière il aurait négligés ;
Mais de ce grand ſénat les ſaintes ordonnances
Euſſent peu fait pour nous, ſeigneur, ſans vos finances. (*b*)
Par-là de nos mutins le feu roi vint à bout ;
Et pour en bien parler (*c*) nous vous devons le tout. (*d*)
Nous avons honoré votre ami, votre gendre,

(*a*) *Je n'ai point encore agi qu'en commandant* eſt un ſoléciſme ; le *point* eſt de trop.

[*b*] Le mot de *finances* n'eſt pas plus fait pour la tragédie que celui de *caiſſier*.

[*c*] *Nous vous devons le tout*. Expreſſion trop faible, trop commune. Ne finiſſez jamais un vers par ces mots *le tout* ? ils ne ſont ni harmonieux, ni nobles.

(*d*) *Le tout* eſt du ſtyle de bureau.

(*e*) Juſqu'à ce qu'à vous-même il ait oſé ſe prendre;
(*f*) Mais voyant ſon pouvoir de vos ſuccès jaloux,
Paſſer en tyrannie & s'armer contre vous...

CESAR.

(*g*) Tout beau, que votre haine en ſon ſang aſſouvie,
N'aille point à ſa gloire, il ſuffit de ſa vie;
N'avancez rien ici que Rome oſe nier;
Et juſtifiez-vous ſans la calomnier.

PTOLOMÉE.

Je laiſſe donc aux dieux à juger ſes penſées,
Et dirai ſeulement qu'en vos guerres paſſées,
Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos proſpérités:
Que comme il vous traitait en mortel adverſaire,
J'ai cru ſa mort pour vous un malheur néceſſaire;
(*h*) Et que ſa haine injuſte augmentant tous les jours,

(*e*) *Juſqu'à ce qu'à vous-même il ait oſé ſe prendre.* On ne peut trop remarquer avec quel ſoin pénible il faut éviter ce concours de ſyllabes dures, dont les auteurs ne s'apperçoivent pas dans la chaleur de la compoſition. *Juſqu'à ce qu'à* révolte l'oreille. *Se prendre à quelqu'un* eſt du diſcours familier; & *s'en prendre* eſt quelquefois fort noble. *Répondez du ſuccès, ou je m'en prends à vous.* De plus, *ſe prendre*, ne ſignifie pas attaquer, comme *Corneille* le prétend ici; il ſignifie le contraire, chercher un appui un ſecours. En tombant il ſe prit à un arbre qui le garantit. Dans le malheur on ſe prend à tout: c'eſt-à-dire, on ſe fait une reſſource de tout ce qu'on trouve. Dans le malheur *on s'en prend à tout*, ſignifie on accuſe tout, on ſe plaint de tout.

[*f*] Un pouvoir jaloux d'un ſuccès!

[*g*] *Tout beau.* On a déjà remarqué ailleurs que ce mot familier ne doit jamais entrer dans la tragédie.

(*h*) *Et que ſa haine injuſte. Et que*, n'ayant point été précédé d'un autre *que* eſt une faute de grammaire, mais de ces fautes qui ceſſent de l'être dans la poéſie animée.

(*i*) Juſques dans les enfers chercherait du ſecours;
Ou qu'enfin, s'il tombait deſſous votre puiſſance,
Il nous fallait pour vous craindre votre clémence;
Et que le ſentiment d'un cœur trop généreux,
Uſant mal de vos droits vous rendît malheureux.
J'ai donc conſidéré qu'en ce péril extrême,
Nous vous devions, ſeigneur, ſervir malgré vous-même;
Et ſans attendre d'ordre en cette occaſion,
(*k*) Mon zèle ardent l'a priſe à ma confuſion.
Vous m'en déſavouez, vous l'imputez à crime;
Mais pour ſervir Céſar rien n'eſt illégitime.
J'en ai ſouillé mes mains pour vous en préſerver:
Vous pouvez en jouir & le déſapprouver;
Et j'ai plus fait pour vous, plus l'action eſt noire,
Puiſque c'eſt d'autant plus vous immoler ma gloire;
Et que ce ſacrifice offert par mon devoir,
Vous aſſure la vôtre avec votre pouvoir.

CESAR.

(*l*) Vous cherchez Ptolomée, avecque trop de ruſes,
De mauvaiſes couleurs & de froides excuſes.
Votre zèle était faux, ſi ſeul il redoutait
Ce que le monde entier (*m*) à pleins vœux ſouhaitait;
Et s'il vous a donné ces craintes trop ſubtiles,

(*i*) *Juſques dans les enfers.* *Les enfers* ſont ici d'un déclamateur, & non pas d'un homme qui donne de bonnes raiſons.

(*k*) *Mon zèle ardent l'a priſe.* Il veut dire mon zèle ardent a pris cette occaſion. Mais c'eſt une expreſſion bien étrange. *J'ai pris cette occaſion pour aſſaſſiner Pompée.*

(*l*) *Vous cherchez Ptolomée avec que trop de ruſes.* Les comédiens diſent, *avec de faibles ruſes. Aveeque*, était trop dur.

(*m*) *A pleins vœux* ne ſe dit plus.

**Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,*
(*n*) *Où l'honneur ſeul m'engage, & que pour terminer*
Je ne veux que celui de vaincre & pardonner,
Où mes plus dangereux, & plus grands adverſaires,
Si-tôt qu'ils ſont vaincus, ne ſont plus que mes frères ;
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre & m'embraſſer.
O combien d'allégreſſe une ſi triſte guerre
Aurait-elle laiſſé (*o*) deſſus toute la terre,
Si l'on voyait marcher (*o*) deſſus un même char
Vainqueurs de leur diſcorde & Pompée & Céſar !
Voilà ces grands malheurs que craignait votre zèle.
O crainte ridicule autant que criminelle !
Vous craigniez ma clémence : ah ! n'ayez plus ce ſoin,
(*p*) Souhaitez-la plutôt, vous en avez beſoin.
Si je n'avais égard qu'aux loix de la juſtice,
Je m'appaiſerais Rome, avec votre ſupplice,

* ——————— *unica belli*
Præmia civilis, victis donare ſalutem
Perdidimus.

[*n*] *Où l'honneur ſeul m'engage, & que pour le terminer. Où l'honneur, & que*, cela n'eſt pas français ; il fallait, *guerres où l'honneur m'engage, où je ne veux que vaincre & pardonner, où mes plus grands ennemis*, &c.

(*o*) *Deſſus toute la terre, deſſus un même char, Thomas Corneille* dans l'édition qu'il fit des œuvres de ſon frère, mit, *marcher en même char.* La correction n'eſt pas heureuſe ; ces minuties [on ne peut trop le dire] n'empêchent point un morceau ſublime, d'être ſublime. Il les faut regarder comme des fautes d'ortographe.

(*p*) *Souhaitez-la plutôt* eſt ſublime ; & quoique les vers ſuivans étendent peut-être un peu trop cette penſée, ils ne la déparent pas, tant on aime à voir le crime puni & un roi confondu par un Romain.

Sans que ni vos reſpects, ni votre repentir,
Ni votre dignité vous en pût garantir;
Votre trône lui-même en ſerait le théatre :
Mais voulant épargner le ſang de Cléopatre,
J'impute à vos flatteurs toute la trahiſon,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raiſon.
Suivant les ſentimens dont vous ſerez capable,
Je ſaurai vous tenir innocent, ou coupable.
* *Cependant à Pompée élevez des autels,*
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels,
Par un prompt ſacrifice expiez tous vos crimes;
Et ſurtout penſez bien au choix de vos victimes.
Allez-y donner ordre, & me laiſſez ici
Entretenir les miens ſur quelque autre ſouci.

* ——————— *juſto date thura ſepulchro*
Et placat caput.

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, LEPIDE.

CESAR.

ANTOINE, avez-vous vu cette reine adorable ?

ANTOINE.

Je l'ai vue, ô Céſar, (q) elle eſt incomparable ;
Le ciel n'a point encor, par (r) de ſi doux accords,
Uni tant de vertus aux graces d'un beau corps :
Une majeſté douce épand ſur ſon viſage
De quoi s'aſſujettir le plus noble courage ;
Ses yeux ſavent ravir, ſon diſcours ſait charmer ;
Et ſi j'étais Céſar, je la voudrais aimer.

CESAR.

(s) Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

ANTOINE.

Comme n'oſant la croire, & la croyant dans l'ame ;
Par un refus modeſte & fait pour inviter,

[q] *Elle eſt incomparable.* Après ce diſcours noble & vigoureux de *Céſar*, le lecteur eſt indigné de voir *Antoine* faire le perſonnage d'entremetteur ; & de lui entendre dire, *que cette reine adorable eſt incomparable, que ſon corps eſt ſi beau qu'il la voudrait aimer* : ce n'eſt pas là *Céſar*, ce n'eſt pas là *Antoine*, c'eſt un amoureux de comédie qui parle à un valet. On a ſubſtitué à ce demi-vers, *Je l'ai vue, ô Céſar*, cet autre, *Oui, ſeigneur, je l'ai vue.* L'*incomparable* exigeait plutôt une correction.

(r) *De ſi doux accords.* Hémiſtiche d'égloque, qui joint aux *graces d'un beau corps*, rend tout ce morceau indigne de la tragédie.

(s) *Comme a-t-elle reçu ?* Au moins il fallait, *comment a-t-elle reçu ?*

Elle s'en dit indigne, & la croit mériter. (*t*)

CESAR.

(*u*) En pourrai-je être aimé?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous ſeul attend ſon diadême,
Qui n'eſpère qu'en vous! (*x*) douter de ſes ardeurs,
Vous qui la pouvez mettre au faite des grandeurs!
Que votre amour ſans crainte à ſon amour prétende;
Au vainqueur de Pompée il faut que tout ſe rende;
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois;
Et ſur-tout elle craint l'amour de Calphurnie:
Mais l'une & l'autre crainte à votre aſpect bannie,
(*y*) Vous ferez ſuccéder un eſpoir aſſez doux,
Lorſque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CESAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Lui montrer de mon cœur les ſenſibles atteintes.
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir,
Sachez que Cornélie eſt en votre pouvoir.
Septime vous l'amène, orgueilleux de ſon crime,
Et penſe auprès de vous ſe mettre en haute eſtime:

(*t*) Madrigal de comédie.

(*u*) *En pourrai-je être aimé?* eſt trop comique.

(*x*) *Douter des ardeurs* eſt au-deſſus du ſtyle de la comédie.

(*y*) *Vous ferez ſuccéder.* Il faut toujours un régime à *ſuccéder*. On ſuccède à. Tout cet endroit eſt mal écrit.

Si-tôt qu'ils ont (?) pris port, vos chefs par vous inſtruits,
Sans leur rien témoigner les ont ici conduits.

CESAR.

Qu'elle entre (a) Ah l'importune & fâcheuſe nouvelle!
Qu'à mon impatience elle ſemble cruelle!
O ciel! & ne pourrai-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reſte du jour?

(?) *Pris port.* Expreſſion de marin, & non de poëte.

(a) *Ah! l'importune & fâcheuſe nouvelle!* eſt un trait de comédie qui fait un grand tort à la belle ſcène de *Cornélie*. Tout ce que lui dit *Céſar* de noble & de grand, eſt gâté par ce vers ſi déplacé. On voit qu'il voudrait être auprès de ſa maîtreſſe, qu'il ne fera à *Cornélie* que de vains complimens; & cela ſeul répand du froid ſur la piéce. D'ailleurs, après la mort de *Pompée*, la tragédie ne roule plus que ſur un rendez-vous de *Céſar* avec *Cléopatre*, ſur une bonne fortune; tout devient hors d'œuvre: il n'y a ni nœud, ni intrigue. *Cornélie* n'arrive que pour déplorer la mort de ſon mari; mais telle eſt la beauté de ſon rôle, qu'elle ſoutient preſque ſeule la dignité de la piéce.

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, ANTOINE, LEPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

SEIGNEUR....

CESAR.

(*b*) Allez, Septime, allez vers votre maître;
Céſar ne peut ſouffrir la préſence d'un traître,
D'un Romain lâche aſſez pour ſervir ſous un roi,
Après avoir ſervi ſous Pompée & ſous moi.

(*Septime rentre.*)

CORNELIE.

Céſar, car le deſtin, qui m'outre & que je brave,
(*c*) Me fait ta priſonnière, & non pas ton eſclave;

(*b*) *Allez, Septime, allez vers votre maître &c.* Ces quatre vers de *Céſar* à *Septime*, relèvent tout d'un coup le caractère de *Céſar*, & le rendent digne d'écouter *Cornélie.*

(*c*) *Me fait ta priſonnière & non pas ton eſclave.. Cornélie* doit-elle dire à *Céſar* qu'elle eſt ſa priſonnière, & non pas ſon eſclave? N'eſt-ce pas une choſe aſſez reconnue par *Céſar*? Jamais les Romains vaincus par des Romains ne furent mis dans l'eſclavage. Elle ſe vante d'appeller *Céſar* par ſon nom, & de ne point l'appeller *Seigneur*; mais le nom de *Seigneur* n'était donné à perſonne; c'eſt un terme dont nous nous ſervons au théatre français, & dont *Cornélie* abuſe. Il vient du mot latin *Senior*, & nous l'avons adopté pour en faire un titre honorifique. *Cornélie* peut-elle s'excuſer de ne pas donner à un Romain un titre français? Doit-elle enfin faire remarquer à *Céſar*, qu'elle parle comme tout le monde parlait alors? N'eſt-ce pas une petite attention de *Cornélie*, à faire voir qu'elle veut mettre de la grandeur, où il n'y a rien que de très-ordinaire?

Cette affectation, dit le judi-

Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur,
Juſqu'à te rendre hommage, & te nommer ſeigneur,
De quelque rude trait qu'il m'oſe avoir frappée,
Veuve du jeune Craſſe, & veuve de Pompée,
Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eſt encor au deſſus;
Et de tous les aſſauts que ſa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vû mourir Pompée, & ne l'ai pas ſuivi;
Et bien que le moyen m'en (*d*) aie été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes,
M'aie ôté le ſecours & du fer & des ondes,
* *Je dois rougir pourtant, après un tel malheur,*
De n'avoir pû mourir d'un excès de douleur.
Ma mort était ma gloire, & le deſtin m'en prive,
Pour croître mes malheurs, & me voir ta captive:
Encor ai-je ſujet de rendre grace aux dieux,
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Céſar y commande, & non pas Ptolomée.
Hélas! & ſous quel aſtre, ô ciel, m'as-tu formée?
Si je dois grace aux dieux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,

Et

* *Turpe mori poſt te ſolo non poſſe dolore.*

cieux marquis de *Vauvenargue*, homme trop peu connu & qui a trop peu vécu, cette affectation eſt le principal défaut de notre théatre & l'écueil ordinaire des poëtes.

(*d*) *Aie été* pour *ait été*. Cet *aie* à la troiſième perſonne eſt un ſoléciſme très-commun. On a mis *ait* dans les dernières éditions. On doit ſurtout remarquer que *Cornélie* devrait commencer par remercier *Céſar* qui vient de chaſſer ignominieuſement de ſa préſence *Septime*, l'un des aſſaſſins de *Pompée*.

Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince,
Qui doit à mon époux ſon trône & ſa province ?
Céſar, de ta victoire écoute moins le bruit ;
Elle n'eſt que l'effet du malheur qui me ſuit ;
(*e*) Je l'ai porté pour dot chez Pompée & chez Craſſe.
* *Deux fois du monde entier j'ai cauſé la diſgrace ;*
** *Deux fois de mon hymen le nœud mal aſſorti*
A chaſſé tous les dieux du plus juſte parti :
*** *Heureuſe en mes malheurs ſi ce triſte hyménée*
Pour le bonheur de Rome à Céſar m'eût donnée !
Et ſi j'euſſe avec moi porté dans ta maiſon,
(*f*) *D'un aſtre envenimé l'invincible poiſon !*

* *Bis nocui mundo.*
** ——— *Cunctoſque fugavi*
A cauſa meliore Deos.
*** *O utinam in thalamos inviſi Cæſaris eſſent*
Infelix conjux, & nulli læta marito !

(*e*) *Je l'ai porté pour dot &c.* Et ce *bis nocui mundo* n'eſt-il pas un peu chargé d'oſtentation ? Pourquoi *Cornélie* a-t-elle fait le malheur du monde ? elle n'entra jamais dans les affaires publiques. C'était une jeune veuve que *Pompée* fut blâmé d'avoir épouſée. Elle eut deux maris malheureux, mais ne fut cauſe du malheur d'aucun.

(*f*) *D'un aſtre envenimé l'invincible poiſon.* Ce ſouhait d'être la femme de *Céſar* ; pour lui porter l'invincible poiſon d'un aſtre, paraît trop recherché. Cela eſt imité de *Lucain*, & n'en paraît pas meilleur.

Il n'eſt point du tout naturel qu'elle penſe être la cauſe des malheurs de Rome, puiſqu'elle n'a point été la cauſe des guerres civiles. Elle rend grace aux dieux d'avoir trouvé *Céſar* ; elle lui demande la vengeance de la mort de ſon mari ; & elle lui dit en même tems qu'elle voudrait l'épouſer pour le rendre malheureux ! De pareils jeux d'eſprit dégraderaient beaucoup le rôle de *Cornélie*, ſi quelque choſe pouvait l'avilir. On pourrait dire que cette entrevûe de *Cornélie* & de *Céſar* eſt inutile à l'intrigue de la piéce. Cette tragédie [qui eſt en effet d'un genre particulier, qu'il ſerait très-dangereux d'imiter] ſe ſoutient par les beaux morceaux de détail. Il y a des choſes admirables dans ce diſcours de *Cornélie*. Il ſerait à ſouhaiter qu'il y eût moins de cette enflure qui eſt contraire à la vraie dignité & à la vraie douleur.

Car enfin n'attends pas que j'abaiſſe ma haine ;
Je te l'ai déjà dit, Céſar, (*g*) je ſuis Romaine ;
Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & ſans vouloir qu'il tremble, ou s'humilie,
Souviens-toi ſeulement que je ſuis Cornélie.

CESAR.

O d'un illuſtre époux noble & digne moitié,
Dont le courage étonne, & le ſort fait pitié !
Certes, vos ſentimens font aſſez reconnaître,
Qui vous donna la main, & qui vous donna l'être ;
Et l'on juge aiſément, au cœur que vous portez,
(*h*) Où vous êtes entrée & de qui vous ſortez.
L'ame du jeune Craſſe, & celle de Pompée,
L'une & l'autre vertu par le malheur trompée,
Le ſang des Scipions protecteur de nos dieux,
Parlent par votre bouche & brillent dans vos yeux ;
Et Rome dans ſes murs ne voit point de famille
Qui ſoit plus honorée, ou de femme, ou de fille.
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes dieux
Qu'Annibal eût bravé jadis ſans vos aïeux,
Que ce héros ſi cher dont le ciel vous ſépare,
N'eût pas ſi mal connu la cour d'un roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi,
Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi !
Qu'il eût voulu ſouffrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ſes ſoupçons, diſſipé ſes alarmes !

[*g*] *Je ſuis Romaine.* Pourquoi le répéter ? parle-t-elle à un autre qu'à un Romain ?

[*h*] *Où vous êtes entrée.* C'eſt une répétition du vers *Qui vous donna la main* : en général toute répétition affaiblit l'idée.

Et qu'enfin m'attendant ſans plus ſe défier,
Il m'eût donné moyen de me juſtifier !
* *Alors foulant aux pieds la diſcorde & l'envie,*
Je l'euſſe conjuré de ſe donner la vie,
D'oublier ma victoire, & d'aimer un rival,
Heureux d'avoir vaincu pour vivre ſon égal :
J'euſſe alors regagné ſon ame ſatisfaite,
Juſqu'à lui faire aux dieux pardonner ſa défaite ;
Il eût fait à ſon tour, en me rendant ſon cœur,
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puiſque par ſa perte à jamais ſans ſeconde,
** *Le ſort a dérobé cette allégreſſe au monde,*
Céſar s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudrait rendre à cet illuſtre époux.
(*i*) Prenez donc en ces lieux liberté toute entière.
Seulement pour deux jours ſoyez ma priſonnière,
Afin d'être témoin comme après nos débats,
Je chéris ſa mémoire & venge ſon trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Theſſalie.
Je vous laiſſe à vous-même, (*k*) & vous quitte un moment.

* *Ut te complexus poſitis civilibus armis*
Affectus ab ſeveteres, vitamque rogarem,
Magne, tuam, dignaque ſatis mercede laborum
Contentus par eſſe tibi, tunc pace fideli
Feciſſem ut victus poſſes ignoſcere Divis,
Feciſſes ut Roma mihi.
** *Læta dies rapta eſt populis.*

[*i*] *Prenez liberté* eſt trop familier, trop trivial, trop du ſtyle de la comédie. De plus, on ne prend point liberté.

[*k*] *Et vous quitte un moment.* Il eſt triſte que *Céſar* finiſſe une ſi belle ſcène par dire, *je vous quitte un moment*, ſur-

(*l*) Choisissez lui, Lépide, un digne appartement ;
Et qu'on l'honore ici, mais en dame Romaine,
C'est-à-dire, un peu plus qu'on n'honore la reine.
Commandez, & chacun aura soin d'obéir.

CORNELIE.

(*m*) O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

tout après l'avoir commencée en disant, que la visite de *Cornélie* était très-importune. On sent trop qu'il va voir sa maîtresse ; & le détail du *digne appartement* achèverait d'affaiblir ce beau morceau, sans l'admirable vers de *Cornélie* qui termine l'acte.

(*l*) On pouvait se passer du digne appartement.

(*m*) *O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !*
Me sera-t-il permis de rapporter ici, que Mlle de *Lenclos*, pressée de se rendre aux offres d'un grand seigneur qu'elle n'aimait point ! & dont on lui vantait la probité & le mérite, répondit :

O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

C'est le privilège des beaux vers d'être cités en toute occasion, & c'est ce qui n'arrive jamais à la prose.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

QUOI ! de la même main & de la même épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée ?
Septime par Céſar indignement chaſſé,
Dans un tel deſeſpoir à vos yeux a paſſé ?

ACHILLAS.

(*a*) Il eſt mort, & mourant, ſire, il vous doit appendre
La honte qu'il prévient & qu'il vous faut attendre.
Jugez Céſar vous-même à ce courroux ſi lent.
Un moment pouſſe & rompt un tranſport violent ;
Mais l'indignation qu'on prend avec étude,
Augmente avec le tems, & porte un coup plus rude :
Ainſi n'eſpérez pas de le voir modéré ;
Par adreſſe il ſe fâche après s'être aſſuré. (*b*)
Sa puiſſance établie, il a ſoin de ſa gloire.
Il pourſuivait Pompée, & chérit ſa mémoire ;

(*a*) *Il eſt mort & mourant &c.* Dans les éditions ſuivantes, au lieu de, *Il eſt mort & mourant*, &c. on a mis :

Oui, ſeigneur, & ſa mort a de quoi vous apprendre, &c.

(*b*) *S'être aſſuré.* Il faut dire *dequoi*. *S'aſſurer* ne ſignifie rien quand il eſt régime. *Par adreſſe il ſe fâche*, eſt du ſtyle comique négligé.

Et veut tirer à ſoi, (c) par un courroux accort,
L'honneur de ſa vengeance & le fruit de ſa mort.

PTOLOMÉE.

Ah! ſi je t'avais cru, je n'aurais pas de maître;
Je ſerais dans le trône où le ciel m'a fait naître:
Mais c'eſt une imprudence aſſez commune aux rois
D'écouter trop d'avis & ſe tromper au choix.
Le deſtin les aveugle au bord du précipice;
Ou ſi quelque lumière en leur ame ſe gliſſe, (d)
Cette fauſſe clarté dont il les éblouit,
Les plonge dans un goufre & puis s'évanouit.

PHOTIN.

J'ai mal connu Céſar, (e) mais puiſqu'en ſon eſtime
Un ſi rare ſervice eſt un énorme crime,
Sire, il porte en ſon flanc de quoi nous en laver,
C'eſt-là qu'eſt notre grace, il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de ſouffrir ſans murmure,
D'attendre ſon départ pour venger cette injure:
Je ſais mieux conformer les remèdes au mal;
* *Juſtifions ſur lui la mort de ſon rival*;

* ——— *Placemus cæde ſecunda*
Heſperias gentes, jugulus mihi Cæſaris hauſtus
Hoc præſtare poteſt: Pompeii cæde nocentes
Ut populus Romanus amet.

(c) *Par un courroux accort.* *Accort* ſignifie *conciliant*; il vient d'*accordre*; il ne ſignifie pas *feint*. C'eſt d'ailleurs un mot qui n'eſt plus en uſage dans le ſtyle noble, & on doit regretter qu'il n'y ſoit plus. *Tirer à ſoi* eſt bas.

(d) *Gliſſe* n'eſt pas heureux, mais il eſt ſi difficile de trouver des termes nobles & convenables, & de les accorder avec la rime, qu'on doit pardonner à ces petites fautes inſéparables d'un art dans lequel on éprouve autant d'obſtacles qu'on fait de pas.

(e) *Mais puiſqu'en ſon eſti-*

Et notre main alors également trempée
Et du ſang de Céſar & du ſang de Pompée,
Rome, ſans leur donner de titres différens,
Se croira par vous ſeul libre de deux tyrans.

PTOLOMÉE.

(*f*) * *Oui, oui, ton ſentiment enfin eſt véritable;*
C'eſt trop craindre celui que j'ai fait redoutable.
Montrons que ſa fortune eſt l'œuvre de nos mains;
Deux fois en même jour diſpoſons des Romains;
Faiſons leur liberté comme leur eſclavage.
Céſar, que tes exploits n'enflent plus ton courage;
Conſidère les miens, tes yeux en ſont témoins.
** *Pompée était mortel, & tu ne l'es pas moins.*
Il pouvait plus que toi; tu lui portais envie:
Tu n'as, non plus que lui, qu'une ame & qu'une vie; (*g*)
Et ſon ſort que tu plains, te doit faire penſer
(*h*) Que ton cœur eſt ſenſible, & qu'on le peut percer.
Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta juſtice,
C'eſt à moi d'appaiſer Rome par ton ſupplice;

* *Quid, miſerande, times quem tu facis ipſe timendum?*
** *Quem metuis par hujus erat.*

me. Eſtime ſignifie ici *opinion.* C'eſt un terme qui n'eſt en uſage que dans la marine. L'eſtime du pilote veut dire le calcul préſumé.

(*f*) *Oui, oui, ton ſentiment enfin eſt véritable.* On a corrigé ce vers, & on a mis, *Oui, par là ſeulement ma perte eſt évitable*; pourquoi *évitable* n'eſt-il pas en uſage, puiſqu'*inévitable* eſt reçu? C'eſt une grande bizarrerie des langues, d'admettre le mot compoſé & d'en rejetter la racine.

(*g*) *Qu'une ame & qu'une vie.* Jamais perſonne n'en a eu deux.

(*g*) *Que ton cœur eſt ſenſible.* C'eſt une équivoque. Le mot *ſenſible* eſt pris ici au phyſique. *Ptolomée* entend que *Céſar* n'eſt pas invulnérable; jamais le mot *ſenſible* ne ſouffre cette acception. De plus, cette penſée eſt trop répétée, trop délayée. Il ne faut jamais rien ajouter, quand on a dit aſſez.

C'eſt à moi de punir ta cruelle douceur,
Qui n'épargne en un roi que le ſang de ſa ſœur,
Et n'abandonner pas ma vie & ma puiſſance
(*i*) Au haſard de ſa haine, ou de ton inconſtance,
Ni ſouffrir que demain tu puiſſes à ce prix
Récompenſer ſa flamme, ou punir ſes mépris.
J'emploirai contre toi de plus nobles maximes.
Tu m'as preſcrit tantôt de choiſir des victimes,
De bien penſer au choix; j'obéis, & je voi
Que je n'en puis choiſir de plus digne que toi,
Ni dont le ſang offert, la fumée & la cendre
Puiſſent mieux ſatisfaire aux manes de ton gendre.
Mais ce n'eſt pas aſſez, amis, de s'irriter,
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter:
Toute cette chaleur eſt peut-être inutile:
Les ſoldats du tyran ſont maîtres de la ville;
Que pouvons-nous contr'eux, & pour les prévenir
Quel tems devons-nous prendre, & quel ordre tenir?

ACHILLAS.

Nous pouvons beaucoup, ſire, (*k*) en l'état où nous ſommes.
A deux milles d'ici vous avez ſix mille hommes,
Que depuis quelques jours, craignant des remuemens,
Je faiſais tenir prêts à tous événemens.
Quelques ſoins qu'ait Céſar, ſa prudence eſt déçue,
Cette ville a ſous terre une ſecrète iſſue,
Par où fort aiſément on les peut cette nuit

(*i*) *Au haſard de ſa haine.* Il veut dire, *au caprice. Haſard* n'eſt pas le mot propre.

(*k*) *En l'état où nous ſommes, vous avez ſix mille hommes.* Il ne faut jamais être ampoulé, mais il faut éviter ces expreſſions de gazette, & ces tours languiſſans qui ne ſervent qu'à la rime, comme, *en l'état où nous ſommes.*

Juſques dans le palais introduire ſans bruit:
(*l*) Car contre ſa fortune aller à force ouverte,
Ce ſerait trop courir vous-même à votre perte.
* *Il nous le faut ſurprendre au milieu du feſtin,*
Enyvré des douceurs (*m*) *de l'amour & du vin.*
** *Tout le peuple eſt pour nous. Tantôt à ſon entrée*
J'ai remarqué l'horreur qu'il a ſoudain montrée,
Lors qu'avec tant de faſte il a vû ſes faiſceaux
Marcher arrogamment & braver nos drapeaux.
Au ſpectacle inſolent de ce pompeux outrage,
Ses farouches regards étincelaient de rage;
Je voyais ſa fureur à peine ſe dompter;
Et pour peu qu'on le pouſſe, il eſt prêt d'éclater.
Mais ſurtout, les Romains que commandait Septime,
Preſſés de la terreur que ſa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à venger, par un coup généreux,
Le mépris qu'en leur chef ce ſuperbe a fait d'eux.

PTOLOMÉE.

Mais qui pourra de nous approcher ſa perſonne,
Si durant le feſtin ſa garde l'environne?

PHOTIN.

(*n*) Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains

* *Plenum epulis madidumque mero, Venerique paratum*
Invenies.
** *Sed fremitu vulgi faſces & ſigna querentis*
Inferri Romana ſuis, diſcordia ſenſit
Pectora.

(*l*) *Car contre ſa fortune. Car contre* eſt trop rude. C'eſt une petite remarque, mais il ne faut rien négliger.

(*m*) *De l'amour & du vin.* Ces expreſſions ne ſont permiſes que dans une chanſon; il faut chercher des tours qui annobliſſent ces idées: c'eſt là le grand mérite de *Racine.*

(*n*) *Les gens de Cornélie.* Cette expreſſion ne doit jamais entrer dans la tragédie.

Ont déjà reconnus des frères, des germains,
Dont l'âpre déplaiſir leur a laiſſé paraître
Une ſoif d'immoler leur tyran à leur maître :
Ils ont donné parole, & peuvent mieux que nous
Dans les flancs de Céſar porter les premiers coups :
Son faux art de clémence, ou plutôt ſa folie,
Qui penſe gagner Rome en flattant Cornélie,
Leur donnera ſans doute un aſſez libre accès,
(o) Pour de ce grand deſſein aſſurer le ſuccès.
Mais voici Cléopatre ; agiſſez avec feinte,
Sire, (p) & ne lui montrez que faibleſſe & que crainte.
Nous allons vous quitter, comme objets odieux
Dont l'aſpect importun offenſerait ſes yeux.

PTOLOMÉE.

Allez, je vous rejoins.

SCENE II. (q)

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

J'AI vu Céſar, mon frère,
Et de tout mon pouvoir combattu ſa colère.

(o) *Pour de ce grand deſſein.* Cette inverſion eſt trop rude, & il n'eſt pas permis de mettre ainſi une prépoſition à côté de l'article *de*. *Pour de lui me ſervir, à d'elle me défaire* ; cela n'eſt toléré tout au plus que dans le ſtyle plaiſant qu'on appelle marotique.

(p) *Et ne lui montrez que faibleſſe & que crainte.* Ce conſeil achève d'avilir le roi.

(q) Cette ſcène met le comble au caractère mépriſable de

PTOLOMÉE.

Vous êtes généreuſe, & j'avais attendu
Cet office de ſœur (*r*) que vous m'avez rendu :
Mais cet illuſtre amant vous a bientôt quittée.

CLÉOPATRE.

(*s*) Sur quelque brouillerie en la ville excitée,
Il a voulu lui-même appaiſer les (*t*) débats
Qu'avec nos citoyens ont pris quelques ſoldats ;
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous, ni votre empire;
Et que le grand Céſar blâme votre action
Avec moins de courroux que de compaſſion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques,
Qui n'inſpirent aux rois que des mœurs tyranniques ;
Ainſi que la naiſſance ils ont (*u*) les eſprits bas ;

Ptolomée. On ne s'intéreſſe ni a lui, ni à *Cléopatre* ; on ſe ſoucie peu que *Ptolomée* ait vécu dans la gloire *où vivaient ſes pareils*, & qu'il demande la grace de *Photin* ; mais le plus grand défaut, c'eſt qu'à ce quatrième acte une nouvelle piéce commence. Il s'agiſſait d'abord de la mort de *Pompée* ; on veut actuellement aſſaſſiner *Céſar*, parce qu'on craint qu'il ne faſſe mettre en croix les miniſtres du roi. Le péril même de *Céſar* n'eſt pas aſſez grand, pour que cette nouvelle tragédie intéreſſe. Ce n'eſt point comme dans *Cinna*, où les meſures des conjurés ſont bien priſes ; on ne craint ici pour perſonne, on ne s'intéreſſe à perſonne ; la baſſeſſe du roi révolte l'eſprit, les amours de *Cléopatre* glacent le cœur, & les ironies de *Ptolomée* dégoutent.

(*r*) *Rendre un office de ſœur, & cet illuſtre amant qui l'a bientôt quittée.* Eſt-ce de l'ironie ? Parle-t-il ſérieuſement ?

[*s*] *Sur quelque brouillerie &c.* Ce mot trop familier ne doit jamais entrer dans la tragédie.

[*t*] *Débats qu'avec nos citoyens ont pris quelques ſoldats.* Cela n'eſt pas français ; on dit, *prendre querelle*, & non *prendre débat*.

[*u*] *Les eſprits bas.* Le mot *eſprit* en ce ſens ne peut guère être employé au pluriel. Il fallait *le cœur bas* pour la régularité ; & il faut un autre tour pour l'élégance. On pourrait dire, *il n'y eut jamais des cœurs plus durs & des eſprits plus bas*, mais non, *ils ont les eſprits bas*.

En vain on les élève à régir des états.
Un cœur né pour ſervir ſait mal comme on commande ;
Sa puiſſance l'accable alors qu'elle eſt trop grande ;
Et ſa main que le crime en vain fait redouter,
Laiſſe choir le fardeau qu'elle ne peut porter

PTOLOMÉE.

Vous dites vrai, ma ſœur, & ces effets ſiniſtres
Me font bien voir ma faute au choix de mes miniſtres.
Si j'avais écouté de plus nobles conſeils,
Je vivrais dans la gloire où vivent mes pareils.
Je mériterais mieux cette amitié ſi pure
Que pour un frère ingrat vous donne la nature :
Céſar embraſſerait Pompée en ce palais ;
Notre Egypte à la terre aurait rendu la paix,
Et verrait ſon monarque encor à juſte titre,
Ami de tous les deux, & peut-être l'arbitre.
Mais puiſque le paſſé ne ſe peut révoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'oſe expliquer.
Je vous ai mal traitée, & (*x*) vous êtes ſi bonne,
Que vous me conſervez la vie & la couronne.
(*y*) Vainquez vous tout-à-fait, & par un digne effort
Arrachez Achillas & Photin à la mort.
Elle leur eſt bien dûe ; ils vous ont offenſée ;
Mais ma gloire en leur perte eſt trop intéreſſée.
Si Céſar les punit des crimes de leur roi,
Toute l'ignominie en rejaillit ſur moi ;

[*x*] *Vous êtes ſi bonne.* Eſt-ce de l'ironie ? Mais ſoit qu'il raille, ſoit qu'il parle ſérieuſement. Il s'exprime en termes bien bas ou du moins bien familiers.

[*y*] *Vainquez, gauchir, tourner le diſcours ſur une autre matière.* Toutes expreſſions qu'on doit éviter. Elles ſont trop familières, trop comiques.

Il me punit en eux, leur ſupplice eſt ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juſte haine.
De quoi peut ſatisfaire un cœur ſi généreux
Le ſang abject & vil de ces deux malheureux ?
Que je vous doive tout : Céſar cherche à vous plaire :
Vous pouvez d'un coup d'œil déſarmer ſa colère. (z)

CLÉOPATRE.

Si j'avais en mes mains leur vie & leur trépas,
Je les mépriſe aſſez pour ne m'en venger pas :
Mais ſur le grand Céſar je puis fort peu de choſe,
Quand le ſang de Pompée à mes deſirs s'oppoſe.
Je ne me vante pas de le pouvoir fléchir ;
J'en ai déja parlé, mais il a ſu (y) gauchir ;
Et (y) tournant le diſcours ſur une autre matière,
Il n'a ni refuſé, ni ſouffert ma prière.
Je veux bien toutefois encor m'y haſarder ;
Mes efforts redoublés pourront mieux ſuccéder.
Et j'oſe croire...

PTOLOMÉE.

Il vient ; ſouffrez que je l'évite ;
Je crains que de nouveau ma préſence l'irrite ;
Elle pourrait l'aigrir au lieu de l'émouvoir ;
Et vous agirez ſeule avec plus de pouvoir.

(z) Rien n'eſt plus petit & plus déſagréable au théatre qu'un roi qui prie ſa ſœur d'intercéder auprès de ſon amant pour qu'on ne perde pas ſes miniſtres.

SCENE III. (a)

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, CHARMION, ACHORÉE, Romains.

CÉSAR.

REINE, tout eſt paiſible, & la ville calmée,
Qu'un trouble aſſez léger avait trop alarmée,

(a) L'amour régna toujours ſur le théatre de France dans les piéces qui précédérent celles de *Corneille*, & dans les ſiennes. Mais ſi vous en exceptez les ſcènes de *Chimène*, il ne fut jamais traité comme il doit l'être. Ce ne fut point une paſſion violente, ſuivie de crimes & de remors; il ne déchira point le cœur, il n'arracha point de larmes. Ce ne fut guère que dans le cinquième acte d'*Andromaque*, & dans le rôle de *Phèdre*, que *Racine* apprit à l'Europe comment cette terrible paſſion, la plus théatrale de toutes, doit être traitée. On ne connut longtems que de fades converſations amoureuſes, & jamais les fureurs de l'amour.

Cette ſcène de *Céſar* & de *Cléopatre*, eſt un des plus grands exemples du ridicule auquel les mauvais romans avaient accoutumé notre nation. Il n'y a preſque pas un vers dans cette ſcène de *Céſar* qui ne faſſe ſouhaiter au lecteur que *Corneille* eût en effet ſecoué ce joug de l'habitude qui le forçait à faire parler d'amour tous ſes héros. *Ce moment qu'il l'a quittée -- a d'un trouble plus grand ſon ame agitée -- que tout le tumulte & le trouble excité dans la ville. Mais il pardonne à ce tumulte en faveur du ſimple ſouvenir du bonheur dont il a une haute eſpérance, qui le flatte d'une illuſtre apparence. Il n'eſt pas tout-à-fait indigne des feux de Cléopatre, & il en peut prétendre une haute conquête, n'ayant que les dieux au-deſſus de ſa tête. Son bras ambitieux a combattu dans Pharſale; non pas pour vaincre Pompée, mais pour mériter Cléopatre. Ce ſont ſes divins appas qui enflaient le courage de Céſar; ce ſont ſes beaux yeux qui ont gagné la bataille.*

La pureté de la langue eſt auſſi bleſſée que le bon goût dans toute cette tirade. Le reſte de la ſcène enchérit encore ſur ces défauts; il veut que cette *ingrate* de Rome prie *Cléopatre* de ſe livrer à lui, & d'en avoir des enfans. Il ne voit que ce chaſte amour; *mais las! contre ſon feu, ſon feu le ſollicite &c.*

N'a plus à redouter (*b*) le divorce inteſtin
Du ſoldat inſolent & du peuple mutin.
Mais, ô dieux! ce moment que je vous ai quittée,
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée;
Et ces ſoins importans qui m'arrachaient de vous,
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux.
Je lui voulais du mal de m'être ſi contraire,
De rendre ma préſence ailleurs ſi néceſſaire;
Mais je lui pardonnais au ſimple ſouvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
C'eſt elle dont je tiens cette haute eſpérance,
Qui flatte mes deſirs d'une illuſtre apparence,
Et fait croire à Céſar qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'eſt pas tout-à-fait indigne de vos feux,
Et qu'il en peut prétendre une juſte conquête,
N'ayant plus que les dieux au-deſſus de ſa tête.
Oui, reine, ſi quelqu'un dans ce vaſte univers
Pouvait porter plus haut la gloire de vos fers,
S'il était quelque trône où vous duſſiez paraître
Plus hautement aſſiſe en captivant ſon maître,
J'irais, j'irais à lui, moins pour le lui ravir,
Que pour lui diſputer le droit de vous ſervir;

Ne perdons point de vue, que les héros ne parlaient point autrement dans ce tems-là; & même lorſque *Racine* donna ſon *Alexandre*, il lui fit tenir les mêmes diſcours à *Cléophile*; les vers étaient plus purs à la vérité, mais *Alexandre* n'en était pas moins avili. Pardonnons à *Corneille* de ne s'être pas toujours élevé au-deſſus de ſon ſiècle. Imputons à nos romans ces défauts du théatre, & plaignons le plus beau génie qu'ent la France, d'avoir été aſſervi aux plus ridicules uſages.

Gardez-vous de donner, ainſi que dans Clélie,
L'air & l'eſprit français à l'antique Italie;
Et ſous des noms Romains faiſant notre portrait,
Peindre Caton galant, & Céſar dameret.

(*b*) *Le divorce inteſtin.* Expreſſion impropre & déſagréable.

Et je n'aſpirerais au bonheur de vous plaire,
Qu'après avoir mis bas un ſi digne adverſaire.
C'était pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattait partout mon bras ambitieux;
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée,
Plus pour le conſerver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, princeſſe, & le dieu des combats
M'y favoriſait moins que vos divins appas;
Ils conduiſaient ma main, ils enflaient mon courage;
Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage,
C'eſt l'effet des ardeurs qu'ils daignaient m'inſpirer;
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait ſoupirer,
Pour faire que votre ame avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier & de Rome & du monde.
C'eſt (c) ce glorieux titre à préſent effectif
Que je viens ennoblir par celui de captif.
Heureux, ſi mon eſprit gagne tant ſur le vôtre,
Qu'il en eſtime l'un & me permette l'autre!

CLEOPATRE.

Je ſais (d) ce que je dois au ſouverain bonheur
Dont me comble & m'accable un tel excès d'honneur.
Je ne vous tiendrai plus (e) mes paſſions ſecrètes.
Je ſais ce que je ſuis, je ſais ce que vous êtes.
Vous daignates m'aimer dès mes plus jeunes ans:

Le

(c) *Ce glorieux titre à préſent effectif, &c.* C'eſt un mauvais vers de comédie, & l'eſprit de *Cléopatre* que *Céſar* prie d'eſtimer le titre de premier du monde & de permettre celui de captif, eſt une choſe intolérable.

(d) *Ce que je dois au ſouverain bonheur, &c.* Elle doit à *Céſar*, & non au ſouverain bonheur cet excès d'honneur qui comble & accable.

(e) *Mes paſſions ſecrètes.* On ne dit point *paſſions* au pluriel, pour ſignifier *mon amour.*

Le ſceptre que je porte eſt un de vos préſens.
Vous m'avez par deux fois rendu le diadême.
J'avoue après cela, ſeigneur, que je vous aime,
Et que mon cœur n'eſt point à l'épreuve des traits
Ni de tant de vertus, ni de tant de bienfaits.
Mais hélas! ce haut rang, cette illuſtre naiſſance,
Cet état de nouveau rangé ſous ma puiſſance
Ce ſceptre par vos mains dans les miennes remis,
(*f*) A mes vœux innocens ſont autant d'ennemis.
Ils allument contr'eux un implacable haine;
Ils me font mépriſable alors qu'ils me font reine;
Et ſi Rome eſt encore (*g*) telle qu'auparavant,
Le trône où je me ſieds m'abaiſſe en m'élevant;
Et ces marques d'honneur, comme titres infames,
Me rendent à jamais indigne de vos flammes.
J'oſe encore toutefois, voyant votre pouvoir,
Permettre à mes deſirs un généreux eſpoir.
Après tant de combats, je ſais qu'un ſi grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuſte horreur qu'elle eut toujours des rois
Peut céder par votre ordre à de plus juſtes loix.
Je ſais que vous pouvez forcer d'autres obſtacles;
Vous me l'avez promis, & j'attends ces miracles.
Votre bras dans Pharſale a fait de plus grands coups, (*h*)

(*f*) *A mes vœux ſont autant d'ennemis.* Cela n'eſt pas français; on n'eſt pas ennemi *à*, mais ennemi *de*.

(*g*) *Telle qu'auparavant.* Elle veut dire, *ſi Rome perſévère dans ſon horreur pour le trône*; mais *telle qu'auparavant* eſt trop proſaïque.

(*h*) *Un bras qui fait de grands coups!* Quelle expreſſion! Elle eſt digne du rôle de *Cléopatre*. Faut-il que le très-mauvais ſoit à tout moment à côté du très-bon. Mais ce très-bon n'appartenait qu'à *Corneille*. Et le très-mauvais appartenait à tous les auteurs

Et je ne les demande à d'autres dieux qu'à vous.

CESAR.

Tout miracle eſt facile où mon amour s'applique.
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reſte épouvanté
Du parti malheureux qui m'a perſécuté.
Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuiſſance enfin prendra ſoin de me plaire;
Et vos yeux la verront, (*i*) par un ſuperbe accueil,
Immoler à vos pieds ſa haine & ſon orgueil.
Encore une défaite, (*hh*) & dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie;
Et qu'un juſte reſpect conduiſant ſes regards,
A votre chaſte amour demande des Céſars.
C'eſt l'unique bonheur où mes deſirs prétendent;
C'eſt le fruit (*ii*) que j'attends des lauriers qui m'attendent.
Heureux, ſi mon deſtin encore un peu plus doux
Me les faiſait cueillir ſans m'éloigner de vous!
Mais, las! contre mon feu mon feu me ſollicite.
Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte.
Pour achever de vaincre & de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à (*k*) ces douces amorces

de ſon tems juſqu'à ce que l'inimitable *Racine* parut.

(*i*) *Par un ſuperbe accueil*, veut dire ici, *réception favorable*; mais *immoler ſon orgueil par un ſuperbe accueil*, n'eſt pas une expreſſion élégante & juſte.

(*hh*) *Et dans Alexandrie. Cette ingrate de Rome qui prie dans Alexandrie! & dont un juſte reſpect conduit les regards!* On voit combien ce ſtyle eſt forcé.

(*ii*) *Que j'attends des lauriers qui m'attendent.* Ce n'eſt pas là que la répétition a de l'énergie & de la grace.

(*k*) *A ces douces amorces. Céſar* qui prend un nouveau cœur à ces douces amorces. Quelles expreſſions!

Je prenne un nouveau cœur & de nouvelles forces,
Pour faire dire encore aux peuples pleins d'effroi,
Que (*l*) venir, voir & vaincre eſt même choſe en moi.

CLEOPATRE.

C'eſt trop, c'eſt trop, ſeigneur, ſouffrez que j'en abuſe;
Votre amour fait ma faute, il fera mon excuſe.
Vous me rendez le ſceptre & peut-être le jour.
Mais ſi j'oſe abuſer de cet excès d'amour,
Je vous conjure encore, par ſes plus puiſſans charmes,
Par ce juſte bonheur qui ſuit toujours vos armes,
Par tout ce que j'eſpère, & que vous attendez,
De n'enſanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grace, ſeigneur, ou ſouffrez que j'en faſſe,
(*m*) Et montre à tous par-là que j'ai repris ma place.
Achillas & Photin (*n*) ſont gens à dédaigner;
Ils ſont aſſez punis en me voyant régner,
Et leur crime...

(*l*) *Venir, voir & vaincre, eſt même choſe en moi.* Il faudrait *pour moi.* Mais ce qui eſt bien plus à obſerver, c'eſt qu'on fait dire à *Céſar*, par un orgueil révoltant, ce qu'il dit en effet par modeſtie dans la guerre contre *Pharnace. Veni, vidi, vici*, ne ſignifiait que le peu de peine qu'il avait eu contre un ennemi preſque ſans défenſe. Voyez les commentaires de *Céſar*. Jamais grand homme ne fut plus modeſte. La grandeur romaine encore une fois ne conſiſta jamais dans de vaines paroles, dans les diſcours emphatiques; elle ne fut jamais bourſouflée. Des actions fermes & des paroles ſimples, voilà le vrai caractère des anciens Romains. Nous y avons été ſouvent trompés. On a pris plus d'une fois des diſcours de capitan pour des diſcours de héros.

(*m*) *Et montre à tous par-là.* Jamais dans la poéſie on ne doit employer *par-là*, *par ici*, ſi ce n'eſt dans le ſtyle comique.

(*n*) *Sont gens à dédaigner.* Ce mot *gens* ne doit jamais entrer dans le ſtyle noble. On voit par le grand nombre de ces expreſſions vicieuſes, combien l'art de la poéſie eſt difficile.

CESAR.

Ah ! prenez d'autres marques de reine.
Deſſus mes volontés vous êtes ſouveraine ;
Mais ſi mes ſentimens peuvent être écoutés,
Choiſiſſez des ſujets dignes de vos bontés.
(o) Ne vous donnez ſur moi qu'un pouvoir légitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'eſt beaucoup que pour vous (p) j'oſe épargner le roi ;
Et ſi mes feux n'étaient....

SCENE IV.

CESAR, CORNELIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, Romains.

CORNELIE.

(q) CESAR, prends garde à toi ;
Ta mort eſt réſolue, on la jure, on l'apprête :
A celle de Pompée on veut joindre ta tête.

(o) *Ne vous donnez ſur moi qu'un pouvoir légitime.* Je reconnais là le véritable *Céſar*, & c'était ſur ce ton qu'il devait toujours parler.

(p) *Que j'oſe épargner*, n'eſt pas le mot propre, c'eſt, *que je daigne épargner.*

(q) *Céſar, prends garde à toi.* Que cette ſcène répare bien la précédente ! que cette généroſité de *Cornélie* élève l'ame ! Ce n'eſt point de la terreur & de la pitié, mais c'eſt de l'admiration. *Corneille* eſt le premier de tous les tragiques du monde qui ait excité ce ſentiment, & qui en ait fait la baſe de la tragédie. Quand l'admiration ſe joint à la pitié & à la

Prends-y garde, Céſar, ou ton ſang répandu
Bientôt parmi le ſien ſe verra confondu.
Mes eſclaves en ſont, apprends de leurs indices
L'auteur de l'attentat, & l'ordre & les complices.
Je te les abandonne.

CESAR.

O cœur vraiment Romain,
Et digne du héros qui vous donna la main!
Ses manes qui du ciel ont vu de quel courage
Je préparais la mienne à venger ſon outrage,
(r) Mettant leur haine bas, me ſauvent aujourd'hui,
Par la moitié qu'en terre il a laiſſé de lui.
Quoique la perfidie (s) ait oſé ſur ſa trame,
Il vit encore en vous, il agit dans votre ame;
Il la pouſſe, & l'oppoſe à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en généroſité.

CORNELIE.

Tu te flattes, Céſar, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnaiſſance:
Ne le préſume plus; le ſang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,

terreur, l'art eſt pouſſé alors au plus haut point où l'eſprit puiſſe atteindre. L'admiration ſeule paſſe trop vîte. *Boileau* dit :

Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.

Que ceux qui travaillent pour la ſcène tragique aient toujours ce précepte gravé dans leur mémoire.

(r) *Mettant leur haine bas.* *Mettre bas* ne ſe dit plus comme on l'a déjà obſervé, & n'a jamais été un terme noble.

(s) *Ait oſé ſur ſa trame.* On dit bien, *la trame de la vie.* Cela eſt pris de la fable allégorique des parques. Mais comme on ne dirait pas *le fil de Pompée*, on ne doit point dire non plus *la trame de Pompée*, pour ſignifier ſa vie.

Afin de l'employer toute entière à ta perte;
Et je te chercherai partout des ennemis,
Si tu m'oſes tenir ce que tu m'as promis.
(*t*) Mais avec cette ſoif que j'ai de ta ruine,
Je me jette au-devant du coup qui t'aſſaſſine,
Et forme des deſirs avec trop de raiſon
Pour en aimer l'effet par une trahiſon.
Qui la ſait & la ſouffre, a part à l'infamie.
Si je veux ton trépas, c'eſt en juſte ennemie.
Mon époux a des fils, il aura des neveux,
Quand ils te combattront, c'eſt-là que je le veux;
Et qu'une digne main par moi-même animée
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,
T'immole noblement, & par un digne effort,
Aux manes du héros dont tu venges la mort.
Tous mes ſoins, tous mes vœux hâtent cette vengeance:
Ta perte la recule, & ton ſalut l'avance.
Quelque eſpoir qui d'ailleurs me l'oſe ou puiſſe (*u*) offrir,

(*t*) *Mais avec cette ſoif que j'ai de ta ruine.* Pluſieurs critiques prétendent que *Cornélie* en dit trop, qu'elle ne doit point montrer tant de *ſoif* de la ruine d'un homme qui vient de venger ſon époux: qu'elle retourne ce ſentiment en trop de manières; que la grandeur vraie ou apparente de ce ſentiment eſt affaiblie par trop de déclamation, & par trop de ſentences; qu'elle ne devrait pas même dire à Céſar, *Le ſang de mon époux a rompu tout commerce entre nous*, parce qu'il ſemble par ces mots que *Céſar ait tué Pompée.*

Je crois qu'il eſt important de remarquer, que ſi *Cornélie* s'était réduite, dans une pareille ſcène, à parler ſeulement avec la bienſéance de la ſituation, c'eſt-à-dire, à ne pas ménager un homme tel que *Céſar*, à ne ſe pas mettre au-deſſus de lui; en un mot, ſi elle n'eût dit que ce qu'elle devait dire, la ſcène eût été un peu froide. Il faut peut-être dans ces occaſions aller un peu au-delà de la vérité. Une critique très-juſte, c'eſt ce que tous ces diſcours de vengeance ſont inutiles à la piéce.

(*u*) *Un eſpoir qui oſe offrir*, & cette alternative d'*oſe* ou

Ma juſte impatience aurait trop à ſouffrir.
La vengeance éloignée eſt à demi perdue ;
Quand il la faut attendre, elle eſt trop cher vendue.
Je n'irai point chercher ſur les bords afriquains
(*x*) Le foudre ſouhaité que je vois (*y*) en tes mains ;
La tête qu'il menace, en doit être frappée,
J'ai pu donner la tienne (*z*) au-lieu d'elle à Pompée ;
Ma haine avait le choix, mais cette haine enfin
Sépare ſon vainqueur d'avec ſon aſſaſſin,
Et me laiſſe encore voir qu'il y va de ma gloire
De punir ſon audace avant que ta victoire.
(*a*) Rome le veut ainſi, ſon adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ſes deux plus nobles têtes.
Son grand cœur qu'à tes loix en vain tu crois ſoumis,
En veut aux criminels plus qu'à ſes ennemis,
Et tiendrait à malheur le bien de ſe voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchiſſait le Tibre.

puiſſe, ne ſont ni convenables, ni juſtes.

(*x*) *Le foudre ſouhaité.* Il y avait d'abord, *le foudre puniſſeur*. *Puniſſeur* était un beau terme qui manquait à notre langue. *Puni* doit fournir *puniſſeur*, comme *vengé* fournit *vengeur*. J'oſe ſouhaiter, encore une fois, qu'on eût conſervé la plupart de ces termes qui faiſaient un ſi bel effet du tems de *Corneille*. Mais il a mis lui-même à la place, *le foudre ſouhaité*, épithète qui eſt bien plus faible.

(*y*) *En tes mains.* Comment ce foudre ſouhaité contre *Céſar* eſt-il dans les mains de *Céſar* ? quelques éditions portent, *en ſes mains* ; mais *en ſes mains* ne ſe rapporte à rien.

(*z*) *Au-lieu d'elle.* On ne voit pas d'abord à quoi ſe rapporte cet *au-lieu d'elle.* C'eſt à *Ptolomée.*

[*a*] *L'adorable front de Rome qui rougirait.* Eſt-ce ainſi que doit s'exprimer la noble douleur d'une femme profondément affligée? cela n'eſt-il pas un peu trop recherché ?

(*b*) Comme autre qu'un Romain n'a pu l'aſſujettir,
Autre auſſi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici ſans être ſa victime.
* *Au-lieu d'un châtiment ta mort ſerait un crime ;*
Et ſans que tes pareils en connuſſent d'effroi,
L'exemple que tu dois, périrait avec toi.
Venge-la de l'Egypte à ſon appui fatale,
Et je la vengerai, ſi je puis, de Pharſale.
Va, ne perds point le tems, il preſſe. Adieu, tu peux
(*c*) Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

* *In ſcelus it Pharium Romani pœna tyranni,*
Exemplumque perit.

[*b*] *Comme autre qu'un Romain. ---- Autre auſſi qu'un romain.* Cette antithèſe, ce raiſonnement, ces expreſſions ne ſont-elles pas encore moins naturelles.

[*c*] *Te vanter qu'une fois j'ai pour toi fait des vœux.* Ces derniers vers que prononce *Cornélie* frappent d'admiration ; & quand ce coup'et eſt bien récité, il eſt toujours ſuivi d'applaudiſſemens. Quelques perſonnes ont prétendu, que ces mots, *tu peux te vanter*, ne conviennent pas, qu'ils contiennent une eſpèce d'ironie, que c'eſt affecter ſur *Céſar* une ſupériorité qu'une femme ne peut avoir. On a remarqué que cette tirade, & toutes celles dans leſquelles la hauteur eſt pouſſée au-delà des bornes, faiſaient toujours moins d'effet à la cour qu'à la ville : c'eſt peut-être qu'à la cour on avait plus de connaiſſance, & plus d'uſage de la manière dont les perſonnes du premier rang s'expriment ; & que dans le parterre on aime les bravades, on ſe plait à voir la puiſſance abaiſſée par la grandeur d'ame. On croit que la veuve de *Pompée* devait parler comme *Brutus* & *Caton* ; & les grands ſentimens de *Cornélie* font oublier combien les menaces d'une femme ſont peu de choſe aux yeux de *Céſar*. Et peut-être même ces menaces ſont-elles un peu déplacées envers un homme qui venge *Pompée*, & à qui *Cornélie* ne doit que des remercîmens.

SCENE V.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CESAR.

SON courage m'étonne autant que leur audace.
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grace.

CLEOPATRE.

Je n'ai rien à vous dire ; allez, ſeigneur, allez
Venger ſur ces méchans tant de droits violés.
On m'en veut plus qu'à vous, c'eſt ma mort qu'ils reſpirent,
C'eſt contre mon pouvoir que les traîtres conſpirent ;
Leur rage pour l'abattre, attaque mon ſoutien,
(*d*) Et par votre trépas cherche un paſſage au mien.
Mais parmi ces tranſports d'une juſte colère,
Je ne puis oublier que leur chef eſt mon frère.
Le ſaurez-vous, ſeigneur, & pourrai-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en ſouvenir ?

CESAR.

Oui, je me ſouviendrai que ce cœur magnanime
(*e*) Au bonheur de ſon ſang veut pardonner ſon crime.

(*d*) *Et par votre trépas cherche un paſſage au mien. Cléopatre* ſonge ici plus à elle qu'au péril de *Céſar*. On ne cherche point *un paſſage au trépas, par un autre trépas.* Cette ſcène eſt ſans intérêt ; il ne s'agit guère que d'*Achillas* & de *Photin* ; il eſt triſte que l'acte finiſſe ſi froidement.

(*e*) *Au bonheur de ſon ſang veut pardonner ſon crime.* Ce vers eſt trop obſcur. *Céſar* veut dire que *Ptolomée* eſt heureux d'être frère de *Cléopatre*, & qu'il ſera épargné ; mais *pardonner un crime au bonheur d'un ſang*, n'eſt pas intelligible.

Adieu, ne craignez rien ; Achillas & Photin
Ne ſont pas gens à vaincre un ſi puiſſant deſtin:
Pour les mettre en déroute, eux & tous leurs complices,
Je n'ai qu'à déployer l'appareil des ſupplices,
Et pour ſoldats choiſis envoyer des bourreaux,
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

(*Céſar rentre avec les Romains.*)

CLEOPATRE.

Ne quittez pas Céſar, allez, cher Achorée,
Repouſſer avec lui ma mort qu'on a jurée ;
Et quand il punira nos lâches ennemis,
Faites-le ſouvenir de ce qu'il m'a promis.
Ayez l'œil ſur le roi dans la chaleur des armes,
Et conſervez ſon ſang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE.

Madame, aſſurez-vous qu'il ne peut y périr,
Si mon zèle & mes ſoins le peuvent ſecourir.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE. (a)

CORNÉLIE *tenant une petite urne en ſa main*, PHILIPPE.

CORNELIE.

MEs yeux, puis-je vous croire, & n'eſt-ce point un ſonge
(b) Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge ?
Te revois-je, Philippe, & cet époux ſi cher
A-t-il reçu de toi les honneurs du bûcher ?
Cette urne que je tiens, contient-elle ſa cendre ?
(c) O vous, à ma douleur objet terrible & tendre,

(a) Par quel art une ſcène inutile eſt-elle ſi belle ? *Cornélie* a déjà dit ſur la mort de *Pompée* tout ce qu'elle devait dire. Que les cendres de *Pompée* ſoient enfermées dans une urne, ou non, c'eſt une choſe abſolument indifférente à la conſtruction de la piéce ; cette urne ne fait ni le nœud, ni le dénouement. Retranchez cette ſcène, la tragédie (ſi c'en eſt une) marche tout de même : mais *Cornélie* dit de ſi belles choſes, *Philippe* fait parler *Céſar* d'une manière ſi noble, le nom ſeul de *Pompée* fait une telle impreſſion, que cette ſcène même ſoutient le cinquième acte qui eſt aſſez languiſſant. Ce qui dans les règles ſévères de la tragédie eſt un véritable défaut, devient ici une beauté frappante par les détails, par les beaux vers.

[b] *Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge ?* Il eſt triſte dans notre poéſie, que *ſonge* faſſe toujours attendre la rime de *menſonge*. Un *menſonge* formé ſur des vœux n'eſt pas intelligible, n'eſt pas français.

[c] *O vous, à ma douleur objet terrible & tendre. Tendre à ma douleur*, ne peut ſe dire ; & cependant ce vers eſt beau ; c'eſt qu'il eſt plein de ſenti-

Eternel entretien de haine & de pitié,
Reſtes du grand Pompée, écoutez ſa moitié.
N'attendez point de moi de regrets, ni de larmes;
Un grand cœur à ſes maux applique d'autres charmes.
Les faibles déplaiſirs s'amuſent à parler,
Et quiconque ſe plaint cherche à ſe conſoler.
Moi, je jure des dieux la puiſſance ſuprême,
Et pour dire encore plus, je jure par vous-même;
Car vous pouvez bien plus ſur ce cœur affligé
Que le reſpect des dieux qui l'ont mal protégé:
Je jure donc par vous, ô pitoyable reſte,
Ma divinité ſeule après ce coup funeſte,
Par vous qui ſeule ici pouvez me ſoulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de vous venger.
Ptolomée à Céſar, par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un ſacrifice;
Et je n'entrerai point dans tes murs déſolés,
(*d*) Que le prêtre & le dieu ne lui ſoient immolés.

ment, c'eſt qu'il eſt compoſé comme les bons vers doivent l'être, d'un aſſemblage harmonieux de conſonnes & de voyelles. Ce morceau qui eſt un peu de déclamation, ſerait déplacé dans le premier moment où *Cornélie* apprend la mort de ſon époux: mais après les premiers tranſports de la douleur, on peut donner plus de liberté à ſes ſentimens. Peut-être ne devrait-elle pas dire, *ma divinité ſeule &c.* car eſt-ce à une femme vertueuſe à blaſphêmer les dieux?

Garnier, du tems de *Henri III* fit paraître *Cornélie* tenant en main l'urne de *Pompée*. Elle dit:

O douce & chère cendre!
ô cendre déplorable!
Qu'avecque vous ne ſuis-je,
ô femme miſérable!

C'eſt la même idée, mais elle eſt groſſiérement rendue dans *Garnier*, & admirablement dans *Corneille*. L'expreſſion fait la poéſie.

(*d*) *Que le prêtre & le dieu ne lui ſoient immolés.* Peut-être, *le prêtre & le dieu*, ſont peu convenables à la vraie douleur. Elle a dit que la cendre de *Pompée* eſt ſon ſeul *dieu*, & puis elle dit que *Céſar* eſt le *dieu*, & *Ptolomée* le *prêtre*. Tout cela eſt-il bien conſéquent? Peut-être encore ce ſentiment ſerait plus digne

Faites m'en ſouvenir, & ſoutenez ma haine,
(e) O cendres, mon eſpoir auſſi bien que ma peine;
Et pour m'aider un jour à perdre ſon vainqueur,
Verſez dans tous les cœurs ce que reſſent mon cœur.
Toi qui l'as honoré ſur cette infame rive
(f) D'une flamme pieuſe autant comme chétive,
Dis-moi, quel bon démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce héros ce funèbre devoir?

PHILIPPE.

Tout couvert de ſon ſang, & plus mort que lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadême,
Madame, je portai mes pas & mes ſanglots
Du côté que le vent pouſſait encore les flots.
Je cours long-tems en vain, mais enfin d'une roche

de *Cornélie*, ſi elle ignorait avec quelle grandeur d'ame *Céſar* a promis de venger la mort de *Pompée*. N'eſt-on pas un peu fâché que *Cornélie* ne parle que de faire tuer *Céſar*? Ce ſont des nuances délicates que les connaiſſeurs apperçoivent ſans en approuver moins la force & la fierté du pinceau de l'auteur.

(e) *O cendres, mon eſpoir auſſi-bien que ma peine.* C'eſt la répétition de ce vers, *Objet terrible & tendre.* Mais *auſſi-bien que ma peine* affaiblit encore cette répétition; & *des cendres qui verſent ce qu'un cœur reſſent*, ne ſont pas une image naturelle.

(f) *D'une flamme pieuſe autant comme chétive*, n'eſt ni français, ni noble. On ne dit point, *autant comme*, mais, *autant que*. Ce mot de *chétive* a été heureuſement employé au ſecond acte; *Dans quelque urne chétive en ramaſſer la cendre.* Le même terme peut faire un bon & un mauvais effet, ſelon la place où il eſt. Une urne chétive qui contient la cendre du grand *Pompée*, préſente à l'eſprit un contraſte attendriſſant: mais une flamme n'eſt point chétive. Ces deux vers que *Philippe* met dans la bouche de *Céſar*,

Reſtes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom tout vainqueur que j'en ſuis,

ſont d'un ſublime ſi touchant, qu'on dit avec raiſon que *Corneille*, dans ſes bonnes piéces, faiſait quelquefois parler les Romains mieux qu'ils ne parlaient eux-mêmes.

J'en découvre le tronc vers un ſable aſſez proche,
Où la vague en courroux ſemblait prendre plaiſir
A feindre de le rendre, & puis s'en reſſaiſir.
Je m'y jette, & l'embraſſe, & le pouſſe au rivage;
Et ramaſſant ſous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dreſſe un bûcher à la hâte & ſans art,
Tel que je pus ſur l'heure, & qu'il plut au haſard.
A peine brûlait-il, que le ciel plus propice
M'envoie un compagnon en ce pieux office.
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville y détourne les yeux;
* *Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête eſt coupée,*
A cette triſte marque il reconnaît Pompée.
Soudain la larme à l'œil, *ô toi qui que tu ſois,*
A qui le ciel permet de ſi dignes emplois,
Ton ſort eſt bien, dit-il, *autre que tu ne penſes;*
Tu crains des châtimens, attends des récompenſes.
Céſar eſt en Egypte & venge hautement
Celui pour qui ton zèle a tant de ſentiment.
Tu peux même à ſa veuve en rapporter la cendre,
Dans ces murs que tu vois bâtis par Alexandre:
Son vainqueur l'a reçue avec tout le reſpect
Qu'un Dieu pourrait ici trouver à ſon aſpect.
Achève, je reviens. Il part & m'abandonne,
Et rapporte auſſi-tôt ce vaſe qu'il me donne,
Où ſa main & la mienne enfin ont renfermé
Ces reſtes d'un héros par le feu conſummé.

CORNELIE.

O que ſa piété mérite de louanges!

* *Una nota eſt Magno capitis jactura revulſi.*

PHILIPPE.

En entrant j'ai trouvé des déſordres étranges.
Tout un grand peuple armé fuyait devers le port,
Où le roi, diſait-on, s'était fait le plus fort:
Les Romains pourſuivaient, & Céſar dans la place
Ruiſſelante du ſang de cette populace,
Montrait de ſa juſtice un exemple aſſez beau,
Faiſant paſſer Photin par les mains d'un bourreau.
Auſſi-tôt qu'il me voit, il daigne me connaître;
Et prenant de ma main les cendres de mon maître,
Reſtes d'un demi-dieu dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis,
De vos traîtres, dit-il, *voyez punir les crimes,*
Attendant des autels, recevez ces victimes;
Bien d'autres vont les ſuivre, & toi, cours au palais
Porter à ſa moitié ce don que je lui fais;
Porte à ſes déplaiſirs cette faible allégeance,
Et lui dit que je cours achever ſa vengeance.
Ce grand homme à ces mots me quitte en ſoupirant,
Et baiſe avec reſpect ce vaſe qu'il me rend.

CORNELIE.

(g) O ſoupirs! ô reſpect! ô qu'il eſt doux de plaindre

[g] *O ſoupirs! ô reſpect! &c.* Ces beaux vers font un très-grand effet, parce que la maxime eſt courte, & qu'elle eſt en ſentiment. Peut-être *Cornélie* eſt toujours trop occupée de rabaiſſer le mérite de *Céſar*. Elle doit ſavoir que *Céſar* a parlé de punir le meurtre de *Pompée* en arrivant en Egypte, & avant que *Ptolomée* conſpirât contre lui; mais que ne pardonne-t-on point à la veuve de *Pompée* gémiſſante!

Les curieux ne ſeront pas fâchés de ſavoir que *Garnier* avait donné les mêmes ſentimens à *Cornélie*. *Philippe* lui dit,

Céſar plora ſa mort.

Cornélie répond:

Il plora mort celui
Qu'il n'eût voulu ſouffrir être vif comme lui.

Le ſort d'un ennemi quand il n'eſt plus à craindre !
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,
Quand on s'y voit forcé par ſon propre danger ;
Et quand cet intérêt qu'on prend pour ſa mémoire
Fait notre ſûreté comme il croît notre gloire !
Céſar eſt généreux, j'en veux être d'accord,
Mais le roi le veut perdre, & ſon rival eſt mort.
Sa vertu laiſſe lieu de douter à l'envie,
De ce qu'elle ferait s'il le voyait en vie :
(*h*) Pour grand qu'en ſoit le prix, (*i*) ſon péril en rabat,
Cette ombre qui la couvre, en affaiblit l'éclat :
L'amour même s'y mêle & le force à combattre.
Quand il venge Pompée, il défend Cléopatre.
Tant d'intérêts ſont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrais rien à ce qu'il fait pour nous,
Si comme par ſoi-même un grand cœur juge un autre,
Je n'aimais mieux juger ſa vertu (*k*) par la nôtre,
Et croire que nous ſeuls armons ce combattant,
Parce qu'au (*l*) point qu'il eſt, j'en voudrais faire autant.

[*h*] *Pour grand* ne ſe dit plus.

[*i*] *Son péril en rabat* eſt trop familier.

[*k*] *Par la nôtre* gâte un peu ce dernier vers. On ne dit, *nous & notre*, en parlant de ſoi, que dans un édit ; & ſi *Cornélie* juge *Céſar* ſi vertueux, ſi généreux, il ſemble qu'elle aurait dû ſouhaiter un peu moins ſa mort. Elle ne paraît pas toujours d'accord avec elle même.

(*l*) *Au point qu'il eſt* ne ſe dit plus.

SCENE II. (*m*)

CLÉOPATRE, CORNÉLIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

JE ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop (*n*) juſte à la douleur dont vous êtes atteinte ;
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un héros
Qu'un fidèle affranchi vient d'arracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, & vous jurer, madame,
Que j'aurais conſervé ce maître de votre ame,
Si le ciel qui vous traite avec trop de rigueur
M'en eût donné la force auſſi-bien que le cœur.
Si pourtant à l'aſpect de ce qu'il vous renvoie
Vos douleurs laiſſaient place à quelque peu de joie,
Si la vengeance avait de quoi vous ſoulager,
Je vous dirais auſſi qu'on vient de vous venger,
Que le traître Photin.... vous le ſavez, peut-être ?

CORNELIE.

Oui, princeſſe, je ſais qu'on a puni ce traître.

CLEOPATRE.

Un ſi prompt châtiment vous doit être bien doux.

[*m*] Après cette ſcène de *Cornélie*, qui eſt un chef-d'œuvre de génie, on eſt fâché de voir celle-ci. Quand le ſujet baiſſe, l'auteur baiſſe néceſſairement ; & *Cléopatre* n'eſt pas digne de parler à *Cornélie*. Ces ſcènes d'ailleurs ne ſervent ni au nœud ni au dénouement. Ce ſont des entretiens, & non pas des ſcènes.

[*n*] *Juſte à la douleur* n'eſt pas français ; il fallait, *permiſe à la douleur*.

CORNELIE.

S'il a quelque douceur, elle n'eſt que pour vous.

CLEOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le ſuccès qu'ils eſpèrent.

CORNELIE.

Comme nos intérêts nos ſentimens diffèrent.
Si Céſar à ſa mort joint celle d'Achillas,
Vous êtes ſatisfaite, (o) & je ne la ſuis pas.
Aux manes de Pompée il faut une autre offrande;
La victime eſt trop baſſe, & l'injure eſt trop grande;
Et ce n'eſt pas un ſang que pour la réparer
Son ombre & ma douleur daignent conſidérer.
(p) L'ardeur de le venger dans mon ame allumée,
(q) En attendant Céſar demande Ptolomée.
Tout indigne qu'il eſt de vivre & de régner,
Je ſais bien que Céſar ſe force à l'épargner;
Mais quoique ſon amour ait oſé vous promettre,
Le ciel plus juſte enfin n'oſera le permettre;
Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
(r) Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.
Mon ame à ce bonheur, ſi le ciel me l'envoie,

[o] *Et je ne la ſuis pas.* On ſait aujourd'hui qu'il faut, *je ne le ſuis pas*; ce *le* eſt neutre. Etes-vous ſatisfaites? nous *le* ſommes, & non pas, nous *les* ſommes.

(p) *L'ardeur de le venger* ne ſe rapporte à rien; elle veut dire *Pompée*: mais ce régime eſt trop éloigné.

(q) *En attendant Céſar.* Pourquoi tant répéter qu'elle veut la tête de *Céſar* le vengeur de ſon mari? que dirait-elle de plus s'il en était l'aſſaſſin? *Pompée* lui-même eût-il demandé la tête de *Céſar*? Eſt-ce ainſi qu'on doit traiter le plus généreux des vainqueurs? Ce ſentiment eût été lâche dans *Pompée*, Pourquoi ſerait-il beau dans *Cornélie*.

[r] *Par la main l'un de l'autre.* Encore des ſouhaits pour la mort de *Céſar*! Qu'un ſentiment contraire ſerait plus noble!

Oubliera ſes douleurs pour s'ouvrir à la joie ;
Mais ſi ce grand ſouhait demande trop pour moi,
Si vous n'en perdez qu'un, ô ciel, perdez le roi.

CLEOPATRE.

Le ciel ſur nos ſouhaits ne (*s*) règle pas les choſes.

CORNELIE.

Le ciel règle ſouvent (*s*) les effets ſur les cauſes,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLEOPATRE.

Comme de la juſtice, il a de la bonté.

CORNELIE.

Oui, mais il fait juger, à voir comme il commence,
Que ſa juſtice agit, & non pas ſa clémence.

CLEOPATRE.

Souvent de la juſtice il paſſe à la douceur.

CORNELIE.

Reine, je parle en veuve, & vous parlez en ſœur.
Chacune a (*t*) ſon ſujet d'aigreur ou de tendreſſe,
Qui dans le ſort du roi juſtement l'intéreſſe.
Apprenons par le ſang qu'on aura répandu,
A quels ſouhaits le ciel aura mieux répondu.
Voici votre Achorée.

(*s*) *Ne règle pas les choſes*, trop proſaïque. *Les effets ſur les cauſes*, trop didactique; & tous ces diſcours ſont de plus très-inutiles.

(*t*) *Son ſujet d'aigreur* eſt trop du ſtyle de la comédie.

SCENE III.

CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, PHILIPPE, CHARMION.

CLEOPATRE.

HELAS! ſur ſon viſage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais préſage.
Ne nous déguiſez rien, parlez ſans me flatter;
Qu'ai-je à craindre, Achorée, ou qu'ai-je à regretter?

ACHORÉE.

Auſſi-tôt que Céſar (*u*) eut ſu la perfidie....

CLEOPATRE.

(*x*) Ah! ce n'eſt pas ſes ſoins que je veux qu'on me die;
(*y*) Je ſais qu'il fit trancher & clorre ce conduit
Par où ce grand ſecours devait être introduit;
Qu'il manda tous les ſiens pour s'aſſurer la place
Où Photin a reçu le prix de ſon audace;

[*u*] *Eut ſu la perfidie.* Il faut, *a ſu la perfidie.*

[*x*] *Ah! ce n'eſt pas ſes ſoins que je veux qu'on me die. Die* était en uſage; mais on ne dit pas *des ſoins*; cela n'eſt pas français.

[*y*] *Je ſais qu'il fit trancher.* Il faut, *qu'il a fait trancher*, parce que la choſe s'eſt paſſée aujourd'hui.

Si *Ptolomée* avait pu intéreſſer, ce qui était preſqu'impoſſible, le récit de ſa mort pourrait émouvoir; mais ce récit eſt auſſi froid que ſon rôle. La piéce d'ailleurs eſt finie, quand *Ptolomée* eſt mort; tout le reſte n'eſt qu'une *ſuperſtructure* inutile à l'édifice.

Toute la petite diſpute entre *Cornélie* & *Cléopatre*, eſt très-froide, par cette raiſon-là même que *Ptolomée* n'intéreſſe point du tout.

Que d'un ſi prompt ſupplice Achillas étonné
S'eſt aiſément ſaiſi du port abandonné ;
Que le roi l'a ſuivi, qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ſes vaiſſeaux reſtait de gens de guerre ;
Que Céſar l'a réjoint ; & je ne doute pas
Qu'il n'ait ſu vaincre encor & punir Achillas.

ACHORÉE.

Oui, madame, on a vu ſon bonheur ordinaire....

CLEOPATRE.

Dites-moi ſeulement s'il a ſauvé mon frère,
S'il m'a tenu promeſſe.

ACHORÉE.

Oui, de tout ſon pouvoir.

CLEOPATRE.

C'eſt-là l'unique point que je voulais ſavoir.
Madame, vous voyez, les dieux m'ont écoutée.

CORNELIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLEOPATRE.

Vous la vouliez ſur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHORÉE.

(1) Du moins Céſar l'eût fait, s'il l'avait conſenti.

CLEOPATRE.

Que diſiez-vous n'aguère, & que viens-je d'entendre ?
Accordez ces diſcours que j'ai peine à comprendre.

(1) *Du moins Céſar l'eût fait, s'il l'avait conſenti.* Ce verbe alors gouvernait l'accuſatif, comme le datif. On conſent aujourd'hui à une choſe, on ne la conſent pas. *Corneille* mit depuis.

Il faudrait qu'à nos vœux il eût mieux conſenti.

ACHORÉE.

Ni vos vœux, ni nos ſoins n'ont pu le ſecourir ;
Malgré Céſar & nous il a voulu périr :
(*a*) Mais il eſt mort, madame, avec toutes les marques
Dont éclatent les morts des plus dignes monarques.
Sa vertu rappellée a ſoutenu ſon rang,
Et ſa perte aux Romains a bien coûté du ſang.
Il combattait Antoine avec tant de courage,
Qu'il emportait déjà ſur lui quelque avantage ;
Mais l'abord de Céſar a changé le deſtin ;
Auſſi-tôt Achillas ſuit le ſort de Photin ;
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,
Les armes à la main en défendant ſon maître ;
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le roi,
Ces mots au-lieu d'eſpoir lui donnent de l'effroi ;
Son eſprit alarmé les croit un artifice
(*b*) Pour réſerver ſa tête aux hontes d'un ſupplice.
Il pouſſe dans nos rangs, il les perce, & fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le déſeſpoir ;
Et ſon cœur indigné, que cette erreur abuſe,
Cherche partout la mort que chacun lui refuſe.
Enfin perdant haleine après ces grands efforts,
Prêt d'être environné, ſes meilleurs ſoldats morts,
Il voit quelques fuyards ſauter dans une barque,
Il s'y jette, & les ſiens qui ſuivent leur monarque,
D'un tel nombre à la foule accablent ce vaiſſeau,

(*a*) Mourir avec toutes les marques dont les morts des plus dignes monarques éclatent!

(*b*) On ne dit point les *hontes*. Et il n'eſt pas trop vraiſemblable que *Ptolomée* craignit que l'amant de ſa ſœur le fît mourir par la main du boureau. Il fallait donner un plus noble motif à ſon courage.

Que la mer l'engloutit avec tout ſon fardeau.
C'eſt ainſi que ſa mort lui rend toute ſa gloire,
A vous toute l'Egypte, à Céſar la victoire.
Il vous proclame reine, & quoique ſes Romains
Au ſang que vous pleurez n'aient point trempé leurs mains,
Il montre toutefois un déplaiſir extrême,
Il ſoupire, il gémit : mais le voici lui-même,
Qui pourra mieux que moi vous dire la douleur
Que lui donne du roi l'invincible malheur.

SCENE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNELIE.

CESAR, tiens-moi parole, (c) & me rends mes galères.
Achillas & Photin ont reçu leurs ſalaires.
(d) Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci ;
(e) Et Pompée eſt vengé ce qu'il peut l'être ici.

[c] *Et me rends mes galères.* Il eſt évident que *Cornélie* qui redemande ſes galères, eſt abſolument inutile. La piéce eſt finie, & ces galères ne ſont point le ſujet de la tragédie.

(d) *Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci.* Il veut dire, *n'a pu profiter de la clémence de Céſar ; mais jouir du cœur de Céſar* eſt une expreſſion impropre.

(e) *Et Pompée eſt vengé ce qu'il peut l'être ici.* N'eſt-ce pas dommage que cette expreſſion ait entiérement vieilli ? On dirait aujourd'hui, *autant qu'il peut l'être* ; mais *ce qu'il peut l'être* n'eſt-il pas plus énergique ?

Je n'y puis plus rien voir qu'un funeſte rivage,
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire, & (*f*) le bruit éclatant
Qu'aux changemens du roi pouſſe un peuple inconſtant ;
Et de tous les objets celui qui plus m'afflige,
J'y vois toujours en toi l'ennemi qui m'oblige.
Laiſſe-moi m'affranchir de cette indignité,
(*g*) Et ſouffre que ma haine agiſſe en liberté.
A cet empreſſement j'ajoute une requête :
(*h*) Vois l'urne de Pompée, il y manque ſa tête ;
Ne me la retiens plus, c'eſt l'unique faveur
Dont je te puis encore prier avec honneur.

CESAR.

Il eſt juſte, & Céſar eſt tout prêt de vous rendre
Ce reſte où vous avez tant de droit de prétendre :
Mais il eſt juſte auſſi qu'après tant de ſanglots,
A ſes manes errans nous rendions le repos ;
Qu'un bûcher allumé par ma main & la vôtre
Le venge pleinement (*i*) de la honte de l'autre,
Que ſon ombre s'appaiſe en voyant notre ennui,
Et qu'une urne plus digne & de vous & de lui,

(*f*) . . . *Le bruit éclatant. Qu'aux changemens du roi pouſſe un peuple inconſtant.* C'eſt ſans doute une faute d'impreſſion ; on doit lire, *aux changemens des rois.* Mais *un peuple qui pouſſe un bruit*, eſt un barbariſme.

[*g*] *Ma haine.* Elle parle toujours de ſa *haine* quand elle ne devrait parler que de ſa reconnaiſſance.

(*h*(*Vois l'urne de Pompée il y manque ſa tête.* La tête pour rejoindre à l'urne, eſt un acceſſoire qui ne pouvant être refuſé, ne mérite peut-être pas d'être demandé ; c'eſt une circonſtance étrangère, & les complimens de *Céſar* paraiſſent ſuperflus quand l'action eſt entiérement finie.

[*i*] *De la honte de l'autre.* On ne voit pas à quoi ſe rapporte cet *autre.* Il veut dire apparemment *l'autre bûcher.*

Après la flamme éteinte & les pompes finies,
Renferme avec éclat ſes cendres réunies.
De cette même main dont il fut combattu,
Il verra des autels dreſſés à ſa vertu:
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,
Et ne recevra point (*ii*) d'honneurs que légitimes.
Pour ces pieux devoirs je ne veux que demain;
Ne me refuſez pas ce bonheur ſouverain.
(*k*) Faites un peu de force à votre impatience;
Vous êtes libre après, partez en diligence,
Portez à notre Rome un ſi digne tréſor,
Portez...

CORNELIE.

Non pas, Céſar, non pas à Rome encor.
Il faut que ta défaite & que tes funérailles (*l*)
A cette cendre aimée en ouvre les murailles;
(*m*) Et quoiqu'elle la tienne auſſi chère que moi,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.

(*ii*) *D'honneurs que légitimes*, eſt trop dur & trop négligé.

(*k*) *Faites un peu de force à votre impatience*, n'eſt pas français. Il faut, ou, *moderez votre impatience*, ou, *mettez un frein à votre impatience*, ou quelqu'autre tour.

(*l*) On ſe laſſe à la fin d'entendre *Cornélie* qui demande toujours les *funérailles* de *Céſar*, & qui le lui dit en face, *quid deceat, quid non.*

(*m*) *Et quoiqu'elle la tienne auſſi chère que moi,*
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.

Ces vers déparent la beauté & l'harmonie des autres; c'eſt à quoi il faut toujours prendre garde. Voyez que ces deux *elle* font un mauvais effet, parce que l'une ſe rapporte à Rome, & l'autre à la cendre de *Pompée*, ſans que la conſtruction indique ces rapports néceſſaires. Voyez combien ce vers eſt rude, *Et quoiqu'elle la tienne auſſi chère que.*

Tout vers qui n'eſt pas auſſi harmonieux qu'exact & correct, doit être banni de la poéſie; voilà pourquoi il eſt ſi prodigieuſement difficile d'en faire de bons dans toutes les langues, & ſurtout dans la nôtre.

Je la porte en Afrique, & c'eſt là que j'eſpère
Que les fils de Pompée, & Caton, & mon père,
Secondés des efforts d'un roi plus généreux,
Ainſi que la juſtice auront le ſort pour eux.
C'eſt là que tu verras ſur la terre & ſur l'onde
Le débris de Pharſale armer un autre monde;
Et c'eſt là que j'irai, pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres & mes pleurs.
Je veux (*n*) que de ma haine ils reçoivent des règles,
Qu'ils ſuivent au combat des urnes au-lieu d'aigles;
Et que ce triſte objet porte à leur ſouvenir
Les ſoins de le venger, & ceux de te punir.
Tu veux à ce héros rendre un devoir ſuprême;
L'honneur que tu lui rends réjaillit ſur toi-même;
Tu m'en veux pour témoin, j'obéis au vainqueur;
(*o*) Mais ne préſume pas toucher par-là mon cœur.
La perte que j'ai faite eſt trop irréparable;
La ſource de ma haine eſt trop inépuiſable;
A l'égal de mes jours je la ferai durer;
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.
(*p*(Je t'avouerai pourtant comme vraiment Romaine,

[*n*] *Que de ma haine ils reçoivent des règles.* Cela eſt trop impropre & trop vicieux. Qu'eſt-ce qu'une *haine qui donne des règles à des aigles?* Que ce vers affaiblit le précédent qui eſt admirable! De plus, faut-il que *Cornélie* parle toujours à *Céſar* de ſa haine pour lui? il ſerait bien plus beau, à mon gré, de lui dire, qu'elle ſera toujours ſon ennemie ſans pouvoir haïr un ſi grand homme,

(*o*) *Mais ne préſume pas toucher par-là mon cœur.* Cela ſerait bon ſi *Céſar* avait tâché de l'engager à ſuivre ſon parti; mais il n'y a jamais penſé, il n'a pas dit à *Cornélie* un ſeul mot qui pût lui donner cette préſomption.

(*p*) *Je t'avouerai pourtant comme vraiment romaine.* Elle a déjà dit pluſieurs fois qu'elle eſt Romaine, & cette affectation diminue beaucoup de la vraie grandeur.

Que pour toi mon eſtime eſt égale à ma haine ;
Que l'une & l'autre eſt juſte, & montre le pouvoir,
(*q*) L'une de la vertu, l'autre de mon devoir:
Que l'une eſt généreuſe, & l'autre intéreſſée,
Et que dans mon eſprit l'une & l'autre eſt forcée:
Et comme ta vertu, qu'en vain on veut trahir,
Me force de priſer ce que je dois haïr,
Juge ainſi de la haine où mon devoir me lie, (*r*)
La veuve de Pompée y force Cornélie.
J'irai, n'en doute point, au ſortir de ces lieux,
Soulever contre toi les hommes & les dieux ;
Ces dieux qui t'ont flatté, ces dieux qui m'ont trompée,
Ces dieux qui dans Pharſale ont mal ſervi Pompé,
Qui la foudre à la main l'ont pu voir égorger,
Ils connaîtront leur faute, & le voudront venger. (*s*)
Mon zèle à leur refus aidé de ſa mémoire,
Te ſaura bien ſans eux arracher la victoire ;
Et quand tout mon effort ſe trouvera rompu, (*t*)
Cléopatre fera ce que je n'aurai pu.
Je ſais quelle eſt ta flamme & quelles ſont ſes forces, (*u*)

[*q*) *L'une de la vertu, l'autre de mon devoir; l'une généreuſe, l'autre intéreſſée; l'une & l'autre forcée.* Toutes ces antithéſes, & cette petite diſſertation, dégradent la nobleſſe de ce rôle, & les répétitions continuelles affaibliſſent le ſentiment.

(*r*) Un devoir qui la lie à la haine, & toujours la haine.

(*s*) Ces dieux qui connaîtront leur faute, & ce zèle, qui ſaura bien ſans eux arracher la victoire, ſont une déclamation ſi ampoulée & ſi puérile, qu'on ne peut s'empêcher de s'élever avec force contre ce faux goût. On admirait autrefois ce galimatias, tant le bon goût eſt rare, tant l'eſprit des nations ſeptentrionales de l'Europe eſt difficile à former.

[*t*] Un effort qui ſe trouve rompu !

(*u*) Les forces de ſa flamme ! & on a pu applaudir à tous ces faux ſentimens exprimés en ſoléciſmes & en barbariſmes !

Que tu n'ignores pas comme ont fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, & que pour l'épouſer
Rome n'a point de loix que tu n'oſes briſer :
Mais ſache auſſi qu'alors la jeuneſſe romaine
Se croira tout permis ſur l'époux d'une reine ;
Et que de cet hymen tes amis indignés
Vengeront ſur ton ſang leurs avis dédaignés.
(*x*) J'empêche ta ruine, empêchant tes careſſes.
Adieu, j'attends demain l'effet de tes promeſſes.

(*x*) *J'empêche ta ruine, empêchant tes careſſes.* Ce vers pêche à la fois contre l'harmonie, contre la langue, contre les convenances, & contre la vérité. Il ne convient point à *Cornélie* de parler des careſſes que *Céſar* peut faire à *Cléopatre* ; elle n'empêche point ſes careſſes, elle ne peut les empêcher ; elle pourrait ſeulement dire à *Céſar* que l'amour d'une égyptienne peut lui être fatal ; mais il ſerait encore plus décent de ne lui en point parler. De quoi ſe mêle-t-elle ? Eſt-ce l'affaire de la veuve de *Pompée* pour qui *Céſar* a eu tant d'égards, tant de généroſité ? Cela n'eſt ni convenable ni intéreſſant. Il eſt ridicule que *Cornélie* prononce ces paroles, que *Céſar* les entende & que *Cléopatre* les ſouffre.

SCENE DERNIERE.

CESAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LEPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CLEOPATRE.

PLUTOT qu'à ces périls je vous puiſſe expoſer,
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut cauſer;
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre;
Le mien ſera trop grand, & je n'en veux point d'autre, (y)
Indigne que je ſuis d'un Céſar pour époux,
Que de vivre en votre ame étant morte pour vous.

CESAR.

(z) Reine, ces vains projets ſont le ſeul avantage
Qu'un grand cœur impuiſſant a du ciel en partage:
Comme il a peu de force, (a) il a beaucoup de ſoins;
Et s'il pouvait plus faire, il ſouhaiterait moins.
Les dieux empêcheront l'effet de ces augures,
Et mes félicités n'en ſeront pas moins pures,
Pourvu que votre amour gagne ſur vos douleurs, (b)
Qu'en faveur de Céſar vous tariſſiez vos pleurs,

[y] *Céopatre* parle auſſi mal que *Céſar* a parlé. Elle ne veut point d'autre bonheur que d'être tuée par *Céſar*, parce que *Cornélie* a manqué à toute bienſéance, à toute honnêteté devant elle.

(z) Des vains projets qui ſont le ſeul avantage qu'on ait du ciel en partage! *Céſar* viſe au galimatias auſſi bien que *Cornélie*.

[a] *Il a beaucoup de ſoins.* Ce n'eſt pas là le mot propre. *Céſar* veut dire que *Cornélie* ne menace beaucoup que parce qu'elle a peu de pouvoir; mais le mot de *ſoins* ne remplit point du tout cette idée.

(b) Un amour qui gagne ſur des douleurs!

Et que votre bonté ſenſible à ma prière,
Pour un fidèle amant oublie un mauvais frère.
On aura pu vous dire avec quel déplaiſir
( ) J'ai vu le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir,
Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avaient pu ſurprendre.
Il s'eſt de mes bontés juſqu'au bout défendu,
Et de peur de ſe perdre il s'eſt enfin perdu.
O honte pour Céſar, qu'avec tant de puiſſance,
(*d*) Tant de ſoins pour vous rendre entière obéiſſance,
Il n'ait pu toutefois, en ces événemens,
Obéir au premier de vos commandemens!
Prenez-vous-en au ciel, dont (*e*) les ordres ſublimes
Malgré tous nos efforts ſavent punir les crimes;
Sa rigueur envers lui vous ouvre un ſort plus doux,
Puiſque par cette mort l'Egypte eſt toute à vous.

CLÉOPATRE.

Je ſais que j'en reçois un nouveau diadême,
Qu'on n'en peut accuſer que les dieux, & lui-même;
Mais comme il eſt, ſeigneur, de la fatalité,
(*f*) Que l'aigreur ſoit mêlée à la félicité,
Ne vous offenſez pas ſi cet heur de vos armes,

(*c*) *J'ai vu le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir.* On ne choiſit point un déſeſpoir; au contraire, le déſeſpoir ôte la liberté du choix; ou ſi l'on veut, le déſeſpoir force à choiſir mal.

(*d*) *Tant de ſoins pour vous rendre entière obéiſſance.* Ces termes ſignifient la ſujétion d'un vaſſal. *Céſar* veut dire qu'il a fait ce qu'il a pu pour obéir à la volonté de *Cléopatre*. Ce n'eſt pas là rendre obéiſſance. Cette expreſſion ne lui convient pas; *tant de ſoins pour* ne ſe dit pas.

[*e*] *Les ordres ſublimes* ne ſe dit plus; on ſe ſert des épithètes, *ſuprêmes*, *ſouverains*, *inévitables*, *immuables*. *Sublime* eſt affecté aux grandes idées, aux grands ſentimens.

(*f*) *Que l'aigreur.* Le mot propre ſerait *amertume*.

Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes ;
Et ſi voyant ſa mort dûe à ſa trahiſon,
Je donne à la nature ainſi qu'à la raiſon.
Je n'ouvre point les yeux ſur ma grandeur ſi proche,
Qu'auſſi-tôt à mon cœur mon ſang ne le reproche.
J'en reſſens dans mon ame un murmure ſecret,
Et n'oſe remonter au trône ſans regret.

ACHORÉE.

Un grand peuple, ſeigneur, (g) dont cette cour eſt pleine,
Par des cris redoublés demande à voir ſa reine ;
Et tout impatient déjà ſe plaint aux cieux,
Qu'on lui donne trop tard un bien ſi précieux.

CESAR.

Ne lui refuſons plus le bonheur qu'il deſire ;
Princeſſe, allons par-là commencer votre empire.
Faſſe le juſte ciel propice à mes deſirs,
Que ces longs cris de joie étouffent vos ſoupirs,
Et puiſſent ne laiſſer dedans votre penſée

(g) *Dont cette cour eſt pleine.* Il importe peu que le peuple ſoit ou non dans la cour pour voir *Cléopatre*. La piéce s'appelle *Pompée* : les aſſaſſins ſont punis. Tous les complimens de *Céſar* & de *Cléopatre* ſont peut-être plus inutiles que le dernier diſcours de *Cornélie*, dans lequel du moins il y a toujours de la grandeur. Cette dernière ſcène eſt la plus froide de toutes ; dans une tragédie, elle doit être, s'il ſe peut, la plus touchante. Mais *Pompée* n'eſt point une véritable tragédie, c'eſt une tentative que fit *Corneille*, pour mettre ſur la ſcène des morceaux excellens, qui ne faiſaient point un tout ; c'eſt un ouvrage d'un genre unique, qu'il ne faudrait pas imiter, & que ſon génie, animé par la grandeur romaine, pouvait ſeul faire réuſſir. Telle eſt la force de ce génie, que cette piéce l'emporte encore ſur mille piéces régulières, que leur froideur a fait oublier. Trente beaux vers de *Corneille* valent beaucoup mieux qu'une piéce médiocre.

Que (*h*) l'image des traits dont mon ame eſt bleſſée !
Cependant, qu'à l'envi ma ſuite & votre cour
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne emploi l'une & l'autre occupée,
Couronne Cléopatre, & m'appaiſe Pompée,
Elève à l'une un trône, à l'autre des autels,
Et jure à tous les deux des reſpects immortels.

(*h*) *L'image des traits dont mon ame eſt bleſſée.* Voilà de ces métaphores qui ne paraiſſent pas naturelles. Comment peut-on avoir dans ſa penſée l'image d'un trait qui a bleſſé une ame ? Ces figures forcées expriment toujours mal le ſentiment. *Céſar* veut dire, Puiſſiez-vous ne vous occuper que de mon amour ! Il pouvait y ajouter encore, *de ſa gloire.* Ces ſentimens doivent être toujours exprimés noblement, mais jamais d'une manière recherchée.

Fin du cinquième & dernier acte.

EXAMEN

EXAMEN
DE POMPÉE.

A BIEN conſidérer cette piéce, je ne crois pas qu'il y en ait ſur le théatre, où l'hiſtoire ſoit plus conſervée & plus falſifiée tout enſemble. Elle eſt ſi connue, que je n'ai oſé en changer les événemens ; mais il s'y en trouvera peu qui ſoient arrivés comme je les fais arriver. Je n'y ai ajouté que ce qui regarde Cornélie, qui ſemble s'y offrir d'elle-même ; puiſque dans la vérité hiſtorique elle était dans le même vaiſſeau que ſon mari, lorſqu'il aborda en Egypte, qu'elle le vit deſcendre dans la barque où il fut aſſaſſiné à ſes yeux par Septime, & qu'elle fut pourſuivie ſur mer par les ordres de Ptolomée. C'eſt ce qui m'a donné occaſion de feindre qu'on l'atteignit, & qu'elle fut ramenée devant Céſar, bien que l'hiſtoire n'en parle point. La diverſité des lieux où les choſes ſe ſont paſſées, & la longueur du tems qu'elles ont conſumé dans la vérité hiſtorique, m'ont réduit à cette falſification, pour les ramener dans l'unité de jour & de lieu. Pompée fut maſſacré devant les murs de Peluſium, qu'on appelle aujourd'hui Damiette ; & Céſar

prit terre à Alexandrie. Je n'ai nommé ni l'une ni l'autre ville, de peur que le nom de l'une n'arrêtât l'imagination de l'auditeur, & ne lui fît remarquer malgré lui la fauſſeté de ce qui s'eſt paſſé ailleurs. Le lieu particulier eſt, comme dans Polyeucte, un grand veſtibule commun à tous les appartemens du palais royal ; & cette unité n'a rien que de vraiſemblable, pourvu qu'on ſe détache de la vérité hiſtorique. Le premier, le troiſième, & le quatrième acte y ont leur juſteſſe manifeſte ; il y peut avoir quelque difficulté pour le ſecond & le cinquième, dont Cléopatre ouvre l'un, & & Cornélie l'autre. Elles ſembleraient toutes deux avoir plus de raiſon de parler dans leur appartement ; mais l'impatience de la curioſité féminine les en peut faire ſortir ; l'une pour apprendre plutôt les nouvelles de la mort de Pompée, ou par Achorée qu'elle a envoyé en être témoin, ou par le premier qui entrera dans ce veſtibule ; & l'autre, pour en ſavoir du combat de Céſar & des Romains contre Ptolomée & les Egyptiens, pour empêcher que ce héros n'en aille donner à Cléopatre avant qu'à elle, & pour obtenir de lui d'autant plutôt la permiſſion de partir. En quoi on peut remarquer que comme elle ſait qu'il eſt amoureux de cette reine, & qu'elle peut douter qu'au retour de ſon combat, les trouvant enſemble, il ne lui faſſe le premier compliment, le ſoin qu'elle a de con-

ſerver la dignité romaine lui fait prendre la parole la première, & oblige par-là Céſar à lui répondre avant qu'il puiſſe dire rien à l'autre.

Pour le tems, il m'a fallu réduire en ſoulèvement tumultuaire une guerre qui n'a pu durer guère moins d'un an, puiſque Plutarque rapporte qu'incontinent après que Céſar fut parti d'Alexandrie, Cléopatre accoucha de Céſarion. Quand Pompée ſe préſenta pour entrer en Egypte, cette princeſſe & le roi ſon frère avaient chacun leur armée prête à en venir aux mains l'une contre l'autre, & n'avaient garde ainſi de loger dans le même palais. Céſar dans ſes commentaires ne parle point de ſes amours avec elle, ni que la tête de Pompée lui fut préſentée quand il arriva. C'eſt Plutarque & Lucain qui nous apprennent l'un & l'autre; mais ils ne lui font préſenter cette tête que par un des miniſtres du roi, nommé Théodore, & non pas par le roi même, comme je l'ai fait.

Il y a quelque choſe d'extraordinaire dans le titre de ce poëme, qui porte le nom d'un héros qui n'y parle point : mais il ne laiſſe pas d'en être en quelque ſorte le principal acteur, puiſque ſa mort eſt la cauſe unique de tout ce qui s'y paſſe. J'ai juſtifié ailleurs l'unité d'action qui s'y rencontre, par cette raiſon, que les événemens y ont une telle dépendance l'un de l'autre, que la tragédie n'aurait pas été complette, ſi je ne l'euſſe

pouſſée juſqu'au terme où je la fais finir. C'eſt à ce deſſein que dès le premier acte je fais connaître la venue de Céſar, à qui la cour d'Egypte immole Pompée pour gagner les bonnes graces du victorieux ; & ainſi il m'a fallu néceſſairement faire voir qu'elle réception il ferait à leur lâche & cruelle politique. J'ai avancé l'âge de Ptolomée, afin qu'il pût agir, & que portant le titre de roi, il tachât d'en ſoutenir le caractère. Bien que les hiſtoriens & le poëte Lucain l'appellent communément *rex puer*, *le roi enfant*, il ne l'était pas à un tel point, qu'il ne fût en état d'épouſer ſa ſœur Cléopatre, comme l'avait ordonné ſon père. Hirtius dit qu'il était *puer jam adulta ætate* ; & Lucain appelle Cléopatre inceſtueuſe, dans ce vers qu'il adreſſe à ce roi par apoſtrophe :

Inceſtæ ſceptris ceſſure Sororis :

ſoit qu'elle eût déjà contracté ce mariage inceſtueux, ſoit à cauſe qu'après la guerre d'Alexandrie & la mort de Ptolomée, Céſar la fît épouſer à ſon jeune frère, qu'il rétablît dans le trône ; d'où l'on peut tirer une conſéquence infaillible, que ſi le plus jeune des deux frères était en âge de ſe marier quand Céſar partit d'Egypte, l'aîné en était capable quand il y arriva, puiſqu'il n'y tarda pas plus d'un an.

Le caractère de Cléopatre garde une reſſem-

blance annoblie par ce qu'on y peut imaginer de plus illuſtre. Je ne la fais amoureuſe que par ambition, & en ſorte qu'elle ſemble n'avoir point d'amour, qu'entant qu'il peut ſervir à ſa grandeur. Quoique la réputation qu'elle a laiſſée la faſſe paſſer pour une femme laſcive & abandonnée à ſes plaiſirs, & que Lucain, peut-être en haine de Céſar, la nomme en quelque endroit *meretrix regina*, & faſſe dire ailleurs à l'eunuque Photin, qui gouvernait ſous le nom de ſon frère Ptolomée :

Quem non è nobis credit Cléopatra nocentem,
A quo caſta fuit ?

je trouve qu'à bien examiner l'hiſtoire, elle n'avait que de l'ambition ſans amour ; & que par politique elle ſe ſervait des avantages de ſa beauté, pour affermir ſa fortune. Cela paraît viſible, en ce que les hiſtoriens ne marquent point qu'elle ſe ſoit donnée qu'aux deux premiers hommes du monde, Céſar & Antoine ; & qu'après la déroute de ce dernier, elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguſte dans la même paſſion qu'ils avaient eue pour elle, & fit voir par-là qu'elle ne s'était attachée qu'à la haute puiſſance d'Antoine, & non pas à ſa perſonne.

* Pour le ſtyle, il eſt plus élevé en ce poëme

* *Pour le ſtyle, il eſt plus élevé en ce poëme qu'en aucun des miens, &c.* Il eſt important de faire ici quelque réflec-

qu'en aucun des miens, & ce ſont ſans contredit les vers les plus pompeux que j'aie fait. La gloire n'en eſt pas toute à moi. J'ai traduit de Lucain tout ce que j'y ai trouvé de propre à mon ſujet; &

tion ſur le ſtyle de la tragédie. On a accuſé *Corneille* de ſe méprendre un peu à cette pompe des vers, & à cette prédilection qu'il témoigne pour le ſtyle de *Lucain*; il faut que cette pompe n'aille jamais juſqu'à l'enflure, & à l'exagération; on n'eſtime point dans *Lucain Bella per Emathios plus quam civilia campos*. On eſtime, *Nil actum reputans ſi quid ſupereſſet agendum*.

De même, les connaiſſeurs ont toujours condamné dans *Pompée*, *Les fleuves rendus rapides par le débordement des parricides*, & tout ce qui eſt dans ce goût. Mais ils ont admiré,

O ciel! que de vertus vous me faites haïr!

. . . . . .

Reſtes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis.

Voilà le véritable ſtyle de la tragédie; il doit être toujours d'une ſimplicité noble, qui convient aux perſonnes du premier rang; jamais rien d'ampoulé, ni de bas; jamais d'affectation ni d'obſcurité. La pureté du langage doit être rigoureuſement obſervée; tous les vers doivent être harmonieux, ſans que cette harmoni dérobe rien à la force des ſentimens. Il ne faut pas que les vers marchent toujours de deux en deux, mais que tantôt une penſée ſoit exprimée en un vers, tantôt en deux ou trois, quelquefois dans un ſeul hémiſtiche; on peut étendre une image dans une phraſe de cinq ou ſix vers, enſuite en renfermer une autre dans un ou deux. Il faut ſouvent finir un ſens par une rime, & commencer un autre ſens par la rime correſpondante.

Ce ſont toutes ces règles, très-difficiles à obſerver, qui donnent aux vers la grace, l'énergie, l'harmonie, dont la proſe ne peut jamais approcher. C'eſt ce qui fait qu'on retient par cœur, même malgré ſoi, les beaux vers. Il y en a beaucoup de cette eſpèce dans les belles tragédies de *Corneille*. Le lecteur judicieux fait aiſément la comparaiſon de ces vers harmonieux, naturels, & énergiques, avec ceux qui ont les défauts contraires; & c'eſt par cette comparaiſon que le goût des jeunes gens pourra ſe former aiſément. Ce goût juſte eſt bien plus rare qu'on ne penſe; peu de perſonnes ſavent bien leur langue; peu diſtinguent au théatre l'enflure de la dignité; peu démêlent les convenances. On a applaudi pendant pluſieurs années à des penſées fauſſes & révoltantes. On battait des mains lorſque *Baron* prononçait ce vers,

Il eſt comme à la vie un terme à la vertu.

comme je n'ai point fait de ſcrupule d'enrichir notre langue du pillage que j'ai pu faire chez lui, j'ai tâché pour le reſte à entrer ſi bien dans ſa manière de former ſes penſées & de s'expliquer, que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien ſentît ſon génie, & ne fût pas indigne d'être pris pour un larcin que je lui euſſe fait. J'ai parlé en l'examen de Polyeucte, de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cléopatre à Charmion au ſecond acte. Il ne me reſte qu'un mot touchant les narrations d'Achorée, qui ont toujours paſſé pour fort belles; en quoi je ne veux pas aller contre le jugement du public, mais ſeulement faire remarquer de nouveau que celui qui les fait, & les perſonnes qui les écoutent, ont l'eſprit aſſez tranquille pour avoir toute la patience qu'il y faut donner. Celle du troiſième acte, qui eſt à mon gré la plus magnifique, a été accuſée de n'être pas reçue par une perſonne digne de la recevoir : mais bien que Charmion qui l'écoute ne ſoit qu'une domeſtique de Cléopatre, qu'on peut toutefois prendre pour ſa dame d'honneur, étant envoyée exprès par cette reine pour l'écouter, elle tient lieu de cette reine même, qui cependant mon-

On s'eſt récrié quelquefois d'admiration à des maximes non moins fauſſes. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'un peuple qui a pour modèle de ſtyle les piéces de *Racine*, ait pu applaudir longtems des ouvrages où la langue & la raiſon ſont également bleſſées d'un bout à l'autre.

tre un orgueil digne d'elle, d'attendre la viſite de Céſar dans ſa chambre, ſans aller au-devant de lui. D'ailleurs Cléopatre eût rompu tout le reſte de ce troiſième acte, ſi elle s'y fût montrée; & il m'a fallu la cacher par adreſſe de théatre, & trouver pour cela dans l'action un prétexte qui fût glorieux pour elle, & qui ne laiſſât point paraître le ſecret de l'art qui m'obligeait à l'empêcher de ſe produire.

THÉODORE,

VIERGE

ET MARTYRE,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

Sur la fin de 1645.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

SI quelque choſe peut étonner & confondre l'eſprit humain, c'eſt que l'auteur de *Polyeucte* ait pu être celui de *Théodore*; c'eſt que le même homme qui avait fait la ſcène ſublime dans laquelle *Pauline* demande à *Sévère* la grace de ſon mari, ait pu préſenter une héroïne dans un mauvais lieu, & accompagné une turpitude ſi odieuſe & ſi ridicule de tous les mauvais raiſonnemens qu'une telle impertinence peut ſuggérer, de tous les incidens qu'une telle infamie peut fournir, & de tous les mauvais vers que le plus inepte des verſificateurs n'aurait jamais pu faire?

Comment ne ſe trouva-t-il perſonne qui empêchât l'auteur de *Cinna* de déshonorer ſes talens par le choix honteux d'un tel ſujet, & par une exécution auſſi mauvaiſe que le ſujet même? comment les comédiens osèrent-ils enfin repréſenter *Théodore*?

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSIEUR

L. P. C. B.

MONSEIGNEUR,

Je n'abuſerai point de votre abſence de la cour pour vous impoſer touchant cette tragédie ; ſa repréſentation n'a pas eu grand éclat ; & quoique beaucoup en attribuent la cauſe à diverſes conjonctures qui pourraient me juſtifier aucunement, pour moi je ne m'en veux prendre qu'à ſes défauts, & la tiens mal faite, puiſqu'elle a été mal ſervie. J'aurais tort de m'oppoſer au jugement du public ; il m'a été trop avantageux en mes autres ouvrages pour le déſavouer en celui-ci ; & ſi je l'accuſais d'erreur ou d'injuſtice pour Théodore, mon exemple donnerait lieu à tout le monde de ſoupçonner des mêmes choſes tous les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'eſt pas toutefois ſans quelque ſorte de ſatisfaction que je vois que la meilleure partie de mes juges impute ce mauvais ſuccès à l'idée de la

proſtitution que l'on n'a pu ſouffrir, quoiqu'on sût bien qu'elle n'aurait pas d'effet, & que pour en exténuer l'horreur (a) *j'aie employé tout ce que l'art & l'expérience m'ont pu fournir de lumières. Et certes il y a de quoi* (b) *congratuler à la pureté de notre théatre, de voir qu'une hiſtoire qui fait le plus bel ornement du ſecond livre des vierges de ſaint Ambroiſe, ſe trouve trop licentieuſe pour y être ſupportée. Qu'eût-on dit, ſi comme ce grand docteur de l'égliſe, j'euſſe fait voir Théodore dans le lieu infâme, ſi j'euſſe décrit les diverſes agitations de ſon ame durant qu'elle y fut, ſi j'euſſe figuré les troubles qu'elle y reſſentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme? c'eſt là-deſſus que ce grand ſaint fait triompher ſon éloquence, & c'eſt pour ce ſpectacle qu'il invite particulièrement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vue, & autant que j'ai pu à l'imagination de mes auditeurs; & après y avoir conſumé toute mon adreſſe,* (c) *la*

(a) *J'ai employé tout ce que l'art & l'expérience.* Il ne parait pas qu'il ait mis de voile ſur ce ſujet révoltant, puiſqu'il emploie dans la piéce les mots de *proſtitution*, d'*impudicité*, de *fille abandonnée aux ſoldats*.

[b] *Congratuler à la pureté. Congratuler à*, ne ſe dit plus. Cette phraſe eſt latine, *tibi gratulor* : mais aujourd'hui *congratuler* régit l'accuſatif, comme *féliciter*.

[c] *La modeſtie de notre ſcène a déſavoué comme indigne d'elle.* Les honnêtes gens aſſemblés ſont toujours chaſtes. On ſouffrait du tems de *Hardi* qu'on parlât de viol ſur le théatre, de la manière la plus groſſière : mais c'eſt qu'alors il n'y avait que des hommes groſſiers qui fréquentaſſent les ſpectacles. *Mairet* & *Rotrou* furent les premiers qui épurérent un peu la ſcène des indécences les plus révoltantes.

modeſtie de notre ſcène a déſavoué, comme indigne d'elle, ce peu que la néceſſité de mon ſujet m'a forcé d'en faire connaître. Après cela j'oſerai bien dire que ce n'eſt pas contre des comédies pareilles aux nôtres (d) que déclame ſaint Auguſtin, & que ceux que le ſcrupule, ou le caprice, ou le zèle en rend opiniâtres ennemis, n'ont pas grande raiſon de s'appuyer de ſon autorité. C'eſt avec juſtice qu'il condamne celles de ſon tems qui ne méritaient que trop le nom qu'il leur donne de ſpectacles de turpitude; mais c'eſt avec injuſtice qu'on veut étendre cette condamnation juſqu'à celles du nôtre, qui ne contiennent pour l'ordinaire que des exemples d'innocence, de vertu & de piété. J'aurais mauvaiſe grace de vous en entretenir plus au long; vous êtes déjà trop perſuadé de ces vérités; & ce n'eſt pas mon deſſein d'entreprendre ici de déſabuſer ceux qui ne veulent pas l'être. Il eſt juſte qu'on les abandonne à leur aveu-

Il était impoſſible que cette piéce de *Corneille* eût du ſuccès en 1746; elle en aurait eu vingt ans auparavant. Il choiſit ce ſujet parce qu'il connaiſſait plus ſon cabinet que le monde, & qu'il avait plus de génie que de goût. C'eſt toujours la même verſification, tantôt forte, tantôt faible, toujours la même inégalité de ſtyle, le même tour de phraſe, la même manière d'intriguer; mais n'étant pas ſoutenu par le ſujet comme dans les piéces précédentes, il ne pouvait ni s'élever, ni intéreſſer. Puiſqu'il faut des notes ſur toutes les piéces de *Corneille*, on en donne auſſi quelques-unes ſur *Théodore*; mais un commentaire n'eſt pas un panégirique, on doit au public la vérité dans toute ſon étendue.

[d] *Que déclame St. Auguſtin.* On ſait aſſez que *St. Auguſtin* ignorait le grec: s'il avait connu cette belle langue, il n'aurait pas déclamé contre ce Sophocle; ou s'il eût déclamé contre ce grand homme, il eût été fort à plaindre.

glement volontaire, & que pour peine de la trop facile croyance qu'ils donnent à des inventions mal fondées, ils demeurent privés du plus agréable & (e)

[e] *Du plus utile divertiſſement dont l'eſprit &c.* On ne peut rien dire de plus fort en faveur de l'art des *Sophocles*, dont *Ariſtote* a donné les règles; & il eſt bien honteux pour notre nation, devenue ſi critique aprés avoir été ſi barbare, que *Corneille* ait été obligé de faire l'apologie d'un art qui était ſi reſpectable entre ſes mains.

Le grand *Corneille* traite ici avec une fierté qui ſied bien à ſa réputation & à ſon mérite, ces hommes baſſement jaloux du premier des beaux arts, qui colorent leur envie du prétexte de la religion. Ils craignent que la nation ne s'inſtruiſe au théatre, & que des hommes accoutumés à nourrir leur eſprit de ce que la raiſon a de plus pur & de ce que l'éloquence des vers a de plus touchant, ne deviennent indifférens pour de vaines diſputes ſcolaſtiques, pour de miſerables querelles, dans leſquelles on veut trop ſouvent entraîner les citoyens.

Ces ennemis de la ſociété ont imaginé qu'un chrétien devait regarder *Cinna*, les *Horaces* & *Polyeucte*, du même œil dont les pères de l'égliſe regardaient les mimes & les farces obſcènes qu'on repréſentait de leur tems dans les provinces de l'empire romain.

On conſulta ſur cette queſtion, dans l'année 1742, monſigor *Cerrati*, confeſſeur du pape *Clément XII.* & du conſiſtoire qui élut ce pape. J'ai heureuſement retrouvé une partie de ſa réponſe, écrite de ſa main, commençant par ces mots, *I concilii e i padri*; & finiſſant par ceux-ci, *Giouan-Batiſta Andreini*; & voici la traduction fidèle des principaux articles de ſa lettre.

Les conciles & les pères „ qui ont condamné la comédie, „ comme il paraît par le troi- „ ſième article du concile de „ Carthage de l'an 397, enten- „ daient les repréſentations ob- „ ſcènes, mêlées de ſacré & „ de profane, la dériſion des „ choſes eccléſiaſtiques, les „ blaſphêmes, &c.

„ Les comédies dans des tems „ plus éclairés ne furent pas de „ ce genre. C'eſt pourquoi *St.* „ *Thomas*, queſt. 168. art. 3. „ parlant de la comédie, s'ex- „ prime ainſi.

„ *Officium hiſtrionum ordi-* „ *natum ad ſolatium hominibus* „ *exhibendum, non eſt ſecun-* „ *dum ſe illicitum, nec ſunt in* „ *ſtatu peccati; dummodo mo-* „ *derate ludo utantur, id eſt* „ *non utendo aliquibus illicitis* „ *verbis, vel factis; & non ad-* „ *hibendo ludos negotiis, &* „ *temporibus indebitis.*

„ L'emploi des comédiens „ inſtitué pour donner quelque „ délaſſement aux hommes, „ n'eſt pas en ſoi illicite; ils „ ne ſont point dans l'état de

du plus utile des divertiſſemens dont l'eſprit humain ſoit capable. Contentons-nous d'en jouir ſans leur en faire part, & ſouffrez que ſans faire aucun effort pour

„ péché, pourvu qu'ils uſent „ honnêtement de leurs talens, „ c'eſt-a-dire, qu'ils évitent les „ mots & les actions défendues „ & qu'ils ne repréſentent „ point dans les tems qui ne „ ſont point permis.

„ *Caëtan*, en commentant „ ce paſſage, conclut : *donc l'art „ des comédiens qui ſe contiennent dans les bornes, n'eſt „ point condamnable, mais „ permis.*

„ *St. Antoine*, archevêque „ de Florence, dans ſa ſomme théologique, partie 3e. „ titre 8. chap. 4. dit :

„ Au tems de *St. Charles „ Borromée*, il fut défendu à „ certains comédiens de repréſenter ſur le théatre de Milan. „ Ils allèrent trouver *St. Charles*, & obtinrent de lui un „ décret portant permiſſion de „ repréſenter des comédies „ dans ſon diocèſe, en obſervant les règles preſcrites par „ *St. Thomas*; il ſe fit préſenter tous les ſujets des ſcènes „ qu'ils jouaient impromptu, „ & il leur fit jurer que toutes „ les nouvelles ſcènes qu'ils „ mêleraient à celles dont il „ avait vu la diſpoſition, ſeraient auſſi honnêtes & auſſi „ décentes que les autres.

„ L'uſage de l'Italie eſt de „ permettre toutes les repréſentations qui ne portent „ point de ſcandale. On joue „ des piéces à Rome dans de certains tems, & particuliérement dans des colléges. Les „ comédiens aprochent des ſacremens & on ne trouve aucune bulle, ni aucun décret „ des papes qui les en privent. „ On leur donne la ſépulture „ dans les égliſes comme à tous „ les autres bons catholiques, „ avec toutes les cérémonies „ ſacrées, *con tutte le ſacre „ ſonzioni.*

„ *Nicolo Barbieri* rapporte „ qu'*Iſabella Andreini* reçut à „ Lyon beaucoup d'honneurs, „ qu'elle y fut enterrée avec „ pompe, & que ſon corps fut „ accompagné des principaux „ de la ville, qui firent graver „ ſon épitaphe ſur le bronze.

„ L'empereur *Mathias* donna „ des lettres de nobleſſe à *Pierre „ Cequini. Jean-Baptiſte Andreini* fut de l'académie de „ Mantouë, & capitaine des „ chaſſes.

„ Le même *Nicolas Barbieri* „ rapporte que *Rinoceronte* comédien mourut de ſon tems „ en odeur de ſainteté.„

Si *Lopes de Vega* & *Shakeſpear* ne furent pas regardés comme de ſaints perſonnages, perſonne au moins, ni à Madrid ni à Londres, ne reprocha à ces deux célèbres auteurs d'avoir repréſenté leurs ouvrages ſelon l'uſage des andiens grecs nos maitres. Le fameux docteur *Ramon*, le licentié *Michel Sanchez*, le chanoine *Mira de*

pour les guérir de leur faibleſſe, je finiſſe en vous aſſurant que je ſuis & ſerai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obligé ſerviteur,
P. CORNEILLE.

Meſeva, le chanoine *Tarraga* firent beaucoup de comédies, preſque toutes eſtimées & leurs fonctions de prêtres n'en furent pas interrompues. Pluſieurs prêtres en France en ont fait; témoins le cardinal de *Richelieu*, l'abbé *Boyer*, l'abbé *Geneſt* aumônier de madame la ducheſſe d'Orleans, & tant d'autres. Enfin, l'art doit être encouragé, l'abus de l'art ſeul peut avilir.

Pour dernière preuve incontestable, rapportons la déclaration de *Louis XIII.* du 16. Avril 1641. enrégiſtrée au parlement: elle dit expreſſément:

" Nous voulons que l'exercice des comédiens, qui peut innocemment détourner nos ſujets de diverſes occupations mauvaiſes, ne puiſſe leur être imputé à blâme; ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public. "

C'eſt en vertu de cette déclaration que *Louis XIV.* maintint *Floridor*, ſieur de *Soulas* dans la poſſeſſion de ſa nobleſſe, par arrêt du conſeil du 10. ſeptembre 1668. En bonne foi, peut-on flétrir un penſionnaire du roi, déclaré gentil-homme par le roi, pour avoir rempli des fonctions dont le roi lui ordonne expreſſément de s'acquitter? Il eſt mis en priſon s'il ne joue pas, il eſt excommunié s'il *joue*. Voilà un bel exemple de nos contradictions. En faut-il davantage pour confondre ceux qui ſe déclarent contre nos ſpectacles, autant par ignorance que par mauvaiſe volonté?

ACTEURS.

VALENS, gouverneur d'Antioche.

PLACIDE, fils de Valens, & amoureux de Théodore.

CLÉOBULE, ami de Placide.

DIDYME, amoureux de Théodore.

PAULIN, confident de Valens.

LYCANTE, capitaine d'une cohorte Romaine.

MARCELLE, femme de Valens.

THÉODORE, princeſſe d'Antioche.

STÉPHANIE, confidente de Marcelle.

La ſcène eſt à Antioche dans le palais du gouverneur.

Madame, je vous viens rendre votre victime.

Biblioteca Nazionale NAPOLI

THEODORE
VIERGE
ET MARTYRE,
TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

ACTE PREMIER. (a)

SCENE PREMIERE.

PLACIDE, CLÉOBULE.

PLACIDE.

IL eſt vrai, Cléobule, & je veux l'avouer,
La fortune me flatte aſſez pour m'en louer:
(b) Mon père eſt gouverneur de toute la Syrie;
Et comme ſi c'était trop peu de flatterie, (c)

(a) Il eſt vrai que cette piéce ne mérite aucun commentaire. Elle péche par l'indécence du ſujet, par la conduite, par la froideur, par le ſtyle. On ne fera que très-peu de remarques.

[b] *Mon père eſt gouverneur de toute la Syrie.* Dans *Polyeucte*, *Félix* eſt gouverneur de toute l'Arménie, & ici *Valens* eſt gouverneur *de toute la Syrie.* Un mot de trop gâte un beau vers, & rend un médiocre mauvais.

(c) *Trop peu de flatterie!* De donner le gouvernement *de toute la Syrie!* & *la fortune qui*

Moi-même elle m'embraſſe & vient de me donner,
Tout jeune que je ſuis, l'Egypte à gouverner.
(*d*) Certes ſi je m'enflais de ces vaines fumées,
Dont on voit à la cour tant d'ames ſi charmées,
(*e*) Si l'éclat des grandeurs avait pu me ravir,
J'aurais de quoi me plaire & de quoi m'aſſouvir.
Au-deſſous des Céſars je ſuis ce qu'on peut être,
(*f*) A moins que de leur rang le mien ne ſaurait croître;
Et pour haut qu'on ait mis des titres ſi ſacrés,
(*g*) On y monte ſouvent par de moindres degrés.
Mais ces honneurs pour moi ne ſont qu'une infamie,
(*h*) Parce que je les tiens d'une main ennemie;

embraſſe Placide ! Quelles expreſſions! quel ſtyle! quelle négligence!

(*d*) *S'enfler de fumées, dont tant d'ames ſont ſi charmées, avoir de quoi ſe plaire, &c.* Il faut convenir que ce ſtyle eſt bas & incorrect; & malheureuſement la plus grande partie de la piéce eſt écrite dans ce goût

On a exigé un commentaire ſur toutes les piéces de *Corneille*, mais toutes n'en méritent pas. Que verra-t-on par ce commentaire? que nul auteur n'eſt jamais tombé ſi bas, après être monté ſi haut. La ſeule conſolation d'un travail ſi ingrat, eſt que du moins tant de fautes peuvent être de quelque utilité. Elles feront voir aux étrangers que les beautés ne vous aveuglent pas ſur les défauts; que notre nation eſt juſte en admirant, & en déſapprouvant; & les jeunes auteurs en voyant ces chûtes déplorables & ſi fréquentes, en ſeront plus ſur leurs gardes.

(*e*) Un éclat qui peut ravir! un homme qui aurait de quoi ſe plaire & de quoi s'aſſouvir! nul auteur n'a jamais écrit plus mal & mieux. Voilà pourquoi on diſait que *Corneille* avait un démon qui fit pour lui les belles ſcènes de ſes tragédies, & qui lui laiſſa faire tout le reſte.

(*f*) *A moins que de leur rang le mien ne ſaurait croître* n'eſt pas français. Un rang ne croît pas, on paſſe, on s'élève d'un rang à un autre.

[*g*] *On y monte ſouvent*, n'eſt pas plus exact que le reſte; on ne monte pas à un titre.

(*h*) *Parce que, je les tiens d'une main ennemie. Parce que*, eſt une conjonction dure à l'oreille & traînante en vers, il faut toujours l'éviter; mais quand il eſt répété, il devient intolérable. On pardonne toutes ces fautes dans des ouvrages remplis de beautés comme les précédens.

Et leur plus doux appas, qu'un excès de rigueur,
Parce que pour échange on veut avoir mon cœur.
On perd tems toutefois; (*i*) ce cœur n'eſt point à vendre.
Marcelle, en vain par-là tu crois gagner un gendre.
Ta Flavie à mes yeux fait toujours même horreur.
Ton frère Marcelin peut tout ſur l'empereur.
Mon père eſt ton époux, & tu peux ſur ſon ame
Ce que ſur un mari doit pouvoir une femme.
(*k*) Va plus outre, & par zèle, ou par dextérité,
Joins (*l*) le vouloir des dieux à leur autorité:
(*m*) Aſſemble leur faveur, aſſemble leur colère:
Pour aimer je n'écoute empereur, dieux, ni père;
Et je la trouverais un objet odieux
Des mains de l'empereur, & d'un père, & des dieux.

CLEOBULE.

Quoique pour vous Marcelle ait le nom de marâtre,
Conſidérez, ſeigneur, qu'elle vous idolâtre;
Voyez d'un œil plus ſain ce que vous lui devez,
Les biens & les honneurs qu'elle vous a ſauvés.
Quand Dioclétian fut maître de l'empire...

PLACIDE.

Mon père était perdu, c'eſt ce que tu veux dire.
Si-tôt qu'à ſon parti (*n*) le bonheur eut manqué,

(*i*) *Ce cœur n'eſt point à vendre.* On peut dire dans le ſtyle noble *vendre ſon ſang*, *vendre ſon honneur à la fortune* mais *un cœur à vendre* eſt bas.

(*k*) *Va plus outre.* Terme autrefois familier, & qui n'eſt plus français.

(*l*) Pourquoi *le vouloir des dieux*? Cet hymen n'eſt point ordonné par un oracle; les *dieux* ſont ici de trop; *le vouloir* n'eſt plus d'uſage.

(*m*) *Aſſemble leur faveur, aſſemble leur colère.* Il faudrait *leurs faveurs* au pluriel, parce qu'on ne peut aſſembler une ſeule choſe.

(*n*) —— *Le bonheur eût manqué.*

Sa tête fut proſcrite, & ſon bien confiſqué.
On vit à Marcelin ſa dépouille donnée :
Il fut la racheter par ce triſte hyménée ;
Et forçant ſon grand cœur à ce honteux lien,
Lui-même il ſe livra pour rançon de ſon bien.
Dès-lors on aſſervit juſques à mon enfance.
De Flavie avec moi l'on conclut l'alliance ;
Et depuis ce moment Marcelle (*o*) a fait chez nous
Un deſtin que tout autre aurait trouvé fort doux.
La dignité du fils, comme celle du père,
Deſcend du haut pouvoir que lui donne ce frère :
Mais à la regarder de l'œil dont je la voi,
Ce n'eſt qu'un joug pompeux qu'on veut jeter ſur moi.
On élève chez nous un trône pour ſa fille :
On y sème l'éclat dont on veut qu'elle brille ;
Et dans tous ces honneurs je ne vois en effet
Qu'un infame dépôt des préſens qu'on lui fait.

CLEOBULE.

S'ils ne ſont qu'un depôt du bien qu'on lui veut faire,
Vous en êtes, ſeigneur, mauvais dépoſitaire,
Puiſqu'avec tant d'effort on vous voit travailler
(*p*) A mettre ailleurs l'éclat dont elle doit briller.
Vous aimez Théodore, & votre ame ravie

——— *Et ſon bien confiſqué.*
Toutes ces expreſſions ſont faibles, profaïques, & rampantes.

[*o*] ——— *A fait chez nous*
Un deſtin — *trouvé fort doux* :
eſt du ſtyle bas & négligé de la comédie. En voilà aſſez ſur le ſtyle de la piéce, dont les fautes ne ſont rachetées par aucun morceau ſublime. Nous nous contenterons de remarquer les endroits moins faibles que les autres. Il eſt étrange que *Corneille* ait ſenti le vice de ſon ſujet, & qu'il n'ait pas ſenti le vice de ſa diction.

[*p*] *Travailler à mettre ailleurs un éclat* !

Lui veut donner (*q*) ce trône élevé pour Flavie.
C'eſt-là le fondement de votre averſion.

PLACIDE.

Ce n'eſt point un ſecret que cette paſſion :
(*r*) Flavie au lit malade en meurt de jalouſie ;
Et dans l'âpre dépit dont ſa mère eſt ſaiſie,
Elle tonne, foudroie, & pleine de fureur
Menace de tout perdre auprès de l'empereur.
Comme de ſes faveurs je ris de ſa colère.
Quoiqu'elle ait fait pour moi, quoiqu'elle puiſſe faire,
Le paſſé ſur mon cœur ne peut rien obtenir,
Et je laiſſe au haſard le ſoin de l'avenir.
Je me plais à bravet cet orgueilleux courage ;
(*s*) Chaque jour pour l'aigrir je vais juſqu'à l'outrage ;

[*q*] *Ce trône.* Le terme de *trône* ne peut jamais convenir à un gouverneur de province.

(*r*) *Flavie au lit malade.* Ce ſtyle proſaïque eſt inadmiſſible dans le tragique. La poéſie n'eſt faite que pour déguiſer & embellir tous ces détails. Voyez comment *Racine* rend la même idée :

Phédre atteinte d'un mal qu'elle s'obſtine à taire,
Laſſe enfin d'elle-même & du jour qui l'éclaire.

(*s*) *Chaque jour pour l'aigrir je vais juſqu'à l'outrage.* Il n'était pas néceſſaire que *Placide* outrageât tous les jours ſa belle-mère qui lui veut donner ſa fille. Ce ſont-là des mœurs révoltantes, & qui rendent tout d'un coup le premier perſonnage odieux.

Nous ne parlerons plus guère du ſtyle, nous nous en tiendrons à l'art de la tragédie. Il n'y a rien de tragique dans cette intrigue ; c'eſt un jeune homme qui ne veut point de la femme qu'on lui offre, & qui en aime une autre qui ne veut point de lui ; vrai ſujet de comédie, & même ſujet trivial. Nous avons déjà remarqué que les gens peu inſtruits croient que *Racine* a gâté le théatre en y introduiſant ces intrigues d'amour. Mais il n'y a aucune piéce de *Corneille* dont l'amour ne faſſe l'intrigue. La ſeule différence eſt, que *Racine* a traité cette paſſion en maître, & que *Corneille* n'a jamais ſu faire parler des amans, excepté dans le *Cid*, où il était conduit par un auteur eſpagnol. Ce n'eſt pas l'amour qui domine dans *Polyeucte*, c'eſt la victoire que remporte *Pauline* ſur ſon amant, c'eſt la nobleſſe de *Sévère*.

Son ame impétueuſe & prompte à fulminer,
Ne ſaurait me haïr juſqu'à m'abandonner.
Souvent elle me flatte alors que je l'offenſe;
Et quand je l'ai pouſſée à quelque violence,
L'amour de ſa Flavie en rompt tous les effets,
Et l'éclat s'en termine à de nouveaux bienfaits.
Je la plains toutefois, & plus à plaindre qu'elle,
Comme elle aime un ingrat, j'adore une cruelle,
Dont la rigueur la venge, & rejettant ma foi,
Me rend tous les mépris que Flavie a de moi.
Mon ſort des deux côtés mérite qu'on le plaigne.
L'une me perſécute, & l'autre me dédaigne.
Je hais qui m'idolâtre, & j'aime qui me fuit;
Et je pourſuis en vain, ainſi qu'on me pourſuit.
Telle eſt de mon deſtin la fatale injuſtice;
Telle eſt la tyrannie enſemble, & le caprice
Du démon aveuglé, qui ſans diſcrétion
Verſe l'antipathie & l'inclination.
Mais puiſqu'à d'autres yeux je parais trop aimable,
Que peut voir Théodore en moi de mépriſable?
Sans doute elle aime ailleurs, & s'impute à bonheur
De préférer Didyme au fils du gouverneur.

CLEOBULE.

Comme elle je ſuis né, ſeigneur, dans Antioche,
Et par les droits du ſang je lui ſuis aſſez proche;
Je connais ſon courage, & vous répondrais bien,
Qu'étant ſourde à vos vœux elle n'écoute rien;
Et que cette rigueur dont votre amour l'accuſe,
Ne donne point ailleurs ce qu'elle vous refuſe.
Ce malheureux rival dont vous êtes jaloux,

En reçoit chaque jour plus de mépris que vous.
Mais quand même ſes feux répondraient à vos flammes,
Qu'une amour mutuelle unirait vos deux ames,
Voyez où cette amour vous peut précipiter,
Quel orage ſur vous elle doit exciter,
Ce que dira Valens, ce que fera Marcelle.
Souffrez que ſon parent vous diſe enfin pour elle...

PLACIDE.

Ah! ſi je puis encore quelque choſe ſur toi,
Ne me dis rien pour elle, & dis-lui tout pour moi:
Dis-lui que je ſuis sûr des bontés de mon père,
Ou que s'il ſe rendait d'une humeur trop ſévère,
L'Egypte où l'on m'envoie eſt un aſyle ouvert
Pour mettre notre flamme & notre heur à couvert.
Là ſaiſis d'un rayon des puiſſances ſuprêmes,
Nous ne recevrons plus de loix que de nous-mêmes.
Quelques noires vapeurs que puiſſent concevoir
Et la mère & la fille enſemble au déſeſpoir,
Tout ce qu'elles pourront enfanter de tempêtes,
Sans venir juſqu'à nous crèvera ſur leurs têtes,
Et nous érigerons en cet heureux ſéjour
De leur rage impuiſſante un trophée à l'amour.
Parle, parle pour moi, preſſe, agis, perſuade,
Fais quelque choſe enfin pour mon eſprit malade;
Fais-lui voir mon pouvoir, fais-lui voir mon ardeur:
Son dédain eſt peut-être un effet de ſa peur;
Et ſi tu lui pouvais arracher cette crainte,
Tu pourrais diſſiper cette froideur contrainte,
Tu pourrais.... Mais je vois Marcelle qui ſurvient.

SCENE II.

MARCELLE, PLACIDE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

(*t*) CE mauvais conſeiller toujours vous entretient ?

PLACIDE.

Vous dites vrai, madame, il tâche à me ſurprendre ;
Son conſeil eſt mauvais, mais je ſais m'en défendre.

MARCELLE.

Il vous parle d'aimer ?

PLACIDE.

Contre mon ſentiment.

MARCELLE.

Levez, levez le maſque, & parlez franchement :
De votre Théodore il eſt l'agent fidelle :
Pour vous mieux engager elle fait la cruelle,
Vous chaſſe en apparence, & pour vous retenir,
Par ce parent adroit vous fait entretenir.

(*t*) Cette ſcène de bravade entre *Marcelle* & *Placide*, paraît contre toute bienſéance. C'eſt une picoterie bourgeoiſe ; & des bourgeois bien élevés parleraient plus noblement. *Marcelle* querelle *Placide* tandis qu'elle devrait tâcher de lui plaire. Quel rôle défagr[illegible] que celui d'une fem[illegible] veut à toute force [illegible] ule fille, qui dit des injures groſſières à celui dont elle veut faire ſon gendre, & qui en eſſuie de plus fortes ! *Marcelle* dit que *Placide* a le cœur trop bas pour aimer en bon lieu, qu'il a une ame vile & baſſe : *Placide* répond ſur le même ton : cela ſeul devait faire tomber la pièce, qui d'ailleurs eſt une des plus mal écrites.

PLACIDE.

Par ce fidèle agent elle eſt donc mal ſervie ;
Loin de parler pour elle, il parle pour Flavie ;
Et ce parent adroit en matière d'amour
Agit contre ſon ſang pour mieux faire ſa cour.
C'eſt, madame, en effet le mal qu'il me conſeille ;
Mais j'ai le cœur trop bon pour lui prêter l'oreille.

MARCELLE.

Dites le cœur trop bas pour aimer en bon lieu.

PLACIDE.

L'objet où vont mes vœux ſerait digne d'un dieu.

MARCELLE.

Il eſt digne de vous, d'une ame vile & baſſe.

PLACIDE.

Je fais donc ſeulement ce qu'il faut que je faſſe.
Ne blâmez que Flavie ; un cœur ſi bien placé
D'une ame vile & baſſe eſt trop embarraſſé :
D'un choix qui lui fait honte il faut qu'elle s'irrite,
Et me prive d'un bien qui paſſe mon mérite.

MARCELLE.

Avec quelle arrogance oſez-vous me parler ?

PLACIDE.

Au-deſſous de Flavie ainſi me ravaler,
C'eſt de cette arrogance un mauvais témoignage.
Je ne me puis, madame, abaiſſer davantage.

MARCELLE.

Votre reſpect eſt rare, & fait voir clairement
Que votre humeur modeſte aime l'abaiſſement.
Hé bien, puiſqu'à préſent j'en ſuis mieux avertie,
Il faudra ſatisfaire à cette modeſtie ;

Avec un peu de tems nous en viendrons à bout.

PLACIDE.

Vous ne m'ôterez rien, puiſque je vous dois tout.
Qui n'a que ce qu'il doit a peu de perte à faire.

MARCELLE.

Vous pourrez bientôt prendre un ſentiment contraire.

PLACIDE.

Je n'en changerai point pour la perte d'un bien,
Qui me rendra celui de ne vous devoir rien.

MARCELLE.

Ainſi l'ingratitude en ſoi-même ſe flatte;
Mais je ſaurai punir cette ame trop ingrate;
Et pour mieux abaiſſer vos eſprits ſoulevés,
Je vous ôterai plus que vous ne me devez.

PLACIDE.

La menace eſt obſcure, expliquez-là, de grace.

MARCELLE.

L'effet expliquera le ſens de la menace.
Tandis, ſouvenez-vous, malgré tous vos mépris,
Que j'ai fait ce que ſont & le père & le fils.
Vous me devez l'Egypte, & Valens Antioche.

PLACIDE.

Nous ne vous devons rien après un tel reproche.
Un bienfait perd ſa grace à le trop publier; (*u*)
Qui veut qu'on s'en ſouvienne, il le doit oublier.

MARCELLE.

Je l'oublirais, ingrat, ſi pour tant de puiſſance
Je recevais de vous quelque reconnaiſſance.

(*u*) *Racine* a imité heureuſement ce vers dans *Iphigénie*:

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offenſe.

PLACIDE.

Et je m'en ſouviendrais juſqu'aux derniers abois,
Si vous vous contentiez de ce que je vous dois.

MARCELLE.

Après tant de bienfaits, oſai-je trop prétendre ?

PLACIDE.

Ce ne ſont plus bienfaits alors qu'on veut les vendre.

MARCELLE.

Que doit donc un grand cœur aux faveurs qu'il reçoit ?

PLACIDE.

S'avouant redevable il rend tout ce qu'il doit.

MARCELLE.

Tous les ingrats en foule iront à votre école,
Puiſqu'on y devient quitte en payant de parole.

PLACIDE.

Je vous dirai donc plus, puiſque vous me preſſez,
Nous ne vous devons pas tout ce que vous penſez.

MARCELLE.

Que ſeriez-vous ſans moi ?

PLACIDE.

Sans vous ? ce que nous ſommes.
Notre empereur eſt juſte, & ſait choiſir les hommes.
Et mon père, après tout, ne ſe trouve qu'au rang
Où l'aurait mis ſans vous ſes vertus & ſon ſang.

MARCELLE.

Ne vous ſouvient-il plus qu'on proſcrivit ſa tête ?

PLACIDE.

Par-là votre artifice en fit votre conquête.

MARCELLE.

Ainſi de ma faveur vous nommez les effets ?

PLACIDE.

Un autre ami peut-être aurait bien fait sa paix;
Et si votre faveur pour lui s'est employée,
Par son hymen, madame, il vous a trop payée.
On voit peu d'unions de deux telles moitiés,
Et la faveur à part on sait qui vous étiez.

MARCELLE.

L'ouvrage de mes mains avoir tant d'insolence!

PLACIDE.

Elles m'ont mis trop haut pour souffrir une offense.

MARCELLE.

Quoi, vous tranchez ici du nouveau gouverneur?

PLACIDE.

De mon rang en tous lieux je soutiendrai l'honneur.

MARCELLE.

Considérez donc mieux quelle voix vous y porte;
L'hymen seul de Flavie en est pour vous la porte.

PLACIDE.

Si je n'y puis entrer qu'acceptant cette loi,
Reprenez votre Egypte, & me laissez à moi.

MARCELLE.

Plus il me doit d'honneurs, plus son orgueil me brave!

PLACIDE.

Plus je reçois d'honneurs, moins je dois être esclave.

MARCELLE.

Conservez ce grand cœur, vous en aurez besoin.

PLACIDE.

Je le conserverai, madame, avec grand soin;
Et votre grand pouvoir en chassera la vie
Avant que d'y surprendre aucun lieu pour Flavie.

MARCELLE.

J'en chaſſerai du moins l'ennemi qui me nuit.

PLACIDE.

Vous ferez peu d'effet avec beaucoup de bruit.

MARCELLE.

Je joindrai de ſi près l'effet à la menace,
Que ſa perte aujourd'hui me quittera la place.

PLACIDE.

Vous perdrez aujourd'hui...

MARCELLE.

Théodore à vos yeux:
M'entendez-vous, Placide? oui, j'en jure les dieux,
Qu'aujourd'hui mon courroux armé contre ſon crime
Au pied de leurs autels en fera ma victime.

PLACIDE.

Et je jure à vos yeux ces mêmes immortels,
Que je la vengerai juſques ſur leurs autels.
Je jure plus encore, que ſi je pouvais croire
Que vous euſſiez deſſein d'une action ſi noire,
Il n'eſt point de reſpect qui pût me retenir
D'en punir la penſée & de vous prévenir;
Et que pour garantir une tête ſi chère,
Je vous irais chercher juſqu'au lit de mon père.
M'entendez-vous, madame! adieu. Penſez-y bien.
N'épargnez pas mon ſang ſi vous verſez le ſien;
Autrement ce beau ſang en fera verſer d'autre,
Et ma fureur n'eſt pas pour ſe borner au vôtre.

SCENE III. (y)

MARCELLE, STHÉPHANIE.

MARCELLE.

AS-TU vu, Stéphanie, un plus farouche orgueil?
As-tu vu des mépris plus dignes du cercueil?
Et pourrais-je épargner cette inſolente vie,
Si ſa perte n'était la perte de Flavie,
Dont le cruel deſtin prend un ſi triſte cours,
Qu'aux jours de ce barbare il attache ſes jours?

STEPHANIE.

Je tremble encore de voir où ſa rage l'emporte.

MARCELLE.

Ma colère en devient & plus juſte & plus forte;
Et l'aveugle fureur dont ſes diſcours ſont pleins,
Ne m'arrachera pas la vengeance des mains.

STEPHANIE.

Après votre vengeance appréhendez la ſienne.

MARCELLE.

Qu'une indigne épouvante à préſent me retienne!
De ce feu turbulent l'éclat impétueux
N'eſt qu'un faible avorton d'un cœur préſomptueux. (z).

La

(y) *Corneille* avoue la faibleſſe & la lâcheté de *Valens*; mais comment ne ſentait-il pas que le rôle de *Marcelle* révoltait encore davantage?

(z) *L'éclat impétueux d'un feu turbulent qui n'eſt qu'un faible avorton d'un cœur préſomptueux.* Si on aſſemblait des mots au haſard, il eſt à préſumer qu'ils ne s'arrangeraient pas plus mal.

La menace à grand bruit ne porte aucune atteinte,
Elle n'eſt qu'un effet d'impuiſſance & de crainte;
Et que ſi près du mal s'amuſe à menacer,
Veut amollir le coup qu'il ne peut repouſſer.

STEPHANIE.

Théodore vivante, il craint votre colère;
Mais voyez qu'il ne craint que parce qu'il eſpère;
Et c'eſt à vous, madame, à bien conſidérer
Qu'il ceſſera de craindre en ceſſant d'eſpérer.

MARCELLE.

Si l'eſpoir fait ſa peur, nous n'avons qu'à l'éteindre.
Il ceſſera d'aimer auſſi-bien que de craindre.
L'amour va rarement juſques dans un tombeau,
S'unir au reſte affreux de l'objet le plus beau.
Haſardons : je ne vois que ce conſeil à prendre.
Théodore vivante, il n'en faut rien prétendre;
Et Théodore morte, on peut encore douter
Quel ſera le ſuccès que tu veux redouter.
Quoiqu'il arrive enfin, de la ſorte outragée,
C'eſt un plaiſir bien doux que de ſe voir vengée.
Mais dis-moi, ton indice eſt-il bien aſſuré?

STEPHANIE.

J'en réponds ſur ma tête, & l'ai trop avéré.

MARCELLE.

Ne t'oppoſe donc plus à ce moment de joie
Qu'aujourd'hui par ta main le juſte ciel m'envoie.
Valens vient à propos, & ſur tes bons avis
Je vais forcer le père à me venger du fils.

SCENE IV.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

JUSQUES à quand, ſeigneur, voulez-vous qu'abuſée,
Au mépris d'un ingrat je demeure expoſée ?
Et qu'un fils arrogant ſous votre autorité
Outrage votre femme avec impunité ?
Sont-ce là les douceurs, ſont-ce là les careſſes
Qu'en faiſaient à ma fille eſpérer vos promeſſes ?
Et faut-il qu'un amour conçu par votre aveu
Lui coûte enfin la vie & vous touche ſi peu ?

VALENS.

Plût aux dieux que mon ſang eût de quoi ſatisfaire
Et l'amour de la fille & l'eſpoir de la mère !
Et qu'en le répandant je lui puſſe gagner
Ce cœur dont l'inſolence oſe la dédaigner !
Mais de ſes volontés le ciel eſt le ſeul maître.
J'ai promis de l'amour, il le doit faire naître.
Si ſon ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
Et je penſe être quitte y faiſant mon pouvoir.

MARCELLE.

Faire votre pouvoir avec tant d'indulgence,
C'eſt avec ſon orgueil être d'intelligence ;
Auſſi-bien que le fils le père m'eſt ſuſpect,
Et vous manquez de foi comme lui de reſpect.

Ah ! ſi vous déployiez cette haute puiſſance
Que donnent aux parens les droits de la naiſſance ! ...

VALENS.

Si la haine & l'amour lui doivent obéir,
Déployez-la, madame, à le faire haïr.
Quel que ſoit le pouvoir d'un père en ſa famille,
Puis-je plus ſur mon fils, que vous ſur votre fille ?
Et ſi vous n'en pouvez vaincre la paſſion,
Dois-je plus obtenir ſur tant d'averſion ?

MARCELLE.

Elle tâche à ſe vaincre, & ſon cœur y ſuccombe,
Et l'effort qu'elle y fait la jette ſur la tombe.

VALENS.

Elle n'a toutefois que l'amour à dompter;
Et Placide bien moins ſe pourrait ſurmonter,
Puiſque deux paſſions le font être rebelle,
L'amour pour Théodore, & la haine pour elle.

MARCELLE.

Otez-lui Théodore, & ſon amour dompté,
Vous dompterez ſa haine avec facilité.

VALENS.

Pour l'ôter à Placide il faut qu'elle ſe donne.
Aime-t-elle quelqu'autre ?

MARCELLE.

Elle n'aime perſonne.
Mais qu'importe, ſeigneur, qu'elle écoute aucuns vœux ?
Ce n'eſt pas ſon hymen, c'eſt ſa mort que je veux.

VALENS.

Quoi, madame, abuſer ainſi de ma puiſſance !
A votre paſſion immoler l'innocence !

Les dieux m'en puniraient.

MARCELLE.

Trouvent-ils innocens
Ceux dont l'impiété leur refuse l'encens ?
Prenez leur intérêt ; Théodore est chrétienne,
C'est la cause des dieux, & ce n'est plus la mienne.

VALENS.

Souvent la calomnie....

MARCELLE.

Il n'en faut plus parler,
Si vous vous préparez à le dissimuler.
Devenez protecteur de cette secte impie,
Que l'empereur jamais ne crut digne de vie ;
Vous pouvez en ces lieux vous en faire l'appui ;
Mais songez qu'il me reste un frère auprès de lui.

VALENS.

Sans en importuner l'autorité suprême,
Si je vous suis suspect, n'en croyez que vous-même,
Agissez en ma place, & faites la venir ;
Quand vous la convaincrez, je saurai la punir ;
Et vous reconnaîtrez que dans le fond de l'ame
Je prends comme je dois l'intérêt d'une femme.

MARCELLE.

Puisque vous le voulez, j'oserai la mander :
Allez-y, Stéphanie, allez sans plus tarder.

SCENE V.

MARCELLE.

ET ſi l'on m'a flatté avec un faux indice,
Je vous irai moi-même en demander juſtice.

VALENS.

N'oubliez pas alors que je la dois à tous,
Et même à Théodore, auſſi-bien comme à vous.

MARCELLE.

N'oubliez pas non plus quelle eſt votre promeſſe.
(*ſeule.*)
Il eſt tems que Flavie ait part à l'allégreſſe.
Avec cette eſpérance allons la ſoulager.
Et vous, dieux, qu'avec moi j'entreprends de venger,

(*a*) *Jetez un peu d'amour, jetez un peu de haine.* Je ne parle pas des termes impropres, des locutions vicieuſes dont cette piéce fourmille. Je laiſſe à part ces vers barbares.

Si ſon ordre n'agit l'effet ne s'en peut voir,
Et je penſe être quitte y faiſant mon pouvoir.
Faire votre pouvoir avec tant d'indulgence;
Déployez-la, Madame, à la faire haïr, &c. &c.

Mais il faut avouer que malheureuſement de cent tragédies françaiſes il y en a quatre-vingt-dix-huit fondées ſur un mariage qu'une des parties veut, & que l'autre ne veut pas. C'eſt l'intrigue de toutes les comédies. C'eſt une uniformité qui fait tout languir. Les femmes, dit-on, qui fréquentent nos ſpectacles, & qui ſeules y attirent les hommes ont réduit tous les auteurs à ne marcher que dans ce chemin qu'elles leur ont tracé. Et *Racine* ſeul eſt parvenu à répandre des fleurs ſur cette route trop commune, & à embellir cette ſtérilité miſérable. Il eſt à croire que le génie de *Corneille* aurait pris une autre voie, s'il avait pu ſecouer le joug, ſi l'on avait repréſenté la tragédie ailleurs que dans un vil jeu de paume, où les courtaux de boutique allaient pour cinq

Agréez ma victime, & pour finir ma peine,
Jetez un peu d'amour où règne tant de haine;
Ou ſi c'eſt trop pour nous qu'il ſoupire à ſon tour,
Jetez un peu de haine où règne tant d'amour. (*a*)

(*a*) Ces vers ſont aſſez bien tournés, ſi la nation avait eu quelque connaiſſance de l'antiquité, ſi Paris avait pu alors avoir quelque choſe d'Athènes.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

STEPHANIE.

MARCELLE n'eſt pas loin, & je me perſuade
(*a*). Que ſon amour l'attache auprès de ſa malade;
Mais je vais l'avertir que vous êtes ici.

THEODORE.

Vous m'obligerez fort d'en prendre le ſouci,
Et de lui témoigner avec quelle franchiſe
A ſes commandemens vous me ſoyez ſoumiſe.

STEPHANIE.

Dans un moment ou deux vous la verrez venir.

(*a*) *Sa malade, & Marcelle qu'on verra venir dans un moment ou deux*, ſont toujours le ſtyle de la comédie.

SCENE II.

CLÉOBULE, THÉODORE,

CLEOBULE.

(*b*) TANDIS permettez-moi de vous entretenir,
Et de blâmer un peu cette vertu farouche,
Cette inſenſible humeur qu'aucun objet ne touche,
D'où naiſſent tant de feux ſans pouvoir l'enflammer,
Et qui ſemble haïr quiconque l'oſe aimer.
Je veux bien avec vous que deſſous votre empire
Toute notre jeuneſſe en vain brûle & ſoupire;
J'approuve les mépris que vous rendez à tous;
Le ciel n'en a point fait qui ſoient dignes de vous;
Mais je ne puis ſouffrir que la grandeur romaine
S'abaiſſant à vos pieds ait part à cette haine,
Et que vous égaliez par vos durs traitemens,
Ces maîtres de la terre aux vulgaires amans.
Quoiqu'une âpre vertu du nom d'amour s'irrite,
Elle trouve ſa gloire à céder au mérite;
Et ſa ſévérité ne lui fait point de loix
Qu'elle n'aime à briſer pour un illuſtre choix.
Voyez ce qu'eſt Valens, voyez ce qu'eſt Placide,
Voyez ſur quels états l'un & l'autre préſide,
Où le père & le fils peuvent un jour régner;
Et ceſſez d'être aveugle, & de les dédaigner.

(*b*) Cette ſcène aux vices de la diction près, n'eſt pas répréhenſible. Les ſentimens & le caractère de *Théodore* s'y développent.

THEODORE.

Je ne ſuis point aveugle, & vois ce qu'eſt un homme
Qu'élève la naiſſance, & la fortune, & Rome;
Je rends ce que je dois à l'éclat de ſon ſang,
J'honore ſon mérite, & reſpecte ſon rang.
Mais vous connaiſſez mal cette vertu farouche,
De vouloir qu'aujourd'hui l'ambition la touche,
Et qu'une ame inſenſible aux plus ſaintes ardeurs
Cède honteuſement à l'éclat des grandeurs.
Si cette fermeté dont elle eſt ennoblie,
Par quels traits d'amour pouvait être affaiblie,
Mon cœur plus incapable encore de vanité,
Ne ferait point de choix que dans l'égalité;
Et rendant aux grandeurs un reſpect légitime,
J'honorerais Placide, & j'aimerais Didyme.

CLEOBULE.

Didyme que ſur tous vous ſemblez dédaigner!

THEODORE.

Didyme que ſur tous je tâche d'éloigner,
Et qui verrait bientôt ſa flamme couronnée,
Si ſon ame à mes ſens était abandonnée,
Et ſe laiſſait conduire à ces impreſſions
Que forment en naiſſant les belles paſſions.
Comme cet avantage eſt digne qu'on le craigne,
Plus je penche à l'aimer, & plus je le dédaigne;
Et m'arme d'autant plus, que mon cœur en ſecret
Voudrait s'en laiſſer vaincre, & combat à regret.
Je me fais tant d'effort lorſque je le mépriſe,
Que par mes propres ſens je crains d'être ſurpriſe;
J'en crains une révolte, & que las d'obéir,

Comme je les trahis, ils n'oſent me trahir.
Voilà, pour vous montrer mon ame toute nue,
Ce qui m'a fait bannir Didyme de ma vue;
Je crains d'en recevoir quelque coup d'œil fatal,
Et chaſſe un ennemi dont je me défends mal.
Voilà quelle je ſuis, & quelle je veux être:
La raiſon quelque jour s'en fera mieux connaître;
Nommez-la cependant vertu, caprice, orgueil,
Ce deſſein me ſuivra juſques dans le cercueil.

CLEOBULE.

Il peut vous y pouſſer, ſi vous n'y prenez garde.
D'un œil envenimé Marcelle vous regarde;
Et ſe prenant à vous du mauvais traitement
Que ſa fille à ſes yeux reçoit de votre amant,
Sa jalouſe fureur ne peut être aſſouvie,
A moins de votre ſang, à moins de votre vie:
Ce n'eſt plus en ſecret que frémit ſon courroux,
Elle en parle tout haut, elle s'en vante à nous,
Elle en jure les dieux; & ce que j'appréhende,
Pour ce triſte ſujet ſans doute elle vous mande.
Dans un péril ſi grand faites un protecteur.

THEODORE.

Si je ſuis en péril, Placide en eſt l'auteur;
L'amour qu'il a pour moi lui ſeul m'y précipite;
C'eſt par-là qu'on me hait, c'eſt par-là qu'on s'irrite.
On n'en veut qu'à ſa flamme, on n'en veut qu'à ſon choix;
C'eſt contre lui qu'on arme ou la force ou les loix.
Tous les vœux qu'il m'adreſſe avancent ma ruine,
Et par une autre main c'eſt lui qui m'aſſaſſine.
Je ſais quel eſt mon crime, & je ne doute pas

Du prétexte qu'aura l'arrêt de mon trépas ;
Je l'attends ſans frayeur, mais de quoi qu'on m'accuſe,
S'il portait à Flavie un cœur que je refuſe,
Qui veut finir mes jours les voudrait protéger ;
Et par ce changement il ferait tout changer.
Mais mon péril le flatte, & ſon cœur en eſpère
Ce que juſqu'à préſent tous ſes ſoins n'ont pu faire:
Il attend que du mien j'achète ſon appui ;
J'en trouverai peut-être un plus puiſſant que lui ;
Et s'il me faut périr, dites-lui qu'avec joie
Je cours à cette mort où mon amour m'envoie ;
Et que par un exemple aſſez rare à nommer,
Je périrai pour lui, ſi je ne puis l'aimer.

CLEOBULE.

Ne vous pas mieux ſervir d'un avis ſi fidelle,
C'eſt...

THEODORE.

Quittons ce diſcours, je vois venir Marcelle. (*c*)

(*c*) Rien n'eſt plus froid & plus déplacé dans le tragique que ces ſcènes dans leſquelles un confident parle à une femme en faveur de l'amour d'un autre. C'eſt ce qu'on a tant reproché à *Racine* dans ſon *Alexandre*, où *Epheſtion* paraît en *fidèle confident du beau feu de ſon maître.* Rien n'a plus avili notre théatre, & ne l'a rendu plus ridicule aux yeux des étrangers, que ces ſcènes d'ambaſſadeurs d'amour. Heureuſement il y en a peu dans *Corneille.*

SCENE III.

MARCELLE, THEODORE, CLEOBULE, STEPHANIE.

MARCELLE *à Cléobule.*

QUOI, toujours l'un ou l'autre eſt par vous obſédé ?
Qui vous amène ici ? vous avais-je mandé ?
Et ne pourrai-je voir Théodore, ou Placide,
Sans que vous leur ſerviez d'interpréte, ou de guide ?
Cette aſſiduité marque un zèle imprudent,
Et ce n'eſt pas agir en adroit confident.

CLEOBULE.

Je crois qu'on me doit voir d'une ame indifférente
Accompagner ici Placide, & ma parente.
Je fais ma cour à l'un à cauſe de ſon rang,
Et rends à l'autre un ſoin où m'oblige le ſang.

MARCELLE.

Vous êtes bon parent.

CLEOBULE.

Elle m'oblige à l'être.

MARCELLE.

Votre humeur généreuſe aime à le reconnaître ;
Et ſenſible aux faveurs que vous en recevez,
Vous rendez à tous deux ce que vous leur devez.
Un ſi rare ſervice aura ſa récompenſe
Plus grande qu'on n'eſtime & plutôt qu'on ne penſe :
Cependant quittez-nous, que je puiſſe à mon tour

Servir de confidente à cet illuſtre amour.

CLEOBULE.

Ne croyez pas, madame...

MARCELLE.

Obéiſſez, de grace.
Je ſais ce qu'il faut croire, & vois ce qui ſe paſſe.

SCENE IV.

MARCELLE, THEODORE, STEPHANIE.

MARCELLE.

NE vous offenſez pas, objet rare & charmant,
Si ma haine avec lui traite un peu rudement.
Ce n'eſt point avec vous que je la diſſimule;
Je chéris Théodore, & je hais Cléobule;
Et par un pur effet du bien que je vous veux,
Je ne puis voir ici ce parent dangereux.
Je ſais que pour Placide il vous fait tout facile,
Qu'en ſa grandeur nouvelle il vous peint un aſyle,
Et tâche à vous porter juſqu'à la vanité
D'eſpérer me braver avec impunité.
Je n'ignore non plus que votre ame plus ſaine,
Connaiſſant ſon devoir, ou redoutant ma haine,
Rejette ſes conſeils, en dédaigne le prix,
Et fait de ces grandeurs un généreux mépris.
Mais comme avec le tems il pourrait vous ſéduire,
Et vous, changeant d'humeur, me forcer à vous nuire,
J'ai voulu vous parler, pour vous mieux avertir

Qu'il ſerait mal-aiſé de vous en garantir ;
Que ſi ce qu'eſt Placide enflait votre courage,
Je puis en un moment renverſer mon ouvrage,
Abattre ſa fortune, & détruire avec lui
Quiconque m'oſerait oppoſer ſon appui.
Gardez donc d'aſpirer au rang où je l'élève.
Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'achève.
Ne ſervez point d'obſtacle à ce que j'en prétends ;
N'acquérez point ma haine en perdant votre tems.
Croyez que me tromper, c'eſt vous tromper vous-même ;
Et ſi vous vous aimez, ſouffrez que je vous aime.

THEODORE.

Je n'ai point vu, madame, encore juſqu'à ce jour
Avec tant de menace expliquer tant d'amour,
Et peu faite à l'honneur de pareilles viſites,
J'aurais lieu de douter de ce que vous me dites ;
Mais ſoit que ce puiſſe être, ou feinte, ou vérité,
Je veux bien vous répondre avec ſincérité.
Quoique vous me jugiez l'ame baſſe & timide,
Je croirais ſans faillir pouvoir aimer Placide ;
Et ſi ſa paſſion avait pu me toucher,
J'aurais aſſez de cœur pour ne le point cacher.
Cette haute puiſſance à ſes vertus rendue
L'égale preſqu'aux rois dont je ſuis deſcendue ;
Et ſi Rome & le tems m'en ont ôté le rang,
Il m'en demeure encore le courage & le ſang.
Dans mon ſort ravalé je ſais vivre en princeſſe.
Je fuis l'ambition, mais je hais la faibleſſe :
Et comme ſes grandeurs ne peuvent m'ébranler,
L'épouvante jamais ne me fera parler.

Je l'eſtime beaucoup, mais en vain il ſoupire.
Quand même ſur ma tête il ferait cheoir l'empire,
Vous me verriez répondre à cette illuſtre ardeur
Avec la même eſtime, & la même froideur.
Sortez d'inquiétude, & m'obligez de croire
Que la gloire où j'aſpire eſt toute une autre gloire,
Et que ſans m'éblouir de cet éclat nouveau,
Plutôt que dans ſon lit j'entrerais au tombeau. (*d*)

MARCELLE.

Je vous crois, mais ſouvent l'amour brûle ſans luire;
Dans un profond ſecret il aime à ſe conduire;
Et voyant Cléobule aller tant & venir,
Entretenir Placide, & vous entretenir,
Je ſens toujours dans l'ame un reſte de ſcrupule,
Que je blâme moi-même & tiens pour ridicule.
Mais mon cœur ſoupçonneux ne s'en peut départir.
Vous avez deux moyens de l'en faire ſortir;
Epouſez, ou Didyme, ou Cléante, ou quelqu'autre,
Ne m'importe pas qui, mon choix ſuivra le vôtre,
Et je le comblerai de tant de dignités,
Que peut-être il vaudra ce que vous me quittez.
Ou, ſi vous ne pouvez ſi-tôt vous y réſoudre,
Jurez-moi par ce Dieu qui porte en main le foudre,
Et dont tout l'univers doit craindre le courroux,

(*d*) On retrouve dans quelques vers de cette ſcène l'auteur des beaux morceaux de *Polyeucte*. Mais une fille de qualité qui veut mourir vierge eſt fort bonne pour le couvent & fort mauvaiſe pour le théatre.

Au-reſte, *l'amour qui brûle ſans luire*, *Cléobule* qu'on voit *aller tant & venir*, un reſte de ſcrupule que *Marcelle tient pour ridicule* ſont des façons de parler ſi baſſes, ſi choquantes, qu'elles dégoûteraient tout lecteur quand même la piéce ſerait bien faite.

Que Placide jamais ne ſera votre époux.
Je lui fais pour Flavie offrir un ſacrifice,
Peut-être que vos vœux le rendront plus propice :
Venez les joindre aux miens, & le prendre à témoin.

THEODORE.

Je veux vous ſatisfaire, & ſans aller ſi loin,
J'atteſte ici le Dieu qui lance le tonnerre,
Ce monarque abſolu du ciel & de la terre,
Et dont tout l'univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne ſera mon époux.
En eſt-ce aſſez, madame ? êtes-vous ſatisfaite ?

MARCELLE.

Ce ſerment à-peu-près eſt ce que je ſouhaite :
Mais pour vous dire tout, la ſainteté des lieux,
Le reſpect des autels, la préſence des dieux,
Le rendant & plus ſaint, & plus inviolable,
Me le pourraient auſſi rendre bien plus croyable.

THEODORE.

Le dieu que j'ai juré connaît tout, entend tout;
Il remplit l'univers de l'un à l'autre bout ;
Sa grandeur eſt ſans borne, ainſi que ſans exemple ;
Il n'eſt pas moins ici qu'au milieu de ſon temple ;
Il ne m'entend pas mieux dans ſon temple qu'ici.

MARCELLE.

S'il vous entend partout, je vous entends auſſi.
On ne m'éblouit point d'une mauvaiſe ruſe.
Suivez-moi dans le temple, & tôt, & ſans excuſe.

THEODORE.

Votre cœur ſoupçonneux ne m'y croirait non plus,
Et je vous y ferais des ſermens ſuperflus.

MARCELLE.

MARCELLE.

Vous désobéissez?

THEODORE.

Je crois vous satisfaire.

MARCELLE.

Suivez, suivez mes pas.

THEODORE.

Ce serait vous déplaire;
Vos desseins d'autant plus en seraient reculés;
Ma désobéissance est ce que vous voulez.

MARCELLE.

Il faut de deux raisons que l'une vous retienne;
Ou vous aimez Placide, ou vous êtes chrétienne.

THEODORE.

Oui, je le suis, madame, & le tiens à plus d'heur
Qu'un autre ne tiendrait toute votre grandeur.
Je vois qu'on vous l'a dit, ne cherchez point de ruse,
J'avoue, & hautement, & tôt, & sans excuse.
Armez-vous à ma perte, éclatez, vengez-vous;
Par ma mort à Flavie assurez un époux;
Et noyez dans ce sang, dont vous êtes avide,
Et le mal qui la tue, & l'amour de Placide.

MARCELLE.

Oui, pour vous en punir je n'épargnerai rien,
Et l'intérêt des dieux assurera le mien.

THEODORE.

Le vôtre en même tems assurera ma gloire;
Triomphant de ma vie, il fera ma victoire;
Mais si grande, si haute & si pleine d'appas,
Qu'à ce prix j'aimerai les plus cruels trépas.

MARCELLE.

De cette illuſion ſoyez perſuadée.
Périſſant à mes yeux, triomphez en idée;
Goûtez d'un autre monde à loiſir les appas,
Et devenez heureuſe où je ne ſerai pas.
Je n'en ſuis point jalouſe, & toute ma puiſſance
Vous veut bien d'un tel heur hâter la jouiſſance;
Mais gardez de pâlir & de vous étonner
A l'aſpect du chemin qui vous y doit mener.

THEODORE.

La mort n'a que douceur pour une ame chrétienne.

MARCELLE.

Votre félicité va donc faire la mienne.

THEODORE.

Votre haine eſt trop lente à me la procurer.

MARCELLE.

Vous n'aurez pas long-tems ſujet d'en murmurer.
Allez trouver Valens, allez, ma Stéphanie;
Mais demeurez, il vient. (e)

(e) L'auteur dit avec une candeur digne de lui, qu'une femme ſans grande paſſion ne pouvait faire un grand effet. On ne peut ſans doute s'intéreſſer à elle, mais on s'intéreſſe beaucoup moins à *Marcelle*. Son caractère indigne, & ſon ton ironique & inſultant dégoutent.

SCENE V.

VALENS, MARCELLE, THÉODORE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

CE n'eſt point calomnie,
Seigneur, elle eſt chrétienne, & s'en oſe vanter.

VALENS.

Théodore, parlez ſans vous épouvanter.

THEODORE.

Puiſque je ſuis coupable aux yeux de l'injuſtice,
Je fais gloire du crime, & j'aſpire au ſupplice;
Et d'un crime ſi beau le ſupplice eſt ſi doux,
Que qui peut le connaître en doit être jaloux.

VALENS.

Je ne recherche plus la damnable origine
De cet aveugle amour où Placide s'obſtine:
Cette noire magie ordinaire aux chrétiens
L'arrête indignement dans vos honteux liens.
Votre charme après lui ſe répand ſur Flavie:
De l'un il prend le cœur, & de l'autre la vie.
Vous oſez donc ainſi juſques dans ma maiſon,
Juſques ſur mes enfans verſer votre poiſon?
Vous oſez donc tous deux les prendre pour victimes?

THEODORE.

Seigneur, il ne faut point me ſuppoſer de crimes,

C'eſt à des fauſſetés ſans beſoin recourir ;
Puiſque je ſuis chétienne, il ſuffit pour mourir.
Je ſuir prête, où faut-il que je porte ma vie ?
Où me veut votre haine immoler à Flavie ?
Hâtez, hâtez, ſeigneur, ces heureux châtimens
Qui feront mes plaiſirs & vos contentemens.

VALENS.

Ah, je rabattrai bien cette fière conſtance.

THEODORE.

Craindrais-je des tourmens qui font ma récompenſe ?

VALENS.

Oui, j'en ſais que peut-être aiſément vous craindrez ;
Vous en recevrez l'ordre, & vous en réſoudrez.
Ce courage toujours ne ſera pas ſi ferme.
Paulin, que là-dedans pour priſon on l'enferme,
Mettez-y bonne garde.

(*Paulin la conduit avec quelques ſoldats, & l'ayant enfermée, il revient incontinent.*)

SCENE VI.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

HÉ quoi, pour la punir,
Quand le crime eſt conſtant, qui vous peut retenir?

VALENS.

Agrérez-vous le choix que je fais d'un ſupplice?

MARCELLE.

J'agrérai tout, ſeigneur, pourvu qu'elle périſſe:
Choiſiſſez le plus doux, ce ſera m'obliger.

VALENS.

(*f*) Ah, que vous ſavez mal comme il faut ſe venger!

MARCELLE.

Je ne ſuis point cruelle, & n'en veux à ſa vie,

(*f*) *Ah! que vous ſavez mal comme il faut ſe venger!* Ce n'eſt plus, on l'a déjà dit, les expreſſions que nous examinons. Il faut plaindre ici la faibleſſe de l'eſprit humain. C'eſt l'auteur de *Cinna* qui met dans la tête d'un Romain, qu'on ne doit ſe venger d'une princeſſe, qu'en l'envoyant dans un mauvais lieu; & c'eſt à ſa femme qu'il tient ce langage!

Au-reſte, on doute fort que cette aventure ſoit vraie. Ces contes qu'on nous fait de jeunes & belles chrétiennes condamnées à la proſtitution, ſont l'oppoſé des mœurs & des loix romaines. Une nation qui condamnait les veſtales à être enterrées toutes vives pour une faibleſſe, n'avait garde de permettre qu'on proſtituât des princeſſes à des ſoldats pour cauſe de religion. On pourrait mettre un événement au théâtre, ſi ſans être vrai il avait été vraiſemblable; mais il faudrait ſurtout qu'il fût noble & tragique: celui-ci eſt faux, ridicule & abominable. Il eſt tiré de ces légendes qui ſont la honte de l'eſprit humain.

Que pour rendre Placide à l'amour de Flavie.
Otez-nous cet obſtacle à nos contentemens ;
Mais en faveur du ſexe épargnez les tourmens ;
Qu'elle meure, il ſuffit.

VALENS.

Oui, ſans plus de demeure,
Pour l'intérêt des dieux je conſens qu'elle meure.
Indigne de la vie, elle doit en ſortir ;
Mais pour votre intérêt je n'y puis conſentir.
Quoi, madame, la perdre eſt-ce gagner Placide ?
Croyez-vous que ſa mort le change, ou l'intimide,
Que ce ſoit un moyen d'être aimable à ſes yeux,
Que de mettre au tombeau ce qu'il aime le mieux ?
Ah, ne vous flattez point d'une eſpérance vaine ;
En cherchant ſon amour vous redoublez ſa haine ;
Et dans le déſeſpoir où vous l'allez plonger,
Loin d'en aimer la cauſe, il voudra s'en venger.
Chaque jour à ſes yeux cette ombre enſanglantée,
Sortant des triſtes nuits où vous l'aurez jetée,
Vous peindra toutes deux avec des traits d'horreur,
Qui feront de ſa haine une aveugle fureur ;
Et lors, je ne dis pas tout ce que j'appréhende ;
Son ame eſt violente, & ſon amour eſt grande :
Verſer le ſang aimé ce n'eſt pas l'en guérir ;
(g) Et le déſeſpérer ce n'eſt pas l'acquérir.

MARCELLE.

Ainſi donc vous laiſſez Théodore impunie ?

(g) Comme ſi on ne déſeſpérait pas ce *Placide* en envoyant au B***, une fille reſpectable qu'il veut épouſer !

Valens ne ſavait-il pas qu'on peut avec le tems pardonner le meurtre & qu'on ne pardonne jamais les affronts.

VALENS.

Non, je la veux punir, mais par l'ignominie,
Et pour forcer Placide à vous porter ſes vœux,
Rendre cette chrétienne indigne de ſes feux.

MARCELLE.

Je ne vous entends point.

VALENS.

Contentez-vous, madame,
Que je vois pleinement les deſirs de votre ame,
Que de votre intérêt j'en veux faire le mien.
Allez, & ſur ce point ne demandez plus rien.
Si je m'expliquais mieux, quoique ſon ennemie,
Vous la garantiriez d'une telle infamie;
Et quelque bon ſuccès qu'il en faille eſpérer,
Votre haute vertu ne pourrait l'endurer.
Agréez ce ſupplice, & ſans que je le nomme,
Sachez qu'aſſez ſouvent on le pratique à Rome;
Qu'il eſt craint des chrétiens, qu'il plait à l'empereur,
Qu'aux filles de ſa ſorte il fait le plus d'horreur,
Et que ce digne objet de votre juſte haine
Voudrait de mille morts racheter cette peine.

MARCELLE.

Soit que vous me vouliez éblouir ou venger,
Juſqu'à l'événement je n'en veux point juger.
Je vous en laiſſe faire. Adieu. Diſpoſez d'elle,
Mais gardez d'oublier qu'enfin je ſuis Marcelle,
Et que ſi vous trompez un ſi juſte courroux,
Je me ſaurai bientôt venger d'elle & de vous. (*h*)

(*h*) Voilà une impertinente créature. Elle menace ſon mari qui veut la venger. Si elle n'entend point de quoi il s'agit, c'eſt une grande ſotte.

SCENE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

L'IMPÉRIEUSE humeur! vois comme elle me brave,
Comme ſon fier orgueil m'oſe traiter d'eſclave.

PAULIN.

Seigneur, j'en ſuis confus, mais vous le méritez:
Au lieu d'y réſiſter vous vous y ſoumettez.

VALENS.

Ne t'imagine pas que dans le fond de l'ame
Je préfère à mon fils les fureurs d'une femme;
L'un m'eſt plus cher que l'autre; & par ce triſte arrêt,
Ce n'eſt que de ce fils que je prends l'intérêt.
Théodore eſt chrétienne, & ce honteux ſupplice
Vient moins de ma rigueur que de mon artifice.
Cette haute infamie où je veux la plonger,
Eſt moins pour la punir, que pour la voir changer.
Je connais les chrétiens; la mort la plus cruelle
Affermit leur conſtance, & redouble leur zèle;
Et ſans s'épouvanter de tous nos châtimens,
Ils trouvent des douceurs au milieu des tourmens:
Mais la pudeur peut tout ſur l'eſprit d'une fille
Dont la vertu répond à l'illuſtre famille;

Et j'attends aujourd'hui d'un ſi puiſſant effort
Ce que n'obtiendraient pas les frayeurs de la mort.
Après ce grand effet j'oſerai tout pour elle,
En dépit de Flavie, en dépit de Marcelle ;
Et je n'ai rien à craindre auprès de l'empereur,
Si ce cœur endurci renonce à ſon erreur.
Lui-même il me louera d'avoir ſu l'y réduire ;
Lui-même il détruira ceux qui m'en voudraient nuire.
J'aurai lieu de braver Marcelle & ſes amis :
Ma vertu me ſoutient où ſon crédit m'a mis ;
Mais elle me perdrait, quelque rang que je tienne,
Si j'oſais à ſes yeux ſauver cette chrétienne.
Va la voir de ma part, & tâche à l'étonner ;
(*i*) Dis-lui qu'à tout le peuple on va l'abandonner,
Tranche le mot enfin, que je la proſtitue ;
Et quand tu la verras troublée & combattue,
Donne entrée à Placide, & ſouffre que ſon feu
Tâche d'en arracher un favorable aveu.
Les larmes d'un amant & l'horreur de ſa honte
Pourront fléchir ce cœur qu'aucun péril ne dompte ;
Et lors elle n'a point d'ennemis ſi puiſſans,
Dont elle ne triomphe avec un peu d'encens ;
Et cette ignominie où je l'ai condamnée,
Se changera ſoudain en heureux hyménée.

(*i*) *Dis-lui qu'à tout le peuple on va l'abandonner.* Ce vers, & le mot *proſtitue*, préſente l'image la plus dégoûtante, la plus odieuſe & la plus ſale. Cela ne ſerait pas ſouffert à la foire. Voilà pourtant le nœud de la piéce. On ne ſort point d'étonnement que le même homme qui a imaginé le cinquième acte de *Rodogune*, ait fait un pareil ouvrage.

PAULIN.

Votre prudence eſt rare, & j'en ſuivrai les loix.
Daigne le juſte ciel ſeconder votre choix,
Et par une influence un peu moins rigoureuſe,
Diſpoſer Théodore à vouloir être heureuſe !

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, PAULIN.

THEODORE.

OU m'allez-vous conduire?

PAULIN.

Il eſt en votre choix;
Suivez-moi dans le temple, ou ſubiſſez nos loix.

THEODORE.

De ces indignités vos juges ſont capables!

PAULIN.

Ils égalent la peine aux crimes des coupables.

THEODORE.

Si le mien eſt trop grand pour le diſſimuler,
N'eſt-il point de tourmens qui puiſſent l'égaler?

PAULIN.

Comme dans les tourmens vous trouvez des délices,
Ils ont trouvé pour vous ailleurs de vrais ſupplices;
Et par un châtiment auſſi grand que nouveau,
De votre vertu même ils ſont votre bourreau.

THEODORE.

Ah, qu'un ſi déteſtable & honteux ſacrifice
Eſt pour elle en effet un rigoureux ſupplice!

PAULIN.

Ce mépris de la mort qui partout à nos yeux
Brave ſi hautement, & nos loix, & nos dieux,
Cette indigne fierté ne ſerait pas punie,
A ne vous ôter rien de plus cher que la vie.
Il faut qu'on leur immole, après de tels mépris,
Ce que chez votre ſexe on met à plus haut prix;
Ou que cette fierté de nos loix ennemie
Cède aux juſtes horreurs d'une pleine infamie,
Et que votre pudeur rende à nos immortels
L'encens que votre orgueil refuſe à leurs autels.

THEODORE.

Valens me fait par vous porter cette menace;
Mais s'il hait les chrétiens, il reſpecte ma race:
Le ſang d'Antiochus n'eſt pas encore ſi bas
Qu'on l'abandonne en proie aux fureurs des ſoldats.

PAULIN.

Ne vous figurez point qu'en un tel ſacrilège,
Le ſang d'Antiochus ait quelque privilège:
Les dieux ſont au-deſſus des rois dont vous ſortez;
Et l'on vous traite ici comme vous les traitez.
Vous les déshonorez, & l'on vous déshonore.

THEODORE.

Vous leur immolez donc l'honneur de Théodore,
A ces dieux dont enfin la plus ſainte action
N'eſt qu'inceſte, adultère & proſtitution?
Pour venger les mépris que je fais de leurs temples,
Je me vois condamnée à ſuivre leurs exemples;
Et dans vos dures loix je ne puis éviter
Ou de leur rendre hommage, ou de les imiter?

Dieu de la pureté que vos loix ſont bien autres !

PAULIN.

Au-lieu de blaſphémer, obéiſſez aux nôtres ;
Et ne redoublez point par vos impiétés
La haine & le courroux de nos dieux irrités :
Après nos châtimens ils ont encore leur foudre.
On vous donne de grace une heure à vous réſoudre ;
Vous ſavez votre arrêt, vous avez à choiſir ;
Uſez utilement de ce peu de loiſir.

THEODORE.

Quelles ſont vos rigueurs, ſi vous les nommez grace?
Et quel choix voulez-vous qu'une chrétienne faſſe,
Réduite à balancer ſon eſprit agité
Entre l'idolâtrie & l'impudicité?
Le choix eſt inutile où les maux ſont extrêmes.
Reprenez votre grace, & choiſiſſez vous-mêmes ;
Quiconque peut choiſir conſent à l'un des deux,
Et le conſentement eſt ſeul lâche & honteux.
Dieu tout juſte & tout bon, qui lit dans nos penſées,
N'impute point de crime aux actions forcées.
Soit que vous contraigniez pour vos dieux impuiſſans
Mon corps à l'infamie, ou ma main à l'encens,
Je ſaurai conſerver d'une ame réſolue
(*a*) A l'époux ſans macule une épouſe impollue.

(*a*) Qui aurait jamais pu s'attendre à voir une ame réſolue conſerver une épouſe impollue à l'époux ſans macule. Juſqu'où *Corneille* s'eſt-il oublié ? juſqu'à quel abaiſſement eſt-il deſcendu ? Ce n'eſt pas ſeulement l'excès du ridicule qui étonne ici, c'eſt la réſignation de cette bonne fille qui prend ſon parti d'aller dans un mauvais lieu s'abandonner à la canaille, & qui ſe conſole en ſongeant qu'elle n'y conſentira pas.

Dieu ſoit, Dieu ſoit, dit le ſaint perſonnage.
Dieu ſoit loué, je l'ai fait ſans péché.

SCENE II.

PLACIDE, THÉODORE, PAULIN.

THEODORE.

MAIS que vois-je? ah! ſeigneur, eſt-ce Marcelle, ou vous,
Dont ſur mon innocence éclate le courroux?
L'arrêt qu'a contre moi prononcé votre père,
Eſt-ce pour la venger, ou pour vous ſatisfaire?
Eſt-ce mon ennemie, ou mon illuſtre amant,
Qui du nom de vos dieux abuſe inſolemment?
Vos feux de ſa fureur ſe ſont-ils faits complices?
Sont-ils d'intelligence à choiſir mes ſupplices?
Etouffent-ils ſi bien vos reſpects généreux,
Qu'ils faſſent mon bourreau d'un héros amoureux?

PLACIDE.

Retirez-vous, Paulin.

PAULIN.

On me l'a miſe en garde.

PLACIDE.

Je ſais juſqu'à quel point ce devoir vous regarde;
Prenez ſoin de la porte, & ſans me repliquer.
Ce n'eſt pas devant vous que je veux m'expliquer.

PAULIN.

Seigneur....

PLACIDE.

Laiſſez-nous, dis-je, & craignez ma colère;
Je vous garantirai de celle de mon père.

SCENE III.

PLACIDE, THÉODORE.

THEODORE.

QUOI, vous chaſſez Paulin, & vous craignez ſes yeux,
Vous qui ne craignez pas la colère des cieux ?

PLACIDE.

Redoublez vos mépris, mais banniſſez des craintes,
Qui portent à mon cœur de plus rudes atteintes ;
Ils ſont encore plus doux que les indignités
Qu'imputent vos frayeurs à mes témérités ;
Et ce n'eſt pas contre eux que mon ame s'irrite.
Je ſais qu'ils font juſtice à mon peu de mérite ;
Et lorſque vous pouviez jouir de vos dédains,
Si j'oſais les nommer quelquefois inhumains,
(*b*) Je les juſtifiais dedans ma conſcience,
Et je n'attendais rien que de ma patience,

(*b*) *Je les juſtifiais dedans ma conſcience.* Voilà comme *Corneille* parle d'amour quand il n'eſt pas guidé par *Guilain de Caſtro*, & quand il n'a que l'amour à faire parler ; c'eſt le ſtyle des romans de ſon tems ; c'eſt le ſtyle de ſes comédies. Rien n'eſt plus inſipide, plus bourgeois, plus dégoûtant, que le langage purement amoureux qui a déshonoré toujours le théâtre français. *Racine*, au moins, par la pureté de ſa diction, par l'harmonie des vers, par le choix des mots, par un ſtyle auſſi ſoigné que naturel, annoblit un peu ce petit genre, & réchauffe la froideur de ce langage. Je ne parle pas ici de cet amour paſſionné, furieux, terrible, qui entre ſi bien dans la vraie tragédie ; je parle des déclarations d'*Antiochus*, de *Xiphares*, de *Pharnace*, d'*Hipolite* ; je parle des ſcènes de coquetterie ; je parle de ces amours plus propres à l'idile & à la comédie qu'à la tragédie, dont il a ſeul ſoutenu la faibleſſe par le charme de la poéſie, & par des ſentimens vrais & délicats inconnus à tout autre qu'à lui.

Sans que pour ces grandeurs qui font tant de jaloux
Je me ſois jamais cru moins indigne de vous.
Auſſi ne penſez pas que je vous importune
De payer mon amour, ou de voir ma fortune
Je ne demande pas un bien qui leur ſoit dû,
Mais je viens pour vous rendre un bien preſque perdu,
Encore le même amant qu'une rigueur ſi dure
A toujours vu brûler & ſouffrir ſans murmure,
Qui plaint du ſexe en vous les reſpects violés,
Votre libérateur enfin, ſi vous voulez.

THEODORE.

Pardonnez donc, ſeigneur, à la première idée
Qu'a jeté dans mon ame une peur mal fondée.
De mille objets d'horreur mon eſprit combattu
Aurait tout ſoupçonné de la même vertu.
Dans un péril ſi proche & ſi grand pour ma gloire,
Comme je dois tout craindre, auſſi je puis tout croire;
Et mon honneur timide entre tant d'ennemis,
Sur les ordres du père a mal jugé du fils.
Je vois, graces au ciel, par un effet contraire,
Que la vertu du fils ſoutient celle du père,
Qu'elle ranime en lui la raiſon qui mourait,
Qu'elle rappelle en lui l'honneur qui s'égarait;
Et le rétabliſſant dans une ame ſi belle,
Détruit heureuſement l'ouvrage de Marcelle.
Donc à votre prière il s'eſt laiſſé toucher ?

PLACIDE.

J'aurais touché plutôt un cœur tout de rocher.
Soit crainte, ſoit amour qui poſsède ſon ame,
Elle eſt toute aſſervie aux fureurs d'une femme.

Je le dis à ma honte, & j'en rougis pour lui;
Il eſt inexorable, & j'en mourrais d'ennui,
Si nous n'avions l'Egypte, où fuir l'ignominie
Dont vous veut lâchement combler ſa tyrannie.
Conſentez y, madame, & je ſuis aſſez fort
Pour rompre vos priſons & changer votre ſort.
Ou ſi votre pudeur au peuple abandonnée,
S'en peut mieux affranchir que par mon hyménée,
S'il eſt quelqu'autre voie à vous ſauver l'honneur,
J'y conſens, & renonce à mon plus doux bonheur.
Mais ſi contre un arrêt à cet honneur funeſte,
Pour en rompre le coup ce moyen ſeul vous reſte,
Si refuſant Placide il vous faut être à tous,
Fuyez cette infamie en ſuivant un époux;
Suivez-moi dans des lieux où je ſerai le maître,
Où vous ſerez ſans peur ce que vous voudrez être;
Et peut-être ſuivant ce que vous réſoudrez,
Je ne ſerai bientôt que ce que vous voudrez.
C'eſt aſſez m'expliquer, que rien ne vous retienne:
Je vous aime, madame, & vous aime chrétienne:
Venez me donner lieu d'aimer ma dignité,
Qui fera mon bonheur & votre ſûreté.

THEODORE.

(c) N'eſpérez pas, ſeigneur, que mon ſort déplorable

(c) *N'eſpérez pas ſeigneur, que mon ſort déplorable, &c.* Ce couplet de *Théodore* eſt fort beau, quoique trop long, & quoiqu'il y ait une affectation condamnable à parler d'un amant qui s'unit à ce qu'il aime, ſi fortement qu'il en fait une part de lui-même. Mais pourquoi *Corneille* a-t-il réuſſi dans ce morceau? c'eſt que les ſentimens y ſont grands, c'eſt que l'objet en ſerait vraiment tragique, s'il n'était pas avili par le ridicule honteux de la proſtitution. Toutes les fois que

Me puiſſe à votre amour rendre plus favorable,
Et que d'un ſi grand coup mon eſprit abattu
Défère à ſes malheurs plus qu'à votre vertu.
Je l'ai toujours connue & toujours eſtimée ;
Je l'ai plainte ſouvent d'aimer ſans être aimée ;
Et par tous ces dédains où j'ai ſu recourir,
J'ai voulu vous déplaire afin de vous guérir.
Louez-en le deſſein, en apprenant la cauſe.
Un obſtacle éternel à vos deſirs s'oppoſe.
Chrétienne, & ſous les loix d'un plus puiſſant époux...
Mais, ſeigneur, à ce mot ne ſoyez point jaloux ;
Quelque haute ſplendeur que vous teniez de Rome,
Il eſt plus grand que vous, mais ce n'eſt point un homme ;
C'eſt le Dieu des chrétiens, c'eſt le maître des rois,
C'eſt lui qui tient ma foi, c'eſt lui dont j'ai fait choix ;
Et c'eſt enfin à lui que mes vœux ont donnée
Cette virginité que l'on a condamnée.
Que puis-je donc pour vous, n'ayant rien à donner ?
Et par où votre amour ſe peut-il couronner,
Si pour moi votre hymen n'eſt qu'un lâche adultère,
D'autant plus criminel qu'il ſerait volontaire,
Dont le ciel punirait les ſacrilèges nœuds,
Et que ce Dieu jaloux vengerait ſur tous deux ?
Non, non, en quelque état que le ſort m'ait réduite,
Ne me parlez, ſeigneur, ni d'hymen, ni de fuite ;
C'eſt changer d'infamie, & non pas l'éviter ;
Loin de m'en garantir, c'eſt m'y précipiter.
Mais pour braver Marcelle, & m'affranchir de honte,
Il eſt une autre voie, & plus sûre, & plus prompte,

Corneille a quelque choſe de vigoureux à traiter, on le retrouve ; mais ce beaux morceaux ſont perdus.

Que dans l'éternité j'aurais lieu de bénir,
La mort, & c'eſt de vous que je dois l'obtenir.
Si vous m'aimez encore, comme j'oſe le croire,
Vous devez cette grace à votre propre gloire;
En m'arrachant la mienne on la va déchirer;
C'eſt votre choix, c'eſt vous qu'on va déshonorer.
L'amant ſi fortement s'unit à ce qu'il aime,
Qu'il en fait dans ſon cœur une part de lui-même.
C'eſt par-là qu'on vous bleſſe, & c'eſt par-là, ſeigneur,
Que peut juſques à vous aller mon déshonneur.
Tranchez donc cette part par où l'ignominie
Pourrait ſouiller l'éclat d'une ſi belle vie:
Rendez à votre honneur toute ſa pureté;
Et mettez par ma mort ſon luſtre en ſûreté.
Mille dont votre Rome adore la mémoire,
Se ſont bien tous entiers immolés à leur gloire;
Comme eux en vrai Romain de la vôtre jaloux,
Immolez cette part trop indigne de vous,
Sauvez-la par ſa perte; ou ſi quelque tendreſſe
A ce bras généreux imprime ſa faibleſſe;
Si du ſang d'une fille il craint de ſe rougir,
Armez, armez le mien, & le laiſſez agir.
Ma loi me le défend, mais mon Dieu me l'inſpire;
Il parle, & j'obéis à ſon ſecret empire;
Et contre l'ordre exprès de ſon commandement,
Je ſens que c'eſt de lui que vient ce mouvement.
Pour le ſuivre, ſeigneur, ſouffrez que votre épée
Me puiſſe...

PLACIDE.

Oui, vous l'aurez, mais dans mon ſang trempée;

Et votre bras du moins en recevra du mien
Le glorieux exemple avant que le moyen.

THEODORE.

Ah, ce n'eſt pas pour vous un mouvement à ſuivre ;
C'eſt à moi de mourir, mais c'eſt à vous de vivre.

PLACIDE.

Ah, faites-moi donc vivre, ou me laiſſez mourir ;
Ceſſez de me tuer, ou de me ſecourir.
Puiſque vous n'écoutez ni mes vœux, ni mes larmes,
Puiſque la mort pour vous a plus que moi de charmes,
Souffrez que ce trépas que vous trouvez ſi doux,
Ait à ſon tour pour moi plus de douceur que vous.
Puis-je vivre & vous voir morte ou déshonorée ?
Vous que de tout mon cœur j'ai toujours adorée ?
Vous qui de mon deſtin réglez le triſte cours ?
Vous, dis-je, à qui j'attache & ma gloire & mes jours ?
Non, non, s'il vous faut voir déshonorée ou morte,
Souffrez un déſeſpoir où la raiſon me porte ;
Renoncer à la vie avant de tels malheurs,
Ce n'eſt que prévenir l'effet de mes douleurs.
En ces extrêmités je vous conjure encore,
Non par ce zèle ardent d'un cœur qui vous adore,
Non par ce vain éclat de tant de dignités,
Trop au-deſſous du ſang des rois dont vous ſortez,
Non par ce déſeſpoir où vous pouſſez ma vie,
Mais par la ſainte horreur que vous fait l'infamie,
Par le Dieu que j'ignore & pour qui vous vivez,
Et par ce même bien que vous lui conſervez,
Daignez en éviter la perte irréparable,
Et ſous les ſaints liens d'un nœud ſi vénérable

(*d*) Mettez en sûreté ce qu'on va vous ravir.

THEODORE.

Vous n'êtes pas celui dont Dieu s'y veut servir :
Il saura bien sans vous en susciter un autre,
Dont le bras moins puissant, mais plus saint que le vôtre,
(*e*) Par un zèle plus pur se fera mon appui,
Sans porter ses desirs sur un bien tout à lui.
Mais parlez à Marcelle.

SCENE IV.

MARCELLE, PLACIDE, THÉODORE, PAULIN, STÉPHANIE.

PLACIDE.

AH, dieux, quelle infortune !
Faut-il qu'à tous momens....

MARCELLE.

Je vous suis importune,
De mêler ma présence aux secrets des amans,
Qui n'ont jamais besoin de pareils truchemens. (*f*)

(*d*) C'est toujours l'idée de la prostitution.

(*e*) Elle est donc déjà informée que *Didyme* entrera dans le mauvais lieu pour sauver son honneur.

(*f*) Il n'y a rien de plus indécent, de plus révoltant, de plus atroce, de plus bas, de plus lâche que cette *Marcelle* qui vient insulter à cette prostituée. Du moins elle devrait épargner les solécismes & les barbarismes. *On a forcé Paulin de puissance absolue, & il l'a bien voulue.*

PAULIN.

Madame, on m'a forcé de puiſſance abſolue.

MARCELLE *à Paulin.*

L'ayant ſoufferte ainſi, vous l'avez bien voulue.
Ne me repliquez plus & me la renfermez.

SCENE V.

MARCELLE, PLACIDE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

AINSI donc vos deſirs en ſont toujours charmés ?
Et quand un juſte arrêt la couvre d'infamie,
Comme de tout l'empire & des dieux ennemie,
Au milieu de ſa honte elle plait à vos yeux,
Et vous fait l'ennemi de l'empire & des dieux ;
Tant les illuſtres noms d'infame & de rebelle
Vous ſemblent précieux à les porter pour elle !
Vous trouvez, je m'aſſure, en un ſi digne lieu (*g*)
Cet objet de vos vœux encore digne d'un dieu ?
J'ai conſervé ſon ſang de peur de vous déplaire,
Et pour ne forcer pas votre juſte colère,
A ce ſerment conçu par tous les immortels
De venger ſon trépas juſques ſur les autels.
Vous vous étiez par-là fait une loi ſi dure,
Que ſans moi vous ſeriez ſacrilège, ou parjure :

(*g*) Que dites vous d'un B***. que cette dame *appelle un digne lieu.*

Je vous en ai fait grace en lui laiſſant le jour,
Et j'épargne du moins un crime à votre amour.

PLACIDE.

Triomphez-en dans l'ame, & tâchez de paraître
Moins inſenſible aux maux que vous avez fait naître.
En l'état où je ſuis c'eſt une lâcheté
D'inſulter aux malheurs où vous m'avez jeté :
Et l'amertume enfin de cette raillerie
Tournerait aiſément ma douleur en furie.
Si quelque eſpoir arrête, & ſuſpend mon courroux,
Il ne peut être grand, puiſqu'il n'eſt plus qu'en vous;
En vous, que j'ai traitée avec tant d'inſolence,
En vous de qui la haine a tant de violence.
Contre ces malheurs même où vous m'avez jeté
J'eſpère encor en vous trouver quelque bonté.
Je fais plus, je l'implore, & cette ame ſi fière
Du haut de ſon orgueil deſcend à la prière,
Après tant de mépris s'abaiſſe pleinement,
Et de votre triomphe achève l'ornement.
Voyez ce qu'aucun dieu n'eût oſé vous promettre,
Ce que jamais mon cœur n'aurait cru ſe permettre,
Placide ſuppliant, Placide à vos genoux,
Vous doit être, madame, un ſpectacle aſſez doux;
Et c'eſt par la douceur de ce même ſpectacle
Que mon cœur vous demande un auſſi grand miracle.
Arrachez Théodore aux hontes d'un arrêt
Qui mêle avec le ſien mon plus cher intérêt.
Toute ingrate, inhumaine, inflexible, chrétienne,
Madame, elle eſt mon choix, & ſa gloire eſt la mienne;
S'il faut qu'elle ſubiſſe une ſi dure loi,

Toute l'ignominie en rejaillit ſur moi ;
Et je n'ai pas moins qu'elle à rougir d'un ſupplice
Qui profane l'autel où j'ai fait ſacrifice ;
Et de l'illuſtre objet de mes plus ſaints deſirs
Fait l'infame rebut des plus ſales plaiſirs.
S'il vous demeure encore quelque eſpoir pour Flavie,
Conſervez-moi l'honneur pour conſerver ſa vie ;
Et ſongez que l'affront où vous m'abandonnez
Déshonore l'époux que vous lui deſtinez.
Je vous le dis encore, ſauvez-moi cette honte,
Ne déſeſpérez pas une ame qui ſe dompte ;
Et par le noble effort d'un généreux emploi,
Triomphez de vous-même auſſi bien que de moi.
Théodore eſt pour vous une utile ennemie ;
Et ſi proche qu'elle eſt de cheoir dans l'infamie,
Ma plus ſincère ardeur n'en peut rien obtenir,
Vous n'avez pas beaucoup à craindre l'avenir.
Le tems ne la rendra que plus inexorable ;
Le tems détrompera peut-être un miſérable.
Daignez lui donner lieu de me pouvoir guérir,
Et ne me perdez pas en voulant m'acquérir.

MARCELLE.

Quoi, vous voulez enfin me devoir votre gloire !
Certes un tel miracle eſt difficile à croire,
Que vous qui n'aſpiriez qu'à ne me devoir rien,
Vous me vouliez devoir un ſi précieux bien.
Mais comme en ſes deſirs aiſément on ſe flatte,
Duſſai-je contre moi ſervir une ame ingrate,
Perdre encore mes faveurs, & m'en voir abuſer,
Je vous aime encore trop pour vous rien refuſer.

Oui, puiſque Théodore enfin me rend capable
De vous rendre une fois un ſervice agréable,
Puiſque ſon intérêt vous force à me traiter
Mieux que tous mes bienfaits n'avaient ſu mériter,
Et par ſoin de vous plaire & par reconnaiſſance,
Je vais pour l'un & l'autre employer ma puiſſance,
Et pour un peu d'eſpoir qui m'eſt en vain rendu
Rendre à mes ennemis l'honneur preſque perdu.
Je vais d'un juſte juge adoucir la colère,
Rompre le triſte effet d'un arrêt trop ſévère,
Répondre à votre attente & vous faire éprouver
Cette bonté qu'en moi vous eſpérez trouver.
Jugez par cette épreuve à mes vœux ſi cruelle,
Quel pouvoir vous avez ſur l'eſprit de Marcelle,
Et ce que vous pourriez un peu plus complaiſant,
Quand vous y pouvez tout même en la mépriſant.
Mais pourrai-je à mon tour vous faire une prière?

PLACIDE.

Madame, au nom des dieux, faites-moi grace entière.
En l'état où je ſuis, quoiqu'il puiſſe avenir,
Je vous dois tout promettre & ne puis rien tenir.
Je ne vous puis donner qu'une attente frivole;
Ne me réduiſez point à manquer de parole.
Je crains, mais j'aime encore, & mon cœur amoureux....

MARCELLE.

Le mien eſt raiſonnable autant que généreux.
Je ne demande pas que vous ceſſiez encore
Ou de haïr Flavie, ou d'aimer Théodore:
Ce grand coup doit tomber plus inſenſiblement:
Et je me défierais d'un ſi prompt changement.

Il faut languir encore dedans l'incertitude,
Laiſſer faire le tems & ſon ingratitude :
Je ne veux à préſent qu'une fauſſe pitié,
Qu'une feinte douceur, qu'une ombre d'amitié.
Un moment de viſite à la triſte Flavie
Des portes du trépas rappellerait ſa vie,
Cependant que pour vous je vais tout obtenir,
Pour ſoulager ſes maux, allez l'entretenir ;
Ne lui promettez rien, mais ſouffrez qu'elle eſpère ;
Et trompez-la du moins pour la rendre à ſa mère.
Un coup d'œil y ſuffit, un mot ou deux plus doux.
Faites un peu pour moi quand je fais tout pour vous.
Daignez pour Théodore un moment vous contraindre.

PLACIDE.

Un moment eſt bien long à qui ne ſait pas feindre ;
Mais vous m'en conjurez par un nom trop puiſſant,
Pour ne rencontrer pas un cœur obéiſſant.
J'y vais, mais par pitié, ſouvenez-vous vous-même
Des troubles d'un amant qui craint pour ce qu'il aime,
Et qui n'a pas pour feindre aſſez de liberté,
Tant que pour ſon objet il eſt inquiété.

MARCELLE.

Allez ſans plus rien craindre ayant pour vous Marcelle. (*h*)

(*h*) Cette ſcène eſt une des plus étranges qui ſoient au théatre français. *Rendez une viſite de civilité à ma fille ; ſinon je vais proſtituer votre maîtreſſe aux portefaix d'Antioche.* C'eſt la ſubſtance de cette ſcène, & l'intrigue de la piéce : diſons hardiment qu'il n'y a jamais rien eu de ſi mauvais en aucun genre ; il ne faut pas ménager les fautes portées à cet excès.

SCENE VI.

MARCELLE, STÉPHANIE.

STEPHANIE.

ENFIN vous triomphez de cet eſprit rebelle?

MARCELLE.

Quel triomphe!

STEPHANIE.

Eſt-ce peu que de voir à vos pié
Sa haine & ſon orgueil enfin humiliés?

MARCELLE.

Quel triomphe! te dis-je, & qu'il a d'amertumes!
Et que nous ſommes loin de ce que tu préſumes!
Tu le vois à mes pieds pleurer, gémir, prier,
Mais ne crois pas pourtant le voir s'humilier,
Ne crois pas qu'il ſe rende aux bontés qu'il implore;
Mais vois de quelle ardeur il aime Théodore,
Et juge quel pouvoir cet amour a ſur lui,
Puiſqu'il peut le réduire à chercher mon appui.
Que n'oſeront ſes feux entreprendre pour elle,
S'ils ont pu l'abaiſſer juſqu'aux pieds de Marcelle?
Et que dois-je eſpérer d'un cœur ſi fort épris,
Qui, même en m'adorant, me fait voir ſes mépris?
Dans ſes ſoumiſſions vois ce qui l'y convie;
Meſure à ſon amour ſa haine pour Flavie;
Et voyant l'un & l'autre en ſon abaiſſement,
Juge de mon triomphe un peu plus ſainement.
Vois dans ſon triſte effet ſa ridicule pompe.

J'ai peine en triomphant d'obtenir qu'il me trompe,
Qu'il feigne par pitié, qu'il donne un faux eſpoir.

STEPHANIE.

Et vous l'allez ſervir de votre pouvoir ?

MARCELLE.

Oui, je vais le ſervir, mais comme il le mérite.
Toi, va par quelque adreſſe amuſer ſa viſite,
Et ſous un faux appas prolonger l'entretien.

STEPHANIE.

Donc.....

MARCELLE.

Le tems preſſe ; va, ſans t'informer de rien.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLACIDE, STÉPHANIE *ſortant de chez Marcelle.*

STEPHANIE.

SEIGNEUR...

PLACIDE.

Va, Stéphanie, en vain tu me rappelles;
Ces feintes ont pour moi des gênes trop cruelles.
Marcelle en ma faveur agit trop lentement,
Et laiſſe trop durer cet ennuyeux moment.
Pour ſouffrir plus long-tems un ſupplice ſi rude,
J'ai trop d'impatience, & trop d'inquiétude.
Il faut voir Théodore, il faut ſavoir mon ſort,
Il faut...

STEPHANIE.

Ah, faites-vous, ſeigneur un peu d'effort.
Marcelle qui vous ſert de toute ſa puiſſance,
Mérite bien du moins cette reconnaiſſance.
Retournez chez Flavie attendre un bien ſi doux,
Et ne craignez plus rien, puiſqu'elle agit pour vous.

PLACIDE.

L'effet tarde beaucoup, pour n'avoir rien à craindre.
Elle feignait peut-être, en me priant de feindre.

On retire ſouvent le bras pour mieux frapper.
Qui veut que je la trompe, a droit de me tromper.

STEPHANIE.

Conſidérez l'humeur implacable d'un père,
Quelle eſt pour les chrétiens ſa haine & ſa colère,
Combien il faut de tems afin de l'émouvoir.

PLACIDE.

Hélas ! il n'en faut guère à trahir mon eſpoir.
Peut-être en ce moment qu'ici tu me cajoles,
Que tu remplis mon cœur d'eſpérances frivoles,
Ce rare & cher objet, qui fait ſeul mon deſtin,
Du ſoldat inſolent eſt l'indigne butin.
Va flatter, ſi tu veux, la douleur de Flavie,
Et me laiſſe éclaircir de l'état de ma vie :
C'eſt trop l'abandonner à l'injuſte pouvoir.
Ouvrez, Paulin, ouvrez, & me la faites voir.
On ne me répond point, & la porte eſt ouverte !
Paulin, madame.

STEPHANIE.

O dieux ! la fourbe eſt découverte.
Où fuirai-je ?

PLACIDE.

Demeure, infame, & ne crains rien.
Je ne veux pas d'un ſang abject comme le tien ;
Il faut à mon courroux de plus nobles victimes :
Inſtruis-moi ſeulement de l'ordre de tes crimes.
Qu'a-t-on fait de mon ame ? où la dois-je chercher ?

STEPHANIE.

Vous n'avez pas ſujet encor de vous fâcher.
Elle eſt...

PLACIDE.

Dépêche, dis ce qu'en a fait Marcelle.

STEPHANIE.

Tout ce que votre amour pouvait attendre d'elle.
Peut-on croire autre choſe avec quelque raiſon,
Quand vous voyez déjà qu'elle eſt hors de priſon ?

PLACIDE.

Ah, j'en aurais déjà reçu les aſſurances,
Et tu veux m'amuſer de vaines apparences,
Cependant que Marcelle agit comme il lui plaît,
Et fait ſans réſiſtance exécuter l'arrêt.
De ma crédulité Théodore eſt punie ;
Elle eſt hors de priſon, mais dans l'ignominie ;
Et je devais juger dans mon ſort rigoureux,
Que l'ennemi qui flatte eſt le plus dangereux.
Mais ſouvent on s'aveugle, & dans des maux extrêmes,
Les eſprits généreux jugent tout par eux-mêmes ;
Et lorſqu'on les trahit...

SCENE II.

PLACIDE, LYCANTE, STÉPHANIE.

LYCANTE.

JUGEZ-en mieux, seigneur,
Marcelle vous renvoie & la joie, & l'honneur;
Elle a de l'infamie arraché Théodore.

PLACIDE.

Elle a fait ce miracle!

LYCANTE.

Elle a fait plus encore.

PLACIDE.

Ne me fais plus languir, dis promptement.

LYCANTE.

D'abord
Valens changeait l'arrêt en un arrêt de mort...

PLACIDE.

Ah, si de cet arrêt jusqu'à l'effet on passe...

LYCANTE.

Marcelle a refusé cette sanglante grace,
Elle la veut entière, & tâche à l'obtenir;
Mais Valens irrité s'obstine à la bannir;
Et voulant que cet ordre à l'instant s'exécute,
Quoi qu'en votre faveur Marcelle lui dispute,
Il mande Théodore, & la veut promptement
Faire conduire au lieu de son banniſſement

STEPHANIE.

STEPHANIE.

Et vous vous alarmiez de voir ſa priſon vuide !

PLACIDE.

Tout fait peur à l'amour c'eſt un enfant timide, (*a*)
Et ſi tu le connais, tu me dois pardonner.

LYCANTE.

Elle fait ſes efforts pour vous la ramener,
Et vous conjure encor un moment de l'attendre.

PLACIDE.

Quelles graces, bons dieux, ne lui dois-je point rendre !
Va, dis-lui que j'attends ici ce grand ſuccès,
Où ſa bonté pour moi paraît avec excès. (*b*)

(*a*) Il ne manquait aux étonnantes turpitudes de cette piéce que la mauvaiſe plaiſanterie du madrigal, *L'amour eſt un enfant timide.*

(*b*) Qui aurait pu s'attendre en voyant *Cinna* & les belles ſcènes des *Horaces*, que peu d'années après, quand le génie de *Corneille* était dans toute ſa force, il mettrait ſur le théatre une princeſſe qu'on envoie dans un mauvais lieu, & un amant qui dit que *l'amour eſt un enfant timide* ?

SCENE III.

PLACIDE, STÉPHANIE.

STEPHANIE.

ET moi, je vais pour vous conſoler ſa Flavie.

PLACIDE.

Fais lui donc quelque excuſe à flatter ſon envie,
Et dis lui de ma part tout ce que tu voudras.
Mon ame n'eut jamais les ſentimens ingrats;
Et j'ai honte en ſecret d'être dans l'impuiſſance
De montrer plus d'effets de ma reconnaiſſance.

(*ſeul.*)

Certes, une ennemie à qui je dois l'honneur,
Méritait dans ſon choix un peu plus de bonheur,
Devait trouver une ame un peu moins défendue,
Et j'ai pitié de voir tant de bonté perdue.
Mais le cœur d'un amant ne peut ſe partager;
Elle a beau ſe contraindre, elle a beau m'obliger,
Je n'ai qu'averſion pour ce qui la regarde.

SCENE IV.

PLACIDE, PAULIN.

PLACIDE.

VOUS ne me direz plus qu'on vous l'a miſe en garde, Paulin ?

PAULIN.

Elle n'eſt plus, Seigneur, en mon pouvoir.

PLACIDE.

Quoi, vous en ſoupirez ?

PAULIN.

Je penſe le devoir.

PLACIDE.

Soupirer du bonheur que le ciel me renvoie !

PAULIN.

Je ne vois pas pour vous de grands ſujets de joie.

PLACIDE.

Qu'on la banniſſe, ou non, je la verrai toujours.

PAULIN.

Quel fruit de cette vue eſpèrent vos amours ?

PLACIDE.

Le tems adoucira cette ame rigoureuſe.

PAULIN.

Le tems ne rendra pas la vôtre plus heureuſe.

PLACIDE.

Sans doute elle aura peine à me laiſſer périr.

PAULIN.

Qui le peut eſpérer devait la ſecourir.

PLACIDE.

Marcelle a fait pour moi tout ce que j'ai dû faire.

PAULIN.

Je n'ai donc rien à dire, & dois ici me taire.

PLACIDE.

Non, non, il faut parler avec ſincérité,
Et louer hautement ſa généroſité.

PAULIN.

Si vous me l'ordonnez, je louerai donc ſa rage.
Mais depuis quand, ſeigneur, changez-vous de courage?
Depuis quand pour vertu prenez-vous la fureur?
Depuis quand louez-vous ce qui doit faire horreur?

PLACIDE.

Ah, je tremble à ces mots que j'ai peine à comprendre.

PAULIN.

Je ne ſais pas, ſeigneur, ce qu'on vous fait entendre,
Ou quel puiſſant motif retient votre courroux;
Mais Théodore enfin n'eſt plus digne de vous.

PLACIDE.

Quoi, Marcelle en effet ne l'a pas garantie?

PAULIN.

A peine d'avec vous, ſeigneur, elle eſt ſortie,
Que l'ame toute en feu, les yeux étincelans,
Rapportant elle-même un ordre de Valens,
Avec trente ſoldats elle a ſaiſi la porte,
Et tirant de ce lieu Théodore à main forte...

PLACIDE.

O dieux ! juſqu'à ſes pieds j'ai donc pu m'abaiſſer,
Pour voir trahir des vœux qu'elle a feint d'exaucer,
Et pour en recevoir avec tant d'inſolence
De tant de lâcheté la digne récompenſe !
Mon cœur avait déjà preſſenti ce malheur.
Mais achève, Paulin, d'irriter ma douleur,
Et ſans m'entretenir des crimes de Marcelle,
Dis-moi qui je me dois immoler après elle,
Et ſur quels inſolens, après ſon châtiment,
Doit cheoir le reſte affreux de mon reſſentiment.

PAULIN.

Armez-vous donc, ſeigneur, d'un peu de patience,
Et forcez vos tranſports à me prêter ſilence,
Tandis que le récit d'une injuſte rigueur
Peut-être à chaque mot vous percera le cœur.
Je ne vous dirais point avec quelle triſteſſe
A ce honteux ſupplice a marché la princeſſe ;
Forcé de la conduire en ces infames lieux,
De honte & de dépit j'en détournais les yeux ;
Et pour la conſoler, ne ſachant que lui dire,
Je maudiſſais tout bas les loix de notre empire ;
Et vous étiez le dieu que dans mes déplaiſirs
En ſecret pour les rompre invoquaient mes ſoupirs.

PLACIDE.

Ah ! pour gagner ce tems on charmait mon courage
D'une fauſſe promeſſe, & puis d'un faux meſſage ;
Et j'ai cru dans ces cœurs de la ſincérité !
Ne fais plus de reproche à ma crédulité,
Et pourſuis.

PAULIN.

Dans ces lieux à peine on l'a traînée,
Qu'on a vu des ſoldats la troupe mutinée:
Tous courent à la proie avec avidité;
Tous montrent à l'envi même brutalité.
Je croyais déjà voir de cette ardeur égale
Naître quelque diſcorde à ces tigres fatale,
Quand Didyme....

PLACIDE.

Ah, le lâche! ah, le traître!

PAULIN.

Ecoutez.

Ce traître a réuni toutes leurs volontés;
Le front plein d'impudence, & l'œil armé d'audace,
Compagnons, a-t-il dit, *on me doit une grace:*
Depuis plus de dix ans je ſouffre les mépris
Du plus ingrat objet dont on puiſſe être épris:
Ce n'eſt pas de mes feux que je veux récompenſe,
Mais de tant de rigueurs la première vengeance;
(c) *Après, vous punirez à loiſir ſes dédains.*
Il leur jette de l'or enſuite à pleines mains;
Et lors, ſoit par reſpect qu'on eût pour ſa naiſſance,
Soit qu'ils euſſent marché ſous ſon obéiſſance,
Soit que ſon or pour lui fît un ſi prompt effort,

[c] Comment a-t-on pu hazarder un tel récit ſur le théatre tragique! Ce *Didyme*, à la vérité, n'entre dans ce mauvais lieu, qu'avec une louable intention. Mais le récit fait le même effet que ſi *Didyme* n'était qu'un débauché. Ce n'eſt pas la peine de pouſſer plus loin nos remarques: plaignons tout eſprit abandonné à lui-même; & n'en eſtimons pas moins l'ame du grand *Pompée* & celle de *Cinna*.

Ces cœurs en ſa faveur tombent ſoudain d'accord,
Il entre ſans obſtacle.

PLACIDE.

Il y mourra, l'infame.
Viens me voir dans ſes bras lui faire vomir l'ame ;
Viens voir de ma colère un juſte & prompt effet,
Joindre en ces mêmes lieux la peine à ſon forfait,
Confondre ſon triomphe avecque ſon ſupplice.

PAULIN.

Ce n'eſt pas en ces lieux qu'il vous fera juſtice,
Didyme en eſt ſorti.

PLACIDE.

Quoi, Paulin, ce voleur
A déjà par ſa fuite évité ma douleur !

PAULIN.

Oui, mais il n'était plus en ſortant ce Didyme
Dont l'orgueil inſolent demandait ſa victime.
Ses cheveux ſur ſon front s'efforçaient de cacher
La rougeur que ſon crime y ſemblait attacher,
Et le remords de ſorte abattait ſon courage,
Que même il n'oſait plus nous montrer ſon viſage ;
L'œil bas, le pied timide, & le corps chancelant,
Tel qu'un coupable enfin qui s'échappe en tremblant.
A peine il eſt ſorti, que la fière inſolence
Du ſoldat mutiné reprend ſa violence ;
Chacun en ſa valeur mettant tout ſon appui,
S'efforce de montrer qu'il n'a cédé qu'à lui.
On ſe pouſſe, on ſe preſſe, on ſe bat, on ſe tue;
J'en vois une partie à mes pieds abattue ;

Au ſpectacle ſanglant que je m'étais promis
Cléobule ſurvient avec quelques amis,
Met l'épée à la main, tourne en fuite le reſte,
Entre.

PLACIDE.

Lui ſeul?

PAULIN.

Lui ſeul.

PLACIDE.

Ah, dieux, quel coup funeſte!

PAULIN.

Sans doute il n'eſt entré que pour l'en retirer.

PLACIDE.

Dis, dis qu'il eſt entré pour la déshonorer.
Et que le ſort cruel, pour hâter ma ruine,
Veut qu'après un rival un ami m'aſſaſſine.
Le traître! Mais, dis-moi, l'en as-tu vu ſortir?
Montrait-il de l'audace, ou quelque repentir?
Qui des ſiens l'a ſuivi?

PAULIN.

Cette troupe fidelle
M'a chaſſé comme chef des ſoldats de Marcelle;
Je n'ai rien vu de plus; mais loin de le blâmer,
Je préſume...

PLACIDE.

Ah, je ſais ce qu'il faut préſumer.
Il eſt entré lui ſeul.

PAULIN.

Ayant ſi peu d'eſcorte,
C'eſt ainſi qu'il a dû s'aſſurer de la porte ;
Et ſi là tous enſemble il ne les eût laiſſés,
Aſſez facilement on les aurait forcés.
Mais le voici qui vient pour vous en rendre compte ;
A ſon zèle, de grace, épargnez cette honte. (*d*)

(*d*) Voilà donc la gouvernante d'Antioche qui livre la princeſſe à la canaille, & la canaille ſe diſpute à qui l'aura. Voilà un homme qui leur jette de l'argent pour avoir la préférence ; il eſt vrai que c'eſt à bonne inaention, mais on ne peut le deviner, & cette bonne intention eſt un ridicule de plus. On a oſé nommer tragédie cet étrange ouvrage, parce qu'il y a du ſang répandu à la fin. Comment oſons-nous, après cela, condamner les piéces de *Lope de Vega* & de *Shakeſpear?* Ne vaut-il pas mieux manquer à toutes les unités, que de manquer à toutes les bienſéances, & d'être à la fois froid & dégoûtant ?

SCENE V.

PLACIDE, PAULIN, CLÉOBULE.

PLACIDE.

HÉ bien, votre parente? Elle eſt hors de ces lieux,
Où l'on ſacrifiait ſa pudeur à nos dieux?

CLEOBULE.

Oui, ſeigneur.

PLACIDE.

J'ai regret qu'un cœur ſi magnanime
Se ſoit ainſi laiſſé prévenir par Didyme.

CLEOBULE.

J'en dois être honteux, (e) mais je m'étonne fort
Qui vous a pu ſi-tôt en faire le rapport;
J'en croyais apporter les premières nouvelles.

PLACIDE.

Graces aux dieux, ſans vous j'ai des amis fidèles:
Mais ne différez plus à me la faire voir.

CLEOBULE.

Qui, ſeigneur?

PLACIDE.

Théodore.

CLEOBULE.

Eſt-elle en mon pouvoir?

(e) *Mais je m'étonne fort.* On ne voit ici que l'apparence de la proſtitution; l'apparence eſt trompeuſe; mais cela reſſemble à ces énigmes dont les vers annoncent une ordure, & dont le mot eſt honnête; jeu de l'eſprit, honteux, & fait pour la populace.

PLACIDE.

Ne me dites-vous pas que vous l'avez ſauvée ?

CLEOBULE.

Je vous le dirais, moi, qui ne l'ai plus trouvée !

PLACIDE.

Quoi, ſoudain par un charme elle avait diſparu ?

CLEOBULE.

Puiſque déjà ce bruit juſqu'à vous a couru,
Vous ſavez que ſans charme elle a fui ſa diſgrace,
Que je n'ai plus trouvé que Didyme en ſa place:
Quel plaiſir prenez-vous à me le déguiſer ?

PLACIDE.

Quel plaiſir prenez-vous, vous-même, à m'abuſer,
Quand Paulin de ſes yeux a vu ſortir Didyme ?

CLEOBULE.

Si ſes yeux l'ont trompé, l'erreur eſt légitime ;
Et ſi vous n'en ſavez que ce qu'il vous a dit,
Ecoutez-en, ſeigneur, un fidèle récit.
Vous ignorez encor la meilleure partie.
Sous l'habit de Didyme elle-même eſt ſortie.

PLACIDE.

Qui ?

CLEOBULE.

Votre Théodore, & cet audacieux
Sous le ſien au-lieu d'elle eſt reſté dans ces lieux.

PLACIDE.

Que dis-tu, Cléobule ? ils ont fait cet échange ?

CLEOBULE.

C'eſt une nouveauté qui doit ſembler étrange...

PLACIDE.

Et qui me porte encor de plus étranges coups.
Vois ſi c'eſt ſans raiſon que j'en étais jaloux ;
Et malgré les avis de ta fauſſe prudence,
Juge de leur amour par leur intelligence.

CLEOBULE.

J'oſe en douter encor, & je ne vois pas bien
Si c'eſt zèle d'amant, ou fureur de chrétien.

PLACIDE.

Non, non, ce téméraire au péril de ſa tête
A mis en sûreté ſon illuſtre conquête ;
Par tant de feints mépris elle qui t'abuſait,
Lui conſervait ce cœur qu'elle me refuſait ;
Et ſes dédains cachaient une faveur ſecrète,
Dont tu n'étais pour moi qu'un aveugle interprête.
L'œil d'un amant jaloux a bien d'autres clartés.
Les cœurs pour ſes ſoupçons n'ont point d'obſcurités.
Son amour lui fait jour juſques au fond d'une ame,
Pour y lire ſa perte écrite en traits de flamme.
Elle me diſait bien, l'ingrate, que ſon Dieu
Saurait ſans mon ſecours la tirer de ce lieu ;
Et sûre qu'elle était de celui de Didyme,
A ſe ſervir du mien elle eût cru faire un crime.
Mais aurait-on bien pris pour généroſité
L'impétueuſe ardeur de ſa témérité ?
Après un tel affront, & de telles offenſes,
M'aurait-on envié la douceur des vengeances ?

CLEOBULE.

Vous le verriez déjà ſi j'avais pu ſouffrir
Qu'en cet habit de fille on vous le vînt offrir.

J'ai cru que ſa valeur & l'éclat de ſa race
Pouvait bien mériter cette petite grace ;
Et vous pardonnerez à ma vieille amitié,
Si juſques-là, ſeigneur, elle étend ſa pitié.
Le voici qu'Amintas vous amène à main forte.

PLACIDE.

Pourrai-je retenir la fureur qui m'emporte ?

CLEOBULE.

Seigneur, réglez ſi bien ce violent courroux,
Qu'il n'en échappe rien trop indigne de vous. (*f*)

(*f*) Je dois remarquer ici en général que toutes ces petites tromperies, des changemens d'habits, des billets qu'on entend en un ſens & qui en ſignifient un autre, des oracles même à double entente, des mépriſes de ſubalternes qui ont mal vu, ou qui n'ont vu que la moitié d'un événement, ſont des inventions de la tragédie moderne ; inventions petites, meſquines, imitées de nos romans ; puérilités inconnues à l'antiquité, & dont il faut couvrir la faibleſſe par quelque choſe de grand & de tragique ; comme vous avez vu dans les *Horaces* la mépriſe d'une ſuivante, produire les plus grands mouvemens. Le vieil *Horace* n'eſt admirable que parcequ'une domeſtique de la maiſon a été trop impatiente ; c'eſt-là créer beaucoup de rien ; mais ici, c'eſt entaſſer petiteſſes ſur petiteſſes.

SCENE VI.

PLACIDE, DIDYME, CLÉOBULE, PAULIN, AMINTAS, troupe de ſoldats.

PLACIDE.

APPROCHE, heureux rival, heureux choix d'une ingrate,
Dont je vois qu'à ma honte enfin l'amour éclate.
C'eſt donc pour t'enrichir d'un ſi noble butin
Qu'elle s'eſt obſtinée à ſuivre ſon deſtin;
Et pour mettre ton ame au comble de ſa joie,
Cet eſprit déguiſé n'a point eu d'autre voie?
Dans ces lieux dignes d'elle elle a reçu ta foi,
Et pris l'occaſion de ſe donner à toi?

DIDYME.

Ah, ſeigneur, traitez mieux une vertu parfaite.

PLACIDE.

Ah, je ſais mieux que toi comme il faut qu'on la traite;
J'en connais l'artifice & de tous ſes mépris.
Sur quelle confiance as-tu tant entrepris?
Ma perfide marâtre & mon tyran de père
Auraient-ils contre moi choiſi ton miniſtère?
Et pour mieux t'enhardir à me voler mon bien,
T'auraient-ils promis grace, appui, faveur, ſoutien?
Aurais-tu bien uni leurs fureurs à ton zèle,
Son amant tout enſemble, & l'agent de Marcelle?
Qu'en as-tu fait enfin, où me la caches-tu?

DIDYME.

Derechef jugez mieux de la même vertu.

Je n'ai rien entrepris, ni comme amant fidelle,
Ni comme impie agent des fureurs de Marcelle,
Ni ſous l'eſpoir flatteur de quelque impunité,
Mais par un pur effet de généroſité :
Je le nommerais mieux, ſi vous pouviez comprendre
Par quel zèle un chrétien oſe tout entreprendre.
La mort qu'avec ce nom je ne puis éviter,
Ne vous laiſſe aucun lieu de vous inquiéter.
Qui s'apprête à mourir, qui court à ſes ſupplices,
N'abaiſſe pas ſon ame à ces molles délices ;
Et prêt de rendre compte à ſon juge éternel,
Il craint d'y porter même un deſir criminel.
J'ai ſouſtrait Théodore à la rage inſenſée,
Sans bleſſer ſa pudeur de la moindre penſée ;
Elle fuit, & ſans tache, où l'inſpire ſon Dieu ;
Ne m'en demandez point ni l'ordre ni le lieu ;
Comme je n'en prétends ni faveur, ni ſalaire,
J'ai voulu l'ignorer, afin de le mieux taire.

PLACIDE.

Ah, tu me fais ici des contes ſuperflus ;
J'ai trop été crédule, & je ne le ſuis plus.
Quoi, ſans rien obtenir, ſans même rien prétendre,
Un zèle de chrétien t'a fait tout entreprendre ?
Quel prodige pareil jamais s'eſt rencontré ?

DIDYME.

Paulin vous aura dit comme je ſuis entré ;
Prêtez l'oreille au reſte, & puniſſez enſuite
Tout ce que vous verrez de coupable en ſa fuite.

PLACIDE.

Dis, mais en peu de mots, & sûr que les tourmens

M'auront bientôt vengé de tes déguiſemens.

DIDYME.

La princeſſe à ma vue également atteinte
D'étonnement, d'horreur, de colère & de crainte,
A tant de paſſions expoſée à la fois,
A perdu quelque tems l'uſage de la voix.
Auſſi j'avais l'audace encor ſur le viſage,
Qui parmi ces mutins m'avait donné paſſage,
Et je portais encor ſur le front imprimé
Cet inſolent orgueil dont je l'avais armé.
Enfin reprenant cœur, *arrête*, me dit-elle,
Arrête, & m'allait faire une longue querelle;
Mais pour laiſſer agir l'erreur qui la ſurprend,
Le tems était trop cher & le péril trop grand.
Donc pour la détromper, *Non*, lui dis-je, *madame*,
Quelque outrageux mépris dont vous traitiez ma flamme,
Je ne viens point ici comme amant indigné
Me venger de l'objet dont je ſuis dédaigné.
Une plus ſainte ardeur règne au cœur de Didyme;
Il vient de votre honneur ſe faire la victime,
Le payer de ſon ſang, & s'expoſer pour vous
A tout ce qu'oſeront la haine & le courroux.
Fuyez ſous mon habit, & me laiſſez de grace,
Sous le vôtre en ces lieux occuper votre place;
C'eſt par ce moyen ſeul qu'on peut vous garantir.
Conſervez une vierge en faiſant un martyr.
Elle, à cette prière encor demi tremblante,
Et mêlant à ſa joie un reſte d'épouvante,
Me demande pardon d'un viſage étonné,
De tout ce que ſon ame a craint, ou ſoupçonné.

Je

Je m'apprête à l'échange ; elle à la mort s'apprête ;
Je lui tens mes habits, elle m'offre ſa tête,
Et demande à ſauver un ſi précieux bien
Aux dépens de ſon ſang, plutôt qu'au prix du mien.
Mais Dieu la perſuade, & notre combat ceſſe.
Je vois ſuivant mes vœux échapper la princeſſe.

PAULIN.

C'était donc à deſſein qu'elle cachait ſes yeux ;
Comme rouges de honte en ſortant de ces lieux ?

DIDYME.

En lui diſant adieu je l'en avais inſtruite ;
Et le ciel a daigné favoriſer ſa fuite.
Seigneur, ce peu de mots ſuffit pour vous guérir.
Vivez ſans jalouſie ; & m'envoyez mourir.

PLACIDE.

Hélas ! & le moyen d'être ſans jalouſie,
Lorſque ce cher objet te doit plus que la vie ?
Ta courageuſe adreſſe à ſes divins appas
Vient de rendre un ſecours que leur devait mon bras ;
Et lorſque je me laiſſe amuſer de paroles,
Tu t'expoſes pour elle, ou plutôt tu t'immoles :
Tu donnes tout ton ſang pour lui ſauver l'honneur ;
Et je ne ſerais pas jaloux de ton bonheur ?
Mais ferais-je périr celui qui l'a ſauvée ?
Celui par qui Marcelle eſt pleinement bravée ?
Qui m'a rendu ma gloire, & préſervé mon front
Des infames couleurs d'un ſi mortel affront ?
Tu vivras. Toutefois défendrais-je ta tête,
Alors que Théodore eſt ta juſte conquête ;
Et que cette beauté, qui me tient ſous ſa loi ;

Ne ſaurait plus ſans crime être à d'autre qu'à toi ?
N'importe, ſi ta flamme en eſt mieux écoutée,
Je dirai ſeulement que tu l'as méritée ;
Et ſans plus regarder ce que j'aurais perdu,
J'aurai devant les yeux ce que tu m'as rendu.
De mille déplaiſirs qui m'arrachaient la vie,
Je n'ai plus que celui de te porter envie ;
Je ſaurai bien le vaincre, & garder pour tes feux
Dans une ame jalouſe un eſprit généreux.
Va donc, heureux rival, rejoindre ta princeſſe ;
Dérobe-toi comme elle aux yeux d'une tigreſſe.
Tu m'as ſauvé l'honneur, j'aſſurerai tes jours,
Et mourrai, s'il le faut, moi-même à ton ſecours.

DIDYME.

Seigneur...,

PLACIDE.

Ne me dis rien. Après de tels ſervices,
Je n'ai rien à prétendre à moins que tu périſſes.
Je le ſais, je l'ai dit, mais dans ce triſte état,
Je te ſuis redevable, & ne puis être ingrat.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PAULIN, CLEOBULE.

PAULIN.

OUI, Valens pour Placide a beaucoup d'indulgence ;
Il eſt même en ſecret de ſon intelligence :
C'était par cet arrêt lui qu'il conſidérait,
Et je vous ai conté ce qu'il en eſpérait.
Mais il hait des chrétiens l'opiniâtre zèle;
Et s'il aime Placide, il redoute Marcelle ;
Il en ſait le pouvoir, il en voit la fureur ;
Et ne veut pas ſe perdre auprès de l'empereur.
Il ne veut pas périr pour conſerver Didyme ;
Puiſqu'il s'eſt laiſſé prendre, il paiera pour ſon crime.
Valens ſaura punir ſon illuſtre attentat,
Par inclination & par raiſon d'état ;
Et ſi quelque malheur ramène Théodore,
A moins qu'elle renonce à ce Dieu qu'elle adore,
Dût Placide lui-même après elle en mourir,
Par les mêmes motifs il la fera périr.
Dans l'ame il eſt ravi d'ignorer ſa retraite ;
Il fait des vœux au ciel pour la tenir ſecrète ;
Il craint qu'un indiſcret la vienne révéler,

Et n'oſera rien plus que de diſſimuler.

CLEOBULE.

Cependant vous ſavez, pour grand que ſoit ce crime,
Ce qu'a juré Placide en faveur de Didyme.
Piqué contre Marcelle il cherche à la braver,
Et haſardera tout afin de le ſauver.
Il a des amis prêts, il en aſſemble encore;
Et ſi quelque malheur vous rendait Théodore,
Je prévois des tranſports en lui ſi violens,
Que je crains pour Marcelle & même pour Valens.
Mais a-t-il condamné ce généreux coupable?

PAULIN.

Il l'interroge encore, mais en juge implacable.

CLEOBULE.

Il m'a permis pourtant de l'attendre en ce lieu,
Pour tâcher à le vaincre, ou pour lui dire adieu.
Ah, qu'il diſſiperait un dangereux orage,
S'il voulait à nos dieux rendre le moindre hommage!

PAULIN.

Quand de ſa folle erreur vous l'auriez diverti,
En vain de ce péril vous le croiriez ſorti.
Flavie eſt aux abois, Théodore échappée,
D'un mortel déſeſpoir juſqu'au cœur l'a frappée;
Marcelle n'attend plus que ſon dernier ſoupir:
Jugez à quelle rage ira ſon déplaiſir;
Et ſi, comme on ne peut s'en prendre qu'à Didyme,
Son époux lui voudra refuſer ſa victime.

CLEOBULE.

Ah, Paulin, un chrétien à nos autels réduit

Fait auprès des Céſars un trop précieux bruit ;
Il leur devient trop cher pour ſouffrir qu'il périſſe ;
Mais je le vois déjà qu'on amène au ſupplice.

SCENE II.

PAULIN, CLÉOBULE, LYCANTE, DIDYME.

CLEOBULE.

LYCANTE, ſouffre ici l'adieu de deux amis,
Et me donne un moment que Valens m'a promis.

LYCANTE.

J'en ai l'ordre, & je vais diſpoſer ma cohorte
A garder cependant les dehors de la porte.
Je ne mets point d'obſtacle à vos derniers ſecrets,
Mais tranchez promptement d'inutiles regrets.

SCENE III.

CLÉOBULE, DIDYME, PAULIN.

CLEOBULE.

CE n'eſt point, cher ami, le cœur troublé d'alarmes,
Que je t'attends ici pour te donner des larmes ;
Un aſtre plus benin vient d'éclairer tes jours.
Il faut vivre, Didyme, il faut vivre.

DIDYME.

Et j'y cours.
Pour la cauſe de Dieu s'offrir en ſacrifice,
C'eſt courir à la vie, & non pas au ſupplice.

CLEOBULE.

Peut-être dans ta ſecte eſt-ce une viſion,
Mais l'heur que je t'apporte eſt ſans illuſion.
Théodore eſt à toi : ce dernier témoignage
Et de ta paſſion, & de ton grand courage,
A ſi bien en amour changé tous ſes mépris,
Qu'elle t'attend chez moi pour t'en donner le prix.

DIDYME.

Que me ſert ſon amour & ſa reconnaiſſance ?
Alors que leur effet n'eſt plus en ſa puiſſance ?
Et qui t'amène ici par ce frivole attrait
Aux douceurs de ma mort mêler un vain regret,
Empêcher que ma joie à mon heur ne réponde,
Et m'arracher encore un regard vers le monde ?
Ainſi donc Théodore eſt cruelle à mon ſort,

Juſqu'à perſécuter, & ma vie, & ma mort ;
Dans ſa haine & ſa flamme également à craindre,
Et moi dans l'une & l'autre également à plaindre !

CLEOBULE.

Ne te figure point d'impoſſibilité
Où tu ſais ſi tu veux, trop de facilité,
Où tu n'as qu'à te faire un moment de contrainte.
Donne à ton Dieu ton cœur, aux nôtres quelque feinte ;
Un peu d'encens offert au pied de leurs autels
Peut égaler ton ſort au ſort des immortels.

DIDYME.

Et pour cela vers moi Théodore t'envoie ?
Son eſprit adouci me veut par cette voie ?

CLEOBULE.

Non, elle ignore encore que tu ſois arrêté ;
Mais oſe en ſa faveur te mettre en liberté ;
Oſe te dérober aux fureurs de Marcelle,
Et Placide t'enlève en Egypte avec elle,
Où ſon cœur généreux te laiſſe entre ſes bras,
Etre avec sûreté tout ce que tu voudras.

DIDYME.

Va, dangereux ami, que l'enfer me ſuſcite,
Ton damnable artifice en vain me ſollicite ;
Mon cœur inébranlable aux plus cruels tourmens,
A preſque été ſurpris de tes chatouillemens ;
Leur molleſſe a plus fait que le fer, ni la flamme,
Elle a frappé mes ſens, elle a brouillé mon ame ;
Ma raiſon s'eſt troublée & mon faible a paru,
Mais j'ai dépouillé l'homme, & Dieu m'a ſecouru.

Va revoir ta parente, & dis lui qu'elle quitte
Ce ſoin de me payer par-delà mon mérite.
Je n'ai rien fait pour elle, elle ne me doit rien;
Ce qu'elle juge amour n'eſt qu'ardeur de chrétien:
C'eſt la connaître mal que de la reconnaître;
Je n'en veux point de prix que du ſouverain maître;
Et comme c'eſt lui ſeul que j'ai conſidéré,
C'eſt lui ſeul dont j'attends ce qu'il m'a préparé.
Si pourtant elle croit me devoir quelque choſe,
Et peut avant ma mort ſouffrir que j'en diſpoſe,
Qu'elle paie à Placide, & tâche à conſerver
Des jours que par les miens je lui viens de ſauver;
Qu'elle fuie avec lui, c'eſt tout ce que veut d'elle
Le ſouvenir mourant d'une flamme ſi belle.
Mais elle-même vient, hélas, à quel deſſein?

SCENE IV.

DIDYME, THÉODORE, CLÉOBULE, PAULIN, LYCANTE.

Lycante ſuit Théodore, & entre incontinent chez Marcelle ſans rien dire.

DIDYME.

PENSEZ-VOUS m'arracher la palme de la main,
Madame, & mieux que lui m'expliquant votre envie,
Par un charme plus fort m'attacher à la vie ?

THEODORE.

Oui, Didyme, il faut vivre & me laiſſer mourir ;
C'eſt à moi qu'on en veut, c'eſt à moi de périr.

CLEOBULE *à Théodore.*

O dieux ! quelle fureur aujourd'hui vous poſsède !
(*à Paulin.*)
Mais prévenons le mal par le dernier remède.
Je cours trouver Placide ; & toi, tire en longueur
De Valens, ſi tu peux, la dernière rigueur.

SCENE V.

DIDYME, THÉODORE, PAULIN.

DIDYME.

QUOI! ne craignez-vous pas qu'une rage ennemie
Vous faſſe de nouveau traîner à l'infamie?

THEODORE.

Non, non, Flavie eſt morte, & Marcelle en fureur
Dédaigne un châtiment qui m'a fait tant d'horreur:
Je n'en ai rien à craindre, & Dieu me le révèle;
Ce n'eſt plus que du ſang que veut cette cruelle;
Et quelque cruauté qu'elle veuille eſſayer,
S'il ne faut que du ſang j'ai trop de quoi payer.
Rends-moi, rends-moi ma place aſſez & trop gardée.
Pour me ſauver l'honneur je te l'avais cédée.
Juſques-là ſeulement j'ai ſouffert ton ſecours;
Mais je la viens reprendre alors qu'on veut mes jours.
Rends, Didyme, rends-moi le ſeul bien où j'aſpire;
C'eſt le droit de mourir, c'eſt l'honneur du martyre;
A quel titre peux-tu me retenir mon bien?

DIDYME.

A quel droit voulez-vous vous emparer du mien?
C'eſt à moi qu'appartient, quoique vous puiſſiez dire,
Et le droit de mourir, & l'honneur du martyre.
De ſort comme d'habits nous avons ſu changer,
Et l'arrêt de Valens me le vient d'adjuger.

THEODORE.

Tu t'obſtines en vain, la haine de Marcelle...

SCENE VI.

MARCELLE, THÉODORE, DIDYME, PAULIN, LYCANTE, STÉPHANIE.

MARCELLE *à Lycante.*

AVEC quelque douceur j'en reçois la nouvelle,
Non que mes déplaiſirs s'en puiſſent ſoulager,
Mais c'eſt toujours beaucoup que ſe pouvoir venger.

THEODORE.

Madame, je vous viens rendre votre victime,
Ne le retenez plus, ma fuite eſt tout ſon crime:
Ce n'eſt qu'au-lieu de moi qu'on le mène à l'autel;
Et puiſque je me montre il n'eſt plus criminel.
C'eſt pour moi que Placide a dédaigné Flavie,
C'eſt moi par conſéquent qui lui coûte la vie.

DIDYME.

Non, c'eſt moi ſeul, madame, & vous l'avez pu voir,
Qui ſauvant ſa rivale ai fait ſon déſeſpoir.

MARCELLE.

O couple de ma perte également coupable!
Sacrilèges auteurs du malheur qui m'accable,
Qui dans ce vain débat vous vantez à l'envi,
Lorſque j'ai tout perdu, de me l'avoir ravi!
Donc juſqu'à ce point vous bravez ma colère,
Qu'en vous faiſant périr je ne vous puis déplaire,
Et que loin de trembler ſous la punition,
Vous y courez tous deux avec ambition?
Elle ſemble à tous deux porter un diadême;

Vous en êtes jaloux comme d'un bien ſuprême.
L'un & l'autre de moi s'efforce à l'obtenir;
Je puis vous immoler, & ne puis vous punir;
Et quelque ſang qu'épande une mère affligée,
Ne vous puniſſant pas, elle n'eſt pas vengée:
Toutefois Placide aime, & votre châtiment
Portera ſur ſon cœur ſes coups plus puiſſamment.
Dans ce gouffre de maux c'eſt lui qui m'a plongée,
Et ſi je l'en punis, je ſuis aſſez vengée.

THEODORE *à Didyme.*

J'ai donc enfin gagné, Didyme, & tu le vois,
L'arrêt eſt prononcé, c'eſt moi dont on fait choix,
C'eſt moi qu'aime Placide, & ma mort te délivre.

DIDYME.

Non, non, ſi vous mourez, Didyme vous doit ſuivre.

MARCELLE.

Tu la ſuivras, Didyme, & je ſuivrai tes vœux;
Un déplaiſir ſi grand n'a pas trop de tous deux.
Que ne puis-je auſſi bien immoler à Flavie
Tous les chrétiens enſemble, & toute la Syrie!
Ou que ne peut ma haine avec un plein loiſir
Animer les bourreaux qu'elle pourrait choiſir,
Repaître mes douleurs d'une mort dure & lente,
Vous la rendre à la fois, & cruelle, & traînante,
Et parmi les tourmens ſoutenir votre ſort,
Pour vous faire ſentir chaque jour une mort!
Mais je ſais le ſecours que Placide prépare;
Je ſais l'effort pour vous que fera ce barbare;
Et ma triſte vengeance a beau ſe conſulter,
Il me faut, ou la perdre, ou la précipiter.

Hâtons-la donc, Lycante, & courons-y ſur l'heure;
La plus prompte des morts eſt ici la meilleure:
N'avoir pour y deſcendre à pouſſer qu'un ſoupir,
C'eſt mourir doucement, mais c'eſt enfin mourir;
Et lorſqu'un grand obſtacle à nos fureurs s'oppoſe,
Se venger à demi c'eſt du moins quelque choſe.
Amenez-les tous deux.

PAULIN.

Sans l'ordre de Valens?
Madame, écoutez moins des tranſports ſi bouillans,
Sur ſon autorité c'eſt beaucoup entreprendre.

MARCELLE.

S'il en demande compte, eſt-ce à vous de le rendre?
Paulin, portez ailleurs vos conſeils indiſcrets,
Et ne prenez ſouci que de vos intérêts.

THEODORE *à Didyme.*

Ainſi de ce combat que la vertu nous donne,
Nous ſortirons tous deux avec une couronne.

DIDYME.

Oui, madame, on exauce & vos vœux & les miens.
Dieu...

MARCELLE.

Vous ſuivrez ailleurs de ſi doux entretiens.
Amenez-les tous deux.

PAULIN *ſeul.*

Quel orage s'apprête!
Que je vois ſe former une horrible tempête!
Si Placide ſurvient, que de ſang répandu,
Et qu'il en répandra s'il trouve tout perdu!
Allons chercher Valens, qu'à tant de violence

Il oppoſe, non plus une molle prudence,
Mais un courage mâle, & qui d'autorité
Sans rien craindre...

SCENE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

AH! Paulin, eſt-ce une vérité,
Eſt-ce une illuſion, eſt-ce une rêverie?
Viens-je d'ouir la voix de Marcelle en furie?
Oſe-t-elle traîner Théodore à la mort?

PAULIN.

Oui, ſi Valens n'y fait un généreux effort.

VALENS.

Quel effort généreux veux-tu que Valens faſſe,
Lorſque de tous côtés il ne voit que diſgrace?

PAULIN.

Faites voir qu'en ces lieux c'eſt vous qui gouvernez,
Qu'aucun n'y doit périr ſi vous ne l'ordonnez.
La Syrie à vos loix eſt-elle aſſujettie,
Pour ſouffrir qu'une femme y ſoit juge & partie?
Jugez de Théodore.

VALENS.

Et qu'en puis-je ordonner,
Qui dans mon triſte ſort ne ſerve à me gêner?

Ne la condamner pas, c'eſt me perdre avec elle,
C'eſt m'expoſer en bute aux fureurs de Marcelle,
Au pouvoir de ſon frère, au courroux des Céſars,
Et pour un vain effort courir mille haſards.
La condamner d'ailleurs c'eſt faire un parricide;
C'eſt de ma propre main aſſaſſiner Placide,
C'eſt lui porter au cœur d'inévitables coups.

PAULIN.

Placide donc, ſeigneur, oſera plus que vous.
Marcelle a fait armer Lycante & ſa cohorte,
Mais ſur elle & ſur eux il va fondre à main forte,
Réſolu de forcer pour cet objet charmant
Juſqu'à votre palais & votre appartement.
Prévenez ce déſordre, & jugez quel carnage
Produit le déſeſpoir qui s'oppoſe à la rage,
Et combien des deux parts l'amour & la fureur
Etaleront ici des ſpectacles d'horreur.

VALENS.

N'importe, laiſſons faire & Marcelle & Placide.
Que l'amour en furie, ou la haine en decide;
Que Théodore en meure, ou ne périſſe pas,
J'aurai lieu d'excuſer ſa vie ou ſon trépas.
S'il la ſauve, peut-être on trouvera dans Rome
Plus de cœur que de crime à l'ardeur d'un jeune homme.
Je l'en déſavouerai, j'irai l'en accuſer,
Les pouſſer par ma plainte à le favoriſer,
A plaindre ſon malheur en blâmant ſon audace:
Céſar même pour lui me demandera grace;
Et cette illuſion de ma ſévérité
Augmentera ma gloire & mon autorité.

PAULIN.

Et s'il ne peut ſauver cet objet qu'il adore?
Si Marcelle à ſes yeux fait périr Théodore!

VALENS.

Marcelle aura ſans moi commis cet attentat;
J'en ſaurai près de lui faire un crime d'état,
A ſes reſſentimens égaler ma colère,
Lui promettre vengeance & trancher du ſévère;
Et n'ayant point de part en cet événement,
L'en conſoler en père un peu plus aiſément.
Mes ſoins avec le tems pourront tarir ſes larmes.

PAULIN.

Seigneur, d'un mal ſi grand c'eſt prendre peu d'alarmes.
Placide eſt violent, & pour la ſecourir,
Il périra lui-même, ou fera tout périr.
Si Marcelle y ſuccombe, appréhendez ſon frère,
Et ſi Placide y meurt, les déplaiſirs d'un père.
De grace, prévenez ce funeſte haſard.
Mais que vois-je? peut-être il eſt déjà trop tard.
Stéphanie entre ici de pleurs toute trempée.

VALENS.

Théodore à Marcelle eſt ſans doute échappée,
Et l'amour de Placide a bravé ſon effort.

SCENE VIII.

VALENS, PAULIN, STÉPHANIE

VALENS *à Stéphanie.*

MARCELLE a donc oſé les traîner à la mort,
Sans mon ſu, ſans mon ordre, & ſon audace extrême...

STEPHANIE.

Seigneur, pleurez ſa perte, elle eſt morte elle-même.

VALENS.

Elle eſt morte!

STEPHANIE.

Elle l'eſt.

VALENS.

Et Placide a commis...

STEPHANIE.

Non, ce n'eſt en effet ni lui ni ſes amis;
Mais s'il n'en eſt l'auteur, du moins il en eſt cauſe.

VALENS.

Ah, pour moi l'un & l'autre eſt une même choſe;
Et puiſque c'eſt l'effet de leur inimitié,
Je dois venger ſur lui cette chère moitié.
Mais apprends-moi ſa mort, du moins ſi tu l'as vue.

STEPHANIE.

De l'eſcalier à peine elle était deſcendue,
Qu'elle apperçoit Placide aux portes du palais,
Suivi d'un gros armé d'amis & de valets.
Sur les bords du perron ſoudain elle s'avance,
Et preſſant ſa fureur qu'accroît cette préſence,

Viens, dit-elle, *viens voir l'effet de ton ſecours;*
Et ſans perdre de tems en de plus longs diſcours,
Ayant fait avancer l'une & l'autre victime,
D'un côté Théodore, & de l'autre Didyme,
Elle lève le bras, & de la même main
Leur enfonce à tous deux un poignard dans le ſein.

VALENS.

Quoi, Théodore eſt morte?

STEPHANIE.

Et Didyme avec elle.

VALENS.

Et l'un & l'autre enfin de la main de Marcelle?
Ah, tout eſt pardonnable aux douleurs d'un amant,
Et quoiqu'ait fait Placide en ſon reſſentiment...

STEPHANIE.

Il n'a rien fait, ſeigneur; mais écoutez le reſte:
Il demeure immobile à cet objet funeſte;
Quelque ardeur qui le pouſſe à venger ce malheur,
Pour en avoir la force il a trop de douleur;
Il pâlit, il frémit, il tremble, il tombe, il pâme,
Sur ſon cher Cléobule il ſemble rendre l'ame.
Cependant triomphante entre ces deux mourans,
Marcelle les contemple à ſes pieds expirans,
Jouit de ſa vengeance, & d'un regard avide
En cherche les douceurs juſqu'au cœur de Placide;
Et tantôt ſe repaît de leurs derniers ſoupirs,
Tantôt goûte à pleins yeux ſes mortels déplaiſirs,
Y meſure ſa joie, & trouve plus charmante
La douleur de l'amant que la mort de l'amante;
Nous témoigne un dépit qu'après ce coup faral,

Pour être trop ſenſible, il ſent trop peu ſon mal,
En hait ſa pamoiſon qui la laiſſe impunie,
Au péril de ſes jours la ſouhaite finie.
Mais à peine il revit, qu'elle hauſſe la voix:
Je n'ai pas réſolu de mourir à ton choix,
Dit-elle, *ni d'attendre à rejoindre Flavie*,
Que ta rage inſolente ordonne de ma vie.
A ces mots furieuſe, & ſe perçant le flanc
De ce même poignard fumant d'un autre ſang,
Elle ajoute: *va, traître, à qui j'épargne un crime,*
Si tu veux te venger, cherche une autre victime;
Je meurs, mais j'ai de quoi rendre graces aux dieux,
Puiſque je meurs vengée, & vengée à tes yeux.
Lors même dans la mort conſervant ſon audace,
Elle tombe, & tombant elle choiſit ſa place,
D'où ſon œil ſemble encor à longs traits ſe ſoûler
Du ſang des malheureux qu'elle vient d'immoler.

VALENS.

Et Placide?

STEPHANIE.

J'ai fui voyant Marcelle morte,
De peur qu'une douleur & ſi juſte & ſi forte
Ne vengeât... mais, ſeigneur, je l'apperçois qui vient.

VALENS.

Arrête, de faibleſſe à peine il ſe ſoutient,
Et d'ailleurs à ma vue il ſaura ſe contraindre.
Ne crains rien: mais, ô dieux, que j'ai moi-même à craindre. (*a*)

(*a*) Cette fin eſt funeſte; mais elle n'eſt nullement touchante. Pourquoi? parce qu'on ne s'intéreſſe à perſonne. A quoi bon intituler *tragédie chrétienne* ce malheureux ou-

SCENE DERNIERE.

VALENS, PLACIDE, CLÉOBULE, PAULIN, STÉPHANIE, troupe de ſoldats.

VALENS.

CLEOBULE, quel ſang coule ſur ſes habits?

CLEOBULE.

Le ſien propre, ſeigneur.

VALENS.

Ah, Placide! ah, mon fils!

PLACIDE.

Retire-toi, cruel.

VALENS.

Cet ami ſi fidelle

vrage? Suppoſons que *Théodore* fût de la religion de ſes pères, *Marcelle* n'en eſt pas moins furieuſe de la perte de ſa fille, que *Placide* a dédaignée, & qui eſt morte de la fiévre; elle n'en tue pas moins *Théodore*; elle ne s'en tue pas moins elle-même; *Placide* auſſi ne s'arrache pas moins la vie, & le tout aux yeux du maître de la maiſon, le plus imbécille qu'on ait jamais mis ſur le théatre tragique. Voilà quatre morts violentes, & tout eſt froid. Il ne ſuffit pas de répandre du ſang, il faut que l'ame du ſpectateur ſoit continuellement remué en faveur de ceux dont le ſang eſt répandu. Ce n'eſt pas le meurtre qui touche, c'eſt l'intérêt qu'on prend aux malheureux. Jamais *Corneille* n'a cherché cette grande & principale partie de la tragédie; il a donné tout à l'intrigue, & ſouvent à l'intrigue plus embrouillée qu'intéreſſante. Il a élevé l'ame quelquefois, il a excité l'admiration; il a preſque toujours négligé les deux grands pivots du tragique, la terreur & la pitié. Il a fait très-rarement répandre des larmes.

N'a pu rompre le coup qui t'immole à Marcelle !
Qui ſont les aſſaſſins ?

CLEOBULE.

Son propre déſeſpoir.

VALENS.

Et vous ne deviez pas le craindre & le prévoir ?

CLEOBULE.

Je l'ai craint & prévu juſqu'à ſaiſir ſes armes ;
Mais comme après ce ſoin j'en avais moins d'alarmes,
Embraſſant Théodore, un funeſte haſard
A fait deſſous ſa main rencontrer ce poignard,
Par où ſes déplaiſirs trompant ma prévoyance...

VALENS.

Ah, fallait-il avoir ſi peu de défiance ?

PLACIDE.

Rends-en graces au ciel, heureux père & mari ;
Par-là t'eſt conſervé ce pouvoir ſi chéri.
Ta dignité dans l'ame à ton fils préférée,
Ta propre vie enfin par-là t'eſt aſſurée ;
Et ce ſang qu'un amour pleinement indigné
Peut-être en ſes tranſports n'aurait pas épargnée.
Pour ne point violer les droits de la naiſſance,
Il fallait que mon bras s'en mît à l'impuiſſance ;
C'eſt par-là ſeulement qu'il s'eſt pu retenir,
Et je me ſuis puni de peur de te punir.
Je te punis pourtant, c'eſt ton ſang que je verſe ;
Si tu m'aimes encore, c'eſt ton ſein que je perce ;
Et c'eſt pour te punir que je viens en ces lieux,
Pour le moins en mourant te bleſſer par les yeux.
Daigne le juſte ciel....

VALENS.

Cléobule, il expire.

CLEOBULE.

Non, ſeigneur, je l'entends encore qui ſoupire ;
Ce n'eſt que la douleur qui lui coupe la voix.

VALENS.

Non, non, j'ai tout perdu, Placide eſt aux abois :
Mais ne rejettons pas une eſpérance vaine,
Portons le repoſer dans la chambre prochaine ;
Et vous autres, allez prendre ſouci des morts.
Tandis que j'aurai ſoin de calmer ſes tranſports.

Fin du cinquième & dernier acte.

EXAMEN
DE THÉODORE.

LA repréſentation de cette tragédie n'a pas eu grand éclat ; * & ſans chercher des couleurs à la juſtifier, je veux bien ne m'en prendre qu'à ſes défauts & la croire mal faite, puiſqu'elle a été mal ſuivie. J'aurais tort de m'oppoſer au jugement du public ; il m'a été trop avantageux en d'autres ouvrages, pour le contredire en celui-ci ; & ſi je l'accuſais d'erreur ou d'injuſtice pour *Théodore*, mon exemple donnerait lieu à tout le monde de ſoupçonner des mêmes choſes les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'eſt pas toutefois ſans quelque ſatisfaction, que je vois la meilleure & la plus ſaine partie de mes juges imputer ce mauvais ſuccès à l'idée de la proſtitution qu'on n'a pu ſouffrir, bien qu'on ſût aſſez qu'elle n'aurait point d'effet ; & que pour en exténuer l'horreur, j'aie employé tout ce que l'art & l'expérience m'ont pu fournir de lumière ; pouvant dire du quatrième acte de cette piéce, que je ne crois pas en avoir fait aucun, où les diverſes paſſions ſoient ménagées avec plus d'a-

* Elle devrait avoir fait beaucoup de bruit ; la proſtitution avait dû révolter tout le monde. Les comédiens aujourd'hui n'oſeraient repréſenter une pareille piéce, fût-elle parfaitement écrite.

dreſſe, & qui donne plus de lieu à faire voir tout le talent d'un excellent acteur. Dans cette diſgrace j'ai de quoi congratuler à la pureté de notre ſcène, de voir qu'une hiſtoire qui fait le plus bel ornement du ſecond livre des vierges de ſaint Ambroiſe, ſe trouve trop licentieuſe pour y être ſupportée. Qu'eût-on dit, ſi comme ce grand docteur de l'égliſe, j'euſſe fait voir cette vierge dans le lieu infame? ſi j'euſſe décrit les diverſes agitations de ſon ame pendant qu'elle y fut? ſi j'euſſe peint les troubles qu'elle reſſentit au premier moment qu'elle y vit entrer *Didyme?* c'eſt là-deſſus que ce grand ſaint fait triompher cette éloquence qui convertit ſaint Auguſtin, & c'eſt pour ce ſpectacle qu'il invite particuliérement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vue, & autant que je l'ai pu, à l'imagination de mes auditeurs; & après y avoir conſumé toute mon induſtrie, la modeſtie de notre théatre a déſavoué ce peu que la néceſſité de mon ſujet m'a forcé d'en faire connaître.

Je ne veux pas toutefois me flatter juſqu'à dire que cette fâcheuſe idée ait été le ſeul défaut de ce poëme. A le bien examiner, s'il y a quelques caractères vigoureux & animés, comme ceux de *Placide* & de *Marcelle*, il y en a de traînans, qui ne peuvent avoir grand charme, ni grand feu ſur le théatre. Celui de *Théodore* eſt entiérement froid. Elle n'a aucune paſſion qui l'agite; & là même où ſon zèle

pour Dieu qui occupe toute ſon ame, devrait éclater le plus, c'eſt-à-dire, dans ſa conteſtation avec *Didyme* pour le martyre, je lui ai donné ſi peu de chaleur que cette ſcène bien que très-courte ne laiſſe pas d'ennuyer. Auſſi, pour en parler ſainement, une vierge & martyre ſur un théatre, n'eſt autre choſe qu'un terme, qui n'a ni jambes, ni bras, & par conſéquent point d'action.

Le caractère de *Valens* reſſemble trop à celui de *Félix* dans *Polyeucte*, & a même quelque choſe de plus bas, en ce qu'il ſe ravale à craindre ſa femme, & n'oſe s'oppoſer à ſes fureurs, bien que dans l'ame il tienne le parti de ſon fils. Tout gouverneur qu'il eſt, il demeure les bras croiſés au cinquième acte, quand il les voit prêts à s'entr'immoler l'un à l'autre, & attend le ſuccès de leur haine mutuelle, pour ſe ranger du côté du plus fort. La connaiſſance que *Placide* ſon fils a de cette baſſeſſe d'ame, fait qu'il le regarde ſi bien comme un eſclave de *Marcelle*, qu'il ne daigne pas s'adreſſer à lui pour obtenir ce qu'il ſouhaite en faveur de ſa maîtreſſe, ſachant bien qu'il le ferait inutilement. Il aime mieux ſe jeter aux pieds de cette marâtre impérieuſe, qu'il hait & qu'il a bravée, que de perdre des prières & des ſoupirs auprès d'un père qu'il aime dans le fond de l'ame, & n'oſerait rien lui accorder.

Le reſte eſt aſſez ingénieuſement conduit; & la maladie de *Flavie*, ſa mort & les violences des dé-

ſeſpoirs de ſa mère qui la venge, ont aſſez de juſteſſe. J'avais peint des haines trop envenimées pour finir autrement, & j'euſſe été ridicule, ſi j'euſſe fait faire au ſang de ces martyrs le même effet ſur les cœurs de *Marcelle* & de *Placide*, que fait celui de *Polyeucte* ſur ceux de *Félix* & de *Pauline*. La mort de *Théodore* peut ſervir de preuve à ce que dit Ariſtote, *que quand un ennemi tue ſon ennemi, il ne s'excite par-là aucune pitié dans l'ame des ſpectateurs*. *Placide* en peut faire naître & purger * enſuite ces forts attachemens d'amour qui ſont cauſe de ſon malheur; mais les funeſtes déſeſpoirs de *Marcelle* & de *Flavie*, bien que l'une ni l'autre ne faſſe de pitié, ſont encore plus capables de purger l'opiniâtreté à faire des mariages par force, & à ne ſe point départir du projet qu'on en fait par un accommodement de famille, entre des enfans, dont les volontés ne s'y conforment point, quand ils ſont venus en âge de l'exécuter.

L'unité de jour & de lieu ſe rencontre en cette piéce; mais je ne ſais s'il n'y a point une duplicité d'action, en ce que *Théodore* échappée d'un péril, ſe rejette dans un autre de ſon propre mouvement. L'hiſtoire le porte; mais la tragédie n'eſt pas obligée de repréſenter toute la vie de ſon héros ou de ſon héroïne, & doit ne s'attacher qu'à une action propre

* *Placide* ne peut rien purger; & il ſerait à ſouhaiter que *Corneille* eût purgé le recueil de ſes œuvres de cette infame piéce ſi indigne de ſe trouver avec le *Cid* & *Cinna*.

au théatre. Dans l'hiſtoire même j'ai trouvé toujours quelque choſe à dire en cette offre volontaire qu'elle fait de ſa vie aux bourreaux de *Didyme*. Elle venait d'échapper de la proſtitution, & n'avait aucune aſſurance qu'on ne l'y condamnerait point de nouveau, & qu'on accepterait ſa vie en échange de ſa pudicité, qu'on avait voulu ſacrifier. Je l'ai ſauvée de ce péril, non-ſeulement par une révélation de Dieu, qu'on ſe contenterait de ſa mort, mais encore par une raiſon aſſez vraiſemblable, que *Marcelle* qui vient de voir expirer ſa fille unique entre ſes bras, voudrait obſtinément du ſang pour ſa vengeance. Mais avec toutes ces précautions, je ne vois pas comment je pourrais juſtifier ici cette duplicité de péril après l'avoir condamnée dans Horace. La ſeule couleur qui pourrait y ſervir de prétexte, c'eſt que la piéce ne ſerait pas achevée, ſi on ne ſavait ce que devient *Théodore* après être échappée de l'infamie, & qu'il n'y a point de fin glorieuſe, ni même raiſonnable pour elle, que le martyre, qui eſt hiſtorique; du moins l'imagination ne m'en offre point. Si les maîtres de l'art veulent conſentir que cette néceſſité de faire connaître ce qu'elle devient, ſuffiſe pour réunir ce nouveau péril à l'autre, & empêcher qu'il n'y ait duplicité d'action, je ne m'oppoſerai pas à leur jugement, mais auſſi je n'en appellerai pas, quand ils la voudront condamner.

Fin du tome troiſième.

TABLE DES PIÉCES

Contenues dans ce troisième volume.

PRÉFACE. 3
Epître. 4
Acteurs. 12
La suite du Menteur, comédie. 13
Epître dédicatoire au cardinal Mazarin sur la tragédie de Pompée. 129
Remerciment de l'auteur audit cardinal. . . . 131
Préface de Corneille, au lecteur. 135
Epitaphium Pompeii magni. 137
Icon ejusdem. 138
Icon C. Cæsaris. 139
Acteurs. 140
Pompée, tragédie. 141
Examen de Pompée. 257
Préface de l'éditeur sur la tragédie de Théodore. . 267
Epître dédicatoire pour la tragédie de Théodore. . 268
Acteurs. 274
Théodore, tragédie chrétienne. 275
Examen de Théodore. 375

Fin de la table du tome troisième.

3204 - II

BIBL
S
P